



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



34. g. 4



UNS. 158 f. 29



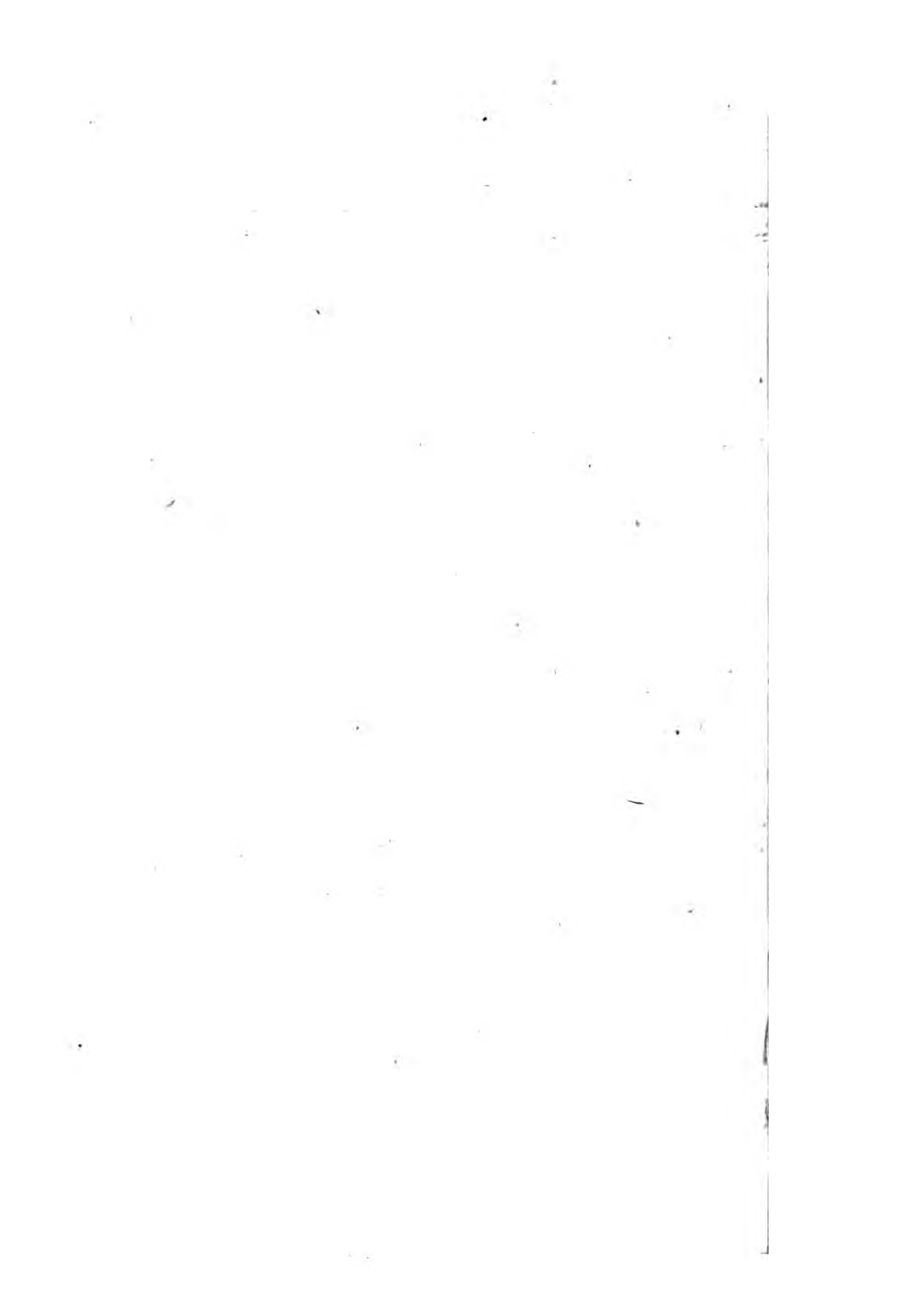


34. g. 4



UNS. 158 f. 29





LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME QUATRIÈME.

PIECES CONTENUES
dans ce quatrième volume.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

L'UNION DES DEUX OPERAS.

LA FILLE DE BON SENS.

LES CHINOIS.

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

LES ADIEUX DES OFFICIERS.

LES MAL-ASSORTIS.

LES ORIGINAUX.

LES CHAMPS ELISE'S.



Ant. Humblot inv.

C. Mathey Sculp.



LE
THEATRE
ITALIEN
DE GHERARDI,

O U

LE RECUEIL GENERAL
de toutes les Comedies & Scènes françoises
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI,
pendant tout le temps qu'ils ont été au
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de
chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la
fin de chaque volume.*

TOME QUATRIEM'E.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.

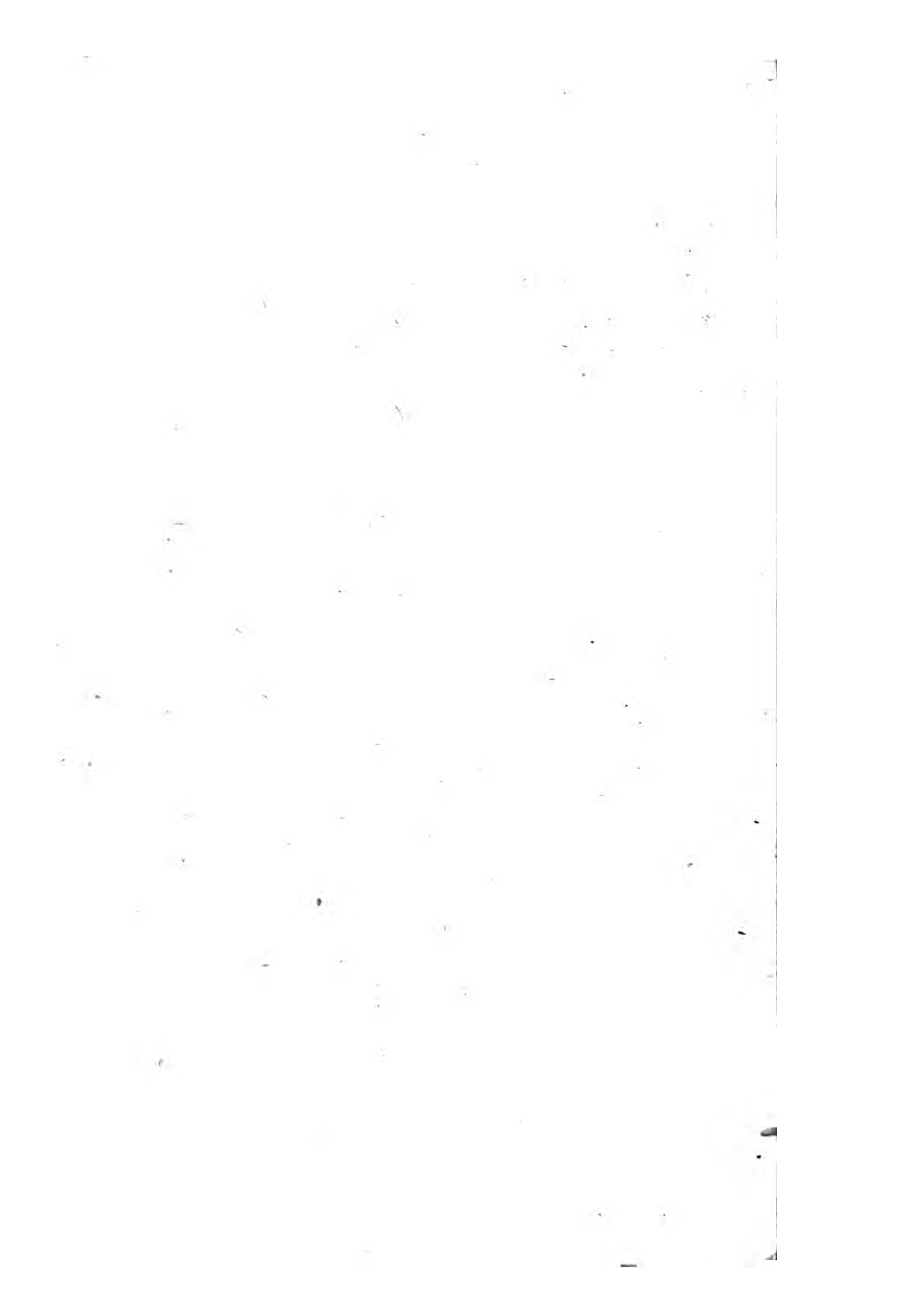


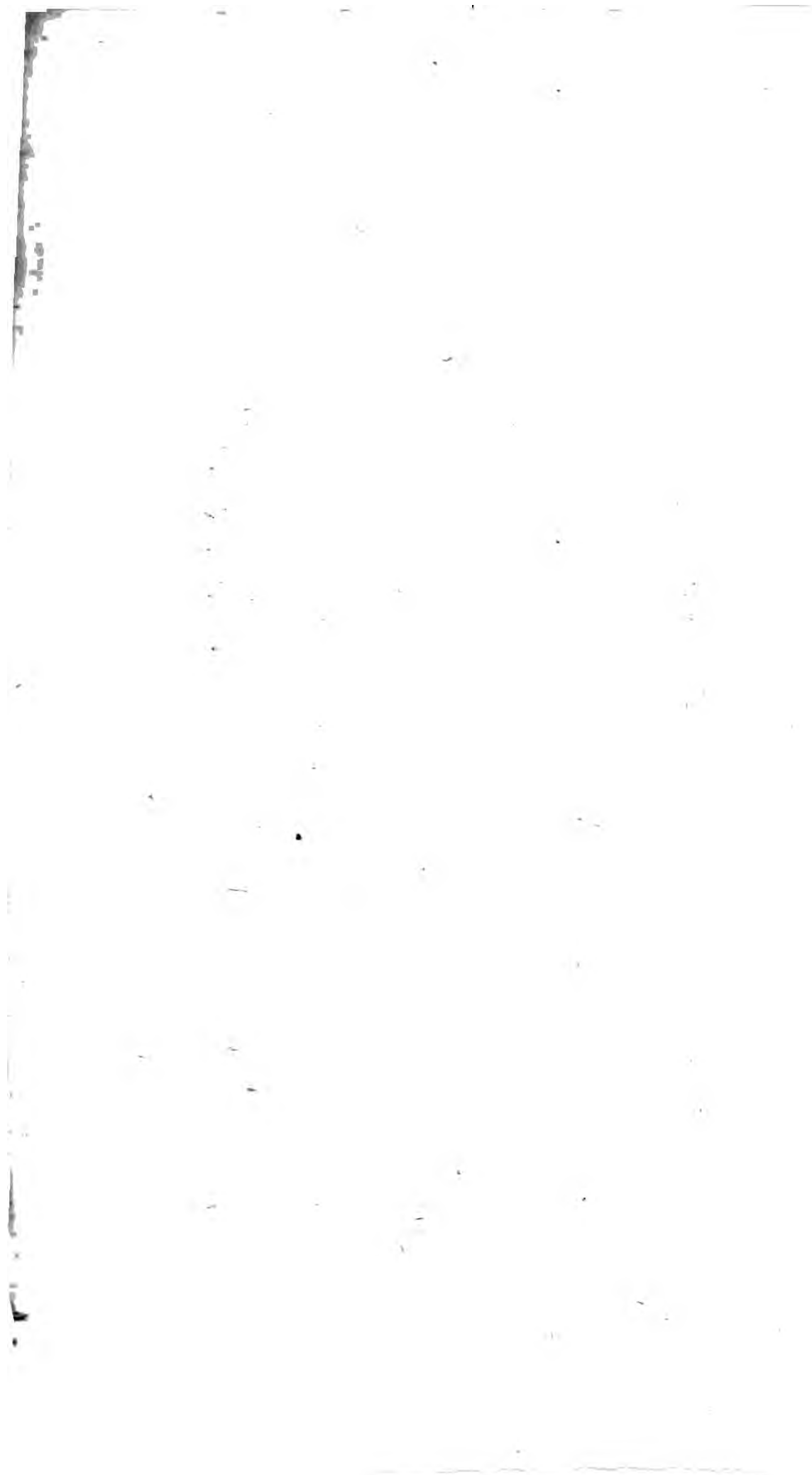
A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science, & à l'Ange Gardien.

M D C C X L I.

Avec Approbation & Privilege du R.oi







L' O P E R A

D E

CAMPAGNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur Du F * * &
représentée pour la première fois par les
comédiens Italiens du Roi, dans leur
hôtel de Bourgogne, le quatrième jour
de Février 1692.

A C T E U R S.

J E A N N O T bailli. C I N T H I O.

Madame P R E N E L L E femme de Jeannot. M E Z Z E T I N.

T H E R E S E fille de Jeannot. C O L O M B I N E.

O C T A V E amant de Theresé.

LE D O C T E U R , C O L O M B I N E , P A S -
Q U A R I E L , acteurs de l'opera de campagne.

A R L E Q U I N valet d'Octave.

P I E R R O T valet de Jeannot.

U N M A I T R E à danser. A R L E Q U I N.

U N A F F I C H E U R , P A S Q U A R I E L.

La Scene est dans un village.



L' O P E R A

DE

CAMPAGNE.



P R O L O G U E.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant après Colombine
qu'il tient par la manche,*



mun.

A R , supposé que, quand on rit,..
C O L O M B I N E.

Vous n'avez pas le sens com-
A R L E Q U I N.

Mais accordez-moi seulement...

C O L O M B I N E.

Abus !

A R L E Q U I N.

Quoi ?

C O L O M B I N E.

Bagatelle.

A ij

ARLEQUIN.

Vous prétendez donc être plus obstinée que moi , à cause que vous êtes femme ?

COLOMBINE.

Hé bien , je renonce à mes privileges , & je veux bien me soumettre à la raison.

Au Parterre. Messieurs , en attendant que nos camarades se disposent à vous donner l'opera de campagne , je vous prie d'être juge d'un petit different entre Arlequin & moi. Il ne s'agit que de la définition de l'homme. *A Arlequin.* Tu veux bien t'en rapporter à ces messieurs ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Le parterre est notre juge naturel , & je n'oserois le récuser , quoi qu'il nous ait souvent condamné aux dépens.

COLOMBINE.

Voici la question. Je soutiens après Aristote , que l'homme est un animal risible.

ARLEQUIN.

Et moi je soutiens après . . . moi , & tous les comediens de France , que l'homme est un animal sifflant ; & *sic argumentor.* Vous savez , messieurs , qu'il est très-difficile de vous faire rire : or rien n'est si facile que de vous faire siffler. Ergo le siffler est plus naturel à l'homme que le rire.

COLOMBINE.

Cependant la faculté risible est de l'essence de l'homme , & toutes les especes

de rire partent de là. *Elle se touche au cœur.*
Apperçois-tu ce vieux financier , feuille-
tant un tas de recettes , dont chaque article
a ruiné une famille ? Il rit sous cape de la
misere d'autrui , & ce ris malin n'a-t-il pas
ses racines dans le fond du cœur ?

ARLEQUIN.

Ces racines-là ne devroient guères pouf-
fer , car le cœur d'un financier est un ter-
rein bien dur.

COLOMBINE.

Autre preuve. Un mari , par exemple ,
a la simplicité d'envoyer sa femme solliciter
un jeune juge ; ils rient tous les trois , pas-
sion toute pure. La femme rit de ce qu'elle
trompe son mari. . .

ARLEQUIN.

Oui , malignité cela.

COLOMBINE.

Le mari rit de voir sa femme dicter son
arrêt sous la cheminée du juge. . .

ARLEQUIN.

Avarice cela.

COLOMBINE.

Et le juge rit de voir que le mari qui ga-
gnera son procès , ne laisse pas de lui payer
ses épices par avances.

ARLEQUIN.

Par les mains de sa propre femme.

COLOMBINE.

Hé bien , Arlequin , qu'as-tu à répon-
dre à tout cela ?

A iij

L'Opera de campagne.

ARLEQUIN *à part.*

Oh , je m'en vais la bien attraper ! *A Colombine.* O ça , madame la philosophe , dites-moi , s'il vous plaît , de quelle passion tire son origine cette espece de rire-ci ? *Il se chatouille.* Il faut que ce soit d'une passion bien drôle.

COLOMBINE.

Attens... cela ne toucheroit-il point la corde de l'amour ?

ARLEQUIN.

Justement. C'est pour cela que les femmes sont plus chatouilleuses que les hommes.

COLOMBINE.

Conviens donc avec moi , que le rire est un effet des passions.

ARLEQUIN.

Oui , mais demandez à une douzaine de siffleurs apostés , si le siffler n'est pas aussi un effet de la passion des hommes ?

COLOMBINE.

Cela peut être ; mais ma dernière preuve est sans réplique. L'homme est le seul animal qui rit , & il n'a sa faculté de siffler qu'en commun avec la linotte & les serpens.

ARLEQUIN *au parterre.*

Hé , messieurs ! n'ayez plus rien de commun avec ces vilains animaux-là.

COLOMBINE.

Doucement. Gardez-vous d'effaroucher

les siffleurs. Ce sont eux qui mettent notre théâtre à l'abri d'un déluge de mauvais auteurs , dont il seroit inondé. *Au parterre.* Sifflez , messieurs , sifflez , mais ne sifflez pas comme des linottes ; & si vous voulez que vos sifflets soient salutaires au public & aux comediens , gouvernez vos sifflemens avec la prudence des serpens.

ARLEQUIN.

Et n'en ayez pas le venin.

COLOMBINE..

Hé bien , Arlequin , es-tu convaincu par toutes mes raisons ?

ARLEQUIN.

Moi , me payer de raisons ! Oh , je ne suis pas sujet à ces foiblesses-là , & si tu voulois parier

COLOMBINE.

Ah ! voilà le dernier argument des ignorans : *Veux-tu parier ?* Hé bien parions , je le veux bien.

ARLEQUIN.

Mets au jeu.

COLOMBINE.

Oh , je n'ai rien à parier qu'on puisse mettre en main tierce.

ARLEQUIN.

Parions notre part d'aujourd'hui. *Montrant le parterre.* Ces messieurs ont déjà mis au jeu pour nous.

Ça , voici le sujet de notre dispute. Tu paries pour le siffler , & moi pour le rire. Oh , voici un moyen sûr pour voir qui de nous deux a raison. La chose la plus naturelle à l'homme , est celle dont il se peut le moins empêcher. Pries ces messieurs de s'empêcher de rire pendant toute la comédie , & moi , je les prierai de s'empêcher de siffler.

A R L E Q U I N.

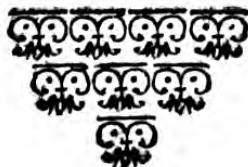
Tu feras bien , car au premier coup de sifflet je tire les enjeux.

C O L O M B I N E *au parterre.*

Messieurs, songez que ma part est au jeu, n'allez pas vous aviser de me faire perdre.
Elle s'en va.

A R L E Q U I N *au parterre.*

Messieurs , songez qu'il s'agit de deux part pour moi , & qu'on ne gagne pas beaucoup en été.





A C T E I.

S C E N E I.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

HE' bien , monsieur le bailli est-il d'humeur à vous donner sa fille ?

OCTAVE.

Monsieur le bailli est le meilleur homme du monde , mais le plus grand benest que je connoisse. Il m'a promis qu'il me donnera Therese , quand ce ne seroit que pour faire enrager sa femme.

ARLEQUIN.

Enfin , il vous a donné sa parole ?

OCTAVE.

Oui , mais cela ne m'avance pas de grand'chose , car Therese dépend plus de sa femme que de lui.

ARLEQUIN.

Cela est juste , c'est à la femme à être maîtresse des enfans ; autrement les maris disposeroient souvent de ce qui ne seroit point à eux. La loi y est formelle : *Mater certa , pater verò incertus.*

OCTAVE.

Monfieur le bailli n'est que le lieutenant de fa femme. Elle le traite comme un enfant; elle ne l'appelle que Jeannot.

ARLEQUIN.

Et il est *jean* tout-à-fait apparemment?

OCTAVE.

C'est une diableffe qui se fait craindre; mais ce qui est de remarquable, elle-même craint un certain maître-valet nommé Pierrot, qui commande en chef dans la famille.

ARLEQUIN.

C'est l'ordinaire. Quand un mari n'est pas le patron de la barque, il y a toujours quelque valet qui prend le timon.

OCTAVE.

Enfin c'est à ce Pierrot qu'il faut demander Therese en mariage. Ne le connoitroistu point?

ARLEQUIN.

Pas beaucoup: mais j'ai un ami, qui a un ami, qui est ami d'un des amis de Pierrot.

OCTAVE.

Et qui est cet ami?

ARLEQUIN.

C'est l'ami commun de tous les honnêtes gens, bon ami, ami cordial; c'est le bon vin.

OCTAVE.

S'il ne tient qu'à cela, je te donnerai de

quoi en avoir douze douzaines de bouteilles,
du meilleur ami de Bourgogne.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous ferai avoir deux douzaines de Thereses.

OCTAVE.

Je me contente de celle que j'aime.

ARLEQUIN.

Tenez, monsieur, la voilà à la fenêtre.

Therese paroît à une fenêtre dans le fond d'une cour ; Octave qui est dans la rue, & par conséquent hors de la cour, fait des signes à Therese ; Pierrot arrive, & les observe.

ARLEQUIN voyant Pierrot, dit à Octave :

Sauvez-vous, voici Pierrot qui vous observe.

OCTAVE.

Tiens, voilà ma bourse. Tâches de gagner Pierrot, & madame Prenelle, je vais trouver monsieur le bailli. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire : je gouvernerai Pierrot : Pierrot gouverne madame Prenelle : madame Prenelle gouverne monsieur le bailli : monsieur le bailli ne gouverne rien : Ergo, par les regles de la subordination, la fille dépend de moi.



S C E N E I I.

*ARLEQUIN , PIERROT.**ARLEQUIN tourne & examine Pierrot ,
puis faisant semblant de le connoître , dit :***A**H , bon jour , mon ami ! il y a mille
ans que nous ne nous sommes vus.

P I E R R O T.

Il faut qu'il y ait encore plus que cela ,
car je ne m'en souviens pas.

A R L E Q U I N.

Je vois bien qu'il faut vous payer pinte
pour vous rafraîchir la mémoire.

P I E R R O T.

Le vin échauffe.

A R L E Q U I N.

Quoi ! vous ne me reconnoissez pas . . .

P I E R R O T.

Oh que si ! je reconnois que je ne vous
ai jamais vu.

A R L E Q U I N.

Nous avons pourtant été à l'école en-
semble.

P I E R R O T.

A l'école ? Hé , je ne fai ni lire , ni écrire.

A R L E Q U I N.

C'est donc en nourrice que nous nous
sommes vus.

PIERROT.

Dites la verité , vous voulez m'emprunter de l'argent ?

ARLEQUIN.

Au contraire , j'en ai à votre service ; & si vous étiez d'humeur... *Il tire une bourse.*

PIERROT.

Oh , je suis toujours d'humeur à prendre.

ARLEQUIN.

Tenez, je vous la donne à cause de notre amitié. *Il donne sa bourse à Pierrot.*

PIERROT.

Et moi je la prens à cause de cette vieille connoissance qui est plus vieille que nous.

ARLEQUIN

Vous serez ravi de me connoître. J'ai mille bonnes qualités : je ne fai qu'un défaut en moi , c'est que je n'aime point l'argent.

PIERROT.

Si fait bien moi. Ça , ne tournez point tant autour du pot : vous venez ici pour négocier notre petite Therese.

ARLEQUIN.

Oh , moi , est-ce que vous me prenez pour un maître à chanter ?

PIERROT.

Là , là , ne vous éfarouchez point tant, je me sens de la condoléance pour les amoureux. Dites-moi un peu , votre maître est-il discret ?

L'Opera de campagne.

ARLEQUIN.

Voilà une belle demande ! il est François.

PIERROT.

Bon , bon ! c'est-à- dire que quand on vous donne un secret à garder

ARLEQUIN.

C'est autant de perdu.

PIERROT.

Et bien , puisque vous êtes si secret , je vas vous dire le fin. Vous saurez . . . que . . .
Il regarde derriere lui.

ARLEQUIN.

Oh , personne ne nous écoute.

PIERROT.

Gardez ce secret-là aussi-bien que je garderai votre argent.

ARLEQUIN.

Oui , oui : dites donc vite.

PIERROT.

Votre maître & vous , vous n'avez qu'à tirer vos chausses : la fille de céans n'est ni à vendre , ni à louer. *Il s'en va.* Adieu la vieille connoissance.

ARLEQUIN.

Mais mon argent ? Oh , je l'attraperai bien. Voilà un drôle dont les bonnes grâces sont difficiles à gagner.



S C E N E I I I.

On entend un bruit de timballes & de trompettes. Dans le même temps paroît une charette chargée d'utenciles d'opera, comme habits, coffres, décorations, contrepoids, cordages, &c. Marinette est au haut de la charette, avec trois petits enfans ; le charetier marche à côté, vêtu de noir, avec un tapabord sur la tête, une barbe de plume, & dans sa main une baguette de magicien, qui lui sert de fouet. Un bossu vient ensuite, portant sur chacune de ses bosses, devant & derrière un pupitre chargé d'un livre de musique ouvert. Ce bossu est suivi d'un timballier, le timballier d'un trompette, le trompette d'un homme qui traîne une basse de violon suspendue sur deux petites roues ; celui-ci d'un autre qui joue du dessus de violon, & ce dernier d'un qui tient une petite épinette pendue à son cou ; & tous jouent chemin faisant, chacun d'eux portant attaché derrière son dos avec une grosse épingle la pièce qu'ils repetent. Après qu'ils ont fait le tour du théâtre ils se rangent, & mettent la charette au milieu d'eux, & eux au milieu de deux hommes qui tiennent chacun un fusil sur l'épaule. Il faut remarquer que tous ces gens-là sont habillés avec des habits d'opera les plus plaisans qu'on ait pu imaginer ; & lorsque le chartier veut aller à droite, à gau-

*che , avancer , ou reculer ses chevaux , il s'ex-
prime toujours en chantant & sur divers tons ,
suivant les divers mouvemens qu'il demande de ses
chevaux , & tous les instrumens l'accompagnent ;
si bien que tous les termes des chartiers , comme
à dia, hureau, ori, & les autres, sont toujours
prononcés par le charetier en musique, & le chœur
ensuite les reprend.*

*ARLEQUIN , LE DOCTEUR ,
COLOMBINE masqué , PASQUA-
RIEL maître de l'opera , traînant sur ses épau-
les une mante toute remplie de clinquant.*

*ARLEQUIN voyant les chevaux de la cha-
rette qui courbent au son des instrumens,*

LA musique est devenue bien commune
en France ! Les chevaux dansent à li-
vre ouvert.

PASQUARIEL à Arlequin.

Monsieur , enseignez-moi une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Monsieur , enseignez-moi qui vous êtes.

PASQUARIEL.

Je suis votre très-humble & très-obéissant
serviteur l'Opera.

ARLEQUIN.

L'Opera? On me l'avoit bien dit, que
vous démenagiez à ce terme-ci.

PASQUARIEL.

Je ne suis qu'un opera de campagne ,
monsieur ; & voilà toute ma famille.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Oui, oui, j'entends bien, voilà les instrumens & le pupitre.

PASQUARIEL.

C'est que nous repetons en chemin faisant.

ARLEQUIN *montrant les fuseliers.*

Est-ce-là la garde ?

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, ils servent aussi à moucher les chandelles. Il y a un homme qui tourne le lustre, & l'autre à bale seule, vts. *Il fait avec son bras comme s'il couchoit en joue, & avec la bouche il contrefait le bruit sourd que fait la bale quand elle est en l'air.* Ils ne manquent pas un lumignon : ils sont stiles à cela.

ARLEQUIN.

Fort bien. *Montrant Marinette qui est sur la charette.* Et qui est cette grosse gague, habillée en junon ?

PASQUARIEL.

C'est ma femme, monsieur, j'en suis le jupiter.

ARLEQUIN.

Et qui est-ce qui en est le mercure ? *Montrant les enfans qu'elle tient.* Elle est feconde à ce que je vois ?

PASQUARIEL.

Elle fournit à la troupe deux ou trois musiciens tous les neuf mois.

ARLEQUIN.

Deux ou trois musiciens tous les neuf mois ? Mais , mais c'est une truie que cette femme là ! Voilà une bonne pepiniere pour peupler les chœurs ! *Montrant le Docteur.* Et ce crieur d'enterrement-là ? C'est lui apparemment qui mene le deuil dans Alceste ?

PASQURIEL.

C'est notre medecin.

ARLEQUIN.

Un medecin ? diable , il faut que votre opera soit bien malade !

PASQUARIEL.

Il s'est adonné à notre troupe , parce qu'il est devenu amoureux de cette actrice masquée.

ARLEQUIN.

Elle est donc jolie ? *Il va près de Colombine , & la regarde au travers de son masque.*

LE DOCTEUR *se mettant entre Colombine & Arlequin.*

Que vous importe ? Ce ne sont pas-là vos affaires.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Quoi ! vous êtes medecin & jaloux ? Voilà deux vilains animaux ensemble ! *Retournant vers Colombine.* Mais . . . je croi que c'est Colombine !

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Et paix , ne fais pas semblant de me connoître.

LE DOCTEUR *se mettant de nouveau entre Colombine & Arlequin & le poussant rudement.*

Est-ce que vous la connoissez ?

ARLEQUIN.

Oh , monsieur , je n'ai garde.

LE DOCTEUR.

C'est une fille de qualité , qui s'est mise à l'opera pour son plaisir.

ARLEQUIN.

Elle n'est pas la premiere qui se met à l'opera pour son plaisir. *Vers Pasquariel.* Ça , monsieur , seriez-vous bien-aïse de gagner de l'argent ?

PASQUARIEL.

Les gens de notre profession font tout pour ce métal-là.

COLOMBINE.

Nous en avons grand besoin ; car nous nous sommes ruinés en province , & nous avons été contraints d'y vendre notre musique en détail au coin des rues.

ARLEQUIN.

Ça , il faut que vous nous donniez un petit plat de votre métier.

COLOMBINE.

Nous ne sommes guères en état de jouer , car nous avons oublié la moitié de nos équipages en chemin.

ARLEQUIN.

Oublié : c'est-à-dire , laissé en gage dans quelque hôtellerie.

PASQUARIEL.

Vous l'avez deviné.

ARLEQUIN.

Oh bien , bien , vous gagnerez peut-être ici de quoi les retirer. Je retiens votre opera pour mon maître. Voilà toujours deux louis d'or d'arres. Allez m'attendre à cette hôtellerie-là, au lion d'or.

PASQUARIEL.

Nous allons boire à votre santé.

ARLEQUIN.

Allez boire , allez. Le musicien est une terre ingrate , qui ne produit qu'à force d'être arrosée.

Le charretier recommence le concert de ses mots. Le chœur reprend comme ci-dessus , & ils s'en vont.

ARLEQUIN *seul.*

Voilà une plaisante aventure ! Colombine enrôlée dans la grande troupe ! Mais Colombine ne fait point chanter. Que diantre fait-elle à l'opera ? Vous verrez qu'elle y est pour la danse. Ça , rêvons un peu aux affaires de mon maître. Madame Prenelle femme de monsieur le bailli est fort entêtée d'opera , c'est sa folie , & je l'ai vue sur le point de partir pour en voir un à Paris. Celui-ci se jouera chez elle , ou je ne pourrai ; & pendant qu'elle sera occupée à en voir la représentation , mon maître pourroit bien jouer un autre opera avec Therese. Que

fait-on ? J'ai bonne opinion de cette intrigue-ci. Mais voici mon maître.

S C E N E I V.

OCTAVE, ARLEQUIN.

Cette scene est une des plus plaisantes de toute la comedie , mais c'est une de celles qui ne se peuvent exprimer , & n'auroient point d'agremens sur le papier. En un mot , c'est ce qu'on appelle scene Italienne , scene jouée sur le champ , sans rien apprendre par cœur & qui dépend entierement du genie & de l'esprit de l'acteur. Arlequin contrefait tout ce qu'il a vu , & dit à Octave le dessein qu'il a de faire executer un opera chez madame Prenelle , & que par le moyen d'une certaine Colombine qui est une actrice , il prétend faire réussir son mariage avec Therese. Octave applaudit à tout , & dit qu'il a parlé à Jeannot , qui lui a promis monts & merveilles. La-dessus Jeannot arrive.



S C E N E V.

*JEANNOT ; OCTAVE , ARLEQUIN.**JEANNOT à Arlequin.*

DAme , votre maître est bien aise que je le fais mon gendre , mais c'est à la charge que vous empêcherez ma femme de gronder , & que vous m'aidez à chasser notre valet Pierrot , car ils me font endéver tous deux.

ARLEQUIN à Jeannot.

Je vous veux établir dans votre autorité maritale , moi.

JEANNOT.

Oh , si je voulois je serois le maître , dea , mais c'est que ma femme ne tient pas compte de moi , parce que j'ai plus de bonté que d'autre chose.

ARLEQUIN.

Hé bien , ayez plus d'autre chose que de bonté , elle changera. Il y a mille petites voyes douces , pour moriginer une femme , par exemple , favoir boudier à propos , la laisser seule quelques jours & quelques nuits ; les femmes aiment la compagnie.

JEANNOT.

Oh , cela ne feroit rien , car Pierrot lui tient compagnie tant qu'a veut.

OCTAVE.

Je fai un secret pour vous faire respecter chez vous. Quittez votre robe , & faites-vous d'épée.

J E A N N O T.

Ah , ah , il est bon là !

A R L E Q U I N.

Affurément. Un homme d'épée est toujours maître chez lui , & quelquefois chez son voisin aussi.

J E A N N O T.

Oh , s'il ne tient qu'à cela , je me ferai recevoir à la guerre , j'ai la physionomie toute propre pour les batailles.

OCTAVE.

Pour faire preuve de votre courage , il faut commencer par dompter l'esprit de votre femme.

A R L E Q U I N.

Malepeste ! quelle victoire pour un coup d'essai !

J E A N N O T à *Arlequin.*

C'est à cause de cela que je le veux , moi.

A R L E Q U I N.

Je ne m'y oppose pas , monsieur.

J E A N N O T à *Octave.*

Venez-vous-en avec moi , & je m'en vais dire à ma femme tout devant vous : Ma femme , je veux absolument Mais la voilà qui vient. Allez-vous-en vite , je veux lui parler tout seul.

Souvenez-vous que vous êtes le mâle.

S C E N E V I.

Madame PRENELLE, JEANNOT.

Mad. PRENELLE.

Venez-ça , Jeannot.

JEANNOT *se radoucissant* :

Plaît-il , ma mourette ?

Mad. PRENELLE.

Quelles affaires aviez-vous avec ce jeune homme ? JEANNOT.

Oh , rien , ma bouchonne : C'est qu'il étoit-là , & je suis venu , & le voilà qui s'en va.

Mad. PRENELLE.

Vous lui parliez de quelque chose ?

JEANNOT.

Hé , mais

Mad. PRENELLE.

Hé ?

JEANNOT.

C'est lui qui m'a demandé quelle heure il est , & je lui ai dit qu'il aille voir à l'horloge , & que je ne suis pas son valet.

Mad. PRENELLE.

Quoi ? vous avez la hardiesse de me men-

tir ? Regardez moi-là. Pierrot m'a dit que ce jeune homme en veut à Therese , vous n'avez qu'à me venir parler de cette affaire-là.

J E A N N O T.

Bon ! est-ce que je songe à cela ?

Mad. P R E N E L L E.

Je vous apprendrai bien qu'en mariage la femme est maîtresse des enfans.

J E A N N O T.

Je n'ai pas lu cela dans la coutume ; & la loi

Mad. P R E N E L L E.

La loi est une ignorante.

J E A N N O T.

Mais Barthole a dit

Mad. P R E N E L L E.

C'est à Barthole à se taire quand je parle.

J E A N N O T.

Que je suis malheureux !

Mad. P R E N E L L E.

Vraiment ! Je vous conseille de vous plaindre de la maniere franche dont je vous explique ma volonté.

J E A N N O T.

Cette franchise-là ne m'accomode pas.

Mad. P R E N E L L E.

Aimeriez-vous mieux les complaisances de ces femmes de Paris , qui couvent leurs intrigues sous la douceur feinte qu'elles ont

pour leurs maris ? elles mitonnent un **mari**, elles le dorlottent , l'envoyant coucher de bonne heure , lui font tous les honneurs de la maison ; on place l'ami sur un petit tabouret , & le mari dans le fauteuil de commodité , afin qu'il s'endorme. Il n'y a rien de si traître que les caresses d'une jeune femme à un vieux mari. Vive les femmes vertueuses ! elles tiennent la bride courte à un mari , elles vont la tête levée à la promenade avec leurs amis.

J E A N N O T.

Oui , mais leurs maris y font.

Mad. P R E N E L L E.

Il est vrai , mais elles les placent sur le strapontin ; & dans les repas qu'elles font à Boulogne , elles mettent leurs maris sur le pied des clercs de procureur , ils sortent de table quand le deffert vient.

J E A N N O T.

Il faut avouer qu'à Paris les femmes vertueuses ont de beaux privileges !

Mad. P R E N E L L E.

Oh bien , je vous déclare que je suis vertueuses , je veux jouir des mêmes privileges , & vous mener à baguette.

J E A N N O T.

Bon , bon , vous êtes vertueuse !

Mad. P R E N E L L E.

Comment , ventrebleu ! doutez - vous encore de ma vertu ?

J E A N N O T.

Non , ma petite moutonne.

Mad. P R E N E L L E.

Vous savez que je me soucie des hommes comme de mes vieilles pantoufles. Par exemple , je n'ai pas la moindre avidité pour vous , & si cela m'est permis.

J E A N N O T.

Hé , mais

Mad. P R E N E L L E.

C'est ce qui s'appelle avoir de la sagesse !
Oh bien , apprenez à respecter ma vertu.

J E A N N O T.

Vous faites bien du bruit avec votre vertu.

Mad. P R E N E L L E.

Je pense que vous parlez encore de ma vertu ?

J E A N N O T.

Pardon , ma poulette.

Mad. P R E N E L L E.

Je vous apprendrai que ma vertu
Par la mort , j'ai une grande demangeaison de lui planter ma vertu dans le beau milieu du visage.



S C E N E V I I.

PIERROT, Mad. PRENELLE,
JEANNOT.

PIERROT.

HE', là, là, vous faites plus de bruit que moi. Quelle honte est-ce-là? Faut-il qu'un mari querelle toujours sa femme?

JEANNOT.

Mais ce n'est pas moi.

PIERROT.

Ne suis-je pas assez capable pour vous bailler justice? *Vers Jeannot.* Ça vous, dites-moi vos raisons.

JEANNOT.

C'est qu'elle me disoit....

PIERROT.

Oh, vous avez raison.

JEANNOT.

Mais....

Mad. PRENELLE.

Si vous....

PIERROT à Mad. Prenelle.

Là, là, prenez patience vous....

JEANNOT.

Foin de moi!

PIERROT.

Faut bien lui pardonner ses petites mié-

vretés ; car comme dit l'oristote , jeunesse est forte à passer.

J E A N N O T .

Octave me l'a bien dit , que tant qu'on n'a qu'un habit noir & un rabat , on n'est qu'un sot en mariage. Je m'en vais tout de ce pas prendre un habit de guerre. *Il s'en va.*

S C E N E V I I I .

PIERROT , Mad. PRENELLE.

PIERROT.

IL me semble que monsieur le bailli est bien corriaße aujourd'hui.

Mad. PRENELLE.

Ce jeune homme qui lui parloit , cause bien du desordre dans cette famille. Depuis que Therese l'a apperçu , elle est toute rêveuse , elle ne boit ni ne mange.

PIERROT.

C'est une chose étrange , qu'il ne faut que la vue d'un jeune homme pour bouleverser une fille.

Mad. PRENELLE.

Je mettrai Therese dans un couvent dès aujourd'hui.

PIERROT.

C'est bien fait.

Mad. PRENELLE.

Et demain , je parts pour aller à Paris.

PIERROT.

Oh , c'est mal fait. J'ai interêt que vous ne quittiez point la maison.

Mad. PRENELLE.

J'ai résolu d'aller voir l'opera tout mon faoul. J'y ferai jour & nuit : j'y boirai , j'y mangerai , j'y coucherai , j'y... Ah ! l'opera , c'est la source de tous les plaisirs ; il n'y a que cela de parfait au monde.

PIERROT.

Oh , ça n'est pas vrai.

Mad. PRENELLE.

Et tu ne l'as jamais vu , Pierrot ?

PIERROT.

Ni vous non plus ; mais quand on a de l'esprit , on connoit tout ; & je vous soutiens que la musique est une chose... là... qui entre... qui se glisse par... comme qui diroit... tenez... enfin on fait bien ce que c'est que la musique.

Mad. PRENELLE.

Mon pauvre Pierrot , ce n'est pas la musique qui fait le charme de l'opera.

PIERROT.

Hé bien , si c'est la danse , je prouve...

Mad. PRENELLE.

Ce n'est pas la danse non plus ; car on m'a dit que tous les gens du bel air ne vont à l'opera , ni pour voir ni pour enten-

dre , & qu'ils y ont plus de plaisir que les autres.

PIERROT.

Ce plaisir-là est admirable.

Mad. PRENELLE.

Ce sont des charmes, des enchantemens, des dieux avec des déesses, & il se mêle parmi tout cela, dit-on, un certain je ne fais quoi, qui fait qu'on sent... Ah, je voudrois déjà y être.

PIERROT.

Hé bien, c'est à cause de cela qu'il ne faut pas que vous y alliez, car monsieur votre mari ne le trouve pas bon, ni moi non plus.

Mad. PRENELLE.

Quoi, tu prends son parti contre moi ?

PIERROT.

Tenez, pour toute autre chose querellez-le, battez-le, c'est le devoir d'une femme vertueuse; mais quand vous voulez faire quelque chose contre mon conseil... enfin, tant y a, je ne le veux pas.

Mad. PRENELLE.

Comment donc ?

PIERROT.

Votre mari, veux-je dire, ne veut pas, non il ne veut pas que vous alliez à Paris, & je vous ferai bien voir qu'il est le maître.

Mad. PRENELLE.

Je me moque de tout, je veux voir l'opéra, je veux voir l'opéra. *Elle s'en va.*

Il faut qu'elle soit bien enforcelée de cette folie-là, puisqu'elle regimbe contre moi. Il faut pourtant . . . *Il s'en va.*

S C E N E I X.

ARLEQUIN d'un côté du théâtre, & COLOMBINE de l'autre.

ARLEQUIN sans voir Colombine.

OH, voilà qui est fait, l'affaire ne fau-
roit, manquer; mais je voudrois bien
voir Colombine. *Appercevant Colombine.* Hé
bon jour, ma pauvre Colombine: com-
ment te portes-tu?

COLOMBINE.

Ne t'avises pas de m'appeller Colombine
devant le Docteur, tu me ferois perdre ma
fortune. Il me croit une fille de conséquen-
ce, & il en rabattroit plus de la moitié,
s'il me voyoit familiariser avec un faquin
comme toi. *ARLEQUIN.*

Oh, pardon, si je manque de respect
à une grifette comme vous.

COLOMBINE.

Laissons-là les complimens.

ARLEQUIN.

Comment as-tu donc fait pour charmer
ce vieux docteur?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je me suis fait recevoir déesse à l'academie de musique, & j'ai déjà pris mes licences.

ARLEQUIN.

Oh, cela se prend d'abord en entrant.

COLOMBINE.

Il faut avouer que le théâtre est à une fille ce que la bordure est au tableau.

ARLEQUIN.

Avant que d'entrer en matiere, apprends-moi un peu des nouvelles de Paris. Qu'y dit-on, qu'y fait-on? Comment va le commerce?

COLOMBINE.

On m'écrivit hier de Paris, que les hommes y sont bien rencheris depuis que la campagne est commencée.

ARLEQUIN.

Je croi qu'en récompense les femmes y seront bien ramendées.

COLOMBINE.

Bon! il y en a qu'on donne pour rien, & si on n'en a pas le débit. La derniere fois que je fus à la foire des Thuilleries, il y avoit tant de cette marchandise-là, & si peu de marchands, que je crus que le commerce alloit perir.

ARLEQUIN.

Oh, le commerce galant ne manquera jamais, tant qu'il y aura dans Paris de ces

officiers à manteau noir , qui choisissent l'été pour faire leur quartier d'hyver auprès des femmes.

C O L O M B I N E.

Quoi , de ces petits blondins , qui dépensent en poudre & en mouches , ce qu'ils épargnent en dentelles & en long cheveux ? Fi ! cela n'est bon que pour garnir un strapontin , mettre le tein des dames à l'abri du soleil & de la pluye , ramasser un éventail ; enfin pour les menus offices de la galanterie : mais pour la réalité , vivent les plumets.

A R L E Q U I N.

Oh , chaque fruit a sa saison ; & si les plumets font plus de fracas à l'honneur des dames , les petits chapeaux font moins d'ombrage aux maris.

C O L O M B I N E.

D'accord , & ils ne laissent pas d'être recherchés dans les occasions à cause de la disette. Les femmes sont bien contentes d'en avoir un à quatre ou cinq ; & l'on voit tels de ces petits messieurs-là dans la grande allée , qui deffraie en même tems trois compagnies différentes : Une chansonnette à celle-ci , un quolibet à celle-là , une capriole à la troisième. Trop heureuse , qui peut attraper le gand ou la tabatiere !

A R L E Q U I N.

Ou le mouchoir.

COLOMBINE.

Enfin , mon pauvre Arlequin , on est si affamé de galanterie aux Thuilleries , que si-tôt qu'une dame ouvre une lettre qui vient de l'armée , toutes les femmes s'assembloient autour d'elle , comme les nouvelles autour de la gazette.

ARLEQUIN.

Ça , quittons la bagatelle , & parlons d'affaires sérieuses. Mon maître veut se marier.

COLOMBINE.

Quoi , pardevant notaire ? Ah !

ARLEQUIN.

Oui , se marier en mariage. Il y a trois ans que nous courons toute l'Europe pour trouver une fille qui ne soit pas coquette.

COLOMBINE.

Vous pouviez courir encore le reste du monde.

ARLEQUIN.

Je croi pourtant que nous avons trouvé la pie au nid. Il y a là-dedans une petite fille de quinze ans , que sa mere a tenue enfermée à la clef depuis l'enfance , & qui n'a jamais vu d'autre homme que son pere. Parbleu , celle-là n'aura pas pu apprendre l'art de la coquetterie.

COLOMBINE.

Non , mais elle en aura le fond.

ARLEQUIN.

Enfin mon maître en est amoureux , &

veut l'épouser. Il faut que tu nous aides à faire ce mariage-là.

C O L O M B I N E.

Oh , depuis que je me suis mise à la musique , je ne me mêle plus de ces sortes d'affaires , qui durent autant que la vie. On en a toujours des reproches. Pour un mariage de théâtre , encore passe ; car aussi-tôt fait , aussi-tôt rompu.

A R L E Q U I N.

Diantre ! Si ces mariages-là étoient en usage par tout le monde , les notaires n'auroient guères de pratique.

C O L O M B I N E.

En un mot , je ne m'intrigue plus que pour des nymphes & des demi-dieux.

A R L E Q U I N.

N'as-tu point encore marié quelque demi-dieu , avec quelque quart de déesse ?

C O L O M B I N E.

Paix , voilà mon jaloux.

A R L E Q U I N.

Il faut pourtant que je te parle. Laisse-moi faire , ne te mets pas en peine.



 S C E N E X.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR,
COLOMBINE,

ARLEQUIN *au Docteur, qui se place entre
lui & Colombine.*

JE vous demande pardon. Je veux sa-
voir d'elle....

LE DOCTEUR.

C'est de moi qu'il faut savoir, car je suis
docteur. *Il fait en cet endroit une tirade ad
libitum. Arlequin feint de l'écouter, & passe
du côté de Colombine. Le Docteur qui s'en ap-
perçoit, fait passer Colombine de l'autre côté,
& continue toujours de parler, jusqu'à ce qu'Ar-
lequin s'impatientant, tire son épée de bois, &
reconduit le Docteur à grands coups, & finit
ainsi le premier acte.*



 A C T E I I.

S C E N E I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

ARlequin dit à Octave, que madame Pre-
nelle consent qu'on donne un opera chez
elle, qu'on le jouera dans la salle d'audience de

monsieur le bailli , & qu'elle même y veut faire un rôle : Octave s'en réjouit , & dit à Arlequin que le bailli a voulu profiter du conseil qu'il lui avoit donné ; qu'il a quitté la robe , & a pris une épée ; qu'il l'a vu de loin dans cet équipage-là , & dans le même tems il arrive.

S C E N E I I.

JEANNOT , OCTAVE , ARLEQUIN.

JEANNOT avec un baudrier pardessus son pourpoint , un chapeau en pain de sucre , avec une vieille plume de coq , & une épée toute rouillée.

HE bien , morbleu , qu'en dites-vous ?
Il se promene fierement sur le théâtre.

O C T A V E.

Vous avez l'air tout-à-fait martial.

A R L E Q U I N.

On vous prendroit pour un coq-d'Inde, un colonel Indien , veux-je dire.

J E A N N O T.

Eh , n'est-il pas vrai que ma femme va toujours trembler devant moi ?

O C T A V E.

La terreur de vos armes l'a-t-elle fait consentir ?

J E A N N O T.

Oh , tout va bien.

OCTAVE.

Quoi, elle veut bien me donner Therese ?

JEANNOT.

D'abord, je l'ai apperçue de loin.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

JEANNOT.

Elle ne m'a pas vu, elle ; & je ne veux pas encore lui parler, jusqu'à ce que je me sois accoutumé à être fier.

ARLEQUIN.

En attendant que monsieur le bailli ait acquis le degré de fierté nécessaire, je suis d'avis d'aller songer à mon déguisement. *Il parle à l'oreille d'Octave, & s'en va.*

La scene que je viens d'écrire est encore très-plaisante, par le jeu qu'Arlequin y fait, en donnant au bailli, tantôt un coup de pied, tantôt un coup de bâton, & par d'autres singeries très-agréables, qui sont du jeu italien, & qui sont inséparables de l'action.

S C E N E I I I.

JEANNOT, OCTAVE.

JEANNOT.

Regardez bien ce que je vous dis aujourd'hui : ou vous ferez mon gendre, ou je ne serai pas votre beau-pere.

OCTAVE.

Ce sera l'un ou l'autre.

JEANNOT.

Pour vous montrer que j'ai tout pouvoir
chez moi, je vai vous faire parler à Therese.

OCTAVE.

A Therese !

JEANNOT.

Dame, voilà comme j'y vais, moi.

OCTAVE.

Mais madame votre femme porte tou-
jours la clef de sa chambre dans sa poche.

JEANNOT.

Oh, oh, je me gauffe de ma femme. Je
me suis emparé de la clef.

OCTAVE.

Et comment ?

JEANNOT.

Alle l'avoit laissée sur la table : alle étoit
fortie, & mordi, voyant cela je l'ai prise.
Hé, qu'en dites-vous ?

OCTAVE.

L'action est vigoureuse.

JEANNOT.

Attendez-moi là, je veux vous faire voir
ma puissance. *Il rentre chez lui.*

OCTAVE *seul.*

Que je suis heureux ! Je vais donc parler
à Therese : Mais quelle timidité me saisit ?
Le cœur me bat, je frissonne. Quoi donc
un enfant me fait trembler ? moi qui me

suis aguerrri pendant dix ans auprès de nos plus fières parisiennes ? Ah ! c'est qu'une vertu naturelle & innocente , inspire plus de respect , que la fierté affectée de nos prudes de profession.

JEANNOT *revenant avec Therese.*

Je vous dis que votre mere m'a donné permission . . .

THERESE *à Jeannot.*

Au moins , vous m'en assurez . . . Ah !

JEANNOT.

C'est moi qui vous commande absolument d'aimer monsieur.

THERESE.

Oh , je suis bien obéissante , mon papa.

JEANNOT.

Je vous marie dès-à-present ensemble , & je m'en vais faire voir à ma femme ce que c'est qu'un mari dans le mariage.

SCENE IV.

OCTAVE , THERESE.

OCTAVE *à part.*

LE respect & la crainte m'empêchent de parler ; le tête à tête m'embarasse beaucoup plus qu'elle.

THERESE.

Qu'est-ce donc , monsieur ? vous étiez

tantôt si joyeux de me voir à ma fenêtre ; pourquoi êtes-vous triste à présent ? Est-ce que vous ne me trouvez plus si jolie de près que de loin.

OCTAVE.

Vous interprétez mal les effets du plaisir.

THERESE.

Je croyois , moi , que le plaisir rendoit gai ?

OCTAVE.

On voit bien que vous ne connoissez pas encore le vrai plaisir.

THERESE.

J'ai pourtant été bien-aïse quand mon pere m'a dit Hélas ! ce qu'il m'a dit me fait voir qu'il me veut plus de bien que ma mere.

OCTAVE.

Qu'elle est barbare cette mere , de vous traiter si mal ! Mais je la mettrai à la raison.

THERESE.

Oh , elle est plus méchante que vous.

OCTAVE. *à part.*

Cette naïveté me charme. Non , tout l'esprit frelaté de nos coquettes ne vaut pas cette simplicité.

THERESE.

Qu'est-ce donc que cela signifie ? Vous parlez tout seul , monsieur. Est-ce que je n'ai pas assez d'esprit pour vous , que vous n'écoutez pas seulement ce que je vous dis ?

OCTAVE.

Au contraire , c'est le plaisir

THERESE.

Oh , le plaisir ! toujours le plaisir ! Oh bien , je veux que vous m'écoutez. Je veux vous dire que ma mere me fait mourir de chagrin ; elle veut me mettre dans un couvent. Mais elle avoit beau me dire , je sentoits quelque chose-là , *se touchant au cœur* , qui me disoit que je serois plus aise d'être mariée ; & je sens encore bien plus que cela depuis que je vous ai vu.

OCTAVE.

Et fera-ce moi , qui

THERESE.

Il faudra bien que ce soit vous , puis que mon pere l'a dit.

OCTAVE.

Que ne puis-je vous faire comprendre combien je vous aime !

THERESE.

Etoit-ce cela que vous me vouliez dire , quand vous me faisiez tant de signes avec la tête , avec les mains ?

OCTAVE.

Oui , tout cela vous disoit que je vous adore.

THERESE.

Je m'en suis bien doutée.

OCTAVE.

Vous voulez donc bien être mariée avec moi ?

T H E R E S E.

Voilà une belle demande ! Je vous en prierois.

O C T A V E.

Vous ferez donc tout ce que je vous dirai ?

T H E R E S E.

Oui , tout , tout , tout. Ah ! voilà déjà mon pere ; il ne nous laisse guères ensemble.

S C E N E V.

O C T A V E , J E A N N O T , T H E R E S E.

O C T A V E.

JE suis le plus heureux homme du monde, votre fille m'aime.

J E A N N O T.

Elle vous aime , parce que je lui ai commandé. Voyez ce que c'est que l'autorité d'un pere.

O C T A V E.

Monfieur, je compte fur votre parole, & fur votre cœur. *A Therese.* Je vais tout mettre en ufage pour vous rendre heureufe.

T H E R E S E.

Au moins , n'allez pas oublier tout ce que vous me promettez.

O C T A V E.

Non , charmante , je

J E A N N O T.

Que je suis aise de voir qu'ils s'aiment malgré ma femme! c'est moi qui fait cela de ma tête.

O C T A V E.

J'entens quelqu'un qui vient. Je vole pour tout disposer.

T H E R E S E.

Ah , si c'étoit ma mere !

J E A N N O T.

Votre mere est une sotte ; & il me prend envie de vous marier à sa barbe. *Il voit sa femme & il commence à trembler.* La voilà. Ne dites pas que c'est moi qui vous ai fait sortir de votre chambre.

S C E N E V I.

Mad. P R E N E L L E , T H E R E S E , J E A N N O T derriere elles.

Mad. P R E N E L L E.

J' Ai entendu la voix de Therese. *A Therese.* Comment donc , petite fille ? qui vous a donc ouvert la porte de votre chambre ?

T H E R E S E.

C'est....

J E A N N O T *derriere.*

C'est....

Mad. P R E N E L L E *se tournant derriere elle.*

Qu'est-ce que j'entens ?

T H E R E S E.

C'est. . . . Elle s'est ouverte , ma mere.

Mad. P R E N E L L E.

Justement. J'ai laissé la clef , & mon benest , mon impertinent de mari s'en fera emparé ! Je le relancerai bien tantôt. Allons , suivez-moi.

T H E R E S E *voyant que son pere n'avance point.*

Quel homme que mon pere !

Mad. P R E N E L L E.

Il me le payera votre sot de pere. *Elles rentrent , & après qu'elles sont rentrées , Jean-not qui les a conduit de l'œil , revient.*

J E A N N O T *seul.*

C'est une sotte chose que le naturel ! J'ai beau vouloir ne point craindre ma femme , je ne saurois en venir à bout. Il faut pourtant me defaccoutumer d'avoir peur d'elle. Une fois , je suis le plus fort , & le plus grand. Ouais ! mais qu'est-ce qui me manque donc , que je suis si craintif ? Allons , courage , suivons-là de loin , afin que mon cœur se fortifie petit à petit



SCENE VII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARlequin vient d'un côté, & dit qu'il cherche Pasquariel pour faire travailler à l'opera qu'on doit jouer chez madame Prenelle. Pasquariel vient de l'autre côté, cherchant aussi Arlequin : & après un jeu Italien des meilleurs & des plus divertissans qu'on ait jamais vu sur le theatre, Pasquariel dit qu'il faut avertir Therese, de l'opera qu'on doit jouer, & de ce qu'elle doit faire. Il dicte une lettre à Arlequin, qui l'écrit d'une maniere la plus grotesque du monde, avec des culbuttes, des postures, & autres bouffonneries charmantes. Après quoi Pierrot vient qui les surprend, & voyant que Pasquariel veut entrer chez le Bailli, il se campe devant la porte du logis pour l'en empêcher. Mais Pasquariel prend sa secousse, & sautant par dessus la tête de Pierrot, entre par la fenêtré chez le Bailli, donne la lettre à Therese : & dans le moment ressort par le même endroit, & s'en va trouver Arlequin qui est déjà parti.



S C E N E V I I I.

JEANNOT, PIERROT.

PIERROT à part.

VOici mon maître tout à propos. Servons-nous de son autorité pour empêcher madame Prenelle d'aller à Paris. *A Jeannot.* Monsieur mon maître, j'ai une petite harangue à vous faire.

JEANNOT.

Ça, voilà l'autre ! Ce n'est pas assez d'avoir à surmonter une femme diablelle.

PIERROT.

Hem Il y avoit une fois un philosophe dans la philosophie. Ce philosophe étoit Grec ou Normand, je ne fais lequel. Tant y a qu'il s'appelloit Plu Platon. Il disoit que le mariage est une charrue ; le mari c'est le rouffin qui la tire, & la femme c'est le collier. Or fus donc, si la femme est le collier de misere, imaginez-vous que vous êtes le rouffin. Or si vous êtes un bon rouffin, vigoureux & bien empoitrailé, vous serez franc du collier, c'est-à-dire, maître de votre femme, & la charette du mariage ira bon train : mais posé le cas que vous ne soyez qu'un criquet, fleube & di-
bile,

bile , le collier vous gourmandera : la premiere orniere vous fera chopper , & voilà la charette à tous les diables.

J E A N N O T.

Monfieur Pierrot , je vois bien que vous vous gauffez de moi. Dame , à la fin je me fâcherai.

P I E R R O T.

Vous n'y êtes pas. Toute ma phrafe n'aboutit qu'à vous faire prendre le mors aux dents contre votre femme.

J E A N N O T.

Bon ! Et tu prens toujours fon parti contre moi.

P I E R R O T.

J'ai tort , & elle abufe de ma corrifpondance pour elle. Hé , monfieur , une fois en la vie prenez le gouvernail du timon.

J E A N N O T.

Il y a long-temps que j'en ai envie.

P I E R R O T.

Il faut commencer par un article. Votre femme veut aller à Paris , n'est-ce pas ?

J E A N N O T.

Oui , & je le veux bien auffi.

P I E R R O T.

Morbleu , vous ne le voulez pas vous ! Ah , ah , ah !

J E A N N O T.

Affurément. Voyez comme tout le monde m'obéit depuis que j'ai l'épée fur la han-

50 *L'Opera de campagne.*
che ! J'ai envie de ne la point quitter , je
coucherai avec.

PIERROT.

Voilà votre femme. Tenez seulement
pied ferme, pendant que j'attaquerai la de-
mi-lune.

S C E N E I X.

*Mad. PRENELLE, JEANNOT,
PIERROT.*

Mad. PRENELLE à Jeannot.

Que veut dire cette mascarade ? Oh , je
vous apprendrai que le plumet ne fait
pas peur aux femmes. Que vouliez-vous
faire de ma fille ?

JEANNOT.

Votre fille est bien ma fille , peut-être ?

PIERROT *à Jeannot.*

Courage.

Mad. PRENELLE.

Il faut qu'il soit yvre , Pierrot : Il perd le
respect.

PIERROT *se quarrant.*

Hem

JEANNOT.

Je suis le maître de la charette. Deman-
dez plutôt à Pierrot , c'est Pluton qui l'a dit.

Mad. P R E N E L L E *s'emportant.*
Merci de ma vie !

P I E R R O T *à madame Prenelle.*

Oh , tout bellement. Pour en cas d'aujourd'hui , je soutiens qu'il a raison.

J E A N N O T.

Ah , ah , il y a long-temps que je suis las de faire le sot.

P I E R R O T.

Il n'y a pas là le petit mot à dire , il fait sa charge.

Mad. P R E N E L L E.

Ils sont yvres tous deux.

P I E R R O T.

Voici l'inigme. C'est que monsieur votre mari & maître , *il ôte son chapeau en disant cela* , m'est venu trouver de lui-même , & il m'a dit : Pierrot , je ne trouve pas bon que ma femme aille à Paris.

J E A N N O T.

Oui, c'est moi qui lui ai dit tout cela.

P I E R R O T.

Non ventrebille c'est encore lui qui parle , je ne veux pas que vous alliez à Paris , je vous le défends absolument.

J E A N N O T.

Absolument.

P I E R R O T.

Il faut qu'une femme obéisse à son mari.

J E A N N O T.

C'est le jeu.

L'Opera de campagne.

Mad. P R E N E L L E.

J'enrage. Mais il faut céder à la force. *A Jeannot.* Tu me la payeras.

J E A N N O T.

Ah , ah , vraiment , ce n'est pas encore là tout. Allez tout à l'heure me querir ma fille Therese , je la veux marier à Octave.

Mad. P R E N E L L E.

Si la patience m'échappe

P I E R R O T *à Jeannot.*

Doucement. Votre femme & maîtresse m'a déjà parlé de cette affaire. Elle m'a dit : Je ne trouve pas bon que Jeannot donne ma fille à Octave.

Mad. P R E N E L L E.

Chacun a son tour.

P I E R R O T.

Non ventrebille c'est encore elle qui parle , je ne le veux pas absolument.

J E A N N O T.

Comment donc ?

P I E R R O T.

Il faut qu'un mari obéisse à sa femme!

J E A N N O T.

Oh , nous y voilà.

Mad. P R E N E L L E *à Jeannot.*

Oui , vous m'obéirez. Vous croyez donc me faire peur avec votre épée ?

J E A N N O T.

Oh que non , je ne la porte que pour faire peur aux voleurs.

Mad. P R E N E L L E.

Otez-moi cela tout à l'heure. *Elle lui arrache son épée.*

P I E R R O T à Jeannot.

Elle a raison. Tout ce harnois-là ne vous sied point.

Mad. P R E N E L L E.

Allez , allez reprendre votre robe & votre rabat : il y a une heure que vous devriez être à votre audience. Allez , allez prendre votre gravité pour prononcer.

J E A N N O T *pleurant.*

Je ne fai à quoi il tient que je ne me fasse dragon. *Il s'en va.*

S C E N E X.

Mad. P R E N E L L E , P I E R R O T.

Mad. P R E N E L L E.

J E ne te pardonnerai jamais la pièce que tu me viens de faire.

P I E R R O T.

Point de rancune , maîtresse.

Mad. P R E N E L L E.

M'empêcher de faire ma volonté , encore passé. Mais m'obliger à faire celle d'un mari ! Ah , je crève ! Que je suis malheureuse !

P I E R R O T.

Faisons la paix.

D iij

Mad. P R E N E L L E.

Mais que ne me difiez-vous vous-même :
Je veux absolument . . .

P I E R R O T.

Oh , je n'ai point le caractere de vous
commander.

Mad. P R E N E L L E.

Vous l'avez bien quand vous voulez ,
monfieur Pierrot. Pour me confoler , je
veux voir cet opera qui vient d'arriver, il
vaudra peut-être bien celui de Paris.

P I E R R O T.

Taupe à cela. Drès que j'aurai fait ma
charge à l'audience . . .

Mad. P R E N E L L E.

Voilà déjà le prevôt de falle des ballets,
qui vient me donner leçon.

P I E R R O T.

Divertiffez-vous , divertiffez-vous.

S C E N E X I.

*ARLEQUIN en maitre à danser, Mad,
P R E N E L L E.*

*ARLEQUIN faisant beaucoup de reve-
rences : & de tours de jambes.*

TOut Paris convient , madame , que je
fuis le premier homme du monde
pour. . . *Il capriole.*

Mad. P R E N E L L E.

Ou les apparences sont trompeuses , ou vous méritez la réputation que vous vous êtes acquise. A R L E Q U I N.

Toute la jeunesse , madame , qui a quelque disposition à . . *il pirouette* , vient prendre chez-moi des leçons de . . . *entrechat*.

Mad. P R E N E L L E.

Tout votre mérite est dans vos allures ; & si-tôt que je vous ai vu , il m'a pris envie de danser.

A R L E Q U I N.

On m'a toujours dit que ma phisionomie inspiroit . . . *Il saute*. Rien n'est plus recherché en ce siècle-ci qu'un vigoureux . . . *il fait un tour de jambe* , & l'on peut dire que la danse est le plaisir universel. Les grands, *il fait un chassé*, les petits, *un autre chassé*, la robe, *une capriole*, l'épée, *une capriole en avant*, tout danse , madame , ou tout devroit danser , pour mieux dire.

Mad. P R E N E L L E.

Il n'y a que moi qui ne fais point danser. Que je suis malheureuse !

A R L E Q U I N.

Vous avez pourtant toutes les dispositions nécessaires.

Mad. P R E N E L L E.

Oui , monsieur , trouvez-vous cela ?

A R L E Q U I N.

Marchez. *Elle marche*. Vous avez tous

les principes des beaux mouvemens ; il ne vous manque que d'être cultivée.

Mad. P R E N E L L E.

Si vous vouliez bien en prendre la peine monsieur.

A R L E Q U I N

Les gens de ma profession n'aiment guères à travailler sur des sujets majeurs.

Mad. P R E N E L L E.

Oh , je suis encore en âge disciplinable, & il n'y a point de jeune fille qui ait meilleure intention que moi.

A R L E Q U I N.

Les vieux chevaux ne sont guères propre au manège. Mais il faudra donner quelque coup d'éperon davantage. Ça, madame, commençons par cette tête. *Il lui prend la tête , & la lui hausse.*

Mad. P R E N E L L E.

Hai ! hai ! Vous voulez donc me faire danser en l'air ?

A R L E Q U I N.

Il faut allonger ce coup-là de demi-pied. Allons , cette épaule. *Il lui donne un coup sur une épaule* Ces genoux en dehors. *Il la frappe sur les genoux.* Allons , partez. *Elle danse.* Ta ra la ra , ta ra la ra , ta ra la. Et ce cu, morbleu, & ce cu. *Il lui donne un coup de pied au cu.* Allons , l'air de tête. Ricannez aux loges. Votre prunelle ne dit rien ? Imaginez-vous de voir votre amant dans les cou-

liffes. Etendez les bras. Non , oui , vous n'y êtes pas , fort bien , fort bien. Allons, la main , tournez. *Il la fait tourner si vite, qu'elle tombe d'un côté & Arlequin de l'autre.*

Mad. PRENELLE en se relevant.

Ah , je suis morte ! *Ils s'en vont.*



A C T E I I I .

S C E N E I .

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel dit qu'Arlequin & Colombine sont dans la confidence de Madame Prenelle ; que l'opera est disposé ; que Colombine & Jeannot sont avec le notaire dans la chambre au dessus de la salle , & que par un trou qui est au plancher , on enlevera madame Prenelle pour lui faire signer le contrat ; qu'Octave & Therese disparoîtront par une trape , & que tous se joindront dans la chambre pour signer , & que pour empêcher Pierrot de troubler ce dessein , une troupe de monstres l'enleveront , & le mettront à la cave , & que tout cela se fera par des scenes de l'opera d'Armide , qui viennent fort bien au sujet. *Après cette exposition , ils s'en vont.*

 S C E N E I I.

*Mad. PRENELLE, THERESE,
ARLEQUIN.*

Mad. PRENELLE à Therese.

NOn, je ne veux point que vous foyez mariée. *A Arlequin.* Enfin, monsieur, depuis deux jours elle ne parle que de mariage.

A R L E Q U I N.

Fi ! Vous êtes la premiere jeune fille, qui se soit mis cette sottise-là en tête.

Mad. PRENELLE.

Je vous dis que le mariage est le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille.

T H E R E S E.

Mais, ma mere, quand ce malheur-là vous est arrivé, en avez-vous été si fâchée ?

Mad. PRENELLE.

Oh, quand je me suis mariée, j'étois une ignorante comme vous.

T H E R E S E.

Hé bien, vous avez été ignorante comme moi, je suis bien-aïse de devenir savante comme vous.

ARLEQUIN à Therese.

Vous êtes bien-heureuse d'avoir une ma-

man qui connoît à fond l'impertinence du mariage. Il faut la croire sur sa parole , elle est plus savanté que vous sur cette matiere.

T H E R E S E.

Oui , mais elle ne veut pas me dire tout ce qu'elle fait.

A R L E Q U I N.

Hé bien , je vous apprendrai tout , moi. Je parie qu'elle ne vous a pas dit que le mariage est un gouffre profond ? Des enfans piaillent , un mari qui gronde , caca d'un côté , pipi de l'autre , ah , ah !

T H E R E S E.

C'est justement tout cela que ma mere m'a dit ; mais elle n'a garde de me dire. . .

A R L E Q U I N.

Voilà un naturel qui regimbe terriblement ! Il faudra que je donne une touche à cet esprit-là.

Mad. P R E N E L L E.

Oh , je lui ai dit tout ce qu'il faut.

T H E R E S E.

Oui vraiment ! Vous m'avez dit cent fois : Therese , ma fille Therese , regardez votre benest de pere , & ce vilain Pierrot , tous les hommes sont faits comme cela. Dame , cela faisoit que je ne voulois pas me marier ; mais à cette heure que j'ai vue . . .

A R L E Q U I N.

La friponne ! depuis qu'elle m'a vu. . .

Mad. P R E N E L L E.

Hélas ! j'ai bien pris de la peine à élever une fille dans la vertu de l'ignorance. . . .

A R L E Q U I N.

Laissez-la - moi un moment , je veux la dégôûter du mariage , & allez vous habiller pour votre rôle d'opera.

Mad. P R E N E L L E.

Oh , dame , monsieur , laisser ma fille avec un joli homme comme vous ! *Elle le regarde amoureusement.*

A R L E Q U I N.

Allez , allez , madame , il n'y a rien à craindre. Je suis tout comme... Allez , vous dis-je , ne craignez rien , je lui parlerai tout haut.

Mad. P R E N E L L E.

Monsieur , je vais donc m'habiller pour l'opera. *A Therese.* Petite fille , faites tout ce que vous dira monsieur. Entendez-vous bien , morveuse ? Je ne vous perds pas de vue , & je vais m'habiller dans ce coin de la salle.

S C E N E I I I.

A R L E Q U I N , T H E R E S E.

A R L E Q U I N *haut.*

ECoutez-moi. Le mariage... le mariage est semblable à un filet de pêcheur. Les filles qui ne voyent l'amorce qu'au tra-

vers les cordes , font tentées d'y entrer , & celles qui font dedans enragent d'en sortir. Mais hélas ! il n'est plus temps ; dès qu'une fille a dit oui , il faut qu'elle avale le gougeon.

T H E R E S E.

Monfieur , pendant que ma mere ne nous écoute pas , dites-moi la verité du mariage ; est-il fi horrible que vous faites ?

A R L E Q U I N *bas.*

Non , non , allez. Au contraire , rien n'est fi charmant ; il n'y a point de confiture , point de....Octave vous en dira bien des nouvelles.

T H E R E S E.

Est-ce que vous le connoiffez ?

A R L E Q U I N.

Hé oui , c'est lui qui.... mais la maman , la mam... regarde. *Haut.* Je vous disois donc , que la femme n'est pas faite pour vivre avec l'homme. Cela est fi vrai , que la plûpart des femmes ne souffrent que par complaisance la compagnie de leurs maris.

T H E R E S E.

C'est peut-être qu'elles en aiment mieux d'autres.

A R L E Q U I N *bas.*

Vous l'avez dit. . . La maman, la maman. hem, hem. *Haut.* Hypocrate dit que la perfection consiste dans l'unité ; or, sitôt qu'on est marié on est deux. Ergo. . .

T H E R E S E.

Oh , je n'aime donc point la perfection ,
& il me semble qu'il y a plus de plaisir à
être deux.

A R L E Q U I N *bas.*

Cela est vrai. Mais comment diantre avez
vous pu apprendre toute seule le plaisir qu'il
y a d'être deux ?

T H E R E S E.

Hé mais, c'est que j'ai remarqué que notre
coq est tout triste quand il est seul , & si-
tôt qu'il voit une poule , il chante.

A R L E Q U I N.

On a beau enfermer une fille , nature va
toujours son train. Mais . . . la mamam , la
maman. *Haut.* Il me reste encore à vous
prouver deux choses ; la première , qu'un
mari est un meuble embarrassant ; la seconde
qu'un mari est un meuble inutile. En effet ,
une femme est toujours embarrassée de son
mari. S'il est au logis , elle enrage qu'il ne
sorte ; s'il est dehors elle meurt de peur qu'il
ne revienne.

T H E R E S E.

Mais je croyois , moi , que quand un
mari étoit fait comme Octave, on ne pou-
voit pas se lasser d'être avec lui.

A R L E Q U I N *bas.*

Hé ne voyez-vous pas que je parle pour
la mamam , quand je dis . . . la mamam , la
maman. *Haut.* Prouvons à présent qu'un

mari est un meuble inutile. Si le temperament de la femme la porte à aimer la solitude c'est trop d'un mari. Si au contraire la femme est sociable, c'est trop peu d'un mari. Mais je vous dirai le reste une autre fois. Voilà votre mere qui est habillée, allez-vous-en vous preparer aussi pour votre rôle d'opera.

T H E R E S E.

Adieu donc, monsieur.

A R L E Q U I N.

Allez, allez-vous-en. Si j'étois long-tems avec cette fille-là, je ferois un opera avec elle. Mais qu'est-ce que j'entens ?

S C E N E I V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL vêtu en crieur d'almanachs, contrefaisant le boiteux, & suivi d'un homme qui pose à terre une forme de chassis representant un coin de rue, sur lequel sont collées plusieurs affiches differentes.

PASQUARIEL *crie ridiculement :*

Almanachs vieux, operas nouveaux.

A R L E Q U I N.

Cet homme-là n'aura pas grand débit de sa marchandise. Les almanachs vieux, & les operas nouveaux sont des garde-boutiques.

PASQUARIEL *criant encore.*

Huon de Bordeaux, Jean de Paris, Roland le furieux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous , mon ami ?

PASQUARIEL.

Je suis l'imprimeur & l'imprimerie de la troupe. Je viens ici vendre la pièce qu'on va jouer ; voilà le livre & la feuille.

ARLEQUIN.

Vous ne savez pas votre métier. A la porte, à la porte. Apprenez , mon ami , qu'on ne crie dans le parterre que des ouvrages de balle , comme le Cid , le Misanthrope , & autres guenilles de cette nature-là : mais les pièces de musique se vendent à la porte. A la porte , mon ami , à la porte. *Il le pousse.*

PASQUARIEL.

On ne maltraite pas comme cela un musicien.

ARLEQUIN.

Vous musicien ?

PASQUARIEL.

Oui, musicien en b mol, & je crie en b carre , almanachs, vieux , operas nouveaux.

ARLEQUIN.

La peste étouffe le b carre !

PASQUARIEL.

Il faut que toutes les fonctions de l'opera se fassent en musique ; on mouche les chandelles à la cadence du violon , on chante le compliment de l'annonce.

ARLEQUIN.

Cela doit être beau , d'annoncer en chantant.

tant. *Il chante.* Messieurs vous aurez demain Thetis la Pelée. . . . Le parterre répond aussi quelquefois en musique. *Il siffle.* Hé , dites-moi un peu, affichez-vous aussi en musique ?

PASQUARIEL.

Oui , monsieur , & voilà le pilier ambulante sur quoi on affiche l'opera de campagne, & toutes les plus belles affiches de Paris.

ARLEQUIN.

Ah , voyons un peu. Je suis curieux d'affiches , c'est la bibliotheque de fots , & des filoux.

PASQUARIEL.

Tenez , monsieur, voilà la feuille de toutes mes affiches. Lisez.

ARLEQUIN *lit.*

La femme solitaire au milieu de Paris , ou l'absence des officiers.

Vernis de la Chine pour le tein des femmes. Ce vernis est à l'épreuve de l'haleine des hommes.

Avis aux savans. Un naturaliste fameux a découvert depuis peu , que le cocuage est un arbre de simpatie , qui prend sa racine dans le cœur de la femme , & pousse son bois sur le front du mari.

Dictionnaire in folio , qui contient les principales pièces , qui composent la coeiffure d'une femme.

Monsieur Discret , maître tailleur , fait des corps-de-jupe à ressorts , fort propres à

cracher l'embonpoint des filles aux meres
les plus clairvoyantes.

Traité astrologique , qui prouve la con-
jonction de Venus & de la Lune dans la tête
de certaines femmes.

Il devoit faire aussi le traité du croissant
sur la tête de certains hommes.

P A S Q U A R I E L.

Il est sous la presse , monsieur.

A R L E Q U I N *continuant de lire.*

Coches & carosses nouvellement établis
dans Paris , pour la communication des
quartiers éloignés. Ces voitures menent en
diligence , du palais à l'hôpital general , &
partent les jours d'audience : de l'école de
medecine aux incurables , & partent à tou-
tes heures.

Plus , le coche des Carneaux , destiné à
ramener les gens de la noce : favoir les pe-
res & meres qui marient une jeune fille à un
vieillard , droit aux petites maisons ; le vieil-
lard aux Invalides ; la jeune femme d'abord
au marché-neuf , le lendemain au pont-au
change , de-là aux quatre nations , & enfin
aux Madelonettes. Outre ces voitures publi-
ques , il y en a de particulieres , mieux étof-
fées , dans lesquelles certains riches quidans
menent en diligence les femmes les plus ver-
tueuses , de la monnoye à la porte de la
conférence , & quelquefois jusques au bois
de Boulogne.

Au même bureau on loue à bail par heure des domiciles roulans , très commodes pour loger ceux qui veulent se marier sans avis de parens.

Avis aux dames curieuses de leur tein. Un sculpteur en plâtre , expert à reblanchir les vieux bâtimens , regratte les visages les plus enfumés , & polit au grais les plus rocailleux.

Conférences publiques , où l'on explique la contrariété apparente des effets de l'or. Par exemple , ce métal amolir le cœur des dames , & endurecit celui d'un financier. L'or fait ouvrir une oreille au juge , & le rend sourd de l'autre. Il délie la langue à l'avocat de l'intimé , & rend muet l'avocat de la partie adverse. Enfin l'or endort souvent le mari , pendant qu'il réveille la femme.

Les agrémens & les chagrins du mariage, en trois tomes. Le chapitre des agrémens contient la première page du premier feuillet du premier tome , & le chapitre des chagrins contient tout le reste.

Monsieur de Moinmiromontois , maître écrivain juré , a inventé depuis peu des caractères si abrégés , qu'il écrit toute l'histoire de France sur la coquille d'un œuf de pigeon ; & sur un œuf d'autruche la liste de tous les cocus de Paris.

Dix louis d'or à gagner , à qui pourra trouver une fille perdue.

Adieu, mon ami, ma fortune est faite.

PASQUARIEL.

Et où courez-vous ?

ARLEQUIN.

Je connois plus de cent filles perdues, rien que dans la rue saint Honoré. A dix louis d'or chacune, ma fortune n'est-elle pas faite ? Adieu. *Il s'en va.*

PASQUARIEL *le suivant*.

Hé, ce n'est pas cela, c'est une petite fille de sept ans. Ecoutez.

S C E N E V.

Le théâtre change & represente le palais d'Armide, tout composé d'utenciles de ménage; & dans le fond est une cheminée, ou l'on voit quelques volailles qui tournent à la broche.

PIERROT chevalier Danois, *OCTAVE* Ubalde.

PIERROT *chantant.*

Allons chercher Renaud.

OCTAVE.

Sais-tu sa destinée ?

On dit qu'Armide est enragée :

Il a méprisé ses appas.

Craignons pour lui tout l'enfer effroyable.

PIERROT.

Femme amoureuse, & que l'on n'aime pas,
Est plus à craindre que le diable.

Les monstres arrivent & enlèvent Pierrot.

S C E N E V I.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE.

THerese tarde bien à venir. Mais je
croi que je la vois. C'est elle-même.
Continuons.

Enfin je vois l'objet pour qui mon cœur soupire.

T H E R E S E.

J'attens de vous le bien que j'ai tant souhaité.

O C T A V E.

Vous n'aurez, charmante beauté,
Que des douceurs sous mon empire.

T H E R E S E.

Ah, si vous me trompiez vous seriez bien méchant!

Jurez que vous serez constant.

O C T A V E.

Voyez-vous le plancher qui tremble?

La trape va s'ouvrir, le papa nous attend,
Il nous attend pour nous unir ensemble.

T H E R E S E.

Enlevez-moi donc vite, & ne jasez pas tant.



 S C E N E V I I .

A R L E Q U I N en Renaud.

Les violons jouent le sommeil d'Armide , & Arlequin voyant la broche pleine de viande , dit :

JE pense que voilà le souper de l'opera qui cuit. Il me prend plutôt envie de manger que de chanter. Mais chantons vîtement.

Plus j'observe ce rô , & plus je le desire.

La broche tourne lentement.

Jè m'éloigne à regret d'un morceau si friand.

Les violons reprennent le sommeil , & Arlequin continue.

Le fumet embaumé des chapons qu'on fait cuire,
Parfume l'air que je respire.

La symphonie continue , & Arlequin dit :
Oh, ma foi , les chapons m'ont fait oublier mon rôle . . . Attendez , attendez : il y a un endroit , comme qui diroit . . . Qui a des vieux chapeaux à vendre , qui a des vieux chapeaux. Ah , ah , m'y voilà. *Il chante.*

Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux.

Symphonie.

Les poulets fricassés se cuisent pour m'attendre.
Des charmes de la faim , j'ai peine à me défendre.

Défendre? Je ne saurois pourtant manger que je n'aye reposé ; car le repos est aussi de mon rôle. Courons donc vîte au lit.

Il chante.

Tout m'invite au repos. . . Ce gazon, cet ombrage frais,
Et ce feuillage épais.

Il chante ces dernieres paroles sur l'air : De mon pot je vous en répons, mais de Margot non , non. Il se deshabile & repéte : Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

Il jette à terre son habit à la romaine & son casque , & paroît en chemise ; & dans cet équipage il traîne au milieu du théâtre un petit lit de repos qui étoit au fond , & se couche dessus. Un moment après il se lève , & regarde par tout sous le lit , en disant : Où est donc le pot de chambre ? puis se recouche. J'ai oublié de faire remarquer que dans tous les endroits du sommeil où la symphonie joue , Arlequin se promene sur le théâtre , & contrefait monsieur du Mesnil , qui est sans contredit un des meilleurs acteurs de l'opera, d'une maniere si conforme à la sienne, qu'on est obligé de convenir que le peintre du monde le plus fameux ne pourroit pas le mieux représenter.

S C E N E V I I I.

Mad. PRENELLE en Armide , contrefaisant mademoiselle Rochois , très-excellente actrice de l'opera , & qu'on regrettera éternellement.

ENfin il est en ma puissance
Ce mépriseur d'apas, ce glacé jouvenceau.
Il me vit sans m'aimer , j'enrage quand j'y pense.
Cruel, j'aurois moins pitié de ta peau ,
Que notre chat à jeun n'en auroit d'un fromage.
Qu'il éprouve toute ma rage.
Elle va pour le percer.

Sans foiblesse , mon cœur , qui te fait palpiter ?
Ma pitié sent un peu ce que je n'ose dire.

Frappons. Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons. Je frémis. Vengeons-nous. Je soupire.
La vengeance pour moi n'a plus rien de charmant.
Suis-je donc femme , ô ciel ! Oui , je la suis vraiment.
Je passe en un moment , de l'excès de la haine
A celui de l'amour.

Toute ma rage est vaine :
Je ne puis me résoudre à lui ravir le jour.
Quel embonpoint , quel air , quelle taille , quel rable !
Qui croiroit qu'il fut né seulement pour la table ?
Il semble être fait pour l'amour.
Je cede à ce maraut , l'appetit me surmonte.
Cachons ma foiblesse & ma honte.
Valets , livrez-moi mon amant.

Venez,
Fermez

Tous les verroux de mon appartement.

Elle se couche sur le petit lit , à côté d'Arlequin. Aussi-tôt deux démons descendent d'en haut , & les enlèvent dans la couverture.

SCENE DERNIERE.

Pasquariel vient dire qu'ils ont tous signés , à la reserve de madame Prenelle , & qu'on est après pour la faire signer. Dans le même tems arrive le bailli , & dit à Pasquariel : Hé bien , n'ai-je pas mis ma femme à la raison ? Voilà le contrat qu'elle a signé malgré elle. Pasquariel s'en empare de peur d'accident. Dans le moment arrive madame Prenelle , qui voyant son mari , se jette sur lui. Il se sauve avec précipi-

tation, & sa perruque demeure entre les mains de sa femme, qui chante ce qui suit.

Il m'échape, il s'éloigne, il va quitter ces bords.

Quoi, Jeannot triomphe & me brave !

Allons l'enfermer dans la cave.

Je fais pour l'arrêter d'inutiles efforts.

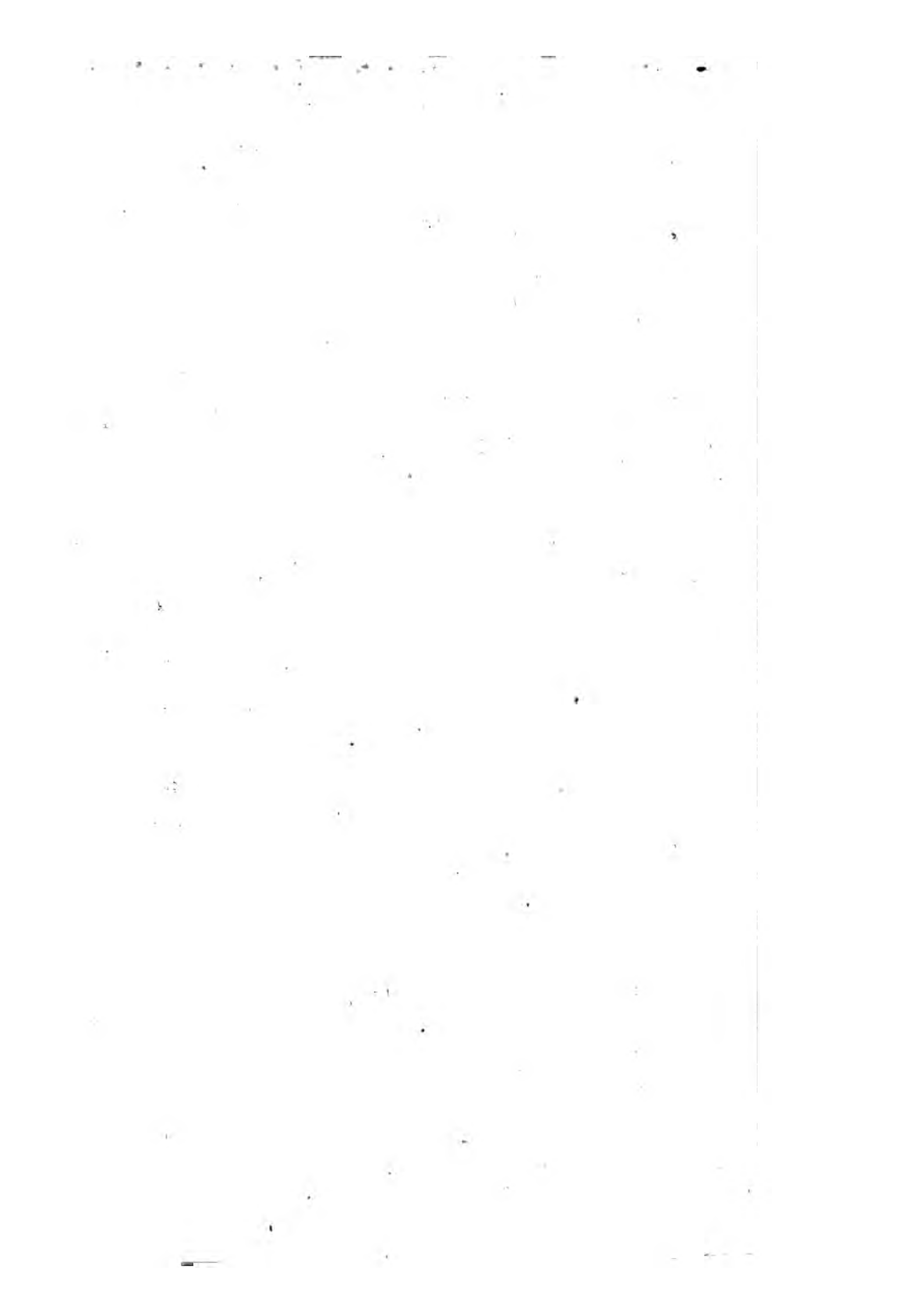
Traître, attends : je le tiens, je déchire sa tignasse,

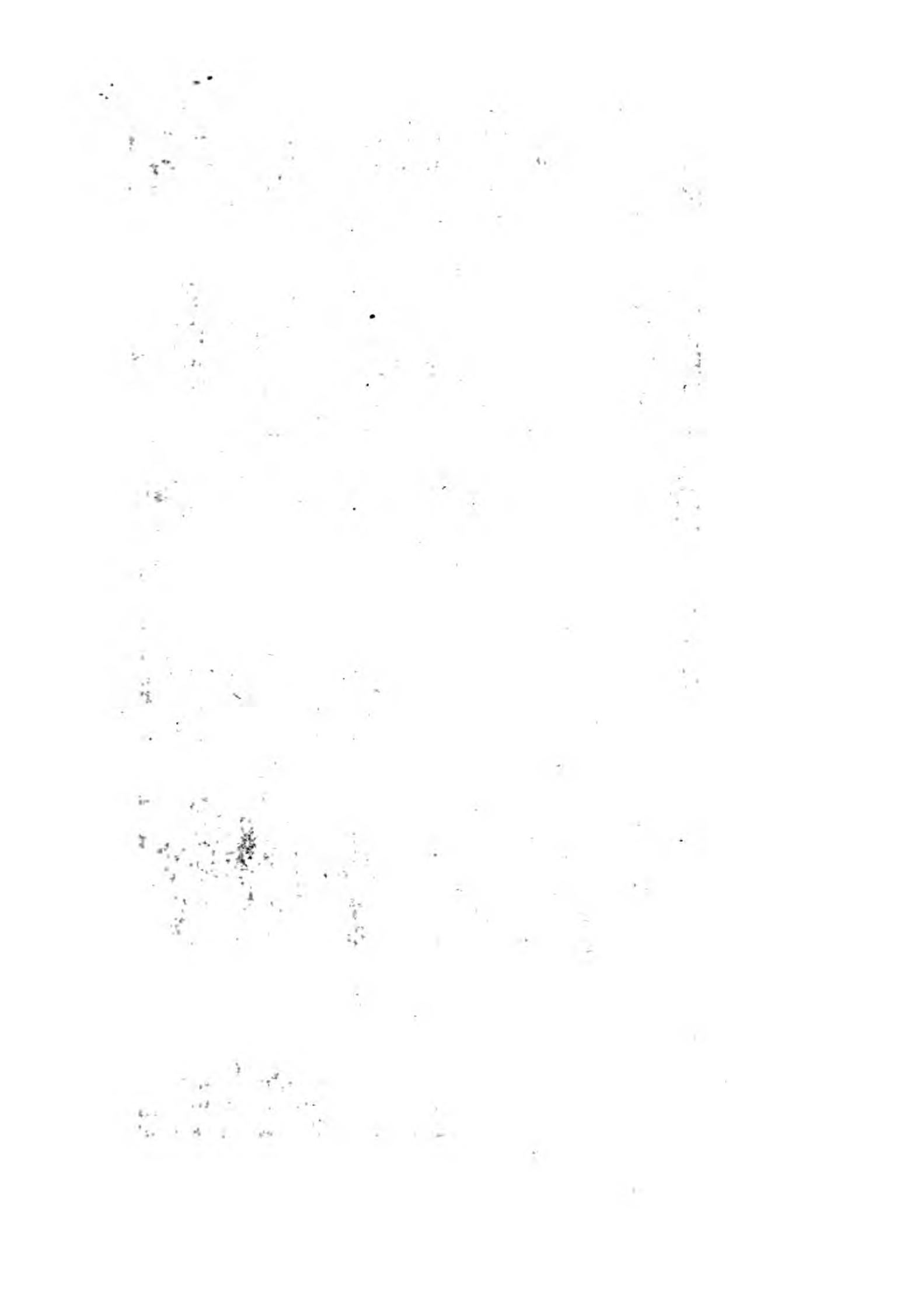
Ah, je l'immole à ma fureur :

Que dis-je, où suis-je ?

Je ne suis pas fâchée d'avoir fait ce mariage ; mais j'enrage d'avoir fait la volonté de mon mari ; & puisque cet opera m'a causé tant de chagrin, je m'en vai l'envoyer au diable, avec tous les operateurs. *Elle jette toutes les décorations à bas, & la comédie finit.*









L' U N I O N

DES

DEUX OPERAS:

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Theatre par monsieur , du F . . . ;
& representée pour la premiere fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le seizième Aoust
1692.

A C T E U R S .

L'OPERA D E VILLAGE. Mezzetin.
L'OPERA DE CAMPAGNE. Octave.
ARLEQUIN.
MERCURE. Pasquariel.
JUPITER. Arlequin.
JUNON. Pierrot.
LE MARIE'. Octave.
LA MARIE'E. Colombine.
UN GARÇON de la noce.
Plusieurs Garçons.

La scene est dans un village.

Ce qui donna lieu à cette petite pièce , fut l'Opera de village , que messieurs les comedians François donnerent quelque tems après l'Opera de campagne des Italiens.



L' U N I O N
D E S
D E U X O P E R A S .

S C E N E I .

*L'OPERA DE VILLAGE , L'OPERA
DE CAMPAGNE , ARLEQUIN.*

L'OPERA DE VILLAGE à Arlequin.

N Avez - vous point vu l'afficheur ?
C'est que je fis, reverence parler,
l'opera de village , & je vourais
bian qu'on me boutît en rang d'oignon avec
l'opera de ville & l'opera de campagne.

A R L E Q U I N .

Parbleu , voici l'aventure des operas ; il
ne manque plus ici que l'opera de la foire.

L' O P E R A D E V I L L A G E .

Dame , c'est que j'ai operé un tantet d'o-
peration de musique , pour divartir le ma-
riage de cians.

ARLEQUIN.

Mais c'est l'opera de campagne qui a fait le mariage. Il est juste

L'OPERA DE VILLAGE.

Ce sont de drôles de corps que ces operas ! Ils ont plutôt fagoté des mariages , qu'un notaire n'en a écrit la moitié d'un.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Monsieur l'opera de village , prenez la peine de dénicher ; vous n'avez qu'à faire où je suis. Et si vous ne sortez d'ici , par la mort..

L'OPERA DE VILLAGE.

Tatiguié.

ARLEQUIN.

Hé , messieurs , songez que vous êtes frères. *Montrant l'opera de campagne.* A la vérité , il est votre aîné , & il a le pas devant vous.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oui ? Ne vient-il qu'à venir le premier , pour avoir la crème de la nouveauté ?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'est vous qui avez pris mon nom & mon enseigne pour attirer les chalans.

L'OPERA DE VILLAGE.

Si j'ons du monde à notre atelier , notre opera le mérite bien.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Oui , vraiment ! C'est quelque chose de beau qu'un opera sans intrigue.

L'OPERA DE VILLAGE.

Comment , morguïé ! enlever une fille toute brandie dans une charette de cuir , n'appellez-vous pas cela de l'intrigue ?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Pour moi je trouve qu'il n'y a point d'action dans votre pièce.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Y-t il action plus violente que celle de la dame ? Mais quand il y auroit quelques petits défauts dans l'opera de village , il faudroit les pardonner en faveur des bons mots dont il est rempli. On ne peut pas nier qu'ils n'emportent la pièce , & tous les vôtres ne valent pas *buriau de musique.*

L'OPERA DE VILLAGE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Encore un joli endroit , c'est le petit ricochet des syllabes par écho ! *Attendez ... ha... la ... ga ... flec ...*

L'OPERA DE VILLAGE.

Tout franc , votre opera seroit bien mieux sans Jeannot , madame Prenelle , Therese , Pierrot , & vos chansons d'Armide.

ARLEQUIN.

Et Arlequin est donc un o en chiffre ! Vous faites bien l'entendu à cause que votre figure de magister fait rire ! Il est vrai que vos habits sont plaisans ; mais un aveugle se divertiroit très-mal à votre opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Et un sourd n'auroit guères de plaisir au vôtre ; car il n'y a pas le mot pour rire dans vos machines. ARLEQUIN.

Messieurs , je ne vous conseille point de pousser plus loin votre critique ; car si vous vous mettez sur le pied de dire pis que pendre l'un de l'autre , le public vous croira tous deux sur votre parole.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'est bien à toi à faire comparaison avec un vassal du grand opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Toi , tu n'es qu'un opera de bale.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Quoi , tu as l'effronterie

ARLEQUIN.

Hé , Messieurs !

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh parfangui , j'en veux découdre.

ARLEQUIN.

Ah , le petit mutin d'opera ! on me l'avoit bien dit qu'il étoit tout plein de Renaud. Ça , je veux vous faire boire ensemble , & si vous voulez travailler de confert à notre divertissement , nous ferons un pot pourri de votre délâbrement héroïque , & de votre comique de village.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Moi , marier mon cothurne avec des sabots !

L'OPERA

L'OPERA DE VILLAGE.

Et je nous passerons bian de votre musique de louage. Une fois , j'en avons de notre cru. J'ons le pu biau brin d'homme qui fait le bourdon. Si j'avions un aussi grand brin de femme , pour faire la symétrie , ce seroit le pu biau duo : mais il faut se servir de ce qu'on a. En tout cas , je bouttrons au bout de notre opera un petit compliment d'excuse en musique , & ça quiendra lieu de biauté.

ARLEQUIN.

Hé , on fait bien que vous feriez de plus belles choses , si vous aviez la liberté de vous servir de l'opera de Paris.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh je nous gauffons de cette libarté-là.

ARLEQUIN.

On fait bien que pour caprioler de la langue & fredonner des pieds , pour carillonner des bras , & faire le faut de crapaut , il ne faut demander congé à personne. Ça , une vingtaine de pistoles que l'on vous donnera feront finir vos petits differens , & nous ferons l'union des deux operas. Qu'est-ce que votre divertissement , à vous ?

L'OPERA DE VILLAGE.

Pargué , c'est une noce à la mode de notre village , & monsieur le Bailli m'a donné parmission d'ajuster tout ça dans la sale. Il n'y a qu'à ouvrir les volets.

S C E N E I I.

On voit une chambre où il y a quantité d'utensiles de cuisine , plusieurs paysans & paysannes qui s'occupent à diverses choses ; le marié assis sur un tonneau , & un verre à la main , la mariée assise sur une huche. Les violons jouent un air fort plaisant , sur lequel un berger après avoir dansé, chante :

JE suis la fleur des garçons du village ,
 J'ai bonne mine & le cœur biau :
 Ça me quien lieu de veigne & d'heritage ,
 Avec l'amiquié d'Isabiau.

Mais quand on veut se bouter en ménage ,
 Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIE'E *chante sur le même air,*
 A mon Colas j'apporte en mariage
 Ma huche vuide & mon trouffiau.

LE M A R I E'.

J'ai pour tout bien deux bras en partage ,
 Mon verre vuide & mon tonniau.

LE GARÇON DE LA NOCE.

Ho quand on veut se bouter en ménage ,
 Faut faire un fond pour l'alloyau.

L A M A R I E' E.

Faut-il qu'en vains discours un si beau jour
 se passe ?

L'union des deux Operas.

83

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à l'instant ,
Venez tous rendre hommage ,
En bel argent comptant ,
Ou pièces de ménage ,
Venez faire étalage
D'un bel étain sonnante ;
Des poëlons & des marmites ,
Des chaudrons , des lichefrites ;
Suivez-moi la pièce en main ,
Comblez tasse & bassin.

S C E N E I I I.

*Tous les parens & gens de la noce avancent
chacun le present à la main.*

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à la tasse , à la tasse. *A l'imita-
tion de la chasse d'Isis.*

Tous les parens courent , en disant ;

Courons à la tasse , à la tasse.

*Après que les presens sont faits , on joue l'air
des Trembleurs sur une vielle.*



 S C E N E I V.

M E R C U R E *entre en vieilleur.*

JE suis Mercure , je vous annonce que le maître des dieux va venir tout exprès du ciel , pour vous faire un present de noce.
Il chante.

Jupiter descend ici bas

L E M A R I E' .

Je respecte fort Jupiter : mais il me feroit plaisir de ne point prendre la peine de descendre ici-bas ; car quand les dieux & les grands seigneurs visitent un bourgeois , garre la bourgeoise.

L A M A R I E' E.

Ah ! va , va , laisse venir Jupiter.

M E R C U R E .

Je vous dis , que c'est pour vous faire un present de noce , que Jupiter descend ici-bas. Mais le voilà.



S C E N E V.

JUPITER descend tenant à la main un bois de cerf. Tout les acteurs de la scène précédente.

M E R C U R E.

IL tient son present à sa main.

JUPITER chante.

Les armes que je tiens ne font aucune offense,
L'effort n'en est fatal qu'aux maris clair-
voyans ,

Vous, commodes maris, vivez dans l'abon-
dance ,

Fermez les yeux , foyez contents.

U N P A Y S A N.

Morguoi , monsieur Jupiter , ça vous est
bian aisé à dire , vous qui avez une Junon
bien sage.

J U P I T E R.

Le destin m'a dit qu'elle le seroit toujours:
mais c'est presque la seule de ma famille
dont il m'ait répondu.

M E R C U R E à Jupiter bas.

Au moins , je vous avertis que vous avez
ici la réputation d'un mauvais garnement ,
on se défie de vous.

J U P I T E R.

Est-ce que tu leur a dit quelques-unes de mes fredaines ?

M E R C U R E.

Non , c'est qu'ils ont lu les poètes.

J U P I T E R.

Je vais les rassurer Monsieur le marié , au moins , n'allez pas vous imaginer que je sois venu ici-bas pour apporter du trouble dans votre petite famille. *Il chante.*

Jupiter vient sur la terre ,

Il montre le bois de cerf.

Pour planter l'arbre de paix ;

Si sa racine est amère ,

C'est pour les cerveaux malfaits.

Raillerie à part , n'ayez pas peur de moi pour aujourd'hui , il n'y a point de friponnerie en mon fait. Quand je veux jupiteriser quelque mortelle , je ne viens pas dans mon équipage ordinaire , j'ai soin de me déguiser en taureau ou en cigne ; & quand je veux réussir à coup sûr , je me change en pluie d'or.

L E M A R I E'.

Donnez-moi donc votre parole que vous serez sage.

J U P I T E R.

Je jure

L A M A R I E' E.

Oh ne jurez point , je n'aime point à entendre jurer.

UN PAYSAN.

Allons , Colas , puisque Jupiter veut bien être des nôtres , baille-lui la livrée de la noce , qu'il la boute à son chapeau.

MERCURE.

Tout beau , c'est moi qui suis le doyen des valets de chambre , & j'en fais tous les offices.

JUPITER *bas à Mercure.*

Il faut endormir tous ces manans-là , afin que j'enleve la mariée. Voilà ma tabatiere , elle est pleine de poudre de pavot , tu n'as qu'à souffler , hem , hem. Allons , mes enfans , dansons tant qu'à des noces. *On danse.*

SCENE VI.

MERCURE *souffle son pavot , & tous tombent endormis.*

JUPITER *veut tirer la mariée d'entre les bras du mari , qui la tient embrassée.*

MERCURE *qui voit que Jupiter ne sauroit la tirer , dit :*

CE coquin-là a de bonne ferres ! Changez-le en oiseau de proie.

JUPITER.

Ah , point , point , j'aime mieux le changer en coucou.

MERCURE.

Ah , nous sommes perdus ! voilà votre diableſſe de femme.

S C E N E V I I.

JUNON *descend du ciel sur un poulet-d'Inde.*

AH ! ah ! Jupin , c'étoit donc pour m'empêcher de voir vos fredaines que vous m'avez tantôt bridé le nez d'un nuage ? Hé le vieux rusé ! N'avez - vous point de honte à votre âge , après deux ou trois mille ans de mariage , de vous amuser à débaucher de petites filles ? Vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit : mais hélas ! ce n'étoit pas pour moi que vous veilliez. J'ai eu beau vous pouffer du coude , vous faisiez semblant de ronfler. Scelerat , c'étoit donc pour ce bel oiseau , *se tournant vers la mariée* , que vous avez déniché si matin ? Oh , voilà la dernière fois que j'y serai attrapée , & je veux qu'Iris m'apporte tous les jours , sous mon chevet , la clef de la porte.

JUPITER.

J'ai tort , ma femme , j'ai tort , mais je suis sûr que vous me pardonneriez. Vous êtes si bonne déesse.

JUNON.

Vous avez beau faire le chien couchant

& le benest , je vous ferai faire dès aujourd'hui une mercuriale par le destin.

J U P I T E R.

Hé , ma poulette , je t'aimerai tant , je ferai demain toute la journée avec toi : nous nous irons coucher de bonne heure. *Il chante.* Enfin , il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre.

J U N O N.

Ces promesses-là m'attendrissent.

J U P I T E R.

Accordez-moi donc une petite grace.

J U N O N.

Hé bien , quoi ?

J U P I T E R.

Laissez-moi seulement une demie-heure avec cette petite mariée-là , cela ne vous fera pas grand tort ; car nous qui sommes immortels nous aurons tout le temps d'être ensemble. Après tout , si nous étions obligés de nous en tenir à l'amour domestiques , les hommes seroient plus heureux que nous.

J U N O N.

Merci de ma vie , c'en est trop , joindre la raillerie à l'infidélité.

Jupiter & Junon se tignonnent : la coëffure de Junon demeure entre les mains de Jupiter , & la couronne de Jupiter entre les mains de Junon.

J U P I T E R.

Enragée !

JUNON.

Infidèle , je me vengerai bien d'une autre maniere.

JUPITER *chante.*

Quoi , le cœur de Junon , quelque grand
qu'il puisse être ,
Ne sauroit triompher d'une injuste fureur ?

JUNON *chante.*

De la terre & du ciel Jupiter est le maître,
Et Jupiter n'est pas le maître de son cœur.

JUPITER & JUNON *ensemble.*

Abandonnez votre vengeance ,
J'abandonnerai mon amour.

JUPITER.

C'est à vous à commencer.

JUNON.

C'est à vous-même.

JUPITER.

Je n'en ferai rien.

JUNON.

Ni moi non plus.

JUPITER & JUNON *ensemble.*

Rendez-moi ma couronne.

Rendez-moi ma commode.

Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Pour vous montrer que c'est de bonne foi
que j'agis avec vous , je vais réveiller tous
les gens de la noce , & effacer de leur me-
moire qu'ils ont dormi , afin qu'il ne reste
aucune idée de mon infidelité. Allons , ré-
veillez-vous.

S C E N È V I I I.

Les violons jouent un air sur lequel on danse en rond , & on chante ce qui suit.

U N D E S P A Y S A N S *chante.*

MAthurin mon compere ,
Toi qui as tant vécu ,
Dis-moi comme il faut faire ,
Pour n'être point cocu.

M A T H U R I N.

Faut se marier à mon âge ,
Prendre femme à quatre-vingt ans.
Si l'on est sujet au cocuage ,
Du moins l'on n'est pas cocu long-temps.

J U P I T E R.

Vive le conseil d'un homme sage ,
S'il ne venoit point à contre-temps !

U N A U T R E P A Y S A N.

Dis-moi , pere Pancrasse ,
Toi qui fais du latin ,
Que faut-il que je fasse ,
Pour fuir à ce destin ?

P A N C R A S S E.

Ne crains point les langues médifantes ,
Passe souvent la main sur ton front ;
Ne t'affliges point que tu ne sentes
Un bouquet de bois d'un pied de long.

J U P I T E R.

La mèche prend feu , quand on l'évente ,
C'est le seul éclat qui fait l'affront.

U N A U T R E P A Y S A N.

Et le cousin Pompette ,
Qui est si bon maréchal ,
N'a-t-il point de recette
Pour un si commun mal ?

L E M A R E ' C H A L.

Pargué , ma science est toujours prête ,
A déclouer le pied d'un rouffin :
Mais quand l'enclouure est à la tête ,
Je n'en fais pas plus qu'un medecin.

J U P I T E R.

Quand on est bien las de porter sa crête ,
Il la faut donner à son voisin.

L E M A R I E '.

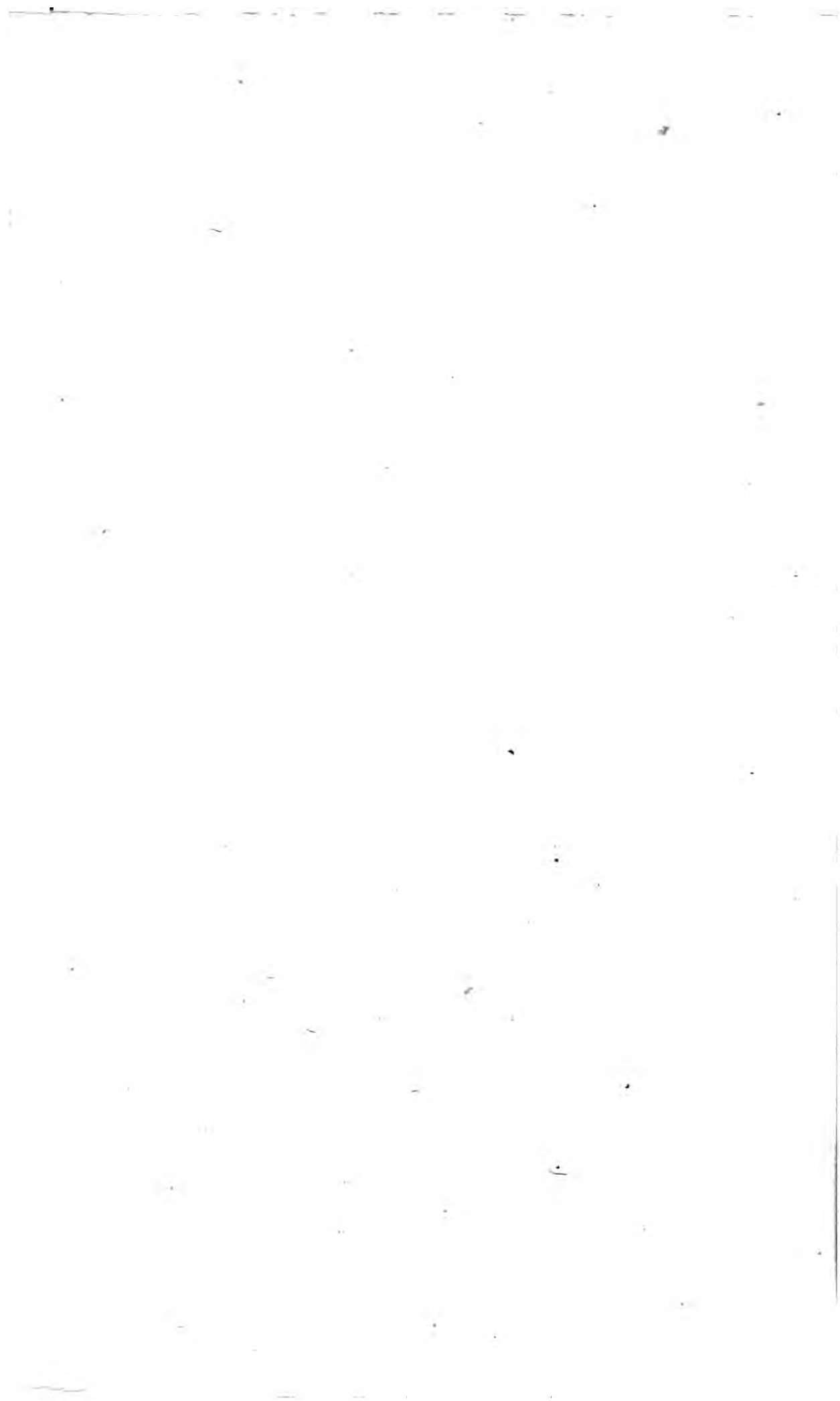
Que dit notre épousee.
A tous ces biaux propos ?
Vous , qui êtes si rusée ,
Chantez-nous-en deux mots ?

L A M A R I E ' E.

Point de défiance ridicule ,
Et de la liberté tout mon faoul.
Oh voit rarement choper la mule ,
Quand elle a la bride sur le cou.

J U P I T E R.

Le plus sage avalle la pilulle ,
Celui qui la mèche est le plus fou.



LA
FILLE DE BON
SENS



LA FILLE

DE

BON SENS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur de Palaprat ;
& représentée pour la première fois par
les comédiens Italiens du Roi dans leur
hôtel de Bourgogne ; le deuxième jour
de Novembre 1692.

A C T E U R S.

ANGELIQUE.

COLOMBINE suivante d'Angelique.

GERONTE financier.

LE DOCTEUR, OCTAVE, CINTHIO,
Amans d'Angelique.

ARLEQUIN valet de Geronte.

MEZZETIN valet d'Octave.

PASQUARIEL valet de Cinthio.

PIERROT valet du Docteur.

La Scene est à Paris.



LA FILLE

DE

BON SENS.



ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul.*



Felice Arlicchino ! felice Arlicchino !
 Ma fortune est faite , si je m'ac-
 quitte bien de la commission que
 mon maître m'a donnée. Il m'a promis cin-
 quante pistoles ; & quand un riche finan-
 cier , comme Geronte , promet cinquante
 pistoles , cela est plus sûr que quand un
 homme de qualité promet une pièce de
 trente sols. Mon maître m'a promis encore,
 que si je fais bien ce qu'il m'a commandé ,
 il me fera épouser Colombine , que j'aime

a la folie. *O felice Arlicchino ! felice Arlicchino !* Je ne puis manquer de réussir. Premièrement , j'ai de l'esprit comme un diable. Secondement ; me voilà excité & poussé par les deux plus grands ressorts qui remuent aujourd'hui toutes les affaires du monde , l'argent & les femmes. Cinquante pistoles & Colombine ! *O felice , felice , e tre volte felice Arlicchino !* Pour faire exactement ce que Geronte mon maître m'a recommandé, il faut que je pense bien à ce qu'il vient de me dire. Il me l'a repeté si souvent , que je le fais bien par cœur. Mais pour ne rien oublier , je veux repasser ici notre derniere conversation. Arlequin ? ... monsieur ? ... Tu fais que je suis amoureux d'Angelique ; qu'elle vint de Rome avec sa tante , il y a cinq ou six mois , & qu'elle demeure dans la maison de monsieur le docteur Balouard le medecin. Tu fais que mon pere s'opposoit à mon mariage ; qu'il est mort ; que j'ai été quatre mois absent de Paris ; que je ne fait que d'y arriver , & que je n'ai pas encore vu Angelique Oui , monsieur , je fais tout cela. Je crains qu'elle n'ait pris des engagements en mon absence ; elle est fille, elle pourroit avoir changé . . . Cela se pourroit . . . Ainsi , avant que je lui parle , je veux que tu découvre adroitement , si elle a toujours pour moi les mêmes sentimens qu'elle avoit lorsque je partis de Paris . . . C'est agir ,
monsieur ,

monsieur , avec beaucoup de prudence . . . Pour cela , il faut t'adresser à Colombine sa servante , qui est dans mes interêts , & lui donner de ma part , sans lui dire que je sois arrivé , les cinquante pistoles que je t'ai données pour elle . . Tu ne dis mot . . . Oh , oui , oui , monsieur , je le ferai très-fidelement . . Prends bien garde toujours , qu'Angelique ne te voye pas . Déguises-toi un peu , afin qu'elle ne te reconnoisse point , & ne te fais connoître qu'à Colombine . . J'ai compris cela à miracle . . Caches-toi quelque part près de la maison du Docteur ; & quand tu verras sortir Colombine toute seule , parles lui , & reviens me rendre compte de tout ce que tu auras appris . Je vais t'attendre au logis . . Cela vaut fait , monsieur . . Adieu , Arlequin . . Serviteur , monsieur . . *Il copie ici le marcher grave de Geronte , qui s'en va d'un côté , & puis il se copie lui-même en courant de l'autre côté .* Voilà mot pour mot comme la chose s'est passée . O ça , voyons à present . Voici la maison du Docteur , c'est-là que demeure Angelique ; cachons-nous par ici . Mais peste soit du sot ! J'ai oublié de me déguiser , & c'est la principale chose que Geronte m'a recommandée pour n'être pas reconnu d'Angelique qui se douteroit que mon maître est à Paris , si elle me voyoit . Elle ne diroit pas si librement ses sentimens à Colombine . Allons , nous déguiser , &

nous reviendrons promptement. Allons. Malepeste ! il faut gagner cinquante pistoles & Colombine.

S C E N E I I.

LE DOCTEUR, PIERROT,
COLOMBINE.

PIERROT.

O Çà , monsieur , vous m'avez toujours promis votre vieil habit quand vous vous marierez. Or est-il que vous vous mariez demain avec Angelique : donc , je quitterai dès demain cette jaquette de toile , & je serai docteur aussi-bien que vous.

LE DOCTEUR.

Barone , ti credi d'esser dottore per averne il vestito ?

PIERROT.

Pourquoi non ? Il y a mille gens aujourd'hui qui n'y font pas plus de cérémonie ; & j'en connois cinquante à Paris, sur tout en medecine (comme vous) qui n'ont de docteur que l'équipage & la figure.

LE DOCTEUR.

Tu credi dunque , matto che sei , qu'il suffise d'être valet d'un docteur, pour le devenir un jour soi-même ? Come se la dottrina ?

PIERROT.

Oh, *la dottrina*, *la dottrina* ! je me moque de cela, & prenez mon raisonnement.

LE DOCTEUR.

Vediamo.

PIERROT.

Les laquais d'un commis, d'un gros fermier, ou d'un receveur ne deviennent-ils pas quelquefois commis, receveurs & gros fermiers eux-mêmes ?

LE DOCTEUR.

Concedo.

PIERROT.

Ergò, je puis à plus forte raison devenir docteur aussi.

LE DOCTEUR.

Nego.

PIERROT.

Oh *probo*, & *probo* par l'expérience, que l'un est plus facile que l'autre.

LE DOCTEUR.

Vediamo un poco questa esperienza.

PIERROT.

Voyez-vous beaucoup de savans faire fortune ?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Et je vois moi tous les jours des ânes qui sont docteurs *in utroque & in medicina*, si *voluissent*.

LE DOCTEUR.

Mais écoutez un peu *gli spropositati ragionamenti di quel balordo* ! Et tu croi enfin qu'il n'y ait rien à faire pour obtenir le degré sublime *ch'io tengo nella republica delle lettere* ?

PIERROT.

Occuper votre place ? Voilà certes un beau venez-y-voir ! Serois-je le premier valet qui en de meilleures occasions auroit rempli la place de son maître ? Et si , vous dis-je , & si ! cela arrive tous les jours ; ne vous mêlez pas de disputer avec Pierrot , je vous mettrois à *quia* , j'ai pour moi le bon sens , qui est bien plus fort que la doctrine. Mais revenons à nos moutons , il me tarde que vous ayez épousé Angelique , pour être autrement habillé.

LE DOCTEUR.

Sappi , ignorante , che portando le mie livrée , tu parti le livrée della scienza.

PIERROT.

Je porte dites-vous , les livrées de la science , moi ?

LE DOCTEUR.

Sicuro.

PIERROT.

Certes madame la science donne à ses gens des habits bien légers ; si j'en étois cru , elle ne trouveroit personne pour la servir en hyver.

Gli uomini dotti , e sapienti hanno sempre disprezzato la superbia , & il n'y a personne qui sous ces simples habits ne te prenne pour le valet d'un virtuoso , d'un philosophe.

PIERROT.

Pour le valet d'un philosophe , oui , tout chaud ! Il n'y a personne qui ne croye que j'appartiens au concierge de quelqu'un de ces petits châteaux aîlés qui sont à Montmartre , & ma toile n'est tout au plus que la livrée d'un moulin à vent.

LE DOCTEUR.

Tu parli meglio ch' io non credevo , tu es fort propre pour un moulin à vent , & tes mains semblent faites exprès pour étriller un âne.

PIERROT.

Oh , monsieur , c'est qu'on se forme en travaillant : n'y a-t-il pas trois ans que je vous peigne ?

LE DOCTEUR.

Impertinente !

PIERROT.

Ah , monsieur , ne vous fâchez pas , vous m'avez obligation de la beauté de cette tête naissante que vous cachez par modestie sous votre calotte.

LE DOCTEUR.

Or su basta , mene vado alla mia villa , à ma maison de campagne , je reviendrai ce soir. Je te laisse au logis , afin que tu pren-

nes un peu garde à ce que fera Angelique = elle a beaucoup plus de liberté à present qu'Eularia est malade , & tous ces spadassins qui frequentoient chez moi cet hyver , ne me plaisoient point du tout.

PIERROT.

Oh , monsieur , il ne faut pas en avoir peur à present , ils ne sont pas encore revenus de la guerre ; & on ne rencontreroit pas une malheureuse brette dans tout Paris , s'il n'y avoit point de fêtes ni de dimanches , pendant lesquels les milices des rues saint Honoré & saint Denis sont sous les armes.

LE DOCTEUR.

Si Geronte , qui n'est pas un homme d'épée , revenoit de son voyage , il faut l'éloigner de la maison , parce que s'il voyoit Angelique avant mon retour , il pourroit peut-être empêcher mon mariage avec elle , Eularia ne me l'ayant promise qu'en cas que Geronte ne revînt pas dans trois mois avec le consentement de son pere , qu'il est allé solliciter *in tanto resta Padron di casa , mi riposo soprà la tua condotta. Adio , à rivederci stasera.*

PIERROT *seul.*

Le docteur Balouard se marie avec mademoiselle Angelique ! En verité c'est accoutumer une jeune levrette avec un vieux tourne-broche pelé. Quand je ne lui aurois vu faire que cette seule sottise depuis que je

le fers , je ne prendrois jamais de ses pillules. Se marier à cinquante-cinq ans passés avec une fille de vingt ! Et je le croirois un grand clerc après cela ? Ah, mon pere & ma mere , que je vous sai bon gré de ne m'avoir jamais fait apprendre à lire ! Hé , morbleu , la science & les livres ne font que des fots. Je n'ai su jamais que les proverbes des vieilles gens , & si je croi être un chat qu'on ne prendroit pas sans mitaines. J'ai toujours oui dire , que vicille maison à réparer , & jeune femme à contenter , c'est toujours à recommencer : & il me souvient aussi d'un autre beau dictum.

*Qui cinquante ans aura vécu ,
Et jeune femme épousera ,
S'il est galeux se grattera ,
Avec des ongles de cocu.*

Mais qui soit galeux se gratte. Quand son maître sera cocu , qu'est-ce que cela fera à Pierrot ? En boira-t-il un verre de vin de moins ? En perdrai-je un coup de dent ? Dois-je m'en affliger & m'en desesperer , m'en arracher les cheveux ? *Colombine entre toute triste , & Pierrot continue.* Oh que nenni. *Appercivant Colombine.* N'est-il pas vrai Colombine , que si un valet étoit si sot , de s'arracher seulement un cheveu toutes les fois que cet accident arrive à son maître , il n'y auroit plus à Paris de valet d'homme ma-

rié qui ne fut chauve ? Mais qu'as-tu mangé ?
Te voilà toute je ne fai comment encocoli-
fluchetée de mélancolie.

COLOMBINE.

J'en ai bien raison.

PIERROT.

D'où vient ?

COLOMBINE.

Nous sommes bien malheureuses , ma
maitresse & moi , d'être sorties de Rome.

PIERROT.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Nous y avons plus de liberté qu'ici. Que
nous sommes éloignées des agréables idées
que nous nous faisons en venant en France !
Il me souvient , quand nous partîmes , que
nous nous réjouissions de venir à Paris , que
nous entendions appeller par tout le paradis
des femmes ; mais hélas ! si les choses conti-
nuent sur le pied qu'elles sont , Paris jouira
d'une réputation bien fausse ; & si l'on ne
s'oppose de bonne heure au pernicieux usa-
ge qui s'y établit , les femmes n'y seront pas
plus heureuses qu'en Italie.

PIERROT.

Quels contes !

COLOMBINE.

Oui , te dis-je. Eularia , cette tante bar-
bare , faite au rebours de toutes les tantes ,
voire même des meres d'aujourd'hui, veil-

le sur toutes nos actions , & veut introduire une impertinente réforme. Quel attentat contre les privileges de la liberté Gallicane ! Nous prétendons vivre comme on vit ici , puisque nous sommes naturalisées. Ne se trouvera-t-il pas quelque bonne ame , quelque coquette zelée pour l'interêt de son corps , qui veuille bien nous défaire d'une tante de si mauvais exemple ?

PIERROT.

Va , tu en seras défaite plutôt que tu ne crois ; elle est malade , & loge chez son medecin ; regarde si elle en peut échapper.

COLOMBINE.

Hélas ! tant que cette peste de tante ne fut pas avec nous , & que nous eûmes la liberté d'être dans le monde , nous crûmes voir renaître ces heureux jours de l'âge d'innocence ; où l'on dit que les loups & les agneaux païssoient tranquillement ensemble. Voyant par tout , freres , meres , maris , vivre dans une paix profonde avec les amans de leurs sœurs , de leurs filles , & de leurs femmes ; Angelique prit goût à ces manieres. Sa complexion est tendre & délicate , elle s'y forma , & aujourd'hui qu'on lui fait observer malgré elle un régime de vie tout different , je crains que cela ne la rende malade. Je la vois tous les jours sécher sur pied , & elle est pour en mourir de langueur , si quelque débordement de galanterie ne la soulage.

PIERROT.

Et parbleu , elle aura bien-tôt beau jeu pour cela.

COLOMBINE.

Et comment , mon pauvre Pierrot ?

PIERROT.

N'épouse-t-elle pas demain le Docteur mon maître ?

COLOMBINE.

On le dit. PIERROT.

Hé bien , faut-il une meilleure emplâtre pour toutes les opilations de coquetterie ? Une fille se marie-t-elle aujourd'hui , que pour avoir ses coudées franches ? Tiens , si j'étois en votre place , je me réjouirois de ce mariage. Le Docteur , vertuchou ! un mari de cet acabit est une trouvaille. Adieu , il m'a donné ordre en s'en allant de compter tous vos pas & toutes vos actions , mais je n'en ferai rien , brebis comptée , le loup la mange. La femme est un bétail de trop mauvaise garde ; vous en savez toutes plus long que moi sur l'article : vous ne manquez jamais d'échapatoires ; & toute souris qui a deux trous , se moque du matou le plus habile. Bon voyage. *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

Par ma foi , ce maraut ne raisonne pas trop mal au fond ! Je veux conseiller à ma maîtresse de profiter de ses avis. La voici qui vient tout à propos.

S C E N E I I I.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

OH ça , madame , voulez-vous toujours demeurer fille ? Pour moi , je ne vois pas quel ragoût vous y pouvez trouver. Vous voilà d'une langueur qui me fait pitié, & si vous n'y prenez garde , vous deviendrez étique. *ANGELIQUE.*

Saches , Colombine , qu'il vaut mieux demeurer fille toute sa vie , que d'être mal mariée. Mais tu fais mes sentimens. Ah , Colombine !

COLOMBINE.

Et j'entens ce que cela veut dire. Le docteur Balouard ne vous plait pas. Est-ce que vous seriez assez simple , pour croire qu'un homme qui n'est pas bon pour amant , ne soit pas bon pour mari ?

ANGELIQUE.

Je ne connois pas ta politique , je veux que mon mari soit mon amant , & que mon amant soit mon mari. Cependant tu fais la volonté de ma tante : mais enfin je ne me marierai pas pour elle , je me marie pour moi. Je suis jeune , que veux-tu que je fasse d'un vieux medecin pour époux ?

C O L O M B I N E.

Ce que je veux que vous en fassiez ? & mort de ma vie , ce qu'en font les autres. Mais c'est un secret que je vous dirai *inter nos* : vous y trouverez des avantages où vous n'avez pas pensé.

A N G E L I Q U E.

Non , Colombine , non , je ne suis pas de l'humeur de ces filles qui se marient pour avoir plus de liberté. Je prétens la perdre entièrement , & ainsi il est bien juste que je choisisse ma chaîne. Je mourrois avec un vilain homme , & ne comptes-tu pour rien les dégoûts que j'aurois à essuyer ?

C O L O M B I N E.

Madame , tous les remedes salutaires sont de mauvais goût , mais on ne laisse pas de s'en bien trouver. Une fois , vous aurez un mari , & c'est quelque chose , au moins , qu'un mari à une jeune & belle personne comme vous. Laissez-vous conduire , je vous répons que nous en tirerons meilleur parti que d'une tante. Tout vieux medecin qu'il est , il est riche , & son bien n'est pas moins clair & moins net pour sortir de la casse & de la rhubarbe. De quelque part que vienne l'argent , il sent toujours bon.

A N G E L I Q U E.

Oui , Colombine , mais le cœur d'une jeune femme ne se paye pas de cette monnoye-là. Je suis assez riche , & ce n'est pas ce que je cherche. Hélas !

C O L O M B I N E.

Vous soupirez ? Seroit-ce pour Octave, ou pour Cinthio qui arriverent hier en poite de l'armée ? A l'égard d'Octave , je ne vous crois pas si folle , puisque c'est un de ces damoiseaux , un de ces fots qui s'imaginent que toutes les femmes sont amoureuses d'eux , & dont j'ouis hier faire la peinture dans les vers que je veux vous dire , pour vous en dégoûter , si vous en avez envie.

A N G E L I Q U E.

Tu peux les dire , je n'y prens aucun intérêt.

C O L O M B I N E.

Écoutez.

Leur démarche est souvent moins droite que convexe.
Sont-ils dans leur cabale, ils proscrivent le sexe ;
C'est dequis quelque tems la grande mode chez eux.
Mais après qu'ils ont fait les fiers, les dédaigneux,
Bien pesté contre nous ; qu'on leur coëffe une chèvre ;
Ils feront les jolis, & se mordront la lèvre.
Aux femmes ils devroient faire quelque quartier,
Eux qui des femmes font tout le jour le métier.
N'ont-ils pas la langueur des femmes empruntée.
Une lenteur mignarde en parlant affectée :
Leur panchement de tête & leur ton radouci.
C'est, mon ami, cela ; c'est, mon ami, ceci :
Et là, ma chere ; enfin de quelques précieuses :
Charmez de ces façons qu'ils trouvent gracieuses,
A nous bien déchirer quoi qu'ils conspirent tous,
Ils viennent en secret embrasser nos genoux.
Maudites les guenons qui leur ont les premieres
Par leur facilité fait prendre ces manieres.
Pensant que tous les cœurs ne sont fait que pour eux,

Qu'ils n'ont qu'à se montrer pour être amans heureux ;
 Ils partent pour l'armée avec la confiance
 Que Paris est désert & triste en leur absence ;
 Qu'ils en font l'ornement , la joye & les plaisirs ,
 Que pour leur prompt retour tout forme des desirs ;
 Sans eux qu'on ne peut vivre , & sur tout que les belles
 Hors eux négligent tout , & leur sont fort fidelles.
 Il est vrai que l'hiver on les voit quelquefois
 Fourager en passant les terres des bourgeois ,
 Et saisir quelque place à se rendre fort prête ;
 Mais loin de s'applaudir d'une telle conquête ,
 Devroient-ils pas songer que le moindre courtaut
 Tandis qu'ils sont en crainte aux apprêts d'un assaut ,
 Ou faussement joyeux au bruit d'une bataille ,
 Jouit pendant six mois du droit de représaille ?

Voilà pour votre Octave. Pour Cinthio ;
 c'est un rodomont, un fierabras, un fou. . . .

ANGELIQUE.

Crois-tu que j'y songe ? tu es folle.

COLOMBINE.

Folle tant qu'il vous plaira : mais songez-
 riez-vous encore à Geronte ?

ANGELIQUE.

Ah , Colombine !

COLOMBINE.

Oh nous y voici. Je vous avoue que ce
 parti-là me plairoit assez. Outre qu'il est
 bien fait , c'est un gros financier qui pren-
 dra bien-tôt tous les airs d'un homme de
 qualité , & ces gens-là sont fort bons amans ,
 & encore meilleurs pour maris. Mais vous
 savez que pour jouir de ses biens , & être en
 liberté de vous épouser , il faut qu'il attende

que son bon homme de pere prenne la peine de crever ; & en conscience êtes-vous d'une complexion , & d'un âge à traîner les affaires en longueur ? Je vous avoue que c'est un rare morceau que le fils d'un receveur , que c'est un perou pour une jeune femme , & que ce Geronte seroit votre fait ; mais il y a six mois que nous ne l'avons vu , & le Docteur est ici. Croyez-moi , madame ,

En quittant ce qu'on tient , on est souvent déçue ,

Un moineau dans la main vaut aux champs une grue.

ANGELIQUE.

Il me sembloit pourtant , Colombine , que Geronte ne me devoit jamais oublier ?

COLOMBINE.

Que vois-je , madame ! Je croi que voici son valet Arlequin.

ANGELIQUE.

Ne te moques-tu point ?

COLOMBINE.

Non assurément.



SCENE I V.

ARLEQUIN, ANGELIQUE,
COLOMBINE.

ARLEQUIN *sans appercevoir Angelique.*

Voilà Colombine toute seule. Bon ; bon ! Je lui porte trente pistoles , elle sera bien aise. Allons. . . . *Voyant Angelique ,* Et mais. . . & mais , voilà aussi Angelique ! elle me reconnoitra. Comment faire ? Mon maître m'a recommandé de ne me point faire connoître à elle , retournons-nous-en.

COLOMBINE.

Arlequin , Arlequin , n'est-ce pas toi ?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Et viens , mon garçon , c'est nous ; ne nous connois-tu plus ?

ARLEQUIN *embarrassé.*

Oui , non , si fait , c'est que. . . .

ANGELIQUE *à Colombine.*

Tu te trompes : ce n'est pas Arlequin.

ARLEQUIN.

Bon , bon , Arlequin ! On ne me reconnoit plus : Approchons.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je vous dis que c'est lui-même. Et comment te portes-tu , mon pauvre Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas Arlequin , te dis-je. *Bas à Colombine.* Tais-toi , Colombine.

ANGELIQUE.

Tu n'es pas Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non , madame.

ANGELIQUE.

Et qui es-tu donc ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? Je suis . . . je suis . . . *Il se campe fierement.* Je suis un soldat.

ANGELIQUE.

De quel regiment ?

ARLEQUIN.

De quel regiment ? Du regiment de Gonneffe.

ANGELIQUE.

Comment t'appelles-tu ?

ARLEQUIN.

Comment je m'appelle ? Je m'appelle . . . je m'appelle . . . je ne m'en souviens pas.

COLOMBINE.

Eh , laissez-le dire : ne savez-vous pas que c'est un fou ?

ANGELIQUE.

Oh , parles si tu veux , je sai que tu es Arlequin.

ARLEQUIN.

Madame , un bon valet ne doit-il pas executer fidellement les ordres de son maître?

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et bien , Geronte m'a dit de me déguiser, & m'a defendu de vous dire qui je suis ; & avec le respect que je vous dois , vous ne saurez pas que je suis Arlequin.

COLOMBINE.

Le plaifant original !

ANGELIQUE.

C'est assez faire le fou. Dis-nous , que fait Geronte : As-tu quelque lettre à me donner ? m'apportes-tu quelque chose de sa part ?

ARLEQUIN.

Je n'apporte rien pour vous : oui bien pour toi , à *Colombine*.

ANGELIQUE.

Enfin que viens-tu faire ici ?

ARLEQUIN.

Oh , pour cela , vous n'en saurez rien ; s'il vous plaît , & ce n'est qu'à *Colombine* que j'ai ordre de dire que je viens ici *incognito* pour savoir si vous êtes toujours fidelle à mon maitre.

COLOMBINE.

Oh le sot ! Oh le balourd ! Ne vois-tu pas qu'outre que ma maitresse t'a reconnu , tu

viens de lui dire tout ce que tu viens faire ici ?

ARLEQUIN *à part.*

Il est vrai. Mais je m'avise d'une ruse pour les tromper toutes deux. *Haut.* Et bien oui , madame , je suis Arlequin , mais je ne viens ici que pour voir Colombine dont je suis amoureux , & tout ce que j'ai dit , n'est qu'une feinte.

ANGELIQUE.

Où as-tu laissé Geronte ?

ARLEQUIN.

Je ne demeure plus avec lui , je sers à present un capitaine.

COLOMBINE *à part.*

Seroit-il vrai ?

ANGELIQUE.

Je suis bien folle de m'amuser à ce que dit cet imbecille. *Elle s'en va.*

SCENE V.

COLOMBINE , ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TE voilà bien chanceux , d'avoir quitté un riche financier, pour servir un homme de guerre.

ARLEQUIN.

Et tu m'as cru si sot? C'est une ruse pour tromper Angelique. Nous sommes trop heureux : le pere de mon maitre est mort. Tiens , Colombine , nous trouvâmes plus d'argent dans ses coffres , que dix regimens de dragons n'en grapillent dans une campagne. Mon maitre est toujours amoureux d'Angelique : mais il veut savoir s'il est toujours aimé , & c'est pour cela qu'il m'envoie ici.

COLOMBINE.

Ton équipage militaire me faisoit croire que tu avois quitté Geronte pour servir un officier.

ARLEQUIN.

Aurois-je perdu le sens? & comme dit la chanson , ne fai-je pas ,
*Que le superbe hôtel d'un maréchal de France ,
 Ne vaut pas le réduit d'un homme de finance.*

COLOMBINE.

La peste , que tu en fais !

ARLEQUIN.

Vois-tu , Colombine , dans toute une armée il n'est que le tresorier , l'intendant , ou les commissaires que je voulusse servir : & j'ai lu dans une comedie un endroit que tous les valets devoient savoir par cœur.

Il n'est que chez les gens à registres , à livres ,
 Ou du moins quelque gros commissaire des vivres ,
 Chez qui tous les valets ne soient pas mécontents.

Des autres, arracher une maille, en quel tems.
L'été, vous disent-ils, pour faire un équipage
Tu vois que je vends tout, que je mets tout engage.
Me presser, c'est commettre un énorme attentat,
Et manquer de respect à mes lettres d'état.
L'hyver vient. A cela penses-tu que l'on gagne.
Ils sont encor plus gueux en sortant de campagne.
Leurs gens sont de haillons à peine enveloppés,
Leurs carrosses rompus, leurs chevaux éclopés.
A de nouveaux besoins leurs maisons sont livrées.
Equipage de ville, habits, table, livrées,
Tout à leur arrivée a l'air fort indigent.
Si comment leur oser demander de l'argent,
Et même des marchands la constante cohorte
Lasse, & sans esperance, abandonne leur porte.

Me crois-tu assez sot après cela pour m'être
mis au service d'un capitaine ?

COLOMBINE.

Que tu es devenu habile depuis que je ne
t'ai vu !

ARLEQUIN.

Ah, ah !

COLOMBINE.

Tu es pourtant bien sot quelquefois : &
je croi, dieu me le pardonne, que tu as
deux ames dans le corps.

ARLEQUIN *presentant une bourse à
Colombine.*

A propos, tiens, voilà un present que te
fait mon maitre.

COLOMBINE.

Bon ! est-ce que je fers par interêt ?

ARLEQUIN.

Hé, prens, prens sans honte. Qui dian-

tre veux-tu qui te donne ? Un marquis ? un comte ? un jeune duc ? Ils en prendroient de toi , s'ils l'osoient. Prends , te dis-je.

COLOMBINE.

Non , je fers Geronte par pure générosité. Combien y a-t-il dans cette bourse ?

ARLEQUIN.

Il y a trente louis. Prends , tu me feras gronder.

COLOMBINE.

Sont-ils neufs ?

ARLEQUIN.

Oh , si tu ne les veux pas , je les garderai *Il les veut remettre dans sa poche.*

COLOMBINE.

Et donne , donne. Ton maitre te gronderoit , & j'en serois bien fâchée.

ARLEQUIN.

Oh ça , ma chere Colombine , tu fais que je t'aime autant. . . *Voyant Colombine qui considere la bourse* , autant que tu aimes cette bourse. Nos maitres vont se marier , il faut nous marier aussi.

COLOMBINE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Comment , nous verrons ? Sais-tu bien ce que je vauX ? Laisse-moi seulement mettre une fois la main au coffre-fort de Geronte , & tu verras si je saurai faire une bonne maison.

COLOMBINE.

J'y penserai.

ARLEQUIN.

A qui crois-tu donc parler ? Je sai écrire & compter , & mon maitre m'a promis la survivance de sa charge de financier.

COLOMBINE.

Oui ? La chose est très-faisable , car tu n'es pas mal fripon , & tu fors de la livrée , cela vaut fait. Mais viens. Puisque le pere de ton maitre est mort , & qu'il aime toujours Angelique , je veux te faire voir qu'il en est aimé aussi. Allons seulement travailler à rompre les engagements que sa tante Eularia avoit pris pour la marier au docteur Balouard.

ARLEQUIN.

N'avons-nous rien à craindre du côté d'Octave & de Cinthio ?

COLOMBINE.

Non , l'un est un fat , l'autre un rodomont , & ma maitresse est une fille de bon sens qui s'attache au solide. Viens seulement.

ARLEQUIN.

Au solide , bon , bon ! *Ils s'en vont.*



S C E N E V I.

OCTAVE, MEZZETIN.

OCTAVE.

C *Aro Mezzetino , ecco la casa d'Angelica.*

MEZZETIN.

Oui , monsieur , voilà où gist le lièvre ,
je ne sai pas si nous le prendrons.

OCTAVE.

La poveretta sospira per me. Mais comment
me trouves-tu aujourd'hui ? *Il se tourne en
faisant le beau , & Mezzetin l'examine.*

MEZZETIN.

Par ma foi , monsieur , je vous trouve
aussi sot par devant que par derriere.

OCTAVE.

Maraut !

MEZZETIN.

Je vous demande pardon , monsieur , je
voulois dire aussi beau.

OCTAVE.

Je le croi. Quelle joye aura Angelique
quand tu lui diras que je suis venu exprès de
l'armée pour l'épouser !

MEZZETIN.

Oh , monsieur , elle sautera pour vous
voir , par dessus les murailles de son jardin.

OCTAVE *tirant un miroir de sa poche & se mirant.*

Me voilà un peu remis de la fatigue de la poste , & le baigneur a fait son devoir. Qu'en dis-tu ?

MEZZETIN.

Voyons. Oui , il vous a assez bien maquignonné. Quel dommage de marier un si bel adonis !

OCTAVE.

Que veux-tu ? Je ne me marie point pour avoir une femme. Hé qui s'en foucie ! J'en ai plus que je n'en veux. *Il se mire.* J'ai pourtant le tein un peu terni.

MEZZETIN.

Quel fat !

OCTAVE.

Que dis-tu ?

MEZZETIN.

Je dis , monsieur , que vous n'épousez pas le bien d'Angelique.

OCTAVE.

Justement. Mais n'en dis rien à ce vilain Cinthio , qui est venu de l'armée avec nous.

MEZZETIN.

Vous me l'avez déjà défendu.

OCTAVE.

Quand un homme fait comme moi , s'accoquine auprès d'une femme , il a quelque pudeur.

MEZZETIN.

Il faut vous marier *incognito* , vous ne ferez pas le feul.

OCTAVE.

Dès que tu auras parlé à Colombine , Angelique me donnera un rendez-vous.

MEZZETIN.

Cela s'en va fans dire. Peut-on vous refuser.

OCTAVE.

Hé , fans vanité , fans vanité. *tirant une boîte a mouche de sa poche.* A propos , je croi qu'une petite mouche ne me fieroit pas mal là. Tiens , places la toi-même , frottes bien ta main , & ne me falis point le vifage.

MEZZETIN *en haüffant les épaules.*

Quel homme ! Donnez. La voilà bien.

OCTAVE *se regardant dans le miroir.*

Coquin , tu me l'as mise sur le bout du nez ?

MEZZETIN.

Elle est bien là , monsieur , pour être vue de plus loin.

OCTAVE.

Ah , le mal adroit !

MEZZETIN.

Monsieur , je n'ai pas appris à coeffer.

OCTAVE *se mettant une mouche.*

C'est là , un peu au deffous de l'œil gauche qu'il la faut délicatement pofer. *La mouche*

tombe à terre , ce qui donne lieu à un jeu italien , après quoi Octave s'en va en disant : Adieu : songes à faire ce que je t'ai dit. Au moindre signe que tu feras à Colombine , Angelique ne me laissera pas en repos que je ne l'aye épousée. Mais prends garde à Eularia sa tante , au docteur Balouard & à Pierrot. Ce sont trois dragons qui la gardent à vue , à cause qu'elle est très-riche. Adieu.

MEZZETIN seul.

Eularia , le Docteur , & Pierrot sont trois dragons qui gardent Angelique à cause qu'elle est très-riche. Angelique est donc la toison d'or ; moi Jason qui la dois enlever , & Colombine , Medée qui endormira tous ces dragons. Oh , la belle chose que d'être savant comme moi ! Oh , le beau dessein , & que cette entreprise est honorable pour moi ! mais si Medée a promis la toison d'or à quelque autre ; si les dragons ne veulent pas dormir , & que *Giasone sia bastonato* , ah , la triste , ah , la lamentable entreprise ! Cependant j'ai promis à mon maître de le servir. Il faut avoir recours à quelque fourberie. Écoutons un peu à cette porte. . . . Je n'entens aucun bruit dans cette maison : personne n'y parle : donc, il n'y a point de femmes. . . . ou elles dorment. Comment faire ? Si je montois par la fenêtre ? mais non , je me casserois peut-être le cou. Si je frappois à la porte , & *figerei. . . . ma nò. . . .*

je mettrois l'allarme au logis. . . . Je ne fai comment m'y prendre , & je ne me suis jamais trouvé si sot. Mais je ne m'en étonne point ; je n'ai bu d'aujourd'hui que sept ou huit coups , je meurs de soif. Allons au premier cabaret boire bouteille , & prendre conseil du vin ; après cela je ne manquerai pas d'invention.

S C E N E V I I.

C I N T H I O , P A S Q U A R I E L.

C I N T H I O.

O Rfu, Pasquarello , siamo arrivati à bon porto.

P A S Q U A R I E L.

Oui , monsieur , & diablement vite : La peste soit de la poste !

C I N T H I O.

Je n'ai qu'un regret. C'est que pour venir de Flandres à Paris , il m'a fallu tourner le dos à l'armée ennemie. Tu n'as pas dit à ce fat d'Octave qui est venu avec nous , que je veux enlever Angelique pour l'épouser ?

P A S Q U A R I E L.

Signor no.

C I N T H I O.

Tu as bien fait. *Hai visto* comme tous les porteurs d'épée fuyoient devant moi dans

les rues , & comme toutes les dames me regardoient ? Angelique m'aime autant que les Allemans me craignent.

PASQUARIEL.

C'est que les femmes aiment les braves , à cause qu'ils sont fort généreux , & font bien leur devoir dans les occasions.

CINTHIO.

Si , ma non trovi tu ch'io abbia un pocco della phisionomia di Marte ?

PASQUARIEL.

Ch'io vi miri ? Que je vous regarde ? *Il l'examine , & l'autre fait des figures de capitaine.* Oui , vous avez tout l'air de Mars. Il me semble pourtant qu'il y a là . . . dans votre front quelque chose même de Vulcain.

CINTHIO.

Tu veux dire de Vénus. Mais je t'excuse , parce que tu me fers bien , que j'ai besoin de toi aujourd'hui , & que tu es un valet qu'on ne sauroit payer.

PASQUARIEL.

Oh , pour cela , il n'est rien de si vrai , & je croi que vous ne ferez jamais en état de me payer mes gages de dix ans , que vous me devez.

CINTHIO.

Et ne comptes-tu pour rien la gloire de me servir ? Vas , vas , quelque jour je te ferai gouverneur d'une province.

La Fille de bon sens.

PASQUARIEL.

He , signor , mes gages seulement.

CINTHIO.

Veux-tu l'être en Flandres , ou en Allemagne ?

PASQUARIEL.

Mes gages & *niente di piu.*

CINTHIO.

Au de-là des Alpes & des Pyrenées ?

PASQUARIEL.

Mes gages , & je suis content.

CINTHIO.

En Turquie , en Perse , en Affrique , en Barbarie , en Pologne , en Suède ?

PASQUARIEL.

Mes gages , mes. . . . *Il actionne comme s'il vouloit parler , pendant que Cinthio lui nomme ces pays.*

CINTHIO.

En Bulgarie , Dannemarc , Tartarie , Moscovie , Ruffie , Moldavie , Esclavonie , Etrurie , Syrie , Phrygie , Cilicie , Arabie , Pomeranie , Mesopotamie ? Parles , parles , en voilà à choisir. De quoi diable te plains-tu , que je ne te paye pas tes gages ?

PASQUARIEL.

Hé , morbleu , vous voulez me donner toutes les provinces du monde , & vous n'avez pas un sou.

CINTHIO.

Et pourquoi crois-tu donc que je me

veuille marier aujourd'hui? Angelique est riche : je prendrai tout son argent : j'en acheterai un regiment ; nous retournerons à l'armée , & malheur aux ennemis.

PASQUARIEL.

Si vous prenez tout le bien de cette pauvre femme , & que nous nous en allions à la guerre, de quoi vivra-t-elle en votre absence?

CINTHIO.

Balourde ! elle vivra comme les autres femmes , dont les maris emportent tout ce qu'ils ont , & s'en vont en Flandres ou en Allemagne.

PASQUARIEL.

Fort bien. Tenez , monsieur , si après que vous serez marié avec Angelique, vous voulez me faire une grace, de me payer seulement la moitié de mes gages , je vous ferai cession de la Turquie , Phrygie , braverie , menterie , rodomonterie , & de toutes les provinces en *ie.* . . .

CINTHIO *le regardant avec mépris.*

Ce coquin-là n'a point d'ambition.

PASQUARIEL.

Non , monsieur.

CINTHIO.

Je ne te ferai pas grand seigneur malgré toi. Songes à faire ce que je t'ai dit. Voilà la maison ; entres , frappes , enfonces , assieges-là , jusqu'à ce que tu ayes fait savoir à Angelique que je suis arrivé. Je me retire :

car si quelque rival paroïssoit , il me le faudroit tuer , & je gêteroïis peut-être mes affaires.

PASQUARIEL *seul.*

Come farò ? Ecco una maladetta casa ; è ben ferrata , porta finestra , jusqu'au soupirail de la cave. J'aurois autant aimé qu'on m'eût commandé d'entrer dans Namur pendant le siège , & il vaudroit mieux pour moi que mon maître aimât la conciergerie du Fort-l'évêque. Pourtant , il faut que j'y entre, ou par assaut, ou par escalade. Come farò ?

S C E N E V I I I.

MEZZETIN , PASQUARIEL.

MEZZETIN.

HO bevuto bottiglia , & mi trovo piu lesto , è piu dispetto , à eseguir gli ordini del mio Padrone. Commençons à faire le tour de la maison. Il rencontre Pasquariel , & ils s'accordent ensemble , & conviennent qu'il faut assiéger la maison dans les formes.

PASQUARIEL.

Ça , je veux être ingénieur. Toi je te fais capitaine de pionniers. Commençons par investir la place , & la reconnoître en même temps. Tu vas voir de beaux ouvrages , mines , tranchées , fourneaux. Je ferai une
ligne

ligne parallèle *di qua* , *di la*. Je mettrai ici mes batteries.

MEZZETIN *fait des lazzi en disant.*

Voilà des fascines , des gabions , des sacs à terre , palissades , chemins couverts , & autres choses de cette nature.

ARLEQUIN *dans son habit ordinaire entre en chantant.*

La la la ra la la , allegrezza ! Me voici en habit de ville. J'étois las de porter ce malencontreux habit de soldat devalisé. Je craignois qu'il ne me menât aux galeres , ou tout au moins à l'hôpital. Je suis comme rat en paille. La bonne ruse dont je me suis avisé pour observer à mon aise la conduite d'Angelique , & la rapporter à mon maître ! *Appercevant Mezzetin & Pasquariel qui se tourmentent autour de la maison d'Angelique.* Mais , que diable font ces gens-là ?

M E Z Z E T I N.

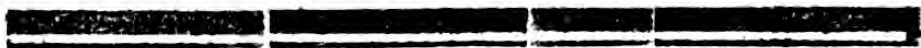
Hei , Pasquariel ? un espion dans notre camp qui sort de la place ! Il sera pendu , il faut s'en saisir. *Ils courent après Arlequin , qui après plusieurs lazzi , se sauve sur la porte d'Angelique , & là se défend avec son épée de bois.* A R L E Q U I N *en criant.*

Pierrot ? Colombine ? la maison est assiégée. Aux armes , aux armes : & vite , & vite , faites mettre sous les armes la garnison. Allons , allons , une sortie vigoureuse pour chasser , & combler leurs travaux.

Pierrot sort au bruit avec d'autres valets armés de balais, de broches, de hallebardes, & de tout ce qu'on peut imaginer de plus comique. Arlequin marche à leur tête, & ils font lever le siège à Pasquariel & à Mezzetin, en les chassant à coups de bâtons; ce qui finit le premier acte.



A C T E I I.



S C E N E I.

PASQUARIEL *deguisé.*

D*Ove la forza è inutile, bisogna aver ricorso alla rusa. Hò travato questa inventione per parlar à Colombina senza esser conosciuto. Mi sono travestito da poverello Fiammingo, che fa veder cose meravigliose. Sò che Colombina è curiosa, subito che mi sentira gridare, metterà la testa alla finestra, ed io la farò discendere, e le parlerò da parte del mio Padron e il signor Cinthio. Il crie: Chi vol veder la meraviglia del mondo? Les jardins de Semiramis? la garde-robe de Cleopatre? le fare de Rhodes? le moulin de Javelle? la lanterne de Diogene.*



S C E N E I I.

ARLEQUIN , PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

VOici le lieu d'où j'ai fait lever le siège qu'on avoit mis devant la porte d'Angelique & de Colombine. Diable ! il y faisoit chaud , & j'ai fait des miracles de bravoure.

PASQUARIEL *criant.*

Chi vol veder il tesoro del grand Sophy di Persia , ove è tanto oro , perle , diamanti , quattrini , ghinee , piastre , luigi , pistole. . . .

ARLEQUIN.

Che si tratta di pistole ?

PASQUARIEL.

Le serail du grand Mahomet , *ove sono tante belle sultane , Inglese , Allemane , Greche , Francesi , tante belle Fanciulle ?* Ah, les belles filles !

ARLEQUIN.

Que veut dire celui-ci ? est-ce qu'on crie des filles , comme des poires de rousselet ?

PASQUARIEL.

La cava di Gargantua , ove sono tante botti di buon vino , di rosolio , di persico , di birra , di ratafia , di malvagia , vin Greco , vin de

Champagne , vin de Normandie.

ARLEQUIN.

Il crie aussi du vin ! Voilà deux bonnes choses , du vin & des filles.

PASQUARIEL.

La grand'fale du Palais ? le jardin du Palais Royal ? le port de Marseille ? *Ove sono tutte le galères , les forçats incatenati , & les Comes qui leur font faire l'exercice à coups de bâton.*

ARLEQUIN.

Fi ! Oh pour cela , cela ne vaut pas le diable. Voilà apparemment un marchand mêlé.

PASQUARIEL.

La cucina di Sardanapalo , ove sono capponi , dindoni , pollastri , pernici , fagiani , andouilles , fauciffes , petit salé , & tutto per un soldo.

ARLEQUIN.

Per un soldo ? Oh , quante cose à bon marché ! à Pasquariel , Hei forestiero ?

PASQUARIEL.

Que voulez-vous , monsieur ?

ARLEQUIN.

Donnez-moi *per un soldo , di capponi , dindoni , pollastri , & Fagiani per mangiar. Presto , presto ?*

PASQUARIEL.

Je ne donne rien pour manger , monsieur , c'est pour voir.

ARLEQUIN.

Tant pis , cela n'est guères nourrissant. Mais voyons , voyons toujours , c'est quelque chose.

PASQUARIEL *à part.*

C'est Arlequin. Il ne m'a pas reconnu , il faut vite le chasser d'ici. *A Arlequin.* Tenez , mettez-vous là , & regardez bien par ce trou. ARLEQUIN.

Ah que voilà qui est beau ! Que cela est charmant !

PASQUARIEL.

Et que voyez-vous ?

ARLEQUIN.

Rien encore , mais cela viendra.

PASQUARIEL.

Attendez donc que je fasse tourner la machine. Ah , regardez à present. *Ecco Constantinopoli.*

ARLEQUIN *regardant.*

Oui , voilà qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

PASQUARIEL.

Vous y avez donc été ?

ARLEQUIN.

Non , mais j'avois un frere qui avoit envie d'y aller.

PASQUARIEL.

Ecco il ferraglio , ecco la cava di Gargantua , ecco la cucina di Sardanapalo , ecco le moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Alte-là , attendez , s'il vous plait , laissez-moi bien voir ceci. Hé , je ne vois point de messieurs avec des dames aux fenêtres , où sur la porte ?

PASQUARIEL.

C'est que ceux qui y vont , se tiennent dans les chambres , & on ne voit dehors que des laquais.

ARLEQUIN.

Oui , oui , c'est justement cela.

PASQUARIEL.

Ecco il giardino du Palais royal.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Oui , oui , voilà des nouvelistes sur un banc : voilà d'un autre côté des jupes plus fripées que celle des Thuilleries : des fontanges plus basses d'un demi pied , & des abbés qui courent après. C'est cela même. PASQUARIEL.

Ecco la grand'sale du Palais.

ARLEQUIN *regardant toujours par le trou.*

Oh que cela est drôle ! Je vois un jeune conseiller qui parle à une jolie marchande & le mari qui sort de la boutique pour leur faire place. Hé , hé , hé ! Je vois un vieux procureur qui troque avec un plaideur un sac de papiers , contre un sac rempli d'argent ; arrêtes ! ah , coquin , ah , coquin ! *Il frappe de son épée de bois Pasquariel , & se remet à regarder.*

PASQUARIEL.

Que diable avez-vous ?

ARLEQUIN.

C'est un filou qui vient de prendre la bourse à un pauvre gentil-homme.

PASQUARIEL.

Hé pour cela me falloit-il frapper, moi ?

ARLEQUIN.

C'étoit pour la lui faire quitter.

PASQUARIEL.

Tu me la pagara. Attens. Ecco le jardin de Semiramis, ecco una fontana du jardin.

ARLEQUIN.

Una fontana ? Je ne la vois point.

PASQUARIEL.

Regardez bien, regardez bien. *Pendant qu'Arlequin regarde, Pasquariel lui seringue de l'eau au nez, & après dit : Ecco la fontana di Semiramis.*

ARLEQUIN *portant sa main au nez.*

Ah, coquin, c'est bien plutôt son pot de chambre, de par tous les diables.

PASQUARIEL *en riant.*

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN *reconnoissant Pasquariel.*

Ah, fourbe, je te connois, tu es Pasquariel, il faut que je te rossé. *Arlequin chasse Pasquariel, & le poursuit.*

S C E N E I I I.

MEZZETIN en chantre de Pont-neuf.

H Ora, son sicuro di questa maniera di far saper, & senza pericolo, delle mie nove à Colombina, & di quelle del mio Padrone à Angelica. O gran concetto ! O grand spirito di Mezzetino ! L'ottima furberia ! Toutes les filles aiment volontiers d'entendre des chanfonnettes nouvelles. *Voglio fingere d'esser un de ces chantres du coin des rues : je m'en vais chanter au bas de sa fenêtre ; ce violon m'accompagnera ; Colombina intenderà il concerto, correra alla finestra, ed io gli parlerò. Etalons icitout notre attirail. Courage. A un aveugle qui joue du violon. Allons-toi, préludes cependant. Le violon joue pendant que Mezzetin place son escabelle, & un tableau où est représenté le siège d'une ville. Ensuite Mezzetin monte sur son escabelle, tenant d'une main une baguette & de l'autre quelques petits livres reliés en papier bleu : puis mettant son chapeau sur l'oreille, il dit :*

Chanfon nouvelle sur la prise de Namur, contrescarpe, ouvrage à corne, redoute, château & citadelle. *Il montre tout cela avec sa baguette, à mesure qu'il les nomme. Il chante, & de temps en temps regarde avec inquiétude les fenêtres de Colombine.*

Namur la bonne ville
N'a pas long temps tenu,
La garnison fait gille,
Falarida don daine,
Le château s'est rendu
Falarida don du.

*Il se tourne vers les fenêtres , en criant : Co-
lombine ?*

Voici la batterie ,
D'où nos canons bien dru ,
Foudroyoient en furie ,
Falarida don daine ,
Ces pauvres lustucru ,
Falarida don du.

Il recommence à appeller Colombine.

C'est ici la redoute ,
D'où l'ennemi vaincu
Sortit en grand' déroute ,
Falarida don daine ,
Avec la fourche au eu ,
Falarida don du.

*Il appelle encore Colombine , & n'entendant
personne , il dit : Colombine ne montre pas
encore le nez. Continuons*

Rien enfin ne résiste ,
L'Espagnol est perdu ,
Le Liegeois fort triste ,
Falarida don daine ,
Le Hollandois tondu ,
Falarida don du.

*Colombine , Colombine ? Les gens de
ce logis n'aiment pas la musique. N'impor-
te , ne nous rebutons point.*

Voici la demi-lune ,
Où l'assiégé battu ,
Reçut plus d'une prune ,
Falarida don daine ,

Et mainte bale à cru ,
Falarida don du.

S C E N E I V.

COLOMBINE , MEZZETIN.

COLOMBINE.

CE drôle ne chante pas mal , allons l'écouter de plus près.

MEZZETIN *ne voyant pas encore Colombine.*

Voilà la contrescarpe ,
Il se tourne , & la voyant il continue.

Colombine a paru.
Ou ce n'est qu'une carpe ,
Falarida don daine ,
Ou j'en suis entendu ,
Falarida don du.



De toute ma musique
Voici le contenu :
Avertis Angelique ,
Falarida don daine ,
Que mon maître est venu ,
Falarida don du.

COLOMBINE.

Ah , Mezzetin , c'est toi !

MEZZETIN.

Moi-même , ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et qu'est-ce que tu fais dans cet équipage ?

MEZZETIN.

Je viens de te le dire en vers, je m'en vais

te le dire en prose. Pour te parler de la part de mon maître je donne libéralement un portrait en racourci de l'opera aux curieux des coins des rues. Tiens, voilà mon théâtre, voilà mes décorations, & voici mon orchestre. *Il montre son escabelle, son tableau & son violon.* Veux-tu des livres? Des livres pour un fol; des livres, des livres. *Il crie ceci sur le ton de la femme qui crie les livres à l'opera.* Feras-tu favoir à Angelique que mon maître Octave est venu de l'armée pour l'épouser? **COLOMBINE.**

Octave? c'est ma foi un bel époufeur!

MEZZETIN descendant de dessus l'escabelle.

Il est amoureux....

COLOMBINE.

Et vas, vas, je le connois, il est amoureux de lui-même. Mais que je te trouve drôle en chanteur! Si tu allois un jour de fête sur le pont neuf, avec ta chanson de Namur, tu y ferois une belle foule.

MEZZETIN.

J'arriverois trop tard, la matiere est épuisée, & tous les chanteurs de Paris en sont enroutés. Mais tu ne me dis rien pour mon maître? **COLOMBINE.**

Et vas, te dis-je, Angelique n'est pas grue; tu perds tes chansons, & je te conseille d'aller tirer ta poudre aux moineaux du cheval de bronze.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
MEZZETIN.

ARLEQUIN *parlant à soi-même.*

J'ai chassé d'ici ce fourbe de Pasquariel.
Ecco una fontana du jardin de Semiramis !
Ecco caponi , ecco le diable qui l'emporte ! Le
coquin ! Je l'ai bien regalé aussi en revan-
che !

MEZZETIN *voyant Arlequin , remonte
sur son escabelle. Colombine se cache derriere lui,
& il chante :*

Le bourgeois est tout morne ,
D'être mal défendu ,
Voilà l'ouvrage à corne ,
Il montre Arlequin avec sa baguette.

ARLEQUIN.

Tu en as menti, je ne suis pas un ouvrage à
corne. *Et il finit le couplet en chantant.*

Et tu seras pendu ,
Falarida don du.

MEZZETIN.

Que veut dire ce maraut ? Est-ce qu'on in-
terrompt ainsi les spectacles publics ?

ARLEQUIN *regardant Mezzetin.*

Je connois ce coquin-là , c'est le valet
d'Octave.

MEZZETIN.

Violer les droits des gens , sur le pavé
du roi ?

ARLEQUIN.

C'est lui , c'est Mezzetin.

MEZZETIN.

Je te ferai condamner par notre corps ,
& en dernier ressort par l'opera.

ARLEQUIN.

Bon , bon ! Par l'opera ! Ah fourbe , je
t'y trouve aussi ! Allons , allons , délogeons
d'ici. *Ils font plusieurs lazzi , après lesquels
Arlequin chasse Mezzetin , comme il a fait Pas-
quariel , & le poursuit à coup de bâton.*

S C E N E V I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *revenant.*

Q Ue d'expéditions militaires dans un
jour ! Un siege levé , & deux batailles
rangées ! Je gagne bien l'argent que Geronte
mon maitre m'a promis : mais ce dernier
fourbe n'étoit pas ici pour enfiler des perles.
Voyons un peu s'il n'y avoit personne avec
lui. *Il cherche , & voit Colombine embarrassée.*

Ah , perfide , ah deloyale , ah ingrate
Colombine !

COLOMBINE.

Je te jure , mon pauvre Arlequin . . .

ARLEQUIN.

Avec le rival de mon maitre ! Mais ce se-
roit peu de chose : peut-être a-t-il l'audace de

se déclarer le mien. Ame double & sans foi!

COLOMBINE.

Ah ! si tu prends la mouche , je prendrai la chèvre , moi.

ARLEQUIN.

Prends , prends , inhumaine , ce qu'il te plaira , & rends-moi tout à l'heure les trente pistoles. Que nous n'y soyons pas au moins pour notre argent.

COLOMBINE *à part.*

Quelque sotte ! *A Arlequin.* Je te jure encore une fois , que je suis descendue sans le connoître pour entendre ses chansons.

ARLEQUIN.

Chansons , chansons ! Rends - moi les trente pistoles. Ce ne sont pas des chansons que trente pistoles.

COLOMBINE *allant à lui.*

Mon cher Arlequin !

ARLEQUIN *la fuyant.*

Plus de commerce.

COLOMBINE *le poursuivant.*

Arrêtes un moment.

ARLEQUIN *marchant toujours.*

Non , perfide.

COLOMBINE.

Ecoutes-moi.

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien.

COLOMBINE.

Hé bien , vas te promener. Je suis bien

folle d'aimer si tendrement ce maroufle-là. Elle dit ces dernières paroles d'un ton fort tendre.

ARLEQUIN *reflechissant.*

Ce maroufle-là. *Allant après elle.* Hélas, ma chère Colombine !

COLOMBINE *le fuyant.*

Plus de commerce.

ARLEQUIN.

Arrêtes un moment.

COLOMBINE.

Non, perfide.

ARLEQUIN.

Ecoutes-moi.

COLOMBINE.

Je n'écoute rien.

ARLEQUIN *à part, à un coin du théâtre.*

Ah, malheureux ! qu'ai-je fait, d'avoir rompu avec ma Colombine ?

COLOMBINE *à part de l'autre côté du théâtre.*

Ah, malheureuse ! qu'ai-je fait d'avoir rompu avec mon Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tandis que j'étois aimé de cette carogne, *il la regarde*, je n'aurois pas troqué mon sort avec le fils unique d'un marchand de vin.

COLOMBINE.

Tandis que j'étois aimé de ce ladre, *elle le regarde*, je n'aurois pas troqué ma fortune avec la fille unique d'une rotisseuse.

ARLEQUIN.

Pour la faire enrager , il faut que j'aïlle
conter fleurette à la fille de Rousseau.

COLOMBINE.

Pour le faire crever de dépit , il faut que
j'aïlle faire les doux yeux au fils de la Guer-
bois.

ARLEQUIN *vers Colombine.*

Mais , Colombine , si nous nous racom-
modions ?

COLOMBINE *en s'approchant.*

Ah ! quoique j'aime le rô , plus qu'un
avocat n'aime l'argent , & que tu ne fois
qu'un galopin

ARLEQUIN *en s'approchant.*

Ah ! quoique j'aime le vin , plus qu'un
medecin n'aime la fièvre , & que tu ne
fois qu'une cambrouse

COLOMBINE.

Abandonnant tout pour mon Arlequin . . .

ARLEQUIN.

Quittant tout pour ma Colombine . . .

COLOMBINE.

Je mourrai plutôt que de cesser d'aimer.

ARLEQUIN.

Je creverai plutôt que de cesser de boire.

COLOMBINE.

Oh ça , voilà notre rapatriage fait. Ce-
pendant , afin que les valets d'Octave & de
Cinthio , n'osent point entrer çans , j'ai là-
haut dans notre grenier une vieille robe &

un vieux chapeau du docteur Balouard. Je vais placer tout cela au coin de cette porte sur la tête d'une perruque ; ce sera un épouvantail qui écartera tous ceux dont tu es jaloux.

ARLEQUIN.

Oui , voilà une bonne invention.

COLOMBINE.

Et pour te faire voir que ma maitresse est fidelle à Geronte , je veux que tu apprennes ses sentimens de sa propre bouche. Elle joue du claveffin dans ce cabinet. On va l'ouvrir. Je la mettrai sur le chapitre d'Octave & de Cinthio : caches - toi ici quelque part pour ouir ce qu'elle dira : je te permets de l'aller reporter fidellement à ton maitre. Tandis qu'elle joue du claveffin, je vais planter ce que je t'ai dit au coin de cette porte. A nous revoir.

S C E N E V I I.

Le fond du théâtre s'ouvre. Angelique y paroît avec tout l'attirail d'une fille fort retirée, & qui n'est point coquette. On y voit des livres, des corbeilles pleines de laines pour travailler en tapisserie, des livres de musique, son claveffin, sa guitarre; elle chante un air & s'accompagne du claveffin. Arlequin pendant qu'elle chante, cherche un endroit pour se cacher, & n'en trouvant point, se met sous la robe du Docteur, que Colombine vient de pendre à un porte-manteau.

ARLEQUIN caché , *ANGELIQUE* ,
COLOMBINE.

ARLEQUIN passant sa tête au travers
de la robe du Docteur.

HE', Colombine, ne me laisses pas long-
temps ici.

COLOMBINE.

Où diantre s'est-il fouré ?

ANGELIQUE allarmée , se leve , un
livre à la main.

Ah , voilà le Docteur.

COLOMBINE.

Non , madame , ce n'est que son harnois
qui se moisissoit au grenier , & que j'ai mis
là pour lui faire prendre l'air.

ARLEQUIN bas.

Oui, madame, & je garde les manteaux.

COLOMBINE à *Arlequin*.

Caches-toi bien.

ARLEQUIN à *Colombine*.

Dépêches-toi. Ceci put le grec comme le
diable.

COLOMBINE.

Oh ça , madame , nous voici seules.
Vous m'avez dit que vous ne songez ni à
Cinthio , ni à Octave ?

ANGELIQUE.

Non , assurément.

COLOMBINE.

Ni au Docteur ?

ANGELIQUE.

Fi , Colombine ! Si je ne craignois qu'on se moquât de moi , j'irois tout à l'heure mettre le feu à sa figure.

ARLEQUIN *bas.*

Malepeste ! attendez que j'en fois dehors.

COLOMBINE.

Vous aimez donc Geronte ?

ANGELIQUE.

Ne te l'ai-je pas assez dit ? Oui , je l'aime.

ARLEQUIN *bas.*

Bon , bon :

COLOMBINE.

Ma foi , madame , vous avez raison. Vive la finance ; & à propos de cela , l'autre jour en lisant ce livre que vous tenez à la main , j'y trouvai un endroit dont je fus charmée.

ANGELIQUE.

Et quoi ?

COLOMBINE.

Tenez , le voici encore marqué. C'est lorsque Jupiter se changea en pluie d'or , pour aller voir la belle Danaé. Savez-vous ce que cela signifie ?

ANGELIQUE.

Non.

COLOMBINE.

Par ma foi , madame , je jurerois que le poëte a voulu dire que Jupiter se métamorphosa en financier ; & pour le decorum de

sa divinité, il a enveloppé cela d'une phrase poétique. ANGÉLIQUE.

Que tu es folle! Mais il y a long-temps que ma tante est seule. Adieu. *Elle s'en va.*

S C E N E V I I I.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

H COLOMBINE.
E' bien Arlequin?

ARLEQUIN *en se débarassant avec peine de dessous la robe.*

Enfin je sortirai des entrailles de la science.
A Colombine. Ne sens-je point le grec?

COLOMBINE.

Non. Que dis-tu de ma maitresse? Toutes les filles de Paris ne devoient-elles pas venir à son école?

ARLEQUIN.

Je le voudrois bien, avec tous les hommes aussi, & pour cause. Ah, ma chere Colombine, que je vais donner de bonnes nouvelles à Geronte!

COLOMBINE.

Recaches-toi vite, voici quelqu'un.

ARLEQUIN.

Ce sont ces deux fourbes de tantôt.

COLOMBINE.

Je m'en vais bien-tôt les chasser d'ici. Laisse-moi faire.

S C E N E IX.

MEZZETIN , PASQUARIEL ,
COLOMBINE , ARLEQUIN *caché sous
la robe.*

MEZZETIN.

Colombine ? st , st , Colombine ?

COLOMBINE *fait semblant de ne les pas
voir , & de parler au Docteur en pleurant.*

Vous avez tort de vous fâcher , je vous
jure , monsieur le Docteur , qu'en votre ab-
sence personne n'a parlé à Angelique.

MEZZETIN *à Pasquariel.*

Piano , piano. Voilà le docteur Balouard.

ARLEQUIN *haussant sa voix.*

Et io ti giuro per Aristotile , per Hypo-
crate , per la seringa de Semiramis , & per
tutti i filosofi antichi & moderni , che se
qualcheduno entra quà dentro , io l'assom-
merò d'argumenti , & di bastonate.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Il ne fait pas bon ici , retirons-nous.

MEZZETIN.

Il est diablement en colere. Quand un
Docteur prend le mors aux dents , la peste !

ARLEQUIN.

Mi par di veder quel furbo scelerato di Mezzeti-

150 *La Fille de bon sens.*
no , & quel briccon infame di Pasquarello. Par
la mort , par la sang , se piglio un volume in
folio , je casserai la tête à quelqu'un.

MEZZETIN à Pasquariel.

Voilà sa grosse artillerie prête à tirer ,
fuyons.

PASQUARIEL.

Haut le pied. *Ils s'en vont.*

S C E N E X.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de la robe en riant.*

HI , hi , hi , hi ! N'ai-je pas bien fait le
Docteur ?

COLOMBINE.

Oui , hormis la seringue de Semiramis.

ARLEQUIN.

C'est que ce coquin de Pasquariel m'en a
tantôt seringué dans le nez.

COLOMBINE.

J'entens Cinthio & Octave , qui viennent
dans ce jardin-ci : cachons-nous pour écou-
ter ce qu'ils disent. Tu as entendu les sen-
timens de ma maitresse pour ton maitre , je
veux que tu voyes aujourd'hui comme je
prétens traiter ses rivaux. Viens , cachons-
nous.

ARLEQUIN.

Mettons-nous tous deux sous la robe du Docteur.

COLOMBINE.

Je m'en garderai bien. Au contraire il faut l'éloigner un peu, afin qu'ils causent en liberté. *Elle l'ôte.*

ARLEQUIN.

Après, nous la remettrons, au moins ?

COLOMBINE.

Oui.

SCENE XI.

*CINTHIO, OCTAVE, ARLEQUIN,
& COLOMBINE cachée.*

CINTHIO.

PArbleu, cela est plaisant, que nous soyons partis tous deux de l'armée pour venir épouser la même personne, & que jusqu'à cette heure, nous nous en soyons fait un secret l'un à l'autre ! Mais fais-tu bien le danger qu'il y a d'avoir pour rival un homme tel que moi ? & que si tu n'étois mon ami, par la mort. ... *Il met la main sur l'épée.*

OCTAVE.

Il n'est pas question d'épée. Mais fais-tu bien, toi-même, qu'Angelique meurt d'amour pour moi, & que c'est perdre tes pas

152. *La Fille de bon sens.*

que de vouloir disputer une femme à un homme fait comme moi ? *en faisant le beau.*

CINTHIO.

Oh , ça, ne nous brouillons pas ensemble pour une femme.

COLOMBINE *à une fenêtre.*

On vous accommodera.

CINTHIO.

Tu n'en es pas amoureux ?

OCTAVE.

Moi ? hé fi , amoureux ! hé fi ! Et toi ?

CINTHIO.

Encore moins. Je me suis ruiné à la guerre, en équipages , en armes , & en chevaux.

OCTAVE.

Et moi , en galanterie , chez les marchands & chez les baigneurs.

CINTHIO.

Angelique est riche , je ne songe qu'à la gloire. J'ai cent projets dans l'esprit , & l'argent est le nerf de la guerre.

OCTAVE.

Je ne songe qu'aux plaisirs. J'ai cent intrigues amoureuses sur les bras , & l'argent est le nerf de l'amour.

COLOMBINE *à part.*

Ils ont bien l'air d'être tous les deux énervés : ils n'en tâteront, ma foi, que d'une dent.

CINTHIO.

Tu me ruines , mon ami , si tu cours sur mes brisées.

OCTAVE.

Je suis sans ressource , si tu ne me laisses épouser cette fille.

COLOMBINE *à part.*

J'attens mon financier, pour vous mettre d'accord. CINTHIO.

Comment faire ? Nous ne pouvons pas l'épouser tous deux.

OCTAVE.

S'il n'étoit question que d'Angelique , je te la cederois de tout mon cœur , j'ai des femmes à revendre.

CINTHIO.

S'il n'étoit question que de partager son argent , nous n'aurions point de dispute : chacun la moitié.

COLOMBINE *à part.*

Ils se battent là-bas de la chape à l'évêque.

CINTHIO.

Voici un expedient.

OCTAVE.

Et quoi ?

CINTHIO.

Nous pouvons compter l'un & l'autre sur Angelique.

OCTAVE.

Cela s'en va sans dire , nous y pouvons compter de reste.

COLOMBINE *à part.*

Qui compte sans son hôte , compte deux fois.

CINTHIO.

Cela étant , il faut que l'un de nous deux l'épouse , & qu'il donne à l'autre deux mille pistoles.

OCTAVE.

Je le veux , voilà qui est fait.

CINTHIO.

Je perds à ce marché , mais tout coup vaille.

COLOMBINE *à part.*

Ils en usent comme des choux de leur jardin. Ma foi , je perds patience.

OCTAVE.

Mais qui l'épousera de toi , ou de moi ?

CINTHIO.

Qui l'épousera ? Demeurons d'accord que ce sera celui qui le premier trouvera le moyen de lui parler , & d'avoir son consentement , s'entend.

OCTAVE.

J'y consens.

CINTHIO.

Demeurons aussi d'accord , que celui de nous deux qui verra son camarade , le premier parlant à Angelique , ne l'ira pas interrompre , ne le troublera point , & que s'il le fait , il perdra les deux mille pistoles.

OCTAVE.

Soit. Celui qui interrompra son camarade , perdra les deux mille pistoles.

CINTHIO.

Touches-là.

OCTAVE.

Cela vaut fait.

CINTHIO.

Retirons-nous d'ici ; & quand nous nous ferons séparés , chacun poussera sa fortune comme il l'entendra.

OCTAVE.

Allons.

S C E N E X I I.

COLOMBINE, ARLEQUIN qui vient un peu après.

COLOMBINE.

VOilà , par ma foi , deux impertinens personnages, & un drôle de marché ! Oui , messieurs les étourdis , vous disposez comme cela de ma maîtresse ? Oh , je vous jouerai d'un tour de ma façon , où vous ne vous attendez pas. A les entendre jaser entr'eux , il ne faut que se baïsser & en prendre. Tout chaud , voilà comme ces tanfaron tâtent ordinairement des faveurs. Oh , je veux aujourd'hui venger toutes les femmes , & il ne sera pas dit que Colombine demeure les bras croisés quand on fait cette injure au sexe. Arlequin que fais-tu là ?

156 *La Fille de bon sens.*

ARLEQUIN *en remettant la figure du Docteur où elle étoit.*

Diab!e , je viens d'entendre la conjuration de Cinthio & d'Octave. Leurs valets viendront peut-être ici, & je braque là cette pièce , pour empêcher les approches de la place.

COLOMBINE.

Oh, vas, vas , je chasserai bien-tôt d'ici les valets & les maîtres.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

COLOMBINE.

Je t'en réponds. Tu as oui qu'ils doivent venir ici pour parler à Angelique ?

ARLEQUIN.

Oui , oui.

COLOMBINE.

Ils ne manqueront pas ce soir de se rendre séparément l'un & l'autre dans ce jardin.

ARLEQUIN.

Sicuro.

COLOMBINE.

Ils ont demeuré d'accord que le premier qui seroit auprès d'Angelique ne seroit point interrompu par l'autre.

ARLEQUIN.

E vero.

COLOMBINE.

Hé bien , il sera bien-tôt nuit. Geronte

est venu , vas lui dire de se rendre ici. On ne pourra pas distinguer dans l'obscurité de la soirée. . . . Mais on frappe à la porte , & rudement. Je te dirai ce que tu as à faire de ton côté. Caches-toi vite cependant. *Il se remet sous la robe.*

S C E N E X I I I.

ARLEQUIN *caché sous la robe du Docteur ,*
LE DOCTEUR , COLOMBINE ,
PIERROT *portant un petit arbre.*

ARLEQUIN *allarmé en voyant le Docteur.*

Colombine ? Colombine ?

PIERROT *prenant Colombine par le bras ,*
& la faisant sortir.

Hors d'ici.

COLOMBINE *au Docteur.*

Mais , monsieur ?

LE DOCTEUR *à Colombine.*

Pour te punir de m'avoir fait long-temps frapper , tu iras faire le tour du jardin , & entrer par l'autre porte. *A Pierrot qui met Colombine dehors.* Fermes.

ARLEQUIN *à part.*

Haime !

PIERROT *montrant au Docteur l'arbre qu'il porte.*

O ça , monsieur , le voici.

ARLEQUIN *à part.*

C'est de moi qu'il parle.

LE DOCTEUR.

Il faut ce soir même le dépêcher : faire un trou ici quelque part , & le mettre en terre.

ARLEQUIN.

Ah , haime !

LE DOCTEUR.

Chi piange qua ? Je n'y vois personne.

PIERROT *regardant en l'air.*

Ce sont les mânes plaintives de quelques-uns de ceux que vous avez envoyé en l'autre monde.

ARLEQUIN *tremblant.*

• Come farò ?

LE DOCTEUR *à part.*

Ne me parles point de morts , je crains les esprits.

ARLEQUIN.

Je m'avise d'une ruse. *Il bat sur une pierre à fusil pour faire du feu.*

PIERROT.

Ma foi , monsieur , je n'aime pas trop ces messieurs-là.

LE DOCTEUR *entendant les coups de la pierre à fusil.*

Qu'entens-je ? regardes de ce côté-là ?

PIERROT *apperçoit la figure du Docteur , & jette l'arbre à terre.*

Ah , monsieur ! ah , ah , ah , monsieur !

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

PIERROT.

Ah , monsieur ! ah , monsieur ! Vous êtes là , & ici.

ARLEQUIN *allume trois bougies , & les met l'une dans la bouche de la figure , & les deux autres aux deux yeux.*

LE DOCTEUR.

Es-tu devenu fou ? Là & ici ? As-tu perdu le sens ?

PIERROT.

Ah , monsieur ! plutôt à dieu que j'en fusse quitte pour perdre le sens ! Je ne perdrois pas grand'chose. Je vous jure que vous êtes là dans un coin. Tournez-vous pour voir.

LE DOCTEUR.

Vediamo un pocco : vediamo , balordo.

Ils apperçoivent la figure tout en feu. Arlequin la hausse & la baisse : & après bien des lazzi , le Docteur & Pierrot s'en vont tout épouvantés , & Arlequin se sauve d'un autre côté : ce qui finit le second acte.





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GERONTE.

COLOMBINE.

Oui, Geronte, il n'est rien de plus vrai que ce que vous a dit Arlequin.

GERONTE.

Que je te suis obligé, ma chere Colombine! & que je fais bon gré à Angelique, de me preferer à Cinthio & à Octave!

COLOMBINE.

Elle vous rend justice, ce sont deux extravagans.

GERONTE.

Oui, mais ils ont de la naissance; & les filles d'aujourd'hui...

COLOMBINE.

Vous connoissez mal Angelique. Elle n'est pas de ces bourgeois évaporées, qui s'imaginent d'être des filles de qualité, parce qu'elles en portent les habits; qui ne veulent voir à leur suite que des plumets, & des marquis: aujourd'hui leurs maitresses, demain leurs épouses, après demain leurs servantes. Elle se connoit, elle vous connoit,

noît,

noît , elle fait que vous l'aimez , elle vous aime ; vous avez du bien , elle en a ; vos conditions font égales , voilà ce qui fait les heureux mariages , s'il est vrai qu'il y en ait.

GERONTE.

Mais Eularia , la tante d'Angelique , n'a-t-elle pas donné sa parole au Docteur ?

COLOMBINE.

Oui , mais c'étoit en cas que vous ne vinssiez point. D'ailleurs le Docteur a été tellement effrayé de la peur qu'Arlequin lui a fait tantôt ici , qu'il est au lit malade , & ne songe plus à se marier.

GERONTE.

Que je suis heureux !

COLOMBINE.

Je vous ai dit l'impertinent marché de vos deux rivaux , & l'insolence de leurs valets. Je veux me venger des uns & des autres. Ma maitresse y consent , parce qu'elle est bien-aïse de s'en délivrer , & de les chasser de céans. Ils ne manqueront pas d'y venir ce soir même , maitres & valets. Je vous ai dit la pièce que je leur veux faire. Arlequin en est informé. Allez voir Angelique , & quand il sera temps , venez vous cacher dans ce cabinet de verdure.

GERONTE.

Je meurs d'impatience de la revoir. Cependant voilà , en attendant mieux , cinquante louis que je te donne. Adieu. *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

J'ai été si étourdie de sa libéralité , que je n'ai pas eu seulement l'esprit de le remercier. Vertuchou que je suis riche ! cinquante louis, & trente, tantôt ! c'est ce qui s'appelle un homme, cela ! Oh, vous n'avez qu'à vous y venir frotter , messieurs les damoiseaux , les fendans , les olibrius : pavillon bas , & bas , bas , devant Geronte. Vous n'êtes que des gueux auprès de notre lingot. Mais ne vois-je pas un de nos plumets ? Justement , auroit-il vu qu'on m'a donné cet argent ? me le viendrait-il emprunter ? Cachons-le bien. *Elle le cache dans son sein.*

S C E N E I I.

OCTAVE, COLOMBINE.

OCTAVE *à part.*

JE préviens Cinthio assurément. Voilà Colombine. Pour être introduit auprès de la maitresse, il faut cajoler la servante. *A Colombine.* Que fais-tu là , ma chere enfant ?

COLOMBINE *tirant vite sa main de son sein.*

Rien , monsieur.

OCTAVE.

Je voudrais bien qu'il me fut permis de mettre ma main d'où tu viens de tirer la tienne.

COLOMBINE *le repoussant.*

Je le croi. *A part.* Il a vu que j'y ai caché mes louis. OCTAVE.

Ah , qu'ils doivent être jolis ! Personne encore . . . Ils sont tout neufs , n'est - il pas vrai ? Voyons.

COLOMBINE.

Oh , tenez-vous donc , si vous voulez ? *A part.* Il parle assurément de mes louis.

OCTAVE.

Prêtes-les-moi pour un moment.

COLOMBINE.

Ne l'ai - je pas dit ? Dieu m'en garde , monsieur , de vous les prêter !

OCTAVE.

Fais - moi le plaisir , au moins , de me les laisser voir.

COLOMBINE.

Il n'y a rien à faire.

OCTAVE.

Que je les touche donc ?

COLOMBINE.

Encore moins.

OCTAVE.

Que crains-tu ? je ne te les emporterai pas.

COLOMBINE.

Je vous en empêcherois bien.

OCTAVE.

Je les aime à la folie.

COLOMBINE.

Je n'en doute pas.

OCTAVE.

Pour qui les garde tu ?

COLOMBINE.

Pour qui ? Pour moi , vraiment.

OCTAVE.

Pour toi toute seule ?

COLOMBINE.

Eh mais , je les donnerai à mon mari.

OCTAVE.

Qu'il sera heureux ce mari ! J'en fais bien qui n'en donneroient pas tant.

COLOMBINE.

Ne pensez pas rire. Il n'y a guères de servante qui en soit mieux fournie que moi. Je fais encore où en prendre d'autres si j'en avois affaire.

OCTAVE.

Oh , je n'en doute pas. Mais fais - moi donc parler à ta maitresse ?

COLOMBINE *à part.*

Voici ce que je cherche. *Haut.* Revenez dans un quart - d'heure ; entrez par cette porte , & cachez - vous dans ce cabinet , elle viendra seule dans ce jardin.

OCTAVE.

Tu me le promets ?

COLOMBINE.

Oui.

OCTAVE.

Si par hazard , Cinthio venoit ; qu'il ne lui parle pas avant moi , je t'en conjure.

COLOMBINE.

Vous lui parlerez le premier.

OCTAVE.

C'est assez. Adieu, je te donnerai un plein coffre de malines. *Il s'en va.*

SCENE III.

COLOMBINE, MEZZETIN

survenant.

COLOMBINE *sans appercevoir Mezzetin.*

ET moi je vous donnerai du fil à retordre vos pleines poches. En voilà déjà un averti, qui viendra donner dans mes panneaux en temps & lieu. Il ne me faut qu'avertir encore Cinthio, qui se rendra sans doute bien-tôt ici. *Appercevant Mezzetin.* Mais voici un de leurs coquins de valets. L'autre ne fera guères loin.

MEZZETIN.

La voilà. Comment ferai-je pour m'en faire aimer?

COLOMBINE *à part.*

Commençons par nous jouer des valets, puis nous jouerons les maîtres.

MEZZETIN *à part.*

Je ne fais si je dois pleurer ou rire. J'ai oui dire que les larmes touchent les femmes. Pleurons... hi, hi, hi, hi...

C O L O M B I N E.

Qu'as-tu , mon pauvre Mezzetin ?

M E Z Z E T I N *pleurant.*

C'est que je t'aime . . . hi , hi . . . Mon maître se marie aujourd'hui avec ta maîtresse , ho , ho , ho , & je voudrais me marier avec toi , hé , hé , hé . . .

C O L O M B I N E *d'un air tendre & badin.*

Oh , je n'aime pas les pleureurs.

M E Z Z E T I N *à part.*

Il faut donc rire. Ha , ha , ha , Colombine ! Je meurs d'amour pour toi , ha , ha , ha . . .

C O L O M B I N E.

Je n'aime pas non plus les rieurs.

M E Z Z E T I N.

Je ne fais donc pas comment faire pour te persuader que je t'aime.

C O L O M B I N E *continuant son air tendre & badin.*

Bon ! si tu m'aimois bien , tu me dirois . . . Colombine ceci , Colombine cela . . . mais tu es un petit cruel.

M E Z Z E T I N *à part.*

Elle m'aime ! Profitons-en. *A Colombine.*
Ma chere Colombine !

C O L O M B I N E *toujours du même air.*

Tu veux me tromper ?

M E Z Z E T I N.

Non , je te jure.

C O L O M B I N E *à part.*

Si fait bien moi. *Haut.* Tu m'épouseras , au moins ?

MEZZETIN.

Tout à l'heure, si tu veux.

COLOMBINE.

N'allons pas si vite. On pourroit nous surprendre ici; passe par cette porte, tu trouveras un petit escalier, il te menera dans ma chambre; va m'y attendre, & caches-toi dans une grosse manne vuide, qui est près du cabinet du Docteur. J'irai t'en faire sortir dès que ma maitresse sera à table. Vas, cours, dépêches-toi.

MEZZETIN.

Viens vite au moins, j'y vais.

COLOMBINE.

Tiens, voilà un passe-par-tout, pour ouvrir sans bruit les portes que tu trouveras fermées. Mets-le dans ta poche.

MEZZETIN.

Donnes, donne. Ah, que je suis heureux!

SCENE IV.

COLOMBINE, PASQUARIEL
survenant.

COLOMBINE *à part.*

PAs tant que tu crois. En voilà déjà un dans le piège, voici l'autre fort à propos.

PASQUARIEL *à part.*

Sò ch' il Padron ha *un rendez-vous* amoroso con Angelica. Colombina mi ama... Ma eccola appunto.

COLOMBINE *à part.*

Celui-ci ne me donnera pas tant de peine à tromper que l'autre ; c'est un fou qui croit que je l'aime.

PASQUARIEL.

Ah , cara Colombina ! ecco il tuo Pasquarello.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

Ah , mon pauvre garçon ! je me doutois bien que tu viendrois ici , je t'y attendois.

PASQUARIEL.

Tout de bon ?

COLOMBINE.

Tu es si bien fait , si joli !

PASQUARIEL.

Ah , ah !

COLOMBINE.

Mais je tremble dans ce jardin. Pour parler d'affaire en sûreté , vois-tu cette petite porte ? Tu trouveras-là un escalier , qui mène à un bouge , qui est auprès de ma chambre. Vas t'y cacher , & n'en fors point que tu ne m'entendes touffer trois fois comme cela. Hem , hem , hem.

PASQUARIEL.

Fort bien , mais trouverai-je ce bouge ?

COLOMBINE.

Et vas, vas, tu le sentiras de loin ; hâtes-toi.

PASQUARIEL.

J'y vais.

COLOMBINE.

A propos , si tu trouves la porte fermée , ouvre-là tout doucement avec ce passe-partout. Tiens , mets-le dans ta poche. Vas vite. Voici quelqu'un. *A part.* Bon , voilà mes deux drôles où je les voulois.

S C E N E V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien , Colombine , nos gens sont-ils venus ?

COLOMBINE.

Pasquariel & Mezzetin sont cachez là-haut. J'ai donné rendez-vous ici à Octave ; je ne suis en peine que de Cinthio.

ARLEQUIN.

Il est là qui vient , je l'ai trouvé en chemin.

COLOMBINE.

As-tu porté les habits que je t'ai dit ?

ARLEQUIN.

Ils sont-là dans cette sale , dont tu m'as donné la clef. Tiens la voilà.

COLOMBINE.

Je vais m'habiller , attends , toi , ici Cinthio. Il ne te connoît pas ?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Fais semblant d'être de ce logis, & donnez-lui rendez - vous ici dans un petit quart-d'heure , de la part d'Angelique ; dis - lui d'entrer par cette porte , & de se cacher dans ce cabinet , & quand il s'en fera allé , viens vite t'habiller.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire.

S C E N E VI.

ARLEQUIN, CINTHIO.

ARLEQUIN.

LE voici. Il vient pour parler à Angelique. J'ai oui dire que des gens qui demandent des rendez-vous , donnent volontiers de l'argent. Si je pouvois en passant lui attraper quelques pistoles , il n'y auroit pas grand mal à cela.

CINTHIO *à Arlequin.*

Hem , hem , chut.

ARLEQUIN *à part.*

Faisons-nous valoir pour l'obliger à...

Il fait semblant de compter de l'argent.

CINTHIO.

Hé , camarade ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point de camarade sans argent.

CINTHIO.

Hé mon brave , un mot , de grace ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ?

CINTHIO.

Es-tu de cette maison ?

ARLEQUIN.

Selon.

CINTHIO.

Le Docteur est-il ton maitre ?

ARLEQUIN.

Peut-être.

CINTHIO.

Quel bonheur de te rencontrer ! Il m'importe de savoir des choses , dont tu me rendras savant.

ARLEQUIN.

Suivant.

CINTHIO.

Tu es de bonne humeur , à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

Par foïs.

CINTHIO.

Oh , de grace , parles-moi franchement ?

ARLEQUIN.

Comment ?

CINTHIO.

Je cherche Angelique. Dis - moi , où
pourrai-je la trouver pour satisfaire à mes
transports ?

ARLEQUIN.

Dehors.

CINTHIO.

Et quand fera-t-elle de retour ?

ARLEQUIN.

Un jour.

CINTHIO.

Mais où l'aller trouver , s'il est besoin ?

ARLEQUIN.

Loin.

CINTHIO.

Parles-moi autrement , je te prie. Tu me
parois si joli garçon !

ARLEQUIN.

Bon !

CINTHIO.

Dis-moi quel homme est le Docteur ? le
peut-on favoir ?

ARLEQUIN.

Noir.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! d'abord il me répond par un mot
ou deux , à présent il ne me répond que par
monosyllabes. Je le défie d'abreger davan-
tage son stile. Tâchons pourtant d'en ap-
prendre quelque chose. *Haut.* Oh ça, foyons
bons amis, je t'aime, parle-moi serieusement.

Sais-tu si Angelique reviendra bien-tôt ?

ARLEQUIN *hausse les épaules en faisant signe qu'il n'en fait rien.*

CINTHIO.

Oh , oh , voici bien pis ! Est-ce que tu es tout à coup devenu muet ?

ARLEQUIN *fait signe de la tête qu'oui.*

CINTHIO.

N'y a-t-il pas moyen de te faire revenir la parole ?

ARLEQUIN *fait signe en comptant de l'argent.*

CINTHIO *fouillant dans sa poche.*

Volontiers. Dis-moi donc, Colombine est-elle ici ?

ARLEQUIN.

Si.

CINTHIO *sort les mains de ses poches sans rien tirer.* Fais-moi parler à elle ?

ARLEQUIN *demeure froid sans répondre.*

CINTHIO *en l'embrassant.*

Mon cher !

ARLEQUIN *plus froid.*

CINTHIO.

Dis, comment faut-il que je m'y prenne ?

ARLEQUIN *très-froid.*

CINTHIO.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Or.

CINTHIO.

Je vois bien que je ne m'en puis dédire.

Tiens , de par tous les diables , je n'ai que ces quatre pistoles , les voilà , & parles.

ARLEQUIN.

Monfieur , je fuis à Angelique , &.....
Il s'arrête tout court , voyant que Cinthio fouille dans fes poches.

CINTHIO.

Oh , il ne me reste pas un fol , n'attends plus rien. *Cinthio secoue fes poches.*

ARLEQUIN *n'entendant rien sonner dans les poches.* Je n'ai donc rien à dire.

CINTHIO.

Mais je n'ai plus rien. Regardes ?

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

CINTHIO.

Fouilles. Que ne souffre-t-on point pour les femmes ?

ARLEQUIN *après lui avoir volé à la hâte tout ce qu'il a trouvé dans ses poches.*

Vous n'avez qu'à vous en aller.

CINTHIO.

Maraut ! à la fin je perdrai patience.

ARLEQUIN.

Monfieur , à propos , j'ai ordre d'Angelique de vous dire que vous ne manquez pas de vous trouver ici dans un petit quart-d'heure. CINTHIO.

Se rendra-t-elle dans ce jardin ?

ARLEQUIN.

Oui , oui , allez-vous-en , entrez par cette

porte, & cachez-vous sous ce cabinet.

CINTHIO *à part.*

Dans un petit quart-d'heure? Oh, oh!
elle veut attendre qu'il soit nuit. Adieu.

ARLEQUIN.

Serviteur. Allons trouver Colombine.
Ah, la voici;

SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE déguisée en lieutenant, avec un habit d'officier sous le bras, qu'elle donne à Arlequin.

COLOMBINE.

HE' bien, as-tu donné rendez-vous à
Cinthio?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Fort bien. Habilles-toi donc vite de cet
autre habit.

ARLEQUIN *après s'être habillé.*

N'ai-je pas l'air d'un lieutenant?

COLOMBINE.

Oh ça, ce n'est pas assez d'en avoir l'ha-
bit, feras-tu faire le lieutenant de dra-
gons?

ARLEQUIN.

Oui-da, je jurerai, je boirai, je fume-

rai , je battrai mes gens , je payerai mes dettes à coups de canne.

COLOMBINE.

Ce n'est pas ceux-là qu'il faut imiter , je demande si tu sauras parler en homme de guerre ?

ARLEQUIN.

Oh qu'oui , tu verras. J'entens l'art militaire , j'ai servi le roi.

COLOMBINE.

Tu as servi le roi ?

ARLEQUIN.

Je le croi , vraiment ! & dans un vieux corps.

COLOMBINE.

Dans un vieux corps ?

ARLEQUIN.

Affurément , dans un vieux corps. J'ai été six ans archer de l'écuelle.

COLOMBINE *riant.*

Ah , ah , ah , archer de l'écuelle !

ARLEQUIN.

Il ne faut pas tant rire , c'est le plus vieux corps qui soit en France.

COLOMBINE.

As-tu du courage ?

ARLEQUIN.

Du courage ? *Sicuro.*

COLOMBINE.

Voyons un peu. *Elle déguaine.* Allons , l'épée à la main.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *fuyant.*

Attens , attens , attens.

COLOMBINE *le poursuivant.*

Tu fuis , lâche ? Il faut que je te donne mille coups d'épée au travers du corps.

ARLEQUIN *toujours fuyant.*

Haine ! haine !

COLOMBINE.

Ah , le poltron !

ARLEQUIN.

Enfermes cette épée , enfermes cette épée : elle éblouit , & je ne fais ce que je fais.

COLOMBINE.

Et ne vois-tu pas que ce que j'en fais n'est que pour rire ?

ARLEQUIN.

Crois-moi , il ne faut jamais badiner avec des armes , on ne fait pas ce qui peut arriver. Enfermes cette épée , te dis-je , ou je te rends ta lieutenance.

COLOMBINE.

Et bien , la voilà dans le fourreau. Ça , voyons si tu sauras faire le brave , comme moi ? Déguaines , & menaces-moi de l'épée.

ARLEQUIN *déguainant.*

Oui-da , tiens. Allons , l'épée à la main.

COLOMBINE.

Fort bien !

ARLEQUIN.

Tu fuis , lâche ?

Tome IV.

M

La Fille de bon sens.
COLOMBINE.

Et je ne fais pas.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? Allons , il faut que je te donne cent coups de plat d'épée au travers du corps. *Il prend l'épée des deux mains , & la leve sur sa tête, comme s'il vouloit fendre du bois.*

COLOMBINE *riant.*

Ah , ah , ah ! Des coups de plat d'épée au travers du corps ! Et comment veux-tu qu'elle entre du plat ?

ARLEQUIN.

Il est vrai , ma foi , elle a raison. Cette coquine-là fait à miracle tous ses exercices.

COLOMBINE.

Et puis , on ne tient point l'épée des deux mains.

ARLEQUIN.

C'est pour avoir plus de force.

COLOMBINE.

En voilà assez. Voici ma maitresse & Geronte.



S C E N E V I I I.

GERONTE , ANGELIQUE , ARLE-
QUIN , COLOMBINE.

ANGELIQUE.

O Ui , Geronte , ma tante consent à
notre mariage.

GERONTE.

Ah , charmante Angelique. . . Mais il y
a quelqu'un dans ce jardin.

ANGELIQUE.

On a de la peine à reconnoître les gens à
l'heure qu'il est.

COLOMBINE *se faisant connoître.*

C'est justement ce que je demande , pour
faire à Octave & à Cinthio , la pièce que
je vous ai dit.

GERONTE

Mais, ne risques-tu rien ?

COLOMBINE.

Bon ! ce sont deux poltrons ; & puis , n'ai-
je pas ici avec moi la fleur des braves ? *mon-*
trant Arlequin. Si vous voyez avec quelle
intrepidité il attaque une poche !

ARLEQUIN.

Oh , oh ! Y aura-t-il encore ici à fouiller ?

COLOMBINE.

Paix , voici quelqu'un. *A Geronte.* Ca-

M ij

chez-vous sous ce cabinet de verdure. *A Arlequin.* Toi , voilà ton poste , n'en bouges point que je ne t'appelle. Octave doit venir par cette porte , & se cacher de ce côté-là. Cinthio par celle-ci, & se cacher là. Plaçons-nous ici au milieu , afin qu'ils nous voyent en entrant.

S C E N E I X.

OCTAVE , ANGELIQUE , COLOMBINE.

OCTAVE *entre du côté droit , & se cache un peu.*

SI Colombine m'a dit vrai, je parlerai le premier à Angelique.

COLOMBINE.

En voilà déjà un. Paix.

OCTAVE.

Il faut avouer que cette pauvre fille m'aime bien. Quelle joye elle va avoir ! Aussi , sans faire le vain , il est peu d'hommes qui me ressemblent.

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Entendez-vous le fat d'Octave ?

OCTAVE.

Je croi la voir au fond du jardin. Approchons ; mais Cinthio est avec elle. Comment diable a-t-il fait pour être ici avant moi ? Si je l'allois interrompre je perdrois

les deux mille pistoles , & je dois garder l'accord que nous avons fait ensemble. Observons-le de loin sans faire de bruit.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous voyez bien que ce que je vous ai dit est vrai ?

ANGELIQUE.

L'impertinent personnage !

S C E N E X.

CINTHIO , ANGELIQUE , COLOMBINE , OCTAVE.

CINTHIO.

SI cet homme que j'ai trouvé tantôt ici ne m'a point trompé , je verrai le premier Angelique.

COLOMBINE.

Voici l'autre.

CINTHIO.

Cette petite bourgeoise aime les braves , à ce que je vois. Parbleu je l'en estime. Si ma passion dominante n'étoit la guerre , je croi que je serois assez fou pour l'aimer. Epousons-la toujours à bon compte.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous l'entendez bien ?

ANGELIQUE *bas.*

Quel insolent !

CINTHIO.

Il me semble que je la vois. Avançons. ...
 Mais Octave est avec elle ! Par la mort. . . .
 Mais, non, je dois garder le traité, il y va de
 deux mille pistoles. Observons-le d'ici sans
 les interrompre.

COLOMBINE *à part.*

Les voilà tous deux au filet.

OCTAVE.

Cinthio a beau faire, Angelique ne me
 peut oublier. En tout cas, deux mille pisto-
 les m'en consoleront.

CINTHIO.

Octave n'avancera rien, Angelique me
 craint. Au pis aller, je suis sur de deux
 mille pistoles.

COLOMBINE.

Oh, vous n'aurez, ma foi, que les écailles,
en embrassant Angelique ; mais vous ne tâte-
 rez pas de l'huître.

OCTAVE.

Oh, oh ! Cinthio l'embrasse, & elle ne
 s'en défend point ! *Colombine baise Angelique.*

CINTHIO.

Ah, ah ! Octave la baise, & elle le souffre !

OCTAVE.

J'en ai quelque pointe de jalousie, & je
 croi, dieu me le pardonne, que je l'aime
 dans ce moment.

CINTHIO.

Je ne fai ce que je sens : mais je voudrois
 être à la place d'Octave.

COLOMBINE.

Ils ont assez dansé , entrons dans le cabinet , & allons trouver Geronte. *Elles se tiennent embrassées , & entrent dans le cabinet où est Geronte.* OCTAVE.

Ils s'enferment:voici bien d'autres affaires.

CINTHIO.

Ils se cachent : la place est rendue.

OCTAVE.

Je croi que je suis assez fat , pour être ému de ce que je viens de voir?

CINTHIO.

Je n'aurois , parbleu , jamais cru , d'être sensible à cette aventure.

OCTAVE.

J'enrage tout de bon.

CINTHIO.

Je crève de dépit.

OCTAVE.

Approchons.

CINTHIO.

Il faut tout voir.

OCTAVE.

Hei ?

CINTHIO.

St ?

OCTAVE.

Qui est-ce?

CINTHIO.

Ah , Octave , vous voilà ! Hé , rentrez dans ce cabinet.

OCTAVE.

Hé, rentrez-y vous-même, puisque vous y étiez.

CINTHIO.

Moi? Hé, c'est vous qu'on y attend. Je ne vous ai pas interrompu au moins?

OCTAVE.

Ne me raillez point là-dessus. Je ne viens pas ici pour vous faire obstacle.

CINTHIO.

Hé, rentrez, vous dis-je. Je n'envie pas votre fortune; mais que notre marché tienne seulement.

OCTAVE.

Oh, parbleu, c'est trop me pousser, après la discrétion que j'ai eue de vous laisser avec Angelique tant que vous avez voulu.

CINTHIO.

Oh ventrebleu, finissons cette raillerie. Je me donne au diable, si j'ai bougé de ce coin, tandis que vous lui parliez.

OCTAVE.

Oh, dieu me damne, si j'ai bougé de celui-là, tandis que vous étiez avec elle.

CINTHIO.

La peste me tue, si c'étoit moi!

OCTAVE.

La peste me creve, si c'étoit moi!

CINTHIO.

Ah, ventre! vous verrez qu'un tiers nous aura fait la pièce, & que nous aurons bridé le mulet.

OCTAVE.

Il n'en faut pas douter.

CINTHIO.

Comment, par la têtebleu, je n'aurai ni la fille ni les deux mille pistoles?

OCTAVE.

Ma foi, nous ne tenons rien l'un ni l'autre.

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Par la sang ! il en coutera la vie à ce traître. Il est entré dans ce cabinet ; il faut que...

COLOMBINE *présentant un pistolet à Cinthio.*

Alte-là, ou je te casse la tête. A moi, la Montagne ? Crevecœur ? Roquetaillade ? Coupegorge ?

CINTHIO *effrayé & se retirant.*

Il y a ici quelque embuscade.

ARLEQUIN.

Marches à moi ? Demi tour à gauche. . . .
Compassez la mèche, & ne tirez pas. *En tremblant.*

OCTAVE.

Je ne vois qu'un homme, qui n'est pas trop assuré.

CINTHIO.

Faisons-lui peur. Par la mort !

ARLEQUIN *tremblant & reculant.*

Remettez-vous.

CINTHIO.

Donnons tête baissée, & point de quartier.

COLOMBINE *présentant encore son pistolet.*

Arrêtes-là , ou je te fais sauter la cervelle.

A moi donc , Roquetaillade ?

ARLEQUIN.

On fuit. . . . Reprenez vos armes.

OCTAVE *à Cinthio.*

Vous reculez ?

CINTHIO.

C'est que je vois-là un joli petit homme , il me fâche de le tuer. Sachons doucement qui c'est. *A Colombine.* Qui êtes-vous , monsieur , s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Comment , par la mort , qui je suis ? *A un capitaine de dragons ?*

CINTHIO *à Octave.*

Retirons-nous.

OCTAVE *à Colombine.*

Vous êtes , monsieur , capitaine de dragons ?

COLOMBINE.

Oui , morbleu , je le suis , & voilà mon lieutenant. *Elle montre Arlequin.*

ARLEQUIN.

Oui son lieutenant , & son sergent aussi , ventrebleu.

CINTHIO.

Mais , monsieur , peut-on vous demander ce que vous faisiez ici auprès d'Angelique ?

COLOMBINE.

Ce que j'y faisois , ventrebleu ? Apprenez que je suis son frere.

OCTAVE.

Son frere ? Et ce monsieur-là ?

ARLEQUIN.

Moi . . . je suis son bâtard.

CINTHIO.

Son bâtard ?

ARLEQUIN.

Oui , à la mode de Bretagne , c'est-à-dire son neveu.

OCTAVE à *Cinthio*.

Il n'y a rien de perdu , nous pourrions encore l'épouser l'un ou l'autre.

COLOMBINE.

Allez , ventrebleu , il n'y a rien à faire ici pour vous. Je l'ai promise à Geronte , il est avec elle dans ce cabinet. Retirez-vous ; ou par la mort . . .

CINTHIO.

Oh , si cela est , monsieur , nous sommes prêts de nous retirer.

ARLEQUIN.

Oui , retirez-vous , cela est assurément. Qui le peut mieux savoir qu'elle ? c'est Colombine , & moi je suis Arlequin. Retirez-vous , vous dis-je ?

COLOMBINE.

Ah , l'imbecille !

OCTAVE.

En effet , c'est Colombine.

CINTHIO.

Enlevons Angelique , & promptement.

COLOMBINE.

Au secours , au secours ! *A Angelique.*
Fuyez , madame.

GERONTE *à Octave & à Cinthio.*

Qu'est-ceci , messieurs ? prétendez-vous
enlever une damoiselle qui m'est promise ?

ARLEQUIN.

Au secours , au secours !

OCTAVE.

Bon , promise !

COLOMBINE.

Tout est perdu , au secours !

S C E N E X I.

*DEUX LAQUAIS sortant effrayés & cour-
rans d'un côté & d'autre : & les acteurs de la
scene precedente.*

UN LAQUAIS.

AU voleur , au voleur , au voleur ! Cours,
toi , chez le commissaire qui loge ici à
la porte , & fais venir le guet. Au voleur ,
au voleur !

CINTHIO *à Octave.*

Voici un corps de reserve qui vient fon-
dre sur nous. Sauve qui peut.

UN LAQUAIS *en sortant à l'autre
laquais.*

Prends bien garde toi , qu'ils ne sortent.

L'AUTRE LAQUAIS.

Je les ai enfermés. Au voleur , au voleur !
au commissaire , au guet , au guet!

COLOMBINE.

Je conçois l'allarme. Les valets ont fait
peur aux maitres , & nous en sommes déli-
vrés. Par ma foi , nous l'avons échapé belle,
par la bêtise de ce balourd. Nous sommes
plus heureux que sages , profitons de l'aven-
ture , & achevons de jouer les valets. *Elle*
rentre.

UN LAQUAIS *derriere le théâtre.*

Monsieur le commissaire , au guet , au
guet , monsieur le commissaire.

COLOMBINE *derriere le théâtre , contre-*
faisant le commissaire.

Où est-ce , où faut-il aller ?

UN AUTRE LAQUAIS *qui est sur le*
théâtre.

Ici , monsieur le commissaire , chez mon-
sieur le docteur Balouard.



SCENE DERNIERE.

COLOMBINE en commissaire. ARLEQUIN en capitaine du guet. MEZZETIN, PASQUARIEL. Plusieurs soldats du guet.

COLOMBINE.

Q U'est-ceci ?

UN LAQUAIS.

... Monsieur , il y a là-haut deux voleurs. L'un étoit caché dans une malle , & l'autre reverence parler dans les. . . .

COLOMBINE.

Il suffit. A-t-on averti le guet ?

UN AUTRE LAQUAIS.

Le voici , monsieur. Ici le guet paroît.

COLOMBINE aux soldats du guet.

Où est votre lieutenant ?

UN SOLDAT du guet.

Monsieur , il est au corps de reserve.

COLOMBINE.

Faites-le venir.

UN AUTRE SOLDAT du guet.

Le voici , monsieur.

Ici Arlequin paroît tout tremblant , habillé en lieutenant du guet. Pasquariel & Mezzetin sautent tous deux par une fenêtre , les soldats les poursuivent. Arlequin fuit en criant : Ne ti-

rez point , je suis mort , je suis mort , je suis mort , ne tirez point ; & après plusieurs lazzi de cette nature , on les prend. Arlequin les voyant arrêtés fait le brave , jure , tempête , & s'évente avec son chapeau , comme un homme qui est fatigué & qui a chaud.

C O L O M B I N E.

Qu'on m'apporte un siège. - On apporte un siège , Arlequin s'y assied , & voyant que Mezzetin & Pasquariel font mine de vouloir s'échapper , il se leve , & crie : Tenez-les bien , tenez-les bien. Pendant qu'il est levé , Colombine s'assied sur le siège , & dit : Un autre siège pour monsieur le capitaine. On l'apporte , Arlequin s'y assied à côté de Colombine. Mezzetin & Pasquariel sont aux deux côtés du théâtre , tenus par deux soldats. Arlequin & Colombine sont au milieu , ayant entr'eux , deux le greffier , & les laquais sont au fond , derrière Arlequin & Colombine.

C O L O M B I N E.

Orfus , monsieur le capitaine , observons bien l'ordre judiciaire ; & attendu que personne ne nous offre de l'argent pour arrêter le cours de la justice , commençons notre procédure.

A R L E Q U I N.

C'est entendre le fin du métier. Oh ça , le tout bien & duement examiné , je conclus à la potence.

C O L O M B I N E.

Attendez , faisons les choses juridiquement , & procedons à leur audition. Vous , greffier , écrivez.

ARLEQUIN *adressant la voix derriere lui.*

Et vous à me servir employés tant de fois , ministres de mon art , partez , courez , volez , allez atteler la charette.

C O L O M B I N E.

N'allons pas si vite , & gardons les formalités.

ARLEQUIN *parlant aux mêmes.*

Hé bien , allez cependant donner l'a-voine au cheval , & graisser les roues.

MEZZETIN *se mettant à genoux & pleurant.*

Monsieur le commissaire , je ne suis pas un voleur.

PASQUARIEL *faisant la même chose.*

Ni moi non plus , monsieur le commissaire.

A R L E Q U I N.

Vous avez menti , marauts , avec toute la compagnie , sauf le respect que je lui dois.

C O L O M B I N E.

Nous allons voir. *A Mezzetin.* Comment vous appelez-vous , & où est votre domicile ?

MEZZETIN *à genoux.*

Monsieur , je m'appelle Mezzetin Gibetti , & je demeure à la grève.

C O L O M B I N E.

Ecrivez , greffier. *A Pasquariel.* Et vous ?

P A S Q U A R I E L

PASQUARIEL à genoux.

Monsieur, je m'appelle Pasquariel de la filoutiere, & je demeure à l'échelle du temple.

ARLEQUIN.

Gibetti ! la grève ! la filoutiere ! l'échelle du temple ! Il y en a plus qu'il n'en faut , & voilà des noms pendables s'il en fut jamais.

COLOMBINE gravement.

Non pas pendables , mais applicables à la question. Passons aux témoins.

UN LAQUAIS.

Monsieur , j'ai trouvé celui-là caché dans une malle , auprès du cabinet du Docteur.

UN AUTRE LAQUAIS.

Et moi , celui-ci caché de l'autre côté du cabinet , dans un lieu , que reverence parler , je n'ose nommer.

ARLEQUIN.

Voilà des indices qui sentent mauvais.

COLOMBINE.

Il suffit. Aux laquais. Retirez - vous. *A Mezzetin & à Pasquariel.* Qu'avez-vous à répondre ?

MEZZETIN.

Monsieur , une servante qu'on appelle Colombine , une friponne qui vous ressemble, m'y a donné rendez-vous pour l'épouser.

PASQUARIEL.

Et à moi aussi , monsieur , pour l'épouser.

COLOMBINE.

Comment, tous deux ? Ecrivez, greffier, Polygamie.

LE GREFFIER.

Po. . . . ly. . . . ga. . . . mi. . . . e.

MEZZETIN.

Non , monsieur , non , nous avons joué
à croix & à pile , à qui l'épouserait.

PASQUARIEL.

Oui , monsieur , & j'avois gagné.

MEZZETIN.

C'étoit moi , monsieur.

ARLEQUIN.

Cela est faux , ils n'avoient gagné ni l'un
ni l'autre.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Tais-toi. *Haut.* Qu'on les fouille , pour
voir s'ils n'ont rien volé.

ARLEQUIN *aux soldats qui se mettent en
devoir de le fouiller.*

Attendez. Diable ! ceci me regarde. C'est
le point le plus important , & le plus essen-
tiel de la procédure. . . Oh ça donc , fouil-
lons. *Aux soldats.* Tenez-lui bien les mains.
A Pasquariel. Tournez la tête , tournez la
tête , te dis-je ? Tu ne veux pas ? Attens , at-
tens ? *Il lui bande les yeux avec un mouchoir , &
le vole. Il trouve à Mezzetin & à Pasquariel
les passe-par-tout que Colombine leur avoit don-
nés. Il y trouve aussi des sifflets , ce qui lui fait
dire : Ah , les voleurs ! Des sifflets ! il n'y a
que les voleurs , & les siffleurs de comédie
qui en portent. Il tire plusieurs autres babioles
sur lesquelles il dit plusieurs autres choses plai-*

santes. Il trouve dans la poche de Pasquariel un fer à arracher les dents , & il dit : Ah , le filou ! voilà pour crocheter les portes.

PASQUARIEL.

Non , monsieur , c'est un davié pour arracher les dents. J'ai été opérateur. *Arlequin leur trouve encore quantité de petits morceaux de fromage , de saucisson de Boulogne , de pain , de tabac , & autres choses , que le greffier écrit toujours , à mesure qu'on les tire de leurs poches.*

COLOMBINE.

C'est assez , monsieur le capitaine , reprenez votre place. Greffier , avez-vous inventorié ces effets ?

LE GREFFIER.

Or , écoutez-en la lecture , pour voir , monsieur , si j'ai obmis quelque article. Plus , dans la poche de l'un desdits voleurs a été trouvé , au grand scandale du public , un mouchoir à moucher , un sifflet à siffler , des cartes à jouer , une pipe à fumer ; un petit chat miolant , âgé , comme a dit , de quinze jours , & finalement un passe-partout , autrement dit fausse-clef.

ITEM. Dans la poche de l'autre-dit voleur , a été trouvé , au détriment des bonnes mœurs , des gands , moyenne valeur , une boîte à tabac de fer blanc , une tranche de jambon de contrebande , fer à arracher les dents sans faire douleur ni mal : & finalement , comme de l'autre part , un passe-par-

tout , autrement dit fausse-clef; & plus n'ont dit avoir , mais icelui être le fond du sac. Pour le tout, circonstances & dépendances, être rendu à leur hoirs , après la pendaison d'iceux , s'il y échoit. Hors l'argent monnoyé , joint à quelqu'autres brimborions de fromage , pain , saucisson & autres , lequel au lieu de moi greffier , a été compté , nombre , retiré & empoché par venerable homme Aldobrandin de la Rapiniere , dont content & satisfait, promet n'en faire jamais restitution , en foi de quoi me suis signé .

GRIPPEMINOS.

ARLEQUIN.

Cela est dressé en bons termes.

COLOMBINE.

Par cette information , il appert qu'ils ont été surpris en flagrant délit , à heure indue , auprès du cabinet du Docteur , avec des fausses clefs.

ARLEQUIN.

Non seulement avec des fausses clefs ; mais aussi avec du fromage & du jambon , c'est-à-dire , qu'ils s'étoient pourvus de munition de guerre & de bouche , & qu'ils avoient assiégé le cabinet dans les formes.

COLOMBINE.

Bien relevé, je les condamne à être pendus.

Ici Mezzetin & Pasquariel tout effrayés ne savent que dire , & font plusieurs postures de gens fort affligés.

ARLEQUIN.

Cen'est pas assez. Le crime est grave, & je suis d'avis qu'après qu'on les aura pendus, on les envoie aux galeres, pour leur apprendre à vivre.

MEZZETIN.

Monfieur le commiffaire, fauvez-moi la vie.

PASQUARIEL.

Monfieur le capitaine, je vous crie merci.

MEZZETIN.

Je vous enseignerai dans votre quartier plus de vingt-ménages qui ne vous ont point encore payé la contribution.

PASQUARIEL.

Je vous traiterai, vous & vos gens, des coups que vous recevez en allant de nuit. J'ai un baume merveilleux pour cela.

COLOMBINE.

Ils me font pitié! J'ai le cœur naturellement tendre. Il suffira pour l'exemple, d'en faire pendre un, l'autre sera fustigé. Mais lequel choisirons-nous? Faisons-les tirer au sort.

ARLEQUIN.

Hé, oui, oui, cela sera plaifant.

COLOMBINE.

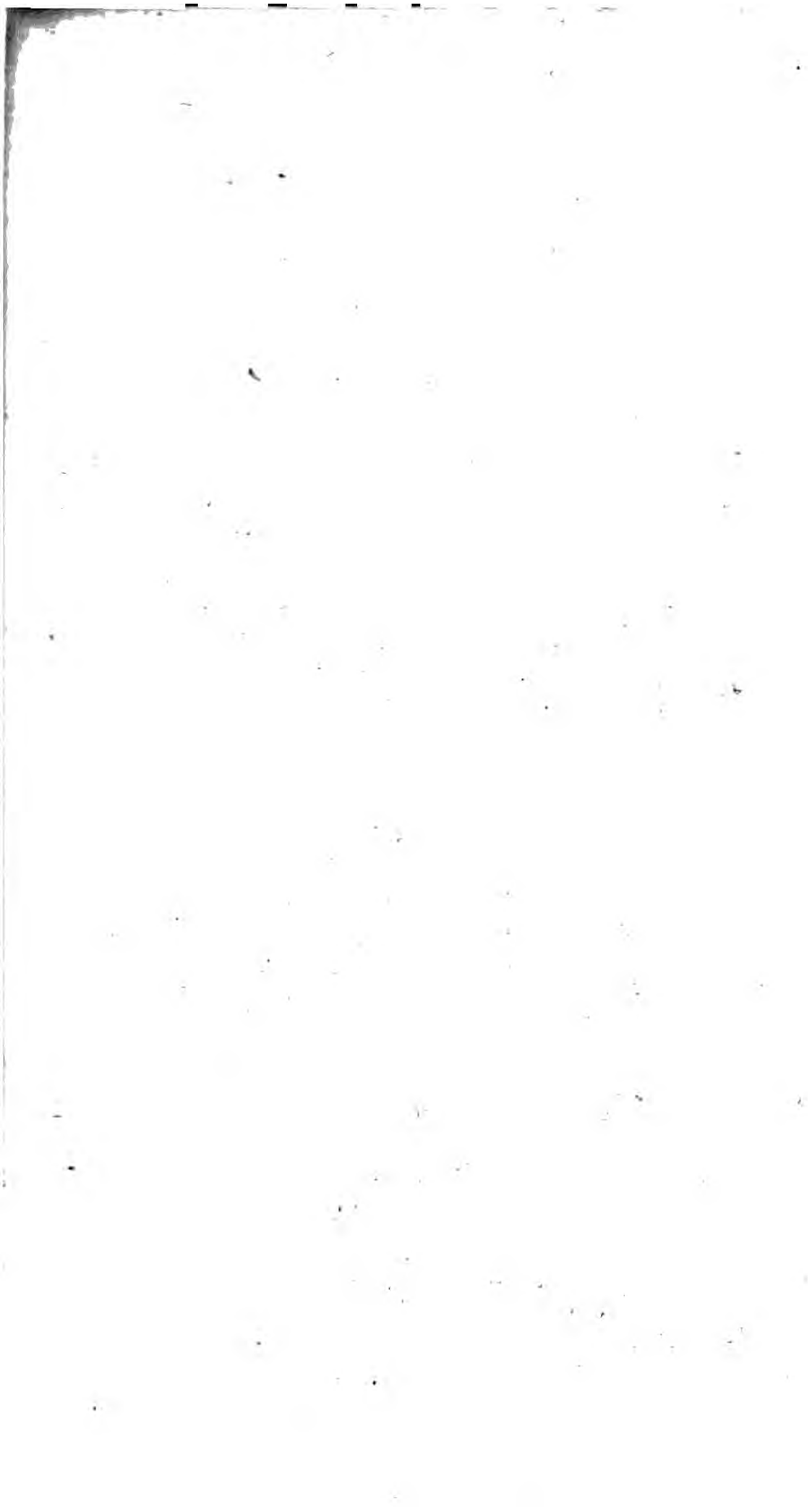
Allons, voilà des cartes, jouez au roi de cœur à qui sera pendu. Ici *Arlequin* prend les cartes, les mêle, fait couper le commiffaire; le sort tombe sur *Pasquariel* pour être

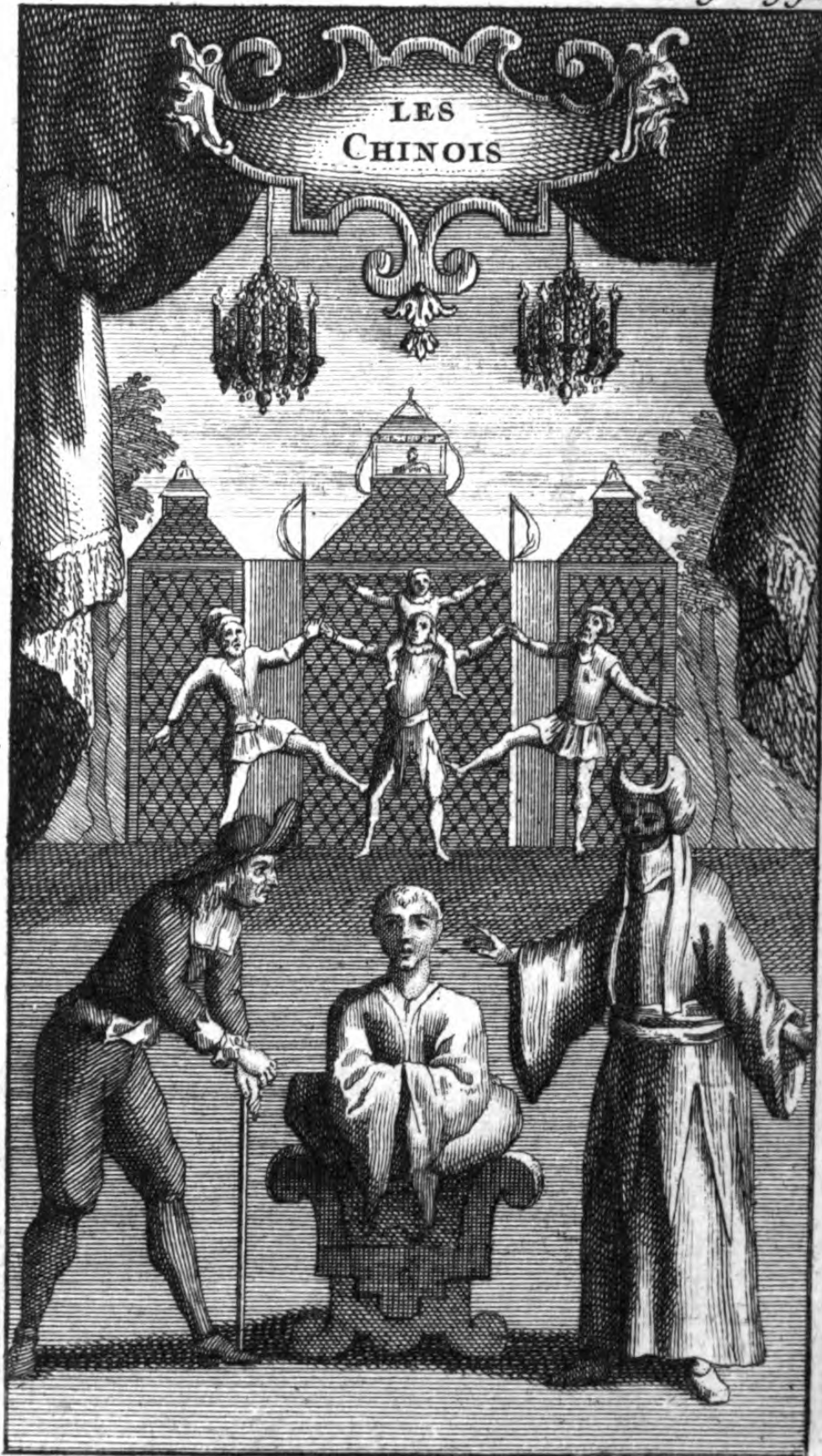
pendu , il se lamente , & Colombine dit : Il est trop tard pour faire l'exécution ; oh ça , coquins , je suis Colombine , & voici Arlequin. Vous aviez joué à croix & à pile , à qui m'épouserait , je vous ai fait jouer au roi de cœur , à qui seroit pendu , & je me marie avec Arlequin. Cinthio & Octave semoccoient de ma maitresse , elle s'est moquée d'eux. *Aux Soldats.* Laissez ces mauts en liberté , & qu'ils aillent porter à leurs maitres les nouvelles des noces d'Angelique & de Geronte.

A R L E Q U I N *au parterre.*

Vous , si vous avez des filles à marier , envoyez-les à notre école.







LES
CHINOIS.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Mise au Théâtre par messieurs Regnard & du F***, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le treize de Décembre 1692.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

APOLLON Colombine.
THALIE Arlequin.
UNE PETITE FILLE Pierrot.
UN AUTEUR Mezzetin.
UN COMEDIEN Pasquariel.
UNE MUSE.

ACTEURS DE LA PIÈCE.

ROQUILLARD gentil-homme campagnard.
ISABELLE fille de Roquillard.
COLOMBINE suivante d'Isabelle.
MARINETTE servante de Roquillard.
PIERROT valet de Roquillard.
OCTAVE comédien Italien, amant d'Isabelle.
ARLEQUIN, MEZZETIN, valets d'Octave.
PASQUARIEL tapissier.
UN CHASSEUR, UN COLONEL, UN DOCTEUR Chinois, UN COMEDIEN François, Arlequin.

La Scène est à la campagne dans le château de Roquillard.



L E S
C H I N O I S.



P R O L O G U E.

Le théâtre représente le mont Parnasse , avec Apollon & les muses du mont. Sur le sommet paroît un âne ailé , représentant Pegase. On entend un concert ridicule de plusieurs instrumens comiques , qui est interrompu par l'âne qui se met à braire.

S C E N E I.

A P O L L O N , T H A L I E.

A P O L L O N.



Ui rend donc Pegase si hargneux ?
Apparemment , mademoiselle
Thalie , que vous avez oublié de
lui donner son avoine aujourd'hui ?

THALIE.

Vous souvenez-vous pas que ce n'est plus moi qui le pansé ? Vous en avez donné la charge aux auteurs ; & depuis ce temps aussi , le pauvre animal . . . hélas . . . les os lui percent la peau.

APOLLON.

C'est sa faute. Pourquoi se laisse-t-il monter par le premier venu ?

THALIE.

Il est vrai que c'est la monture banale de tous les regratiers du Parnasse : il n'y a pas jusqu'aux femmes qui le font trotter en vers Alexandrins , & je ne sais pas quel diable de train elles le font aller , mais il ne revient jamais à l'écurie qu'il ne soit crevé de coups d'éperon.

APOLLON.

Puisqu'on a mis Pegase sur le pied d'un cheval de louage , c'est aux auteurs qui le louent à le nourrir.

THALIE.

Et comment voulez - vous que les auteurs nourrissent un cheval ? les pauvres diables ont bien de la peine à se nourrir eux-mêmes. Voyez-vous : dans le temps où nous sommes , on n'engraisse guères à mâcher du laurier.

APOLLON.

Ils m'ont promis qu'ils ne feroient plus

que de bonnes pièces : il faut espérer qu'ils feront plus gras cet hyver.

THALIE.

Il est vrai que les auteurs & les comédiens font du naturel des beccasses , qui n'engraissent point que le froid ne leur ait donné sur la queue. Franchement , ces messieurs-là nous barbouillent terriblement dans le monde : car le public croit que c'est vous & moi qui leur inspérons toutes les sottises qu'ils mettent sur le théâtre.

APOLLON.

Le public a tort. . . . Mais à propos de sottises , qu'est-ce qu'une certaine pièce que les comédiens Italiens ont affichée , *la Comédie des comédiens Chinois* ? Cette troupe-là est toujours magnifique en titres.

THALIE.

C'est pour l'ordinaire le plus beau de leurs pièces , & à vous parler franchement , je croi que celle-ci ne sera pas meilleure que les autres. Ce n'est pas que si on se donne la patience de l'écouter jusqu'à la fin , ce qui est assez rare , on pourra peut-être s'y divertir.

APOLLON.

Apparemment que le dernier acte est le meilleur de tous ?

THALIE.

Je ne croi pas pour cela qu'il soit bon ; il peut être meilleur que les autres , & ne rien

valoir du tout. Mais comme les comediens s'y disent un peu leurs veritez , & se donnent par-ci , par-là quelque petit coup d'étrille , il pourra être du goût du public , qui mord à la grape quand il entend dauber un comedien.

A P O L L O N.

Il est naturel de se réjouir des coups de dent que reçoivent ceux qui nous ont mordus , & je suis bien aise que les comediens commencent à se rendre justice , & à tourner contre eux-mêmes les traits dont ils ont piqué les autres : car enfin , il n'y a point de profession qui ait échapé à leur satyre ; procureurs , medecins , magistrats. . . .

T H A L I E.

Vraiment , ils ont bien fait pis : ils n'ont pas même respecté les empereurs romains , ni les maitres à danser.



S C E N E I I.

UNE MUSE, PIERROT en petite fille,
APOLLON, THALIE.

UNE MUSE.

IL y a une petite fille , qui demande à parler à Apollon.

PIERROT.

N'est-ce pas vous , monsieur , qui êtes le seigneur de ce village-là , & qui vous appelez Apollon ?

APOLLON.

Oui , belle mignonne. Qu'y a-t-il pour votre service ?

THALIE.

Voilà un tendron qui ne seroit pas mauvais pour remeubler le Parnasse , à la place de quelque muse surannée.

PIERROT.

Je me suis échapée de chez nous pour vous faire une priere. J'aime la comedie italienne à la folie , & ma bonne maman ne veut pas m'y mener.

THALIE.

C'est une folle. Il faut y aller sans elle : vous ne serez pas la premiere.

A P O L L O N.

Votre mere a tort , ma belle enfant , de vous priver du plaisir le plus agréable & le plus innocent qu'il y ait aujourd'hui.

T H A L I E.

Affurément ; si j'étois mere , j'aimerois mieux que ma fille allât tout un hyver à la comedie , qu'une fois au bois de Boulogne pendant la féve du mois de May.

P I E R R O T.

Oh , monsieur , je ne suis pas encore assez grande pour aller au bois de Boulogne , je ne vais encore que sur le rampart.

A P O L L O N.

La comedie forme l'esprit , élève le cœur , annoblit les sentimens , c'est le miroir de la vie humaine , qui fait voir le vice dans toute son horreur , & represente la vertu avec tout son éclat. Le théâtre est l'école de la politesse , le rendez-vous des beaux esprits , le pied-d'estal des gens de qualité. Une petite doze de comedie prise à propos , rend l'esprit des dames plus enjoué , le cœur plus tendre , l'œil plus vif , & les manieres plus engageantes , & c'est le lieu où le beau sexe brille avec le plus d'éclat.

P I E R R O T.

Je prétens bien y briller comme un autre , quand je serai grande.

A P O L L O N.

Mais quelle raison votre mere a-t-elle

pour ne vous pas mener aux Italiens ?

PIERROT.

Elle dit qu'il y a quelquefois des paroles un peu libres ; mais ce qui me fait endéver , c'est qu'elle ne laisse pas d'y aller tous les jours.

THALIE.

Il y a tout plein de meres de ce naturel-la ; ce sont des affamées qui n'en veulent que pour elles.

APOLLON.

Je ne fai pas quels peuvent être ces mots libertins qui effarouchent tant la maman : pour moi , je n'y vois que des mots tout pleins de sel , qui à la verité sont quelquefois à double entente : mais toutes les plus belles pensées du monde ont deux faces , tant pis pour ceux qui ne les prennent que du mauvais côté ; c'est une vraie marque de leur esprit corrompu & vicieux. Mais ne vous en a-t-elle pas dit quelques-uns de ces vilains mots-là ?

PIERROT.

Oh dame , elle ne les dit devant moi qu'à bâtons rompus. Elle parle seulement que les Italiens sont des drôles qui nomment toutes les choses par leurs noms. Par exemple , elle dit qu'ils appellent un homme marié. . . . d'un certain mot que je n'oserois dire.

THALIE.

Cocu, peut-être ?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

APOLLON.

Et votre mere se scandalise de ce mot-là ?

PIERROT.

Affurément : oh , dame , c'est qu'elle dit que c'est une injure , qui regarde autant mon papa que les autres.

THALIE.

C'est que votre mere ne fait pas sa langue. Dans le nouveau dictionnaire imprimé à Paris , ces mots-là sont synonymes : cocu marié , marié cocu ; cela s'appelle jus verd , verd jus.

PIERROT.

Pour moi , je n'entens point de mal là-dessous ; mais quoiqu'il en soit , je vous prie , monsieur Apollon , vous qui êtes le maitre des comediens , de leur dire qu'ils ne mettent plus de ces vilains mots-là , afin que les filles y puissent aller , & que ma mere n'ait plus de prétexte de me laisser au logis , tandis qu'elle va à la comédie. Ecoutez , c'est l'interêt des comediens , que nous allions à leurs pièces : ce sont de jolies filles comme moi , qui font venir les garçons à la comédie.

THALIE.

Oh , pour cela , mademoiselle a raison. Une femelle dans une loge , attire les mâles

mâles de bien loin : c'est l'appas dans la soufficiere.

A P O L L O N.

Je vous assure , la belle , que désormais les meres seront contentes , & que je vais de ce pas , vous mener avec moi chez les Italiens , où j'assemblerai les comediens , & je leur ordonnerai de rayer de leur comedie tous les mots trop éveillés , & notamment tous les cocus qu'il y aura.

T H A L I E.

Ne vous avisez pas de cela , monsieur. Si les comediens rayoient de leur comedie tous les cocus , ils balafreroient peut-être le pere de mademoiselle , & pour lors ils auroient sur le dos deux personnes au lieu d'une.

P I E R R O T.

Ah , que vous me faites de plaisir ! L'hôtel de Bourgogne va regorger de monde , & je vais annoncer ce changement-là à ma mere , & à toutes les femmes & les filles du quartier.

T H A L I E.

Donnez-vous-en bien de garde. Pour une femme qui aime la réforme , il y en a mille qui ne la sauroient souffrir : & au lieu de faire venir du monde , vous desachalandez le théâtre.

 S C E N E I I I.

UN COMEDIEN à moitié habillé , &
UN AUTEUR qui le tire par la main. Les ac-
teurs de la scene précédente.

L'AUTEUR.

Non , monsieur , vous ne jouerez pas
ma pièce aujourd'hui , & je vais vous
la faire défendre par la muse de la comédie.

LE COMEDIEN.

Il n'y a muse qui tienne. La dépense est
faite , l'argent reçu à la porte , il faut sauter
le bâton. *Il s'en va.*

L'AUTEUR *aux genoux de Thalie.*

Ah , mademoiselle Thalie , miséricorde !
Ils veulent représenter aujourd'hui ma co-
médie malgré moi , & j'ai vu entrer plus de
cent personnes dans le parterre , qui la
trouvent déjà mauvaise.

THALIE.

Cent personnes ! Pourvu que le reste la
trouve bonne , les rieurs seront encore
de votre côté.

L'AUTEUR.

Je ne demande que huitaine pour tout
délai.

THALIE.

Mais dans huit jours , croyez-vous en être
quitte à meilleur marché ?

L'AUTEUR.

Affurément : j'attens des amis de la campagne , qui m'ont promis de rire , même aux plus foibles endroits.

THALIE.

A vous entendre parler , monsieur l'Auteur , je parierois que votre pièce ne vaut pas grand-chose ?

L'AUTEUR.

Hélas ! j'ai toujours cru jusqu'à présent que c'étoit la meilleure comédie du monde : mais depuis que les chandelles sont allumées , j'y vois mille défauts que je n'y avois pas remarqués. Ah , ah ! je n'en puis plus , le cœur me manque.

THALIE.

Allons , allons , courage , ferrez-vous le nez , & avallez la médecine.

L'AUTEUR.

Ma comédie n'est pas même achevée , il n'y a que quatre actes de faits.

THALIE.

Pourvu qu'il n'y ait que ce défaut-là , vous n'êtes pas à plaindre. C'est moi qui fais les loix de la comédie , & j'ordonne que ce prologue-ci passera pour un acte.

L'AUTEUR *s'évanouissant dans les bras de Thalie.*

Ah , maudite comédie , tu seras cause de ma mort !

THALIE *au parterre.*

Messieurs , vous voyez bien que ce poëte-ci n'a pas besoin de fort hyver. Si vous le carillonnez , selon votre bonne & louable coutume , je vous le garantis défunt dans un quart-d'heure ; c'est à vous de voir si vous voulez charger votre conscience d'un poëticide.



A C T E I.

S C E N E I.

Le théâtre represente une salle assez bien meublée.

ROQUILLARD , PIERROT.

ROQUILLARD.

Certes , nul huissier , tant à verge qu'à cheval , n'oseroit avoir regardé la porte de ce mien château. Il fut de tout temps le cimetièrre des sergens. Feu mon trifayeul Mathieu Roquillard , d'un seul coup d'arquebuse , a mis bas cinq recors & deux procureurs fiscaux.

PIERROT.

Diantre ! tout le pays lui eut bien de l'obligation : car un de ces animaux-là fait

plus de dégât dans une province , que douze bêtes puantes dans une garenne. Mais que veut dire toute cette belle architecture ? Cela fleure diablement la nôce. Au moins ne vous avisez pas de faire cette sottise-là ?

R O Q U I L L A R D.

Et la raison ?

P I E R R O T.

C'est que le mariage ne sied point à une carcasse décharnée comme la vôtre , & tout franc , vous êtes trop vieux pour faire fouche.

R O Q U I L L A R D.

Sais-tu bien que dans la famille des Roquillards , les mâles n'entrent en vigueur que vers les soixante & dix ans ? Quand mon pere me fabriqua , il en avoit septante & quatre , & ma mere octante & huit.

P I E R R O T.

On voit bien , monsieur , que vous avez été engendré de deux vieilles rosses , vous avez des salieres sur les yeux à y fourer le poing.

R O Q U I L L A R D.

Tais-toi. J'ai autre chose en tête que de répondre à tes sottises. C'est ma fille Isabelle que je veux marier aujourd'hui.

P I E R R O T.

Oh , pour ce mariage-là , j'y baille mon autorité : & le plutôt c'est le meilleur. Il ne faut pas garder une fille passé quinze ans : il

y a trop de déchet , & cette monnoye-là est diantrement sujette au décri.

ROQUILLARD.

Tu vois aussi que je mets les fers au feu. J'attens journellement un gentilhomme de campagne , un docteur , un major , & un comédien François , tous partis fortables pour ma fille , selon qu'il m'a été raconté ; car je ne les ai point encore vus.

PIERROT.

Pensez , monsieur , que vous ne lui baillez pas tous les quatre à la fois ? C'est trop pour un enfant.

ROQUILLARD.

Outre ce , Isabelle a quelque bon vouloir , pour un quidam , nommé Octave , comédien italien de sa vacation.

PIERROT.

Fi , monsieur ! ne donnez point votre fille à cette nation-là : avec eux les mariages ne tiennent point , on dit qu'ils en font de nouveaux à chaque comédie qu'ils jouent.

ROQUILLARD.

Ce néanmoins , je me sens de la propension pour le jeune homme , & dès mon premier âge , j'ai pourchassé l'accointance des messieurs du théâtre , pour ce qu'ils sont volontiers courtois & joviaux.

PIERROT.

Si vous m'aviez averti seulement huit jours plutôt , que vous vouliez vous défaire

d'Isabelle , je m'en ferois accommodé avec vous : mais j'ai commencé une fille d'un autre côté.

ROQUILLARD.

Comment donc ?

PIERROT.

Oui , monsieur , c'est une fille qui a plus de vingt mille écus , & je suis déjà à moitié marié.

ROQUILLARD.

Est-il possible ?

PIERROT.

Très - assurément. Tenez , monsieur , pour faire un mariage tout entier , il faut en premier lieu que le garçon le veuille ; en second lieu que la fille y consente : or je suis le garçon , j'ai déjà baillé mon consentement ; ainsi vous voyez que c'est un mariage à moitié fait.

ROQUILLARD.

Certes , voilà une affaire bien avancée ! Mais vas-t - en dire à ma fille qu'elle se prépare de son côté. *Il s'en va.*

PIERROT.

Il n'y a que faire de l'avertir ; une fille est toujours prête quand c'est pour le mariage. *Il s'en va.*



 S C E N E II.

OCTAVE, MEZZETIN,
ARLEQUIN.

Ils font une scene Italienne. Octave dit qu'il est amoureux d'Isabelle, & qu'il doit arriver un chasseur, un capitaine, & un docteur Chinois, tous gens qui la demandent en mariage; que le pere d'Isabelle ne les a jamais vus, & qu'il faut qu'Arlequin se déguise en tous ces personnages-là, & les tourne en ridicule pour en dégoûter la fille, & pour en faire tomber le choix sur Octave. Après plusieurs lazzi, ils s'en vont.

S C E N E III.

PASQUARIEL, MARINETTE,
PIERROT.

Cette scene est aussi Italienne entre Pasquariel & Marinette, dont il est amoureux. Pierrot les surprend ensemble, veut battre Pasquariel qui s'enfuit & se cache dans la bordure d'un tableau, au dessus de la porte de la salle. Pierrot prend un pistolet & tire; Pasquariel tombe, & ils s'en vont.

S C E N E I V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

B On, bon, le mariage ! voilà encore quelque chose de beau ! Ne me parles jamais de cette sottise-là. Dis-moi, Colombine, ai-je bien placé mes mouches ? Me trouves-tu coiffée du bel air ?

COLOMBINE.

Il est bien question aujourd'hui de mouches & de fontanges ! Voyez-vous toutes ces pyramides-là, ce sont de beaux bouchons à un cabaret ou l'on meurt de soif. L'essentiel pour une fille, c'est un mari, & un mari dans toutes ses circonstances.

ISABELLE.

Ah, ah, que tu es folle, Colombine, que tu es folle ! Tu crois donc que je me soucie d'un homme ? je te jure que je n'ai pas la moindre envie d'être mariée. A la vérité, je suis bien lasse d'être fille : mais j'espère que cela se passera.

COLOMBINE.

Oui-da, cela se passera avec un mari. Franchement, le métier de fille est bien ennuyeux, quand on le veut faire avec honneur. Je fais ce qu'il m'en coûte tous les jours, pour conserver le peu de réputation qui me reste.

ISABELLE.

Que veux-tu donc dire ?

COLOMBINE.

Mon dieu ! je m'entens bien. Il y a des faisons dans l'année terriblement rudes à passer. Quand j'entends chanter l'allouette, ma vertu est à fleur de corde ; & c'est une saison bien chatouilleuse que le printemps.

ISABELLE.

Tu te moques, Colombine, c'est la saison qui me fait le plus de plaisir. Le beau temps revient. . . .

COLOMBINE.

Mais les officiers s'en vont à la guerre ?

ISABELLE.

La campagne rit. . . .

COLOMBINE.

Oui, & Paris pleure.

ISABELLE.

Les arbres reverdissent, &

COLOMBINE.

Et les filles sècheent sur pied. Je parie que c'est dans ce temps là que vous êtes la plus dégoûtée de votre emploi de fille ?

ISABELLE.

Si j'en suis dégoûtée, c'est que les femmes aiment naturellement le changement ; & si je me suis lassée d'être fille, je me laisserai encore plus d'être mariée.

COLOMBINE.

D'être mariée ? Vous voulez donc l'être ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela ; mais si l'envie m'en venoit par hazard , on dit que cela prend tout d'un coup , dis- moi en conscience , comment faut-il qu'un mari soit fait pour être joli ? Tu fais bien que je ne me connois pas bien en homme.

COLOMBINE.

Si fait bien moi. Il faut qu'il soit pâle , fluet , débile & racourci , comme ces petits échantillons de magistrature , qui n'auroient pas la force de porter leur robe sans l'aide de deux grands laquais.

ISABELLE.

Oh , si , si ! cela est trop colifichet pour un mari.

COLOMBINE.

C'est que vous ne vous connoissez pas en homme. Vous voudriez peut-être de ces bourgeois renforcés de l'ancien college , moitié noblesse , moitié roture , ou de ces gros commis. . . là. . . de ces ballots vivans , qui entrent & sortent de la douanne sans rien payer.

ISABELLE.

Pour ceux-là , je les trouve trop matériels. COLOMBINE.

La pauvre enfant ! elle ne se connoit pas en homme.

ISABELLE.

Colombine , tu es une coquine. Tu ne

me parles point de ce qui me paroît le plus fripon en amour. Est-ce que tu n'as jamais vu l'hyver, à la comédie, ces jeunes officiers toujours brillans , qui font sans cesse le carrousel autour des actrices jolies ?

COLOMBINE.

La pauvre enfant ! elle ne se connoît pas en homme.

ISABELLE.

Pour ceux - là ils sont faits exprès pour mon humeur : ils font toujours quelques sageries ; ils chantent , ils cabriollent , ils se battent quelquefois pour rire , & se baissent après devant tout le monde. Enfin , quand je les vois sur le théâtre , ils me divertissent cent fois plus que la comédie.

COLOMBINE.

Je vous en aurois bien proposé de cette manufacture-là , mais. . . .

ISABELLE.

Quoi , mais ?

COLOMBINE.

Mais , il vous faut un mari pour toute l'année ; & ces messieurs-là ne servent que par quartier. Encore n'est-ce pas auprès de leurs femmes. *On sonne du cor.* J'entens du bruit. Apparemment que voilà l'amant chasseur qui entre en danse.



S C E N E V.

MEZZETIN avec une bandouliere de gibier , un grand cor , & traînant un bouc par les cornes , COLOMBINE , ISABELLE.

M E Z Z E T I N.

M Ademoiselle , je suis l'écuyer de monsieur le baron de la Dindonniere : il vous envoie cette bête - là , en attendant qu'il vienne ici lui-même.

I S A B E L L E.

Si le maitre est aussi-bien fabriqué que l'écuyer , voilà de quoi faire un bel attelage.

M E Z Z E T I N.

On dit , comme ça , qu'il doit bien-tôt chasser sur vos terres. La chasse sera bonne dans ce canton-là , car je croi que personne n'y a encore chassé.

C O L O M B I N E.

Ma maitresse est une terre conservée , j'en répons , & je suis le garde des plaisirs.

M E Z Z E T I N.

Dame ! mon maitre est un cadet bien découpé. Vous me voyez . . . Il est encore . . . quasi mieux fait que moi. Tenez , le voilà.
On sonne du cor.

S C E N E VI.

ARLEQUIN en baron de la Dindonniere, & en habit de chasseur, avec une corne de vacher, un poulet-d'Inde sur le poing, & deux valets de chiens avec des cors. COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN sonnant.

T On, ron, ton, ton, ho, ho, gerfau, briffaud, miraud, marmitteau, ho, ho. *Vers Isabelle.* Mademoiselle, quand on chasse une jolie bête comme vous, on n'a pas besoin de chiens pour découvrir où vous êtes, il est aisé de vous suivre à la piste, & le fumet de vos appas porte au nez de plus de cinq cens pas à la ronde. *Il sonne.*

ISABELLE.

Monsieur, je n'aime pas qu'on fasse l'amour à son de trompe, & vous faites un peu trop de bruit pour prendre les lièvres au gîte.

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous ? Je suis le gentil-homme de France le plus discret. Je fais qu'il faut du mystère en amour, & c'est pour cela que j'ai laissé ma meute dans votre anti-chambre.

COLOMBINE.

Ah , mes pauvres meubles ! Vraiment ,
je m'en vais bien faire fauter tous les chiens
par la fenêtre !

ARLEQUIN.

Ne t'y frottes pas , ma mie : ce sont des
gaillards qui n'ont aucune considération
pour le sexe.

ISABELLE.

Ah , mon dieu , Colombine , le vilain
homme !

ARLEQUIN.

Vous êtes charmée de ma personne ,
n'est-ce pas ? *Montrant son dindon.* Quand j'ai
ce compere-là sur le poing , je ne manque
gueres ma proie. Nous avons dans notre
famille le vol des filles & du dindon.

COLOMBINE.

Les filles de ce pays-ci ne se prennent
pourtant pas avec des poulets-d'Inde. Quel-
quefois avec une fricassée de poulets , don-
née à propos , je ne dis pas que non.

ARLEQUIN à Isabelle.

Votre chambriere a de l'esprit ; je la re-
tiens pour être mon premier piqueur.

COLOMBINE.

Oh , monsieur , vous me faites trop
d'honneur , je ne fais pas piquer.

ARLEQUIN.

Oh , que cela ne te mette pas en peine ,
on te montrera.

ISABELLE.

Mais , monsieur , vous ne parlez que de chasse ? Est-ce que vous n'avez pas d'autre occupation ?

ARLEQUIN.

Oh , que si. J'aime l'étude passionnément : je me renferme tous les matins dans mon cabinet avec mes chiens & mes chevaux.

ISABELLE.

La compagnie est savante.

ARLEQUIN.

L'après-dîné je monte ma jument poil d'étourneau pour broffailler dans la forêt ; & le lendemain , pour être de meilleur matin au bois , je me couche pour l'ordinaire tout botté & éperonné.

ISABELLE.

Tout botté & éperonné !

ARLEQUIN.

Oh , que cela ne vous mette pas en peine : nous ne nous toucherons point , mon lit a vingt-cinq pieds de diamètre , & ce n'est pas trop pour coucher deux personnes , & une meute de cinquante chiens courans.

ISABELLE.

Quoi , monsieur , si je vous épouse , tous ces chiens-là coucheront avec moi ?

ARLEQUIN.

Oh , non pas tous. J'en choisirai une vingtaine des moins galeux.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je suis votre très-humble servante : la nuit , ils pourroient bien prendre ma maîtresse pour une biche , & la dévorer.

ARLEQUIN à *Colombine*.

Tais-toi : j'ai bien plus de risque à courir qu'elle. Quand nous serons mariés , elle pourroit bien me changer en cerf comme Acteon ; & mes chiens ne feroient plus qu'un morceau de ma personne. *On sonne du cor , & tous les chiens viennent sur le théâtre courant après un sanglier.*

COLOMBINE à *Isabelle*.

Ah , mademoiselle , un sanglier qui est entré ici ! *Tout le monde s'enfuit : on fait la chasse du sanglier , ce qui finit le premier acte.*



ACTE II.

SCENE I

MEZZETIN, ARLEQUIN.

Mezzetin & Arlequin font une scène italienne en répétant ce qu'ils viennent de faire , & se réjouissant de ce que la fourbe a réussi. Mezzetin dit que monsieur Roquillard est dégouté du chasseur , mais qu'il s'agit à présent de

le dégouter du docteur Chinois. Arlequin promet de le contrefaire , & ils s'en vont.

S C E N E I I.

COLOMBINE , ROQUILLARD.

COLOMBINE.

HE' bien , monsieur , n'êtes - vous pas charmé de votre prétendu gendre , monsieur le baron de la Dindonniere ? Par ma foi , il faudroit que vous fussiez fou pour lui donner votre fille. J'aimerois autant lui faire épouser un chenil tout entier.

ROQUILLARD.

Certes , il est mal-avenant de sa personne , & j'en ai regret ; car moi & mes ancêtres , avons toujours cheri les chasseurs & la chasse. J'ai dans ma bibliothèque plus de cent bois de cerfs , rangés par ordre chronologique , avec les relations historiques de la prise d'iceux.

COLOMBINE.

Diantre ! voilà de beaux titres de noblesse , cent bois de cerfs dans une famille ! sans ceux qu'on y a introduits dont on n'a pas tenu de registre.

ROQUILLARD.

Le malencontreux visage , que ce baron de la Dindonniere ! Encore faut-il à ma fille

un peu d'accointance ; & cet homme-là seroit toujours à broffer les bois.

COLOMBINE.

Ce ne seroit pas-là le plus mauvais de l'affaire. Tandis qu'un mari court les bois , une femme peut chasser de son côté. Le meilleur gibier n'est pas toujours dans les forêts , il y a telle bête à Paris , que j'aime-rois mieux avoir prise , que vingt sangliers. C'est un friand morceau pour une femme , qu'une hure de caissier bien gras !

ROQUILLARD *s'adoucissant.*

En sorte donc , Colombine , que cet homme-là n'est point de ton goût ?

COLOMBINE.

Non , ma foi , & toute servante que je suis , je n'en voudrois ni pour or ni pour argent.

ROQUILLARD.

Et moi , comment me trouves-tu ? m'aime-rois-tu mieux que lui ?

COLOMBINE *le caressant.*

Mille fois. Vous êtes fleuri , meur , belle barbe , le cuir doux & bien corroyé. Bon , bon , il y a bien de la comparaison !

ROQUILLARD.

La coquine ! je l'aime : que j'en suis fou ! Bais , bais , baise-moi , friponne.

COLOMBINE *pleurant.*

Oui , monsieur , que je vous baise ! il y a je ne fai combien que vous m'amusez.

Vous dites toujours que vous m'épouserez & vous savez la peine que je prends à vous servir.

ROQUILLARD.

Il faut se donner patience , tu es encore jeune.

COLOMBINE.

Une fille pendant ce temps-là , ne laisse pas de s'user ; c'est comme un carosse qui déperit autant sous la remise qu'à rouler.

ROQUILLARD.

Vas , vas , ma bouchonne , consoles-toi , Si je ne t'épouse pas , je te laisserai quelque chose en mourant.

COLOMBINE.

Dépêchez - vous donc , monsieur , car j'ai bien de l'impatience de gagner une petite somme d'argent , afin d'avoir le moyen d'être honnête fille jusqu'à la fin de mes jours.

SCENE III.

PIERROT , ROQUILLARD ,
COLOMBINE.

PIERROT.

Monsieur , il y a là-dedans un homme qui est habillé comme la porte d'un jeu de paume. Il demande à épouser votre fille ; li baillerons-nous ?

ROQUILLARD.

Doucement , doucement : ces affaires-là demandent délibération. *A Colombine.* C'est apparemment le docteur dont je t'ai parlé.

PIERROT.

Dame , monsieur , il faut que le mal le presse bien fort , car il est venu en poste , & dit qu'il veut se marier de même.

ROQUILLARD.

Il ne faut pas prendre la poste pour venir au mariage , c'est un gîte où l'on arrive toujours assez tôt.

PIERROT.

Cela est vrai , & ceux qui vont si vite sont tout comme ces chevaux fringans , qui n'ont que la première journée dans le ventre.

S C E N E I V.

ARLEQUIN habillé en docteur Chinois ,
sortant d'un cabinet de la Chine , *ROQUILLARD* , *COLOMBINE*.

ARLEQUIN vers la cantonade.

TAisez-vous , canaille ignorante & indocile , je veux me marier , moi ; oui , je veux me marier. Ils n'ont autre chose à me dire : Monsieur le docteur ,

prenez garde à vous ; vous êtes perdu si vous faites cette folie-là : la femme est le précipice de l'homme. Taisez-vous , vous dis-je , vous êtes des ânes , vous ne le savez que par expérience , & moi je le fais par science. *Quidquid utrique datur , commune locatur.* Je vous le prouve en françois , la lune est un astre commun ; ce qui dépend d'elle est tout un : la femme dépend de la lune : *Ergo* toute femme est commune. Je n'ai que faire de vos conseils : *jacta est alea* , le dé est sorti du cornet , il y a long-temps que j'ai fait germer ce mariage-là sur ma tête , *sic volo , sic jubeo , sit pro ratione voluntas.*

ROQUILLARD.

Monieur

ARLEQUIN.

Je fais bien que le pere est un sot , mais je lui ai donné ma parole.

ROQUILLARD.

Hé , monieur . . .

ARLEQUIN.

Je n'ignore pas que la fille ne soit une fiefcée coquette ; mais dès le lendemain de la noce , je la fais mettre aux Magdelonnettes.

COLOMBINE.

Monieur , monieur

ARLEQUIN.

Je suis persuadé que la servante est une ca-

rogne ; mais je lui donnerai tant de coups d'étrivières.

ROQUILLARD & COLOMBINE.

Mon sieur, mon sieur.....

ARLEQUIN *vers Roquillard.*

Ah , *si vales bene est , ego quidem valeo.*
N'êtes-vous pas monsieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Oui , monsieur , il y a plus de soixante ans.

ARLEQUIN.

S'il est ainsi , *audite , plaudite , & reculate.*
(*Il lui donne un coup de pied dans le ventre.*)
Moi le pot pourri de la doctrine , le pâté en pot des belles lettres , le salmigondis de toutes les sciences , (salue très-élegamment Christophe Roquillard , l'égout de l'ignorance , la cruche de la stupidité , & le bassin de toutes les impertinences.

COLOMBINE *à Roquillard.*

Monsieur , voilà un habile homme , il fait toutes vos qualités par cœur.

ARLEQUIN.

Beau-pere, avant que d'entrer en matière, combien avez-vous de filles à me donner ?

ROQUILLARD.

Comment donc ? Est - ce qu'il faut plusieurs filles pour faire une femme ?

ARLEQUIN.

Vous ne savez donc pas que je suis philosophe , orateur , medecin , astrologue . ju-

fisconsulte , geographe , logicien , barbier ,
cordonnier , apoticaire , en un mot , je suis
omnis homo , c'est-à-dire , un homme uni-
versel.

COLOMBINE.

Hé bien , monsieur , ne vous fâchez pas ,
votre femme fera universelle.

ARLEQUIN.

Je fai tout ce qu'on peut savoir dans les
sciences , & dans les arts. Je fai danser ,
voltiger , pirouetter , cabrioler , jouer à la
paume , au ballon , lutter , escrimer , pouf-
fer d'estoc , de taille , mais où j'excelle c'est
en musique , & en machines de théâtre.

COLOMBINE.

Quoi , monsieur le Docteur , vous savez
aussi la musique ?

ARLEQUIN.

Bon ! je compose des operas , il y a plus
de cinquante ans. C'est moi qui ait fait le
carillon de la Samaritaine , je m'en vais vous
faire voir un échantillon de ma science.

*Le cabinet de la Chine où il étoit s'ouvre , &
on le voit rempli de figures chinoises grotesques ,
composant une academie de musique , mêlée de
violons , & de figures qui representent la rhéto-
rique , la logique , la musique , l'astrologie , &c.
& on voit une grosse pagode au milieu de ces fi-
gures.*

ROQUILLARD.

Diabie , voilà qui est joli ! Qu'est-ce que
cela signifie , monsieur ?

ARLEQUIN.

Cela , monsieur , c'est la rhétorique chantante , & la rhétorique dansante , avec toutes les figures , les points , les virgules , les parenthèses , & tout le reste.

ROQUILLARD.

Faites un peu venir la rhétorique chantante , je serois bien-aîsè de l'entendre.

ARLEQUIN.

La voici. *À la rhétorique.* Madame la rhétorique , dites-nous , qui est-ce qui persuade davantage en amour ?

UN MUSICIEN *representant la rhétorique chantante , s'avance & chante l'air qui suit.*

Par mes discours doux & flatteurs ,
Je porte l'amour dans les cœurs ,
Et j'attendris la plus cruelle.
Mais à parler de bonne foi ,
L'argent , pour réduire une belle ,
Est encor plus puissant que moi.

ARLEQUIN *chante le vaudeville suivant.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Être heureux en amour :
Laissez les fleurs de rhétorique ,
Le chemin en seroit trop long.
Avec l'or , je vous en répond ,
Mais sans cela , non , non.

ARLEQUIN *à la rhétorique.*

Dites - nous à présent où va coucher un mari dans le Zodiaque , la première nuit de ses noces ?

LE MUSICIEN *chante.*

Le soleil vagabond jamais ne se repose ,

Il va toujours de maison en maison.
 Que de maris feroient la même chose,
 S'il leur étoit permis de changer de prison !
 Mais d'un mari la demeure est certaine.

Quelque chemin qu'il prenne,
 Qu'il aille ou qu'il vienne,
 Son ascendant
 Toujours l'entraîne
 Loger au croissant.

ARLEQUIN *reprend & chante.*

Il va coucher tout de go
 Au signe du virgo.
 Mais dans la seconde journée,
 Le capricorne est la maison.
 De cela, je vous en répond,
 Mais du virgo, non, non.

ROQUILLARD.

Mais que signifie cette figure, là-bas ?

ARLEQUIN.

C'est une pagode.

ROQUILLARD.

Une pagode ! Qu'est-ce que c'est qu'une pagode ?

ARLEQUIN.

Une pagode, est une pagode. Que diable voulez-vous que je vous dise ?

ROQUILLARD.

Mais à quoi est-elle propre ? Sait-elle faire quelque chose ?

ARLEQUIN.

Elle chante aussi. Je vais vous la faire venir. *On apporte Mezzetin vêtu en pagode, qui chante l'air suivant.*

Je viens exprès de Congo, ho, ho, ho,
 Pour boire en tirelarigo,

Du vin de Normandie ;
Car dans ce temps ici , hi , hi , hi ,
Rouen vaut mieux que Tessy.

Quoique Paris soit charmant , han , han , han ;
J'en partirois à l'instant ,
Si l'on vendoit les filles
Par faute de raisin , hin , hin , hin ,
Aussi cher que le vin.

*Après que Mezzetin a chanté , on le rem-
porte.*

ROQUILLARD.

Voilà qui est admirable ! Et qu'est - ce
que signifient toutes ces différentes figures-
là ?

ARLEQUIN.

C'est la rhétorique danfante. Je vais
vous la faire danser avec toute sa suite. On
joue un air de violon , sur lequel Pasquariel
accompagné de quatre sauteurs , fait un ballet
de postures , & finit le second acte.





A C T E I I I.

S C E N E I.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

JE vous dis encore une fois, mademoiselle, que vous ne sauriez micux faire, & qu'il faut nous en tenir à notre comedien Italien.

ISABELLE.

Je croi que tu as raison. Je me sens toutes les dispositions à devenir bonne comedienne. J'ai l'esprit à toute main : je serai prude quand je voudrai, coquette quand il me plaira, fiere avec les bourgeois, traitable avec l'homme de qualité ; enfin il y aura bien du malheur si je ne contente le public.

COLOMBINE.

Oh, le public est un compere qui n'est pas aisé à chauffer. On ne fait pas comment faire aujourd'hui pour gagner sa bienveillance. Je fais bien qu'une jolie personne comme vous, a plus de facilité qu'une autre à faire valoir les talens du théâtre.

ISABELLE.

Je croi que je me tirerai d'affaire dans ce pays-là. Je paroiss une fois davantage aux chandelles ; j'ai du tein , de l'enjouement. Pour de l'embonpoint , & de la gorge , il n'y a guères de personne à qui je le cède.

COLOMBINE.

Tant mieux : c'est l'essentiel pour une comédienne. La gorge est une partie à quoi les spectateurs s'attachent le plus , principalement messieurs du balcon , qui se mettent-là exprès , afin d'être plus à portée.

ISABELLE.

Je n'ai qu'un défaut pour le théâtre , c'est que je n'ai point de mémoire. Par exemple, Colombine , si j'aimois un homme aujourd'hui , je croi que je ne m'en souviendrois pas demain.

COLOMBINE.

La plûpart des femmes sont comme vous : mais ce défaut de mémoire est une marque de leur jugement ; car les hommes d'à-present ne meritent pas qu'on les aime plus de vingt-quatre heures. Mais Octave va venir , je vais me retirer. N'aurez-vous point peur de rester seule avec lui ?

ISABELLE.

Bon , bon , tu te mocques , Colombine ! est-ce que je suis un enfant ? A l'âge que j'ai , on ne craint plus rien.

C O L O M B I N E.

Je suis aussi âgée que vous, & un tête à tête ne laisse pas quelquefois de me faire trembler. Un jeune homme veut vous persuader qu'il vous aime, il se jette à vos genoux, il vous prend les mains. Quand une fille a les mains prise, elle ne fauroit bien se revancher.

I S A B E L L E.

D'accord, Colombine, mais on peut crier.

C O L O M B I N E.

Et si le jeune homme vous ferme la bouche d'un baiser, où en êtes-vous? Enfin vous voulez bien en courir les risques, je m'en lave les mains.

I S A B E L L E.

Que veux-tu? Puisque je suis destinée à être comédienne, il faut bien que je m'aguerrisse à faire toutes sortes de personnages.

S C E N E II.

O C T A V E , I S A B E L L E.

O C T A V E.

ENfin, charmante Isabelle, me voilà seul avec vous, & je puis en liberté...
Il l'embrasse.

I S A B E L L E.

Oh, monsieur, point de liberté, s'il vous plaît. Comment, vous débutez par où les autres finissent ?

O C T A V E.

C'est le privilege de notre profession, mademoiselle, & la liberté du geste est la plus belle partie du comedien.

I S A B E L L E.

Une fille n'est donc pas en sûreté avec vous autres messieurs ?

O C T A V E.

Ne craignez rien, belle Isabelle, nous n'avons que l'exterieur de dangereux. Notre science se borne à ébranler les cœurs; d'autres les emportent; & tel ne dit mot dans une loge, qui a tout le profit d'une tendresse, que l'acteur s'efforce d'émouvoir.

I S A B E L L E.

Quand un comedien est fait comme vous, il a souvent la meilleure part dans la tendresse qu'il inspire.

O C T A V E.

Que je serois heureux, si vous aviez de pareils sentimens pour moi, & que votre cœur....

I S A B E L L E.

Mon cœur... oh, mon cœur ne va pas si vite que vos paroles. Je ne vous aime pas

encore tout-à-fait , mais je sens bien que je ne vous hais pas.

OCTAVE.

Je suis le plus fortuné de tous les hommes. Mais pour gage de votre bonne volonté , il faut que vous me donniez votre main.

ISABELLE.

Ma main ? Oh , monsieur , je n'ai pas le geste si libre que vous.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas m'accorder cette faveur . . . Ah . . . où suis-je ? Une vapeur me ferme les yeux . . . je n'en puis plus. *Il se laisse aller dans les bras d'Isabelle.*

ISABELLE.

O ciel ! Quelqu'un ; Colombine , au secours !

COLOMBINE *revenant du fond du théâtre.*

Comment , vous criez ! Il faut que le jeune homme soit plus dangereux que vous ne pensiez.

ISABELLE.

Ah , Colombine , il n'en peut plus , il s'est évanoui dans mes bras !

COLOMBINE.

Un garçon qui s'évanouit dans les bras d'une fille ! Diantre ! il court bien de ces maladies-là cette année.

ISABELLE.

ISABELLE.

Ah , Colombine , que veux-tu que j'en fasse ! il me va demeurer dans les mains.

COLOMBINE.

Je vais chercher de quoi le faire revenir.
Tenez-le toujours bien fort.

ISABELLE *pleurant.*

Je croi qu'il est mort.

OCTAVE.

Pas encore tout-à-fait ; mais je mourrai bien-tôt , si vous ne me donnez votre main à baiser.

ISABELLE.

Colombine dit que quand une fille a les mains prises , elle ne sauroit plus se revanche.

OCTAVE.

Vous ne le voulez pas ? Ah , je n'en puis plus. . . je rends le dernier soupir. . . je suis mort. *Il retombe.*

ISABELLE.

Colombine , Colombine ?

COLOMBINE *revenant.*

Ouais , le mal est bien opiniâtre !

ISABELLE.

Ah , que je suis malheureuse ! il étoit revenu.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Il m'a demandé ma main à baiser.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Je ne lui ai pas voulu donner.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Et le voilà retombé.

COLOMBINE.

Tant pis ! Dans ces maux-là les rechûtes fréquentes font dangereuses. Il ne faut pourtant pas laisser mourir un garçon pour une bagatelle. *A Isabelle.* Ça, votre main ? *A Octave.* Ça, votre bouche ? Cela ne vaut-il pas mieux que de l'eau de la reine d'Hongrie ? *On entend des haut-bois, & elle dit à Octave.* Sauvez-vous, voilà le major qui arrive.



S C E N E I I I.

Plusieurs hautbois entrent sur le théâtre , & forment une marche , en jouant un air de guerre.

MEZZETIN en grivois , ISABELLE , COLOMBINE , ROQUILLARD.

MEZZETIN.

DE la joye , de la joye , morbleu ! Vive la guerre. *A Isabelle.* Bon jour , la belle , n'êtes-vous pas la fille de notre hôte monsieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Oui , monsieur , c'est ma fille , & je suis le maître.

MEZZETIN *à Roquillard.*

Toi , le maître ? Par la mort , il faut que jet'affomme. *Il va sur lui.*

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Ce n'est point ici une hôtellerie , monsieur.

MEZZETIN.

Mon capitaine , le major de Bagnolet , va venir vous épouser par étape , & moi je prens déjà cette fille-là pour mon utensile.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégoûté. Un utensile comme moi n'est pas l'usage d'un grivois.

Q ij

MEZZETIN *chante les deux couplets suivans :*

Dans le combat je suis un diable :
 Mon nom de guerre est la Fureur ,
 Mais chez un hôte peu traitable ,
 Je suis par ma bonté surnommé la Douceur :
 Pourvu qu'il me laisse égorger sa volaille ,
 Vuider sa futaille ,
 Emporter son manteau ,
 Je suis doux comme un agneau.

Lorsque mon hôte est raisonnable ,
 Je ne cherche que son profit ;
 Si je passe la nuit à table ,
 C'est pour ne point user ni ses draps ni son lit.
 Pourvu qu'il me donne pour mon utensile ,
 Sa femme , sa fille ,
 Sa servante Isabeau ,
 Je suis doux comme un agneau.

Mais j'entens nos équipages.

S C E N E I V.

ARLEQUIN *en capitaine , avec une jambe de bois , ISABELLE , COLOMBINE , ROQUILLARD.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

NE foyez point surprise, mademoiselle ;
 de voir un amant démentelé. La
 mousqueterie de vos yeux estropie les liber-
 tés les plus libres , & devant vous les cœurs
 les plus fiers ne marchent qu'en béquilles.

ISABELLE.

Je ne croyois pas , monsieur , que mes yeux fissent des effets si terribles ; & si vous n'aviez jamais été exposé qu'à leurs coups , vous marcheriez plus droit que vous ne faites.

ARLEQUIN.

J'avoue , mademoiselle , qu'il y a quelque chose à refaire à mon attitude : mais quand on a été comme moi soixante ans exposé aux perils de Mars , on est bien heureux de n'avoir qu'une jambe de bois.

ROQUILLARD.

De pareilles incommodités sont lettres patentes de noblesse ; & tout le chagrin que j'ai , c'est de n'avoir pas laissé quelque jambe ou quelque bras à l'arrière-ban.

ARLEQUIN.

Vous étiez-là , beau-pere , dans un temps où les membres ne courent pas grand risque , & où le vivandier a plus de pratique que le chirurgien. Mais vous n'aurez pas plutôt fait trente ou quarante campagnes dans mon regiment , qu'il ne vous restera pas une seule dent dans la bouche.

ROQUILLARD à *Arlequin*.

Il me semble aussi qu'il y a quelque chose à redire à vos yeux ?

ARLEQUIN.

Oh , ce n'est rien. C'est qu'au dernier sié-

ge il me tomba dans la prunelle gauche
une bombe....

ROQUILLARD.

Une bombe!

ARLEQUIN.

Et cela a un peu dérangé l'œconomie du
nerf optique. Mais quoique je n'en voye
goute, je ne laisse pas de m'en servir fort
utilement.

ISABELLE.

Utilement? Et à quel usage?

ARLEQUIN.

Je m'en fers pour lire les mémoires de
mes créanciers; & aussi-tôt lus, aussi-tôt
payés.

ISABELLE.

Vous étiez donc à Namur?

ARLEQUIN.

Si j'y étois? Oui, par la sembleu, j'y
étois, j'en suis encore tout crotté.

ISABELLE.

Et en quelle qualité serviez-vous, mon-
sieur, dans l'armée?

ARLEQUIN.

Moi servir? Hé, pour qui me prenez-
vous donc? Je commandois en chef le dé-
tachement des brouettes qui enlevoient les
boues du camp.

ISABELLE.

Vous aviez-là, monsieur, un comman-
dement digne de vos mérites.

ARLEQUIN.

Trop heureux , mademoiselle , si avec la brouette de mon amour , je pouvois enlever la crotte de votre indifférence , & vous épouser à la tête de ma compagnie.

ISABELLE.

Franchement , monsieur le major , je voudrois bien épouser un homme tout entier.

ARLEQUIN.

Que dites-vous , la majorelle de ma minorité ?

ROQUILLARD frappant sur l'épaule du major.

Elle a raison , il lui faut un homme tout entier. Un homme n'est déjà pas trop pour une femme , il n'en faut rien supprimer. *A part.* Je ne lui veux pas donner , moi.

ARLEQUIN allant fierement sur Roquillard.

Parlez , parlez donc , barbe de chat , avez-vous jamais été tué ? Savez-vous que quand un homme comme vous refuse sa fille à un homme comme moi , j'assiége la fille en forme comme une place de guerre ? Vous allez voir.

Les soldats qui sont venus avec le major , entourent Roquillard , qui rencontre toujours une pointe de hallebarde de quel côté qu'il se tourne : & pendant ce temps le major emmène Isabelle , & finit le troisième acte.



ACTE IV.

SCENE I.

COLOMBINE, OCTAVE.

COLOMBINE.

Tout alloit le mieux du monde. Vous auriez épousé Isabelle aujourd'hui sans cet impertinent de comédien François, qui vient d'arriver, & dont Roquillard s'est coëffé.

OCTAVE.

Est-il possible?

COLOMBINE.

Dame : ces messieurs-là plaisent à l'ouverture du livre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'il suspendra son choix jusqu'à ce qu'il vous ait entendu sur la prééminence de vos conditions.

OCTAVE.

Comment veux-tu que je lui fasse entendre mes raisons ? Il ne fait pas l'italien ; & , comme tu vois , je parle assez mal françois.

COLOMBINE.

Si vous voulez , je parlerai pour vous , &

Dans la dispute une femme vaut toujours mieux qu'un homme. J'ai servi autrefois un comédien italien , & j'en fai assez le fort & le foible.

OCTAVE.

Ah , ma pauvre Colombine ! il n'y a rien que tu ne doives attendre de moi , si par ton moyen j'épouse Isabelle.

COLOMBINE.

Allez , ne vous mettez pas en peine , je vais tout préparer pour vous servir.

Il se passe plusieurs scènes italiennes , qui tendent toutes & parlent du concours du comédien italien , & du comédien françois.

SCENE DERNIERE.

Le théâtre s'ouvre , & l'on voit une marche de comédiens , moitié héroïques , moitié comiques , ceux qui suivent Colombine sont comiques , & ceux de la suite d'Arlequin sont héroïques.

COLOMBINE , ARLEQUIN , & tous les acteurs de la pièce.

COLOMBINE.

VOus voyez devant vous Octave , fidele de nom , venitien d'extraction , amoureux de profession , & acteur sérieux de la troupe risible des comédiens italiens,

ARLEQUIN *parlant pour les comediens françois.*

Alte là , je m'oppose aux qualités ; dites bande des comediens italiens , & non pas troupe ; c'est un titre qui n'appartient qu'aux comediens françois. Vous êtes encore de plaisans bohemiens ?

COLOMBINE.

On voit bien que vous vous ressentez toujours de la fierté romaine. Vous aimez les titres ; & si on n'y tient la main , vous vous mettez de pair avec les mouleurs de bois , & vous prendrez dans vos affiches la qualité de conseillers du roi.

UN PORTIER *à Roquillard.*

Monieur , il y a là-bas un gros homme qui fait le diable à quatre pour entrer : il dit qu'il s'appelle le Parterre.

ARLEQUIN.

Malpeste ! il faut lui ouvrir la porte à deux battans , c'est notre pere nourricier. Qu'il entre , en payant , s'entend.

MEZZETIN *representant le parterre habillé de diverses façons , ayant plusieurs têtes , un grand siflet à son côté , & plusieurs autres à la ceinture , prend Roquillard par le bras , & le jette par terre.*

A bas , coquin ?

ROQUILLARD.

Le parterre a le ton imperatif.

LE PARTERRE.

Qui vous fait si téméraire , mon ami , d'usurper ma juridiction ? Ne savez - vous pas que je suis seul juge naturel , & en dernier ressort , des comediens & des comedies ? Voilà avec quoi je prononce mes arrêts. *Il donne un coup de siflet. On apporte un fauteuil au Parterre.*

ARLEQUIN *au Parterre.*

Prends un siège , Parterre , prends , & sur toute chose
N'écoutes point la brigade en jugeant notre cause ;
Prêtes , sans nous troubler , l'oreille à nos discours ,
D'aucuns coups de siflet n'en interromps le cours.

LE PARTERRE *repoussant le fauteuil.*

Tu te moques , mon ami , le parterre ne s'affit point. Je ne suis pas un juge à l'ordinaire , & de peur de m'endormir à l'audience , j'écoute debout.

COLOMBINE.

Le stile imperial , l'attitude romaine , & le clinquant héroïque de ce déclamateur pourroit m'allarmer , si je parlois devant un juge moins éclairé que son excellence monseigneur le Parterre.

ARLEQUIN.

Ah , ah , son excellence , monseigneur !
Ah , voilà bien les italiens , qui tâchent d'amadouer l'auditeur dans un prologue , & font amende honorable pour demander grace au parterre.

LE PARTERRE.

Ils ont beau faire , ils n'en sont pas quitte à meilleur marché que les françois ; mes instrumens à vent vont toujours leur train.

COLOMBINE.

Non , ce n'est point la flaterie qui me dénoue la langue , je rends seulement les hommages dus à ce souverain plenipotentiaire. C'est l'éperon des auteurs , le frein des comediens , le contrôleur des bancs du théâtre, l'inspecteur & curieux examinateur des hautes & basses loges , & de tout ce qui se passe en icelles ; en un mot , c'est un juge incorruptible, qui, bien loin de prendre de l'argent pour juger , commence par en donner à la porte de l'audience.

LE PARTERRE.

Hélas ! je n'ai pas seulement mes buvettes franches. Demandez-le plutôt à la limonadiere.

COLOMBINE.

Neron , empereur & comedien italien , fait assez voir la prééminence dont il est question. Tout le monde fait qu'il courut la Grece dans une de nos troupes , & l'histoire ne fait point mention qu'il ait jamais monté sur le théâtre du fauxbourg saint Germain.

ARLEQUIN.

Neron ! Voilà encore un plaisant farceur ! Nous ne l'aurions jamais reçu dans notre

troupe. Il étoit trop cruel , & on n'est pas accoutumé à trouver de la cruauté sur nos théâtres.

LE PARTERRE.

Si ce n'est à l'opera.

COLOMBINE.

En effet , pour donner à l'univers un comédien italien , il faut que la nature fasse des efforts extraordinaires. Un bon Arlequin est *natura laborantis opus* , elle fait sur lui un épanchement de tous ses trésors , à peine a-t-elle assez d'esprit pour animer son ouvrage. Mais pour des comédiens françois , la nature les fait en dormant ; elle les forme de la même pâte dont elle fait les perroquets , qui ne disent que ce qu'on leur apprend par cœur ; au lieu qu'un Italien tire tout de son propre fond , n'emprunte l'esprit de personne pour parler , semblables à ces rossignols éloquens , qui varient leur ramage suivant leurs différens caprices.

ARLEQUIN.

Vous , des rossignols ? Ma foi , vous n'êtes tout au plus que des merles , que le parterre prend soin de fifler tous les jours.

LE PARTERRE.

Cela n'est pas vrai. Les Italiens me donnent le mardi & le vendredi pour me reposer ; mais chez les François , je n'ai pas un jour pour reprendre mon haleine.

C O L O M B I N E.

Si l'on regarde l'interêt , qui est le seul point de vue dans les mariages d'aujourd'hui , un comedien italien l'emportera toujours sur un françois. Il fait moins de dépense en habits , sa part est plus grosse , & il ne faut quelquefois qu'une médiocre comedie , pour faire rouler toute l'année un comedien italien.

A R L E Q U I N.

Je le croi bien : il est aisé de rouler , quand on n'a qu'une moitié de carosse à entretenir. Une cavalle , & deux roues , font tout l'équipage de Pasquariel.

C O L O M B I N E.

Nos équipages seroient aussi superbes que les vôtres , si nous voulions faire des exactions sur le public , & mettre , comme vous , nos premieres représentations au double.

A R L E Q U I N.

Est-ce qu'un bourgeois doit plaindre trente sols pour être logé pendant deux heures dans l'hôtel le plus magnifique , & le plus doré qui soit à Paris ?

C O L O M B I N E.

Hé , ne nous vantez pas toutes les magnificences de votre hôtel. Votre théâtre environné d'une grille de fer , ressemble plutôt à une prison , qu'à un lieu de plaisir. Est-ce pour la sûreté des jeunes gens qui

sortent de la Cornemuse , ou de chez Rouffeau , & pour les empêcher de se jeter dans le parterre , que vous mettez des gardefous devant eux ? Les Italiens donnent un champ libre sur la scene à tout le monde. L'officier vient jusques sur le bord du théâtre , étaler impunément aux yeux du marchand , la dorure qu'il lui doit encore. L'enfant de famille , sur les frontieres de l'orquestre , fait la moue à l'usurier qui ne sauroit lui demander ni le principal , ni les interêts. Le fils mêlé avec les acteurs , rit de voir son pere avaricieux faire le pied de grue dans le parterre , pour lui laisser quinze sols de plus après sa mort. Enfin , le théâtre italien est le centre de la liberté , la source de la joye , l'azile des chagrins domestiques ; & quand on voit un homme à l'hôtel de Bourgogne , on peut dire qu'il a laissé tout son chagrin chez lui , pourvu qu'il y ait laissé sa femme.

LE PARTERRE.

J'en connois qui laissent quelquefois leurs femmes seules au logis , & qui les retrouvent ici en fort bonne compagnie.

COLOMBINE.

Le tout mûrement considéré , je conclus , qu'un comedien italien est préférable par toutes sortes de raisons , à un françois.

ARLEQUIN.

Je déclame pour maitre Titus de la discorde , comedien d'heureuse mémoire , che-

valier , seigneur du cid , baron de berenice , phedre , iphigenie , & autres pièces de sa dépendance , françois de nation , grec ou romain de profession , *ad libitum*.

LE PARTERRE.

Voilà de belles qualités ; mais par malheur elles ne paroissent qu'aux chandelles , & s'en vont en fumée si-tôt qu'elles sont éteintes.

ARLEQUIN.

Cicéron dans son oraison *pro Roscio amerino comado* , compare une troupe de comédiens à un coche attelé de différens animaux. Le cheval veut aller à droite , l'âne à gauche , le bœuf tire à pleins colliers , tandis que la mule rétive & malicieuse s'arrête tout court.

LE PARTERRE.

Et moi , je suis le charretier qui fouette ceux qui ne tirent pas à propos. *Il fait aller son siflet*.

ARLEQUIN.

Qui peut douter , messieurs , que cette peinture ne représente au naturel l'attelage des comédiens italiens ? Cicéron étoit italien , il n'y avoit point encore de comédien françois dans la république romaine ; *ergo* , voilà ces bœufs , ces ânes , & ces mules dont le prince de l'éloquence a voulu parler.

COLOMBINE.

Cela est faux. La mule est un animal bien
sterile ,

sterile , & tout le monde fait que Marinette & Colombine ont des enfans tous les neuf mois.

LE PARTERRE.

Exemplum ut talpa , en montrant Marinette grosse.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un comedien italien ? Un oiseau de passage , un étourneau qui vient s'engraïsser en France , un vagabond sans feu ni lieu , & sans parens.

COLOMBINE.

Sans parens ? Oh , rayez cela de dessus vos papiers. Il n'y a point de comedien italien qui n'ait fait des alliances dans tous les quartiers de Paris.

ARLEQUIN.

Ces alliances-là ne lui donnent pas droit de bourgeoisie. Il faut avoir comme les françois , pignon sur rue ; un hôtel magnifique , bâti de leurs deniers , ou de ceux qu'ils ont empruntés ; c'est un héritage hypothécable , une vigne qui n'est point sujette à la grêle , un champ fertile , où pour quelques paroles semées à tort & à travers, on recueille tous les jours de l'argent comptant.

LE PARTERRE.

Cette hypothèque-là est bien casuelle. Il ne faut que le mauvais vent d'un siflet pour envoyer la recolte à tous les diables.

ARLEQUIN.

Quand un comedien françois n'auroit pour tout bien que sa seule garderobbe , il seroit plus riche que toute l'Italie ensemble , & trouvera toujours une ressource chez le fripier. Le moindre petit confident a de quoi habiller, dans un jour de triomphe , toute la république romaine.

COLOMBINE.

Cela est vrai. Mais si tous les marchands à qui ils doivent , leur tiroient chacun leurs plumes , ils feroient le rôle de la corneille d'Esopé , & seroient obligés de jouer les empereurs en pinchina.

ARLEQUIN.

Je tombe d'accord qu'on doit quelque petite chose dans la rue saint Honoré ; mais une part entiere rebouche bien des trous , & trente ou quarante ans de service acquittent plus de la moitié des dettes d'un comedien.

LE PARTERRE.

On ne devoit point faire de crédit à ces messieurs-là. Ils me font toujours payer comptant , & ne me rendent jamais juste la passe de ma pièce de quinze sols.

ARLEQUIN.

Peut-on faire quelque paralelle entre le mérite d'un comedien françois , & celui d'un comedien italien ? Le premier est le maitre des passions , c'est le balancier qui

fait mouvoir tous les ressorts de l'ame ; c'est un patissier habile , qui paitrifant à son gré la pâte du cœur humain , y insinue tantôt le poivre tragique , ou le sel comique , comme dans un pâté de requête ; & tantôt le sucre & l'eau-rose de la tendresse , comme dans une dariole. Le comedien françois , dis-je , est un vieux fiacre routiné , qui tient à la main les rênes des passions. Tantôt , faisant claquer son fouet , il excite le trouble & la terreur.

Paroissez Navarrois , Maures & Castillans ,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans.

Veut-il inspirer la pitié , il arrête sur le cul
ses rosses fatiguées.

N'allons pas plus avant ; demeurons , chere Enone :
Je ne me soutiens plus , la force m'abandonne ,
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.

Il se laisse tomber. Voilà ce qui s'appelle
retourner un cœur comme un aumelette !
Et pour faire naître tant de differens mou-
vemens dans l'esprit des auditeurs , il faut
qu'un comedien françois soit un Prothée , qui
change de face à tout moment , & qu'il ait
l'art de peindre toutes les passions sur son
visage. C O L O M B I N E.

Je ne fai quelle couleur les passions
prennent sur le visage de vos comediens ;
mais sur celui de vos comediennes , elles
sont toutes peintes en rouge.

LE PARTERRE.

Je croi que les deux troupes se servent du même peintre , c'est à peu près la même nuance. ARLEQUIN.

Qua cum ita sint , je conclus que Roquillard est un sot , s'il ne marie pas Isabelle à la Discorde. En donnant sa fille à un comédien italien , il ne lui donne tout au plus qu'un homme. Arlequin est toujours Arlequin , le Docteur toujours Docteur ; au lieu qu'un comédien françois est un mari en plusieurs hommes. Tantôt homme de robe , & tantôt homme de guerre ; aujourd'hui césar , & demain mascarille. Ah ! que c'est un grand plaisir pour une femme de tâter un peu de tout , & de pouvoir mettre un mari à toutes sauces ! *Finis coronat opus.*

JUGEMENT DU PARTERRE.

LE PARTERRE.

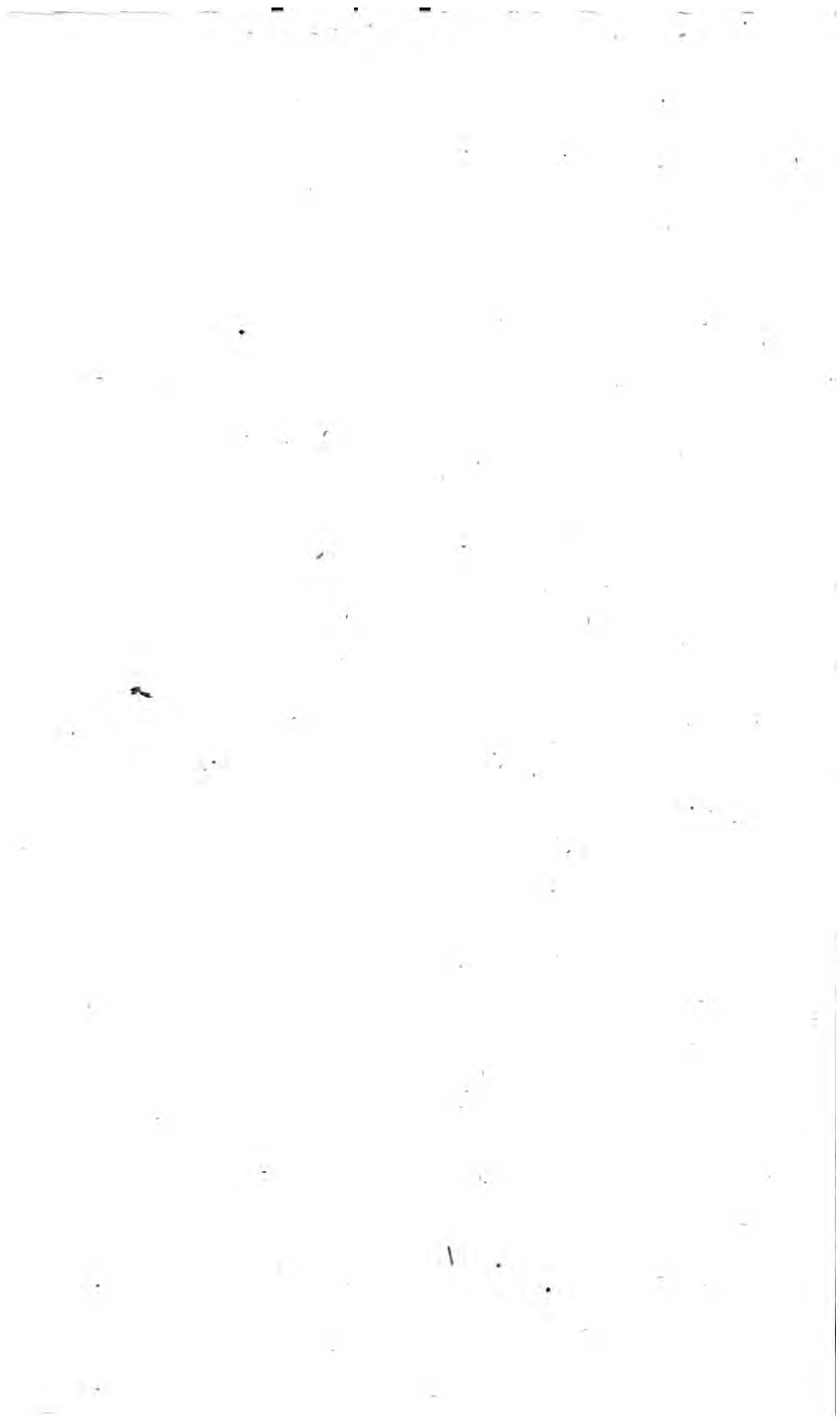
Pour reconnoître en quelque façon le desintéressement de la troupe italienne , qui ne me fait jamais payer que quinze sols , & qui me donna la comédie gratis à la prise de Namur , j'ordonne qu'Octave épousera Isabelle.

ARLEQUIN *jettant ses plumes.*

O tempora ! O mores ! J'appelle de ce jugement-là aux loges.

LE PARTERRE.

Mes jugemens sont sans appel.





LA BAGUETTE
DE
VULCAIN.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Théâtre par messieurs Regnard & du F****, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dixième de Janvier 1693.

A C T E U R S

ROGER , *Arlequin.*

BRADAMANTE , *Isabelle.*

MELISSE , *Colombine.*

PASQUARIEL , mari de Melisse.

FLORIDAN , *Octave.*

ZERBIN , *Pierrot.*

GABRINE femme de Zerbin.

BELISE fille savante. *Colombine.*

ANGELIQUE petite fille , *Isabelle.*

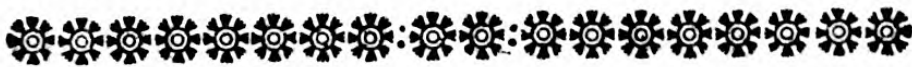
NIGAUDIN , *Mezzetin.*

Plusieurs autres acteurs qui ne parlent point.

La Scene est dans une isle enchantée.



LA BAGUETTE
DE VULCAIN.



*Le théâtre représente une grotte obscure , dé-
fendue par un geant d'une énorme grandeur ,
couché à l'entrée de la grotte.*

S C E N E I.

ARLEQUIN ROGER venant au
son des trompettes & des tambours.



Nfin Roger , voici le jour où tu
dois donner des marques de ta
valeur , & délivrer Bradamante
del'enchantement qui la possède depuis deux
cens ans.

O Amour , petit dieu felon ,
Toi qui fais flamber ton brandon
Dans le trèsfond de ma poitrine ,
Corrobore mon cœur craintif ,
Par un julep confortatif ;
Car l'hideux aspect de la mine
De ce geant rebarbatif ,
Fait ja sur moi pauvre chetif ,
Les effets d'une medecine.

R iv

Toi, glouton, ribaut, sarrazin,
 Qui par ton dol & mal engin,
 Retiens ma gente tourterelle,
 Dis moi, si tes bras pourfendans
 Ont bien pu garder si long-temps
 L'honneur de cette jouvancelle ?
 Hélas ! dans nos jours vergliffans,
 Pour conserver une pucelle
 Jusqu'à l'âge de quatorze ans,
 Combien faudroit-il de geants ?



Mais il est temps de mettre fin à l'œuvre encommencée. Combattons le geant pendant qu'il est endormi.

Roger combat le geant au bruit des trompettes & des tambours, lui coupe la tête & les membres, & lors qu'il le croit entierement défait, ses membres & sa tête viennent se rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le geant disparoît, & Roger touche la caverne de sa baguette, qui se change en un jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un lit de fleurs.

S C E N E I I.

ROGER, BRADAMANTE endormie.

R O G E R.

ALlons, allons, debout. Depuis deux cens ans de sommeil, n'êtes-vous pas lassé de dormir ? On ne fauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se réveillant.*
Où suis-je ?

ROGER.

Je vous demande pardon , la belle , si je vous ai interrompue dans un rêve , dont peut-être vous auriez été bien-aïse de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel ! que vois-je ?

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir , & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoi , il y a deux cens ans que je n'ai vu le jour ?

ROGER.

Affurément.

BRADAMANTE.

Helas ! je ne trouverai donc plus l'amant qui m'étoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! pour des amans , vous n'en manquerez pas ; mais pour des épouseux , *rara avis in terris*. Vous étiez donc fille quand vous vous êtes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment oui.

ROGER.

Et l'êtes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurément.

ROGER.

La chose est problématique; & je croi que vous n'auriez pas dormi si tranquillement. Mais dites-moi, je vous prie, comment faisoit-on l'amour de votre temps?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que lui disoit son amant, & l'amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux, plus on étoit aimé: Plus on étoit aimé, plus on étoit fidelle; & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps! Quand on veut se marier aujourd'hui, on va chez le pere & la mere, marchander une fille comme une aulne de drap: & tel qui croit acheter la pièce toute entiere, trouve souvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mari vivoit-il avec sa femme?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaisirs, tout devenoit commun, si-tôt qu'on s'étoit donné la foi.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps! Pre-

mierement , dans ce siècle-ci , il n'y a plus de foi à donner : & la communauté ne subsiste que dans les articles du contrat. Un mari n'a rien de commun avec sa femme que le nom & la qualité. Il a sa table seul , son carosse seul , sa chambre seul ; il n'y a que son lit , que bien souvent il n'a pas tout seul. Mais de votre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume ? Plaidoit-on vigoureusement ? Qui est-ce qui rendoit la justice ?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables magistrats, qui passoient la nuit à examiner les procès , & le jour à les juger.

ROGER.

Oh , que ce n'est plus le temps ! la plus grande partie de nos juges passent presentement la nuit à courir le bal , & le jour à dormir à l'audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent - ils donc apprendre leur métier ?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne sachent la procédure comme des cesars , sur-tout en amour : & les arrêts qui rendent auprès des dames , sont l'été par défaut contre les officiers, & l'hyver contradictoires avec les financiers. De votre temps avoit-on des comedies ?

BRADAMANTE.

Les plus divertissantes du monde. Elles étoient agréablement mêlées de danse & de symphonie.

R O G E R.

Oh , que ce n'est plus le temps ! Tout cela est retranché : & nos théâtres seroient terriblement lugubres , si messieurs du parterre ne prenoient soin quelquefois de les égayer avec leur symphonie.

BRADAMANTE.

Mais après avoir satisfait à toutes vos questions , ne puis-je savoir , brave champion , à qui je suis redevable de ma délivrance ?

R O G E R.

A moi , qui suis la fleur de la chevalerie , le redresseur des torts , & le syndic de toute la magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puissance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA :
BARBARA , CELARENT , DARI ,
FERIO , BARALIFTON.

Roger en disant ces mots , touche de sa baguette toutes les figures enchantées de la suite de Bradamante , qui s'animent au son des violons.

S C E N E I I I

M E L I S S E , R O G E R .

M E L I S S E .

Q U e je suis malheureuse ! Je vois tout le monde en joye ; mais pour moi je ne saurois rire.

R O G E R .

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuse ?

M E L I S S E *en pleurant.*

J'avois un mari . . . hi ! Quand je fus enchantée , hé ! & je ne le trouve plus , hus , hus !

R O G E R .

Quoi , la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique , vous ne trouverez guères de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

M E L I S S E .

Monfieur le forcier , vous qui êtes si habile homme , ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher époux ?

R O G E R .

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette baguette , je découvre les eaux & les trésors les plus cachés. C'est avec cette baguette que je suis les meurtriers à la piste par mer & par terre ; & c'est enfin avec

cette baguette que je retrouve les maris perdus.

M E L I S S E.

Est-il possible ? Je croi que sans moi vous n'auriez guères de pratique , car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisément , & je n'ai point encore vu d'affiches pour des maris perdus.

R O G E R.

Mais il est bon de vous avertir , que ma baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espece. Parlez-moi franchement : Avez-vous toujours été bien fidelle au vôtre ?

M E L I S S E.

Si j'ai été fidelle ? J'aurois dévifagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me regarder seulement entre deux yeux.

R O G E R.

Tant pis. Je ne saurois rien faire pour vous.

M E L I S S E.

Et pourquoi ?

R O G E R.

C'est que ma baguette est un present qui m'a été fait par Vulcain : elle n'a point de vertu sur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un mari tant soit peu vulcanisé . . . Voyez , examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale , je vous répons de retrouver votre mari.

MELISSE.

Et mais . . . mais . . .

ROGER.

Allez , allez , parlez en toute assurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit plumet qui étoit terriblement semblant, monsieur, est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Ho , non , non.

MELISSE.

J'ai reçu aussi des presens d'un banquier , qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter son argent auprès de moi. Monsieur , est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Et non , vous dis-je , non.

MELISSE.

Oh dame , s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable ! il faut ce qu'il faut , une fois.

MELISSE.

Attendez , attendez.

ROGER.

Hé là ! voyez , voyez.

MELISSE.

Il fréquentoit aussi au logis un petit blondin à rabat , qui . . .

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit-

il de la grande ou de la petite espee ?
MELISSE.

Mais son rabat étoit de quatre doigts plus court que celui d'un conseiller , & nous allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là assez de quoi faire courber ma baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la ville , mais malheureusement la flèche de son carosse rompit , & nous fumes obligez de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh ! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous retrouverons votre mari , fut-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma baguette.

Ici Arlequin fait tourner sa baguette , qui prend d'abord la forme d'un croissant. Incontinent après , Pasquariel , mari de Melisse , paroît. Sa femme le reconnoît : ils s'embrassent : & après un jeu italien , Pasquariel étonné du mouvement de la baguette que tient Roger , se scandalise , & veut savoir le sujet de ce prodige.

MELISSE à son mari.

Vas , vas , mon mari , ne te chagrines point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses ; car sans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

ROGER.

Cela est vrai. Sans la flèche rompue, vous étiez un homme perdu.

Pasquariel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurément être éclairci.

ROGER à *Pasquariel*.

Puisque vous voulez être éclairci, voilà le Druide, qui est l'oracle de ce pays-ci, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante*.

Une femme est encor trop sage,
Lors qu'après avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à son époux;
Mais un mari qui connoît son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,
Qu'il a raison d'être jaloux.

ROGER *chante sur l'air*: REVEILLEZ-

VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le voisin cause,
Son mal est trop égal au tien.
Quand on le fait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN,

EN me rendant le jour,
Rendez aussi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites-moi votre affaire.

La Baguette
F L O R I D A N.

Avant d'être enchanté , cette jeune bergere ,
 Entre plusieurs amans me choisit pour époux.
 Ce nom qui vous paroît si doux ,
 Ne peut encore me satisfaire :
 Et je sai que pour l'ordinaire ,
 L'amant que l'on distingue avec de si beaux nœuds ,
 N'est pas toujours le plus heureux.

R O G E R.

Je vous entens : du moins je vous devine.
 Ou je me trompe , ou vous avez la mine
 D'être le fils d'un fermier bien renté ,
 Dont le riche mérite a si fort éclaté
 Aux yeux d'une avare maitresse ,
 Qu'elle a refusé la tendresse
 De vos rivaux.

F L O R I D A N.

Mon pere étoit rentier ;
 Mais je n'ai point traité l'amour en financier ,
 Et j'ai gagné son cœur à force de tendresse.

R O G E R.

J'en doute fort : mais baste , on vous le laisse.
 Puisque par un contrat vous l'avez acheté ,
 Il est à vous : j'entens pour la propriété ;
 Car l'usufruit c'est autre chose :
 Il faut que la femme en dispose.

F L O R I D A N.

Cet usufruit est encor de mon lot.
 Pour le ceder , il faudroit être un sot.

R O G E R.

Un sot , d'accord.

F L O R I D A N.

Oh ! point de raillerie.
 Une femme n'est pas comme une métrairie :
 J'en veux être le maitre , & non pas le fermier.
 Et par la sambleu , le premier . . .

R O G E R.

Oh ! tout beau. Respect au Druide.

Je ne fais qu'opiner : mais c'est lui qui décide.

LE DRUIDE *chante.*

Ne craignez rien , l'hymen est votre azile ,

Le nom d'époux écarte les rivaux.

De votre Iris la garde est inutile :

Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'air* : O LE BON VIN

TU AS ENDORMI MA MERE.

O le bon temps ,

Où l'hymen servoit d'azile !

Mais pour à présent

Toure, loure, loure, loure ,

Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'amant.

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc , s'il vous plaît ,
En veut ce grand benêt ?

ZERBIN.

Je venons... pour... tenez... j'enrage.

Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans,

Je croi que je n'avons pas l'âge ,

Et c'est la faute à nos parens ,

Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous , bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ai guères que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits , sont tout jeunes.

GABRINE.

J'aurai trente ans , viennent les preunes.

R O G E R.

A trente ans porter fruit ! Oh , cela ne se peut.
 Cependant , si votre époux veut ,
 Je pourrai vous donner une dispense d'âge.
 Mais depuis quand , la belle , êtes vous en ménage ?

G A B R I N E.

Je ne sai pas compter le temps par l'almana :
 Mais j'ai bien remarqué que depuis ce temps-là
 Ma vache a fait deux viaux.

R O G E R.

C'est qu'elle étoit en âge.
 Mais qui peut donc causer votre stérilité ?
 N'avez-vous pas tous deux depuis le mariage ,
 Sous le même toit habité ?

Z E R B I N.

Oh que si. Car un jour Mathurine
 Nous enfermit dans la cuisine :
 Et quand je fumes là tous deux ,
 Je demeurimes si honteux

R O G E R.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse.

G A B R I N E.

Moi , pour ne le point voir , j'usis d'une finesse.
 Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

Z E R B I N.

Moi je n'en fis pas à deux fois.
 Je grimpis tout au haut de notre cheminée ;
 Et j'y fus , sans grouiller , toute l'apresdinée.

R O G E R.

Et depuis ce temps-là

Z E R B I N.

Je nous fuyons , faut voir.

R O G E R.

Et malgré tout cela ,
 Vous ne sauriez avoir lignée :
 Je vois bien du malheur à votre destinée.
 Car je connois bien des époux

Qui prennent à se fuir autant de soin que vous ,
Et qui , malgré leur mesintelligence ,
Ont des enfans en abondance.

Z E R B I N .

Que ces peres-là sont heureux !
Helas , que ne suis-je comme eux !

R O G E R .

Leurs femmes sont bien plus heureuses.

G A B R I N E .

Qu'elles doivent être joyeuses ,
D'avoir tant de petits marmots ,
Qui ne coutent rien à leur pere !
Apprenez-moi comme il faut faire.

R O G E R .

Le Druide à l'instant vous en dira deux mots.

LE DRUIDE *chante.*

Je ne veux point troubler votre innocence ,
Ni vous montrer un chemin trop batu.
Pour être sage une heureuse indolence
Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

R O G E R *chante.*

Au bon vieux temps
La femme étoit sans science :
Mais pour à présent ,
Toure , loure , loure , loure ,
La fille fait tout , avant quatorze ans.

*Toutes les personnes qui ont été desenchantées
par la vertu de Roger , témoignent leur allegresse
par leurs danses & leurs chansons.*

LE DRUIDE *chante.*

La verte jeunelle
Qui tourne à tout vent ,
Doit jouir sans cesse
Du plaisir present :
Mais la jouissance
Du vieillard cassé ,

C'est la souvenance
Du bon temps passé.

LE CHOEUR *repete.*

C'est la souvenance
Du bon temps passé.

GABRINE *chante.*

Dans notre village,
Grace à nos parens,
Toute fille est sage
Jusqu'à cinquante ans.
Car c'est être sage
D'avoir des amans.
Suivons donc l'usage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR *repete.*

Suivons donc l'usage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART *chante.*

Que cent ans d'absence
Echauffe un mari,
Mais cette apparence
M'a bien refroidi.
Pour garder mon ame
D'un soin inutile ;
J'ai trouvé ma femme :
Quelqu'un la veut-il.

LE CHOEUR.

J'ai trouvé ma femme :
Quelqu'un la veut-il.

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en assurance,
Tu seras heureux.
Rallume ta flamme
Je jure ma foi,
Qu'il n'est point de femme
Plus sage que moi.

FLORIDAN.

Qui pour l'hymenée
Prend jeune catin ,
A la destinée
D'un marchand de vin.
Vainement il tente
De garder son muid ,
Vin nouveau s'évente ,
Vin gardé s'aigrit.

BRADAMANTE.

Toi qui peut tout faire
Parenchamment ,
Reprends ta lumière ,
Ou rends-moi mon amant.
Le soleil qui brille
Fait quelque plaisir :
Mais pour rester fille ,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foi ,
D'une Bradamante
Faitte comme toi.
Quel plaisir , fillette ,
D'être ton mari ,
Si de la baguette
On étoit garanti.





L'AUGMENTATION

DE LA

BAGUETTE.

A R L E Q U I N en habit de Roger ,
au parterre.

TAndis que nos musiciens prendront ha-
leine , il ne vous déplaira pas , mes-
sieurs , que je vous fasse un petit conte.

Ces jours gras un cabaretier ,
Des plus fripons de son métier ,
Avoit un muïd pour tout potage ,
D'un bon vin vieux de l'hermitage.
Un voisin curieux en voulut un flacon.
Les voisins du voisin le trouverent si bon ,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon scelerat croyant faire merveille ,
Et perperuer son tonneau ,
Le remplissoit de vin nouveau.
Les fins gourmets entroient en danse ,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit ,
Qu'il ne fut ni grand ni petit ,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faisoit bonne mine.
Plus le vin vieux il débitoit ,
Et plus le vin nouveau marchoit ,
Espérant par ce stratagême
S'engraïsser pendant le carême.
Mais par malheur , le bon vin vieux s'usa ,

Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
Personne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
Ce fripon de cabaretier,
Qui depuis trois mois à notre aise,
Faisant valoir notre métier,
Allongeons notre comédie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
Le parterre qui seul règle notre destin,
Est ce fin gourmet de voisin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais aussi par reconnoissance,
Pour quinze sols nous lui donnons
Pareil vin qu'au théâtre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encore quelques bouteilles
De ce rapé par les oreilles.
Messieurs, nous serons trop heureux
Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

D I X I.

S C E N E I.

B E L I S E , R O G E R.

B E L I S E.

HOla, ho, quelqu'un, portier, limonadier, ouvreuse de loges ? Depuis trois mois on ne sauroit trouver à se placer dans cet hôtel de Bourgogne.

R O G E R *aux auditeurs.*

Voilà une de ces bouteilles de vin que je

vous avois promises ; mais elle me paroît bien aigre.

BELISE.

Bon jour , monsieur. Jouez-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouons ? je le croi , ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces messieurs , que nous ne la jouions encore trois mois. Apparemment , madame , que vous cherchez votre mari ? est-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moi un mari ! Moi chercher un mari ! est-ce que j'ai l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'êtes qu'une femme à galant.

BELISE.

Un bel esprit comme moi , me soupçonner de dégénérer jusqu'aux êtres matériels ! Apprenez , mon ami , que j'ai épousé l'antique , & que je n'aurai jamais d'autre mari , que Juvenal , Horace , Virgile , & sur tout le bon homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait - là de belles épousailles. Avec de pareils maris , vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-

là pour moi. Je passe les jours avec les livres , & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'auteurs anciens sous mon chevet.

R O G E R.

On ne dispute pas des goûts , mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous , qui dorment plus volontiers avec des modernes.

B E L I S E.

On dit que dans votre comédie , vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau ? Cela n'auroit-il point quelque rapport avec la parallèle des anciens & des modernes , qui partage à present tous nos beaux esprits ? Quel parti prenez-vous dans cette dispute-là , vous autres comédiens ?

R O G E R.

Mais , madame , je vous en fais juge vous-même. En mille ans les auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau ; & ce sont les modernes , comme vous voyez , qui font bouillir notre marmite.

B E L I S E.

Si je savois que vous parlassiez sérieusement , & que vous prissiez le parti des modernes...

R O G E R.

Et que feriez-vous ?

B E L I S E.

Ce que je ferois ? Je troublerois vos spec-

tacles ; je louerois des gens pour siffler , & je vous empêcherois de parler françois , jusqu'à ce que Pasquariel eût été reçu pour son beau langage à l'académie.

R O G E R.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interêts de l'antiquité ?

B E L I S E,

Si j'y entre chaudement ? Vous ne savez donc pas que je suis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de lettres ?

R O G E R.

Je ne croyois pas que cette nation - là fut belliqueuse.

B E L I S E.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat trois de nos chefs furent blessés à mort d'un seul coup d'épigramme.

R O G E R.

Si on charge une fois les sonnets à cartouche , il en demeurera bien sur le carreau. Les invalides ne suffiront pas pour les blessés ; il en faudra mener quelques-uns aux petites maisons.

B E L I S E.

Je soutiendrai les anciens , envers & contre tous.

R O G E R.

J'ai à vous dire , qu'il est inutile de vous

tant échauffer ; cette guerre-là est terminée.

B E L I S E.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'academie , sans me consulter.

R O G E R.

Je ne fai pas si cela se peut ; mais je fai bien que voilà l'arrêt que je porte dans ma poche. Lisez.

B E L I S E.

Voyons.

E P I G R A M M E.

Ces jours passés en bonne compagnie ,
Trois heros de l'academie ,
S'échauffoient sur le differend
Qui tient tout Paris en suspend.

Des modernes auteurs l'un prenoit la défense
L'autre des anciens soutenoit les raisons.
Le plus savant des trois prit en main la balance :

Et moi , dit-il , je suis pour les jettons.

B E L I S E.

Oh, je ne m'arrête pas à cette décision-là.

R O G E R.

Voilà le Druide qui est un antique , qui vous en donnera une autre.

LE D R U I D E *chante.*

En vain une fille à votre âge ,
Donne son suffrage
Pour l'antiquité ;
Son esprit a beau faire ,
Son cœur plus sincere ,
Décide pour la nouveauté.

ROGER *chante sur l'air* : REVEIL-
LEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon françois sont des nigaux,
Il vous faut un mari, la fille :
Mais un mari de chair & d'os.

S C E N E I I.

ANGELIQUE, ROGER.

ANGELIQUE.

AH, monsieur l'enchanteur ! J'ai re-
cours à votre forcellerie.

ROGER.

Voilà un jeune tendron , qui ne seroit
point mauvais à enchanter ; & je mêlerois
volontiers ma magie noire avec sa magie
blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille
qui dormoit depuis deux cens ans ? Ne pour-
riez-vous point endormir ma mere pour la
moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ! J'aimerois mieux
avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-là donc dormir seulement deux ou
trois jours , pour me donner le temps de
me marier , sans lui en rien dire.

R O G E R.

Le bon naturel de fille. Hélas ! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur.

A N G E L I Q U E.

Oh ! je l'en avertirai si - tôt qu'elle sera éveillée.

R O G E R.

Cela est dans l'ordre.

A N G E L I Q U E.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la régularité où l'on étoit de son temps ; & cela ne s'accommode pas avec la réforme de celui-ci.

R O G E R.

Je vous fai bon gré , à votre âge , d'aimer la réforme.

A N G E L I Q U E.

Elle veut m'habiller à sa fantaisie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire , me va jusqu'au menton ; & vous savez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge , que de ne la pas montrer.

R O G E R.

C'est que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

A N G E L I Q U E.

Elle me contrôle sur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

R O G E R.

C'est à peu près la même chose à présent : excepté que le fruit que mangent les dames , est un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de se rafraîchir avec des jambons de Mayence , des mortadelles , & des cervelats de la rue des Barres. Pour le laitage, c'est ordinairement du vin de Champagne , comme il sort du tonneau.

A N G E L I Q U E.

Du vin de Champagne ! Fi donc ? Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma cousine m'a appris à boire du ratafia.

R O G E R.

Vous avez-là une jolie cousine.

A N G E L I Q U E.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

R O G E R.

Non. Car dans la colere où je suis contre elle , si je l'endormois une fois , elle courroit risque de ne s'éveiller de sa vie.

A N G E L I Q U E.

Apprenez-moi donc , ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder ?

R O G E R.

Voilà le Druide , qui est un homme expert dans ces cas-là , qui va vous satisfaire.

• LE DRUIDE *chante.*

Mere qui gronde ,
Qui tempête & qui fronde ,
Fait son emploi dans le monde ,

Quand

Quand elle est sur son retour,
Fille qui la laisse dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait sa charge à son tour.

R O G E R *chante sur l'air*
de LANTURLU.

Quand mere sauvage
Dit dans ses leçons,
Que fille à votre âge
Doit fuir les garçons ;
Vous devez répondre :
C'est ce que j'ai resolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

S C E N E I I I.

N I G A U D I N , R O G E R .

N I G A U D I N ,

BOn jour, monsieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

R O G E R .

M'as-tu déjà vu quelquefois ?

N I G A U D I N ,

Par ma foi, je ne sai qu'en dire.

Or donc pour revenir à mon premier discours . . .

Mais vous m'interrompez toujours.

R O G E R .

J'aurois vraiment grand tort : la harangue est jolie,

N I G A U D I N .

Vous saurez donc, monsieur, qu'on a sa fantaisie.

Tantôt on est garçon, tantôt on ne l'est plus.

Il n'est rien tel que les cocus :

Car ils le sont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutôt à monsieur , que voilà.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cete poulette-là ,
C'est ma femme , quoi qu'on en dise.
Savez-vous pourquoi je l'ai prise ?

ROGER.

Pour son bien , ses parens ?

NIGAUDIN.

Non , c'est pour sa beauté.

ROGER.

Qui diable s'en seroit douté ?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle

Qui me fait bouillir la cervelle.

Je croyois qu'au bout de neuf mois

Une femelle au moins un enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t-elle fait attendre ?

Un an ?

NIGAUDIN.

Oh !

ROGER.

Deux ans ?

NIGAUDIN.

Oh

ROGER.

Dix ans ?

NIGAUDIN.

Oh ! que nenni.

Elle a mis tout au plus quatre mois & demi ,

Et je crains quelque stratagème.

ROGER.

C'est bien peu : mais avec une femme qu'on aime ,

Il ne faut pas entrer dans un calcul bourgeois ,

Ni prendre garde à trois ou quatre mois.

N I G A U D I N.

C'est pourtant le hic de l'affaire :
Et ce qui fait que bien souvent
On n'est pas pere d'un enfant ,
Quoi qu'on soit mari de sa mere.

R O G E R.

Tu n'éprouves pas seul un pareil accident :
Et si l'on comptoit bien l'absence ou la presence
De la plûpart de nos maris ,
On trouveroit que dans Paris
Il seroit peu d'enfans dont la naissance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard :
A moins que l'on ne fit un almanach bâtard

N I G A U D I N.

Vous ne croyez donc pas que la progéniture
Soit tout-à-fait de ma manufacture ?

R O G E R.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il est des enfans vifs qui cherchent la lumiere
Presqu'aussi-tôt qu'ils sont conçus :
Et les femmes d'esprits sur pareille matiere ,
Font aisément des impromptus.

N I G A U D I N.

Cet enfant est venu , tout franc , trop à la hâte :
Et je croi n'avoir pas mis la main à la pâte.

R O G E R.

Mais, quel âge avoit-il ?

N I G A U D I N.

Je vous l'ai déjà dit :

Quatre mois & demi.

R O G E R.

Qu'est-ce qu'il me lanterne ?
Ton enfant est produit à terme.
A quoi bon tant faire de bruit ;
Quatre mois & demi de jour , autant de nuit ,

La Baguette

A neuf mois le total se monte.

Hé bien, n'est ce pas là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.

Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.

Viens ma pouponne,

Viens ma bouchonne,

Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un
petit couplet de chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console,

Elle a tout l'air d'une femme d'honneur,

J'en jurerois presque sur sa parole :

Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER chante.

Au temps passé

On n'achetoit que les belles :

Mais tout a changé,

Toure, loure, loure, loure,

Il ne reste point de bête au marché.

Tous les acteurs qui sont sur le théâtre, se joignent, & font une nouvelle danse, pour remercier Roger, qui les a excités à se réjouir. On reprend l'air précédent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend, La verte jeunesse, &c.

BELISE.

Pour moi l'hymenée

N'a point de douceur,

Je suis destinée

A l'amour des auteurs.

Pour eux je veux vivre :

Car dans ce temps-ci,

Il n'est point de livre

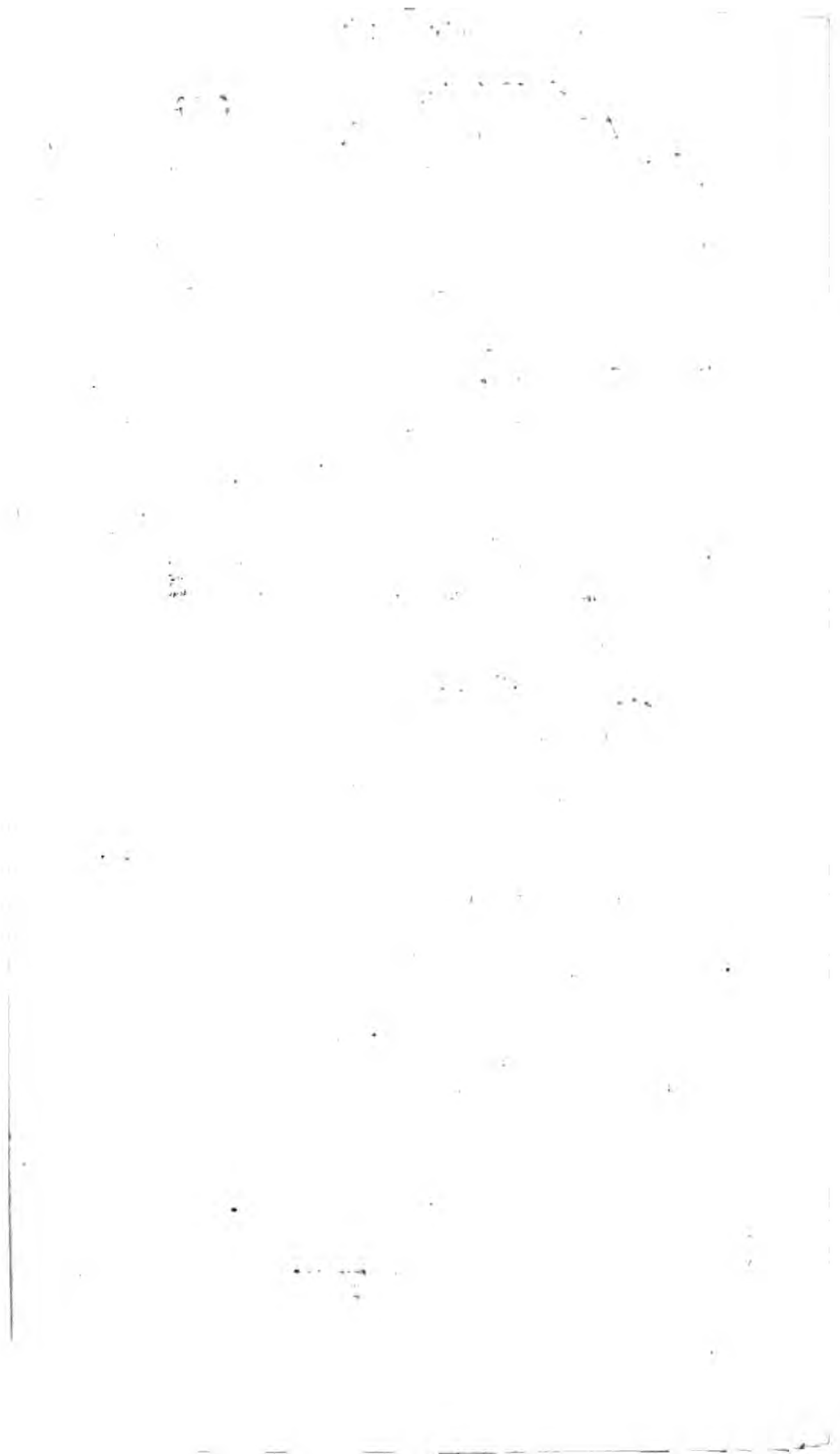
Si froid qu'un mari.

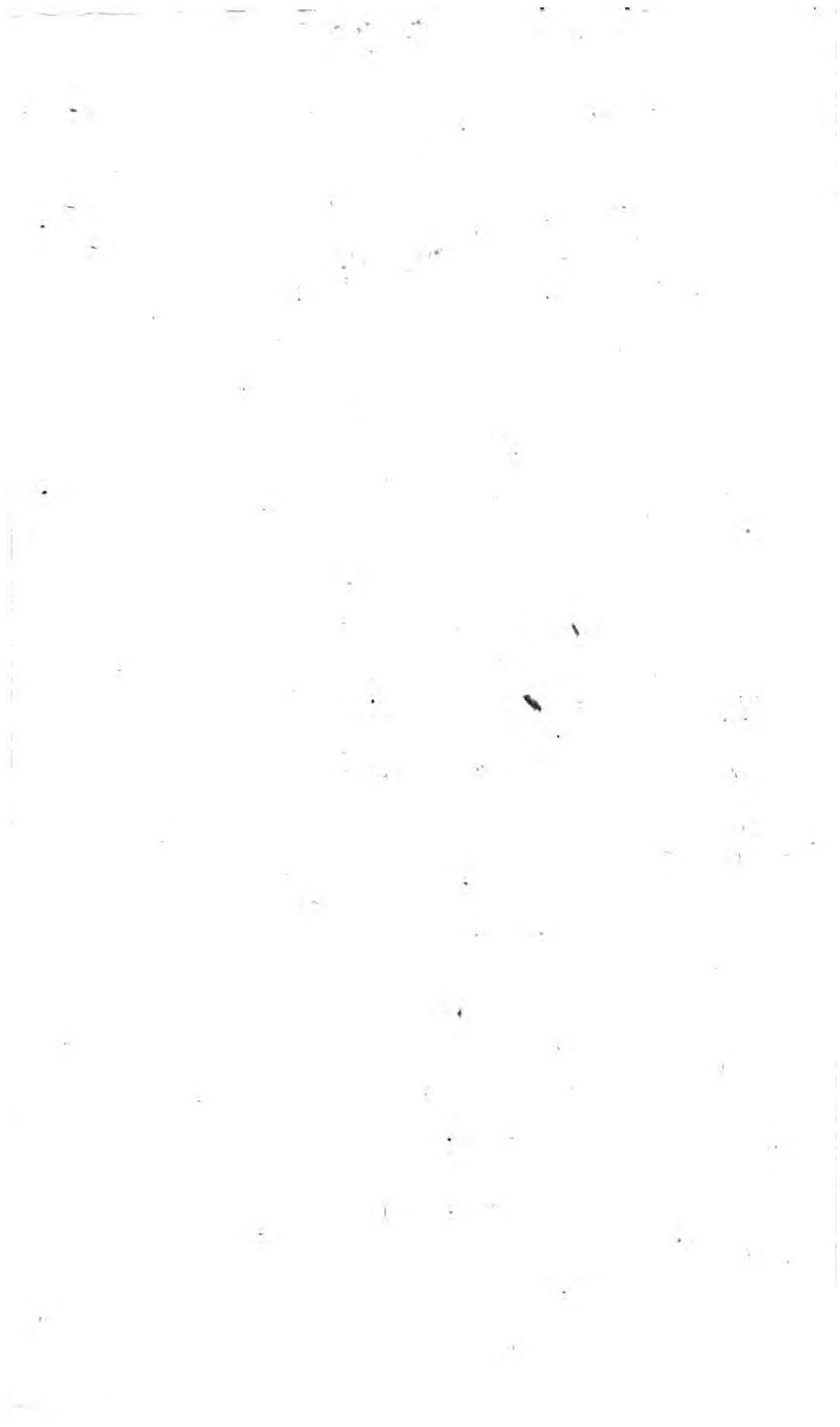
de Vulcain.
ANGELIQUE.

293

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre son exemple,
Et non pas ses leçons.









LES ADIEUX DES OFFICIERS

LES ADIEUX
DES
OFFICIERS,
O U
VENUS JUSTIFIE'E.
COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par monsieur du F*** &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi , dans leur hô-
tel de Bourgogne , le vingt-cinquième
jour d'Avril 1693.

A C T E U R S.

VENUS , Colombine.

MARS , Octave.

VULCAIN , Arlequin.

PLUTUS , Pasquariel.

MERCURE , Pierrot.

JUPITER , Octave.

JUNON , Marinette.

CUPIDON , DIANE , Isabelle.

L'OCEAN , le Docteur.

PLUTON , Pasquariel.

BACCHUS , UN TAMBOUR , CUPIDON le débauché , Mezzetin.

BELLONE , MOMUS , UN AMOUR , un chanteur.

Plusieurs autres amours & divinités qui ne parlent point.

La Scene est dans la forge de Vulcain.



LES ADIEUX
DES
OFFICIERS,
OU
VENUS JUSTIFIÉE.

SCENE I.

Le théâtre représente la forge de Vulcain. On y voit VENUS sur un lit de repos : MARS qui lui fait ses adieux, & quatre amours. On joue un air de trompettes, après lequel entre MEZZETIN en tambour, & chante les paroles suivantes.



Cheval, à cheval, Mars, vite à la guerre,
Prens ta rapiere,
Il est temps,
Quand le coq a chanté : Mars déjà la gloire,
Et la victoire,
Sont aux champs.

UN DES AMOURS *arrête le tambour,*
& *chante.*

Les adieux des Officiers.

Suivez la gloire & ses attrait ,
Laissez Mars & Venus en paix.

LE TAMBOUR *chante.*

Le bruit de mon tambour & de la trompette ,
Met la grifette
Aux abois.

Mais un brave guerrier doit de bonne grace ,
Ceder la place
Au bourgeois.

L' A M O U R.

Venus ne sauroit consentir
A le laisser si tôt partir.

LE TAMBOUR *chante.*

Un jeune heros doit laisser sa foiblesse
A sa maitresse
En partant.

Je lui permets de rire avec son hôtesse ,
Mais sans tendresse ,
En passant.

L' A M O U R.

Ne permettez rien aux amans ,
Ils ne sont que trop inconstans.

*Mars & Venus quittent le lit de repos , &
s'avancent.*

M A R S.

Mon devoir m'arrache d'auprès de vous,
charmante Venus , il faut vous quitter dans
le temps que votre cœur commençoit à
s'ébranler pour moi ; quel contre-temps !

V E N U S.

Helas , je suis bien plus à plaindre que
vous ! J'ai tout à craindre de votre inconfiance ; & une campagne endurecit bien le
cœur d'un guerrier.

LE TAMBOUR à Mars.

Il faut , s'il vous plaît , abreger vos dialogues ; vous n'avez que le temps de venir payer votre hôteffe. Bellone a déjà endossé son habit de postillon , elle sera ici dans un moment avec votre chaise de poste.

M A R S.

Vas voir s'il ne manque rien à mon équipage , & laisses-moi profiter de quelques momens que la gloire veut bien accorder à ma tendresse.

LE TAMBOUR.

Votre équipage est complet , il ne vous manque rien que de l'argent ; mais, madame Venus , y pourvoira. A propos , pendant que je suis dans le magasin de Vulcain , je vais vous choisir deux bons éperons de longueur , car je me souviens que votre cheval est toujours retif quand il faut sortir de Paris.

M A R S.

Tes discours m'importunent ; retires-toi.

LE TAMBOUR.

A voir les ceremonies que votre cheval fait pour sortir les portes , on croiroit que le pauvre animal ressent la moitié de la tendresse que vous avez pour madame.

M A R S.

Hé , laisses-nous en paix.

LE TAMBOUR.

Vous souvient-il du tour qu'il vous joua

en revenant de Flandres , comme nous sortions de cette hôtellerie. . . . là . . . où vous devintes amoureux de la fervante ?

M A R S.

Te tairas-tu maraut ?

L E T A M B O U R *à part*

Il faut les laisser seuls : le jour du départ on a mille choses à se dire. *Vers Mars.* Mais voilà Bellone , dépêchez-vous.

B E L L O N E *entre , & chante.*

Partez , partez , Mars , il est temps ;
 Les plaisirs du printemps
 Sont indignes de vous ; allez porter la guerre
 Aux deux bouts de la terre.
 Laissez en paix , au moins pendant six mois ,
 Nos ménages bourgeois ,
 C'est le seul bien que vous leur puissiez faire ,
 Rien n'est si doux
 Pour un jaloux
 Que votre absence :
 Mais vos adieux ,
 En récompense ,
 Sont bien dangereux.



S C E N E I I.

VULCAIN, MARS, VENUS,
UN AMOUR.

VULCAIN.

LE ciel soit loué ! Voilà Bellone qui va délivrer ma maison de ce grand pendentif de Mars. C'est le plus grand maraut ! Cependant , parce qu'il a de la bravoure , & que je suis naturellement poltron , j'ai mille complaisances pour lui. Il me prend pourtant envie de venger mon front sur le sien. *Il leve son marteau.* Mais , non , c'est un brutal qui n'entend pas raillerie , différons la vengeance jusqu'à ce qu'il soit parti. Il aime tendrement ma femme , & je ne puis mieux me venger de lui , qu'en roffant ce qu'il aime. Pour le présent , le plus sûr est de travailler comme si de rien n'étoit *Vulcain frappe sur son enclume dans le temps que Mars & Venus parlent ensemble.*

UN AMOUR *chante sur l'air des forgerons dans le temps que Vulcain frappe sur son enclume.*

Vive la prudence
Du grand dieu Vulcain !
Il voit qu'on l'offense,
Et va toujours son train.
Suyez cet usage,

Les adieux des Officiers.

Mortels indiscrets,
 Dans votre ménage
 Vous aurez la paix.
 Vive la prudence, &c.

V E N U S à *Vulcain.*

Petit mari ?

VULCAIN *tourne la tête sans rien dire, & frappe toujours.*

V E N U S.

Moutonnet, mignon, tu fais plus de bruit aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

V U L C A I N.

C'est que je frappe de rage. *Il continue de frapper.*

V E N U S.

Mon petit fils, frappe donc plus doucement, si tu veux épargner ma tête.

V U L C A I N.

Tu n'épargnes guères la mienne, toi, carogne. *Il frappe encore.*

M A R S.

En vérité, monsieur Vulcain, vous n'avez guères de considération pour les femmes.

V U L C A I N.

Ni vous pour les maris, monsieur Mars. *Il frappe toujours.*

M A R S.

Mais vraiment, vous ne songez pas que vous donnez des vapeurs à madame ?

V U L C A I N.

Si je lui donne des vapeurs, vous prenez bien soin de les guérir, vous. *Il frappe encore.*

M A R S *d'un ton de colere.*

Par la sang-bleu , si vous ne cessez de frapper. . . .

V U L C A I N *d'un ton brusque.*

Monfieur Mars , je vous demande pardon , mais ma befogne presse , & j'ai une nouvelle baguette de Vulcain de commande , que je dois livrer aujourd'hui aux comedians.

M A R S.

Quand je serai parti , vous forgerez tant qu'il vous plaira.

V U L C A I N.

Monfieur , notre grand débit se fait avec les officiers. Si-tôt que vous les aurez emmenés à l'armée , il faudra mettre les baguettes de Vulcain aux vieilles ferailles.

M A R S.

Ce feroit dommage de laisser inutile un instrument qui va chercher l'or jusques dans les entrailles de la terre.

V U L C A I N.

Les baguettes qui ne font que chercher l'or sont contrefaites , les veritables l'attirent ; & j'en connois une qui en trois mois a fait venir plus de vingt mille écus à l'hôtel de Bourgogne. Mais vous me faites perdre ici mon temps mal-à-propos. J'ai trop la vogue pour m'amuser à parler gratis , & avec les Parisiens il faut battre le fer quand il est chaud. Tout ce que je puis faire pour

adoucir le bruit des marteaux, c'est de chanter en travaillant. *Il frappe toujours.*

M A R S à *Venus.*

Madame, puisqu'il nous empêche de parler bas, il mériterait bien que vous me fîtes une déclaration d'amour, si haut qu'il l'entende.

VULCAIN *qui a entendu cela, chante.*

Si ma femme a la rage
De le dire si haut,
Je repousse l'outrage
A grands coups de marteau,
Je frapperai tant..... tant..... *Il veut frapper Mars.*

M A R S *se retournant.*

Plaît-il ?

VULCAIN *continuant de chanter.*

Sur mon ouvrage,
Que je n'entendrai rien
De tout votre entretien.

M A R S.

Je vois bien qu'il faut quitter la place.
Voilà un grand brutal.

V E N U S à *Mars.*

Je ne verrai donc plus auprès de moi, que ce magot ? Vous me quittez ? Ah !

M A R S à *Venus.*

Il faut bien lui faire un peu d'amitié, pour le disposer à vous bien traiter en mon absence. Je le hais comme tous les diables...
A Vulcain. Adieu, mon cher ami Vulcain, je suis fâchée d'être obligée de vous quitter. *Il l'embrasse.*

VULCAIN.

VULCAIN.

Ah , monsieur ! *Il lui laisse tomber son marteau sur les pieds.*

MARS.

Hai ! Au moins je vous recommande de veiller un peu à la conduite de madame votre épouse, pendant mon voyage. Si vous voulez conserver sa réputation & la vôtre , gardez - vous bien de laisser entrer chez vous tous ces petits demi-dieux blondins & court-vêtus , qui n'attendent que mon départ pour venir fondre ici.

VULCAIN.

Ma foi , monsieur Mars , un plumet comme vous décrie plus une femme en huit jours d'été , que tous ces messieurs-là en tout un hyver. Mais baste , un peu d'honneur plus ou moins dans une famille , cela ne vaut pas la peine de se brouiller avec un ami tel que vous.

MARS.

A propos , ma rondache est-elle achevée de polir ?

VULCAIN.

Vous avez ici des armes à choisir. *Venus & les amours arment Mars.*

MARS à *Vulcain qui lui veut mettre son casque.*

Monsieur mon compere , ne prenez pas la peine. . . .

VULCAIN.

Il est bien juste que je vous coëffe par droit de répresailles. *Mars s'en va.*

VENUS à *Vulcain.*

Tu veux bien que j'aïlle la conduire jusqu'au Bourget ?

VULCAIN.

Non , non , j'irai bien moi-même.

VENUS.

Tu viens de nous dire que tu as de la besogne pressée ?

VULCAIN.

Le plus pressé de ma besogne c'est de le faire partir promptement. Songez seulement aux soins de votre ménage ; & pendant mon absence , mettez la paix entre vos deux enfans , qui se mangent le blanc des yeux ensemble.



SCENE III.

CUPIDON, VENUS.

CUPIDON.

O N a bien de la peine à trouver le moment
De vous dire un mot seulement.

VENUS.

M'a-t on vu quelquefois refuser audience
A l'amour ?

CUPIDON.

Rarement. Mais j'ai trop de prudence
Pour paroître quand votre époux
Est en affaire avecque vous.
Je parlerois en vain.

VENUS.

Qu'avez-vous à me dire ?
Comment va l'amoureux empire ?

CUPIDON.

Toujours de pis en pis , grace à mon frere aîné.
C'est un amour si mal moriginé.

VENUS.

Je sai qu'il est sans politesse ,
Sans agrément & sans adresse :
Aussi n'est ce pas lui
Qui dispose aujourd'hui
De la belle tendresse.

Vous avez tous les traits , dont la délicatesse
Charme le cœur , en lui donnant des loix ,
Et je n'ai mis dans son carquois
Que ces vieux traits rouillés , dont la pointe émoullée
Conclut l'amour par l'hymenée.

CUPIDON.

Vraiment , l'hymen & lui

Vij

Sont bien mal ensemble aujourd'hui.
 C'est un gros débauché, qui m'ôte mes pratiques :
 Il dégoûte les cœurs des galantes rubriques
 Qui doivent au bonheur disposer le terrain :
 Il conduit les amans par le plus court chemin.
 Il me prévient par tout, disant que c'est l'usage.
 Et quand ses traits ont achevé l'ouvrage,
 Vous savez que les miens ne servent plus de rien.

V E N U S.

Mon fils, je sai un moyen
 Pour rétablir tes droits. C'est d'ordonner aux belles,
 D'être cruelles
 Seulement jusqu'à trente ans,
 Pour donner le loisir à nos jeunes amans
 D'apprendre l'art de la galanterie.

C U P I D O N.

Quoi, vous croyez. . . . Mais j'apperçois mon frere.
 Je le laisse avec vous ; prenez un air severe.
Il s'en va.

S C E N E I V.

V E N U S, *C U P I D O N* le débauché, tenant une pipe allumée à la bouche & une bouteille d'eau-de-vie à la ceinture.

C U P I D O N.

Pour un amour l'attitude est nouvelle.

C U P I D O N.

Dieu vous gard, la maman : Je vous trouve bien belle
 Aujourd'hui.

V E N U S.

Répons-moi, qu'as-tu fait du flambeau

Que je t'avois donné ; ton carquois , ton bandeau :
As-tu vendu tout l'équipage ?

CUPIDON.

Vendu , moi !

VENUS.

Que fait-on ?

CUPIDON.

Non , je l'ai mis en gage

Pour avoir du vin vieux

Le nectar a manqué dans la cave des dieux ;

Et depuis que Bacchus en ville tient taverne ,

Il vend cher son vin de Falerne.

VENUS.

Le cabaret , yvrogne , est-il pour les amours ?

CUPIDON.

Les dames y vont tous les jours.

VENUS.

Oh , que tu sens le vin !

CUPIDON.

Depuis que je m'enyvre ,

Notre négoce en va bien mieux.

L'on aime à voir briller mon flambeau dans mes yeux :

La force du bon vin fait toute ma puissance ,

Et j'attaque les cœurs en remplissant la pance.

Il chante.

Quelle fierté pourroit sur la fin d'un repas ,

Resister aux appas

De ma trogne vermeille ?

J'embrase plus de cœurs avecque ma bouteille ,

Que ce petit marmot

Avec son fallot.

VENUS.

Si tu ne fais vaincre les belles ,

Qu'en faisant débauche avec elles ,

V iij

310 *Les adieux des Officiers.*
Infâme, vas regner dans les treize Cantons,
Ou sur les bas Bretons.

CUPIDON.

Vive, vive Paris, pour les amours bacchiques !
Mon frere s'y fait des pratiques,
Mais, ma foi, depuis peu
Le petit fat n'a pas beau jeu.
Les cœurs y sont si durs, que les petites flèches,
N'y saurøient faire breches
L'acier en est trop fin.
Pour moi, quand j'ai trempé celle-ci dans le vin,
Je suis très-sûr de ma conquête.

V E N U S.

C'est une trahison que d'attaquer la tête,
Lorsqu'on veut affoiblir le cœur.

CUPIDON.

J'ai fait ces trahisons à des femmes d'honneur,
Qui ne m'ont point puni de les avoir trahies.

V E N U S.

Taisez-vous, je ne puis entendre vos folies.

Retirez-vous, voici un laquais de Plutus.
Que me veut-il ? *Cupidon se retire.*

LE LAQUAIS.

C'est de la part du dieu des richesses, qui
voudroit bien vous rendre visite, pendant
que votre mari n'y est pas.

V E N U S *au laquais.*

Dis-lui qu'il me fera beaucoup d'hon-
neur. *Aux amours.* Allez, retirez-vous, je
n'ai pas besoin d'amour ici.

UN DES AMOURS.

Le maître des dieux
Lorsqu'il est amoureux
D'une simple mortelle,

Ne peut se faire aimer d'elle
Sans notre secours.

Mais pour gagner le cœur même d'un déesse,
Le dieu de la richesse
N'a pas besoin des amours.

Les amours s'en vont.

S C E N E V.

Un coffre-fort s'avance sur le théâtre , formant un grand bruit par les chaînes & les cadénats qui sont autour de lui.

V E N U S , P L U T U S.

V E N U S.

Montrez-vous donc , Plutus ; car le dieu des richesses est un dieu inutile , tant qu'il reste enfermé sous la clef. *Le coffre s'ouvre , & il en sort un sac d'argent.*

V E N U S.

Oh , vous êtes un peu plus aimable sous cette figure : mais si vous voulez me plaire vous vous rendrez encore plus palpable.

P L U T U S *paroît à la place du sac.*

V E N U S.

On a bien de la peine à vous développer du métal ! Pour peu que vous fussiez galant , vous me feriez voir le fond du sac.

P L U T U S *ouvre le sac.*

V E N U S.

Je serois contente de votre complaisan-

ce , si vous vouliez bien parler , & me faire part de cette douce éloquence que les sourds entendent , qui fait parler les muets , & soupirer les plus cruelles.

PLUTUS *touffe , crache & se dispose comme s'il vouloit parler , & tout cela se termine par une grosse bague qu'il tire de son doigt , & qu'il met au doigt de Venus.*

V E N U S .

On ne peut rien de plus galant que cette maniere de s'exprimer : mais je sai que vous êtes le premier homme du monde pour soutenir une conversation suivie. . . .

PLUTUS *tire un collier , & le lui donne.*

V E N U S .

Et qu'on ne se lasse jamais de vous entendre parler : & j'ai appris d'un historien moderne , que vous écrivez des billets plus doux , plus persuasifs , & plus touchans que ceux de Voiture.

PLUTUS *tire de son porte-feuille plusieurs billets , qu'il lit bas en bourdonnant.*

Hon , hon , hon. . . . vous payerez au porteur. . . Bon ! *Il donne ce billet à Venus.*

V E N U S .

Vingt mille francs ! A la fin vos libéralités pourroient bien allarmer ma vertu. Que faudra-t-il donc que je fasse pour reconnoissance ?

PLUTUS *lui fait signe qu'il faut qu'elle l'aime.*

V E N U S.

S'il ne faut que mon estime , elle vous est acquise.

PLUTUS *fait signe qu'il ne se contente pas de cela.*

V E N U S.

Que vous êtes pressant , Plutus ! Je vois bien que vous prétendez à mon amitié. Je la ferois acheter à un autre ; mais pour vous, je vous la donne.

PLUTUS *fait signe qu'il veut autre chose.*

V E N U S.

Ciel ! !seriez-vous assez téméraire , pour vouloir de l'amour ?

PLUTUS *fait signe qu'oui*

V E N U S.

Vous feriez cet outrage à Vulcain ?

PLUTUS *fait signe qu'il s'en mocque.*

V E N U S.

Non , je jure par le Stix , que je ne ferai point d'infidélité à mon époux.

PLUTUS.

Par le Stix ?

V E N U S.

Oui , par le Six.

PLUTUS.

Par le Stix ? *Il reprend sa bague , son collier , son billet , & rentre dans le coffre , qui se ferme d'abord.*

V E N U S.

Plutus ? Plutus ? J'ai juré par le Stix , il est

314 *Les adieux des Officiers.*
vrai , ce serment est inviolable pour les dieux : mais les déesses ont des privileges , & moi sur tout , à qui Pâris a donné la pomme , non pas pour ma beauté , comme disent les poètes ; mais seulement parce que je suis la déesse de l'amour.

*Cette pomme mystérieuse ,
Qui croît au pays des Normands ,
Prouve que Venus amoureuse ,
A droit , aussi-bien qu'eux , de rompre ses sermens.*

M'entendez-vous , Plutus , Plutus , mon cher Plutus !

S C E N E V I.

VULCAIN , VENUS.

VULCAIN sortant du coffre au lieu de Plutus , & contrefaisant Venus.

PLutus , Plutus , mon cher Plutus ! il n'y a point de Plutus pour vous : c'est moi qui ai pris sa figure pour vous éprouver , coquette fieffée. Oh , je jure par le Stix , moi , qui n'ai pas le privilege de me dédire. . . .

V E N U S.

N'achevez pas , mon cher mari. Vou-
driez-vous me punir sans m'entendre ?

V U L C A I N.

Je ne vous ai que trop entendue , de par

tous les diables , & il n'a tenu qu'à moi de voir. . . .

V E N U S.

Il est vrai que les apparences sont contre moi : mais. . . .

V U L C A I N.

Tu as beau faire , tes discours ne m'ôteront pas de la tête ce que ta mauvaise conduite m'y a mis.

V E N U S.

Qu'y a-t-il donc dans ma conduite de si extraordinaire ? J'aime le plaisir de la conversation : & je choisis un jeune guerrier pour le brillant , & un financier pour le solide. En vérité il n'y a point de simple mortelle qui n'en fasse autant. Plutus est bon à ménager , & tu seras trop heureux , quand la guerre sera finie , qu'il te fasse avoir une commission.

V U L C A I N.

Je n'en veux point à ce prix-là.

V E N U S.

A quel prix crois-tu que j'achète les bonnes grâces de Plutus ? Ne fais-tu pas que c'est une dupe qui paye d'avance , & qui achète , au prix des plus grandes faveurs , quelques minauderies coquettes qui ne tirent pas à conséquence ? Il est charmé d'une œillade louche qui va tomber sur son rival : il croit qu'il est le héros de tous les cadeaux qu'il donne , & prend pour une langueur

amoureuse , l'ennui mortel que sa conversation me fait souffrir.

V U L C A I N.

Oh , je connois bien la race Plutonique , Ce drôle-là seme en dieu liberal : mais il recueille en homme avare : & je suis bien trompé si les articles de la recette ne suivent de près ceux de la dépense. Dites-moi un peu , madame la coquette , quand vous avez rappelé Plutus sur le ton d'une marchande du palais, qui prend au mot un joli chaland : quelle marchandise prétendiez-vous lui livrer ?

V E N U S.

Je prétendois l'amorcer avec de belles esperances , jusqu'à ce que Mars soit revenu de l'armée , pour le faire déguerpir l'héritage , & faire ensorte qu'il ne reste à Plutus que l'honneur d'avoir fait les ameliorations.

V U L C A I N.

Comment , coquine , tu oses encore me parler de ce maraut de Mars ? Je m'en vais me faire séparer de corps & de bien d'avec toi. J'ai déjà donné ordre à Mercure d'assembler tous les dieux pour cela , il ne doit pas tarder à venir. Mais le voici.



S C E N E V I I.

MERCURE , VULCAIN , VENUS ,

MERCURE.

SEigneur Vulcain , j'ai exécuté vos ordres ; je viens d'avertir les dieux de se trouver dans la salle de l'audience , ils sont déjà à la buvette.

VULCAIN.

L'assemblée sera-t-elle nombreuse ?

MERCURE.

Non , la plupart des dieux sont malades , à cause des vins nouveaux.

VULCAIN.

N'importe , ils feront tous pour moi ; car ma cause est la cause commune.

VENUS.

Si les dieux sont pour vous , les déesses feront pour moi.

MERCURE.

Nous n'en aurons pas beaucoup ; car la plupart sont allés jouer leur rôle à l'opéra. *A Vulcain.* Ça , il faut vous mettre en état d'être jugé , avant que les dieux paroissent. Mettez-vous là sur la selette.

VULCAIN.

Une selette à moi ? C'est ma femme qui est l'accusée.

MERCURE.

Dans ce fortes de procès le mari est toujours le patient.

VULCAIN.

*O tempora ! ô mores !*MERCURE *à Venus bas.*

J'ai prié Bacchus de composer un petit breuvage pour adoucir la colere de Vulcain. Laissez-nous faire , sortez d'ici sans rien dire , & ne paroissez point que je ne vous avertisse.

VULCAIN.

Où va donc ma femme ?

MERCURE.

C'est un petit accès de pudeur qui lui vient de prendre. Elle dit que vous plaidiez pour elle , & que tout ce que vous ferez sera bien fait. Entre nous, elle sent bien que sa cause est véreufe.

VULCAIN.

Vous allez voir aussi comme je vais triompher.

MERCURE.

Les lauriers de ce triomphe-là seront bien secs ; je crains bien que leurs feuilles ne tombent par terre , & qu'il ne vous en reste que le bois sur la tête. Mais j'entends messieurs qui commencent à touffer ; le procès est à moitié jugé. La porte de l'audience s'ouvre.

SCENE VIII.

Le théâtre représente une sale où tous les dieux sont assemblés. On joue une très-belle marche , pendant laquelle les dieux s'avancent vers Vulcain : & Momus qui a fendu la presse , chante les paroles suivantes sur l'air de la marche.

MOMUS.

L'Epoux
Jaloux
Qui blâme
Sa femme

Dans le secret de sa maison ,
A souvent raison :
Mais lorsqu'il court à l'audience
Publier son mauvais sort ,
Plus il prouve l'offense ,
Plus il a tort , il a tort , il a tort , il a tort.

Tous les dieux reprennent : Il a tort , il a tort , il a tort.

VULCAIN.

Monsieur Momus , ne venez pas ici , par vos fades plaisanteries , troubler la gravité de nos juges , elle fait plus de la moitié de leur science. Il m'a fait oublier la moitié de mon plaidoyer. . . . Ah , le voici ! Vous voyez devant vous l'affligé Vulcain votre confrere. . . .

LES DIEUX *l'interrompent en chantant.*

Il a tort , il a tort , il a tort.

VULCAIN.

Un petit reste de musique , qui étoit demeuré en l'air. Je dis donc , messieurs. . . .

TOUS LES DIEUX.

Il a tort , il a tort , il a tort.

JUNON *d'un ton de colere.*

Quelle honte est-ce là , messieurs ? On ne veut pas se donner la peine d'entendre Vulcain ? Si vous vous mocquez d'un dieu qui se plaint de sa femme , que ferez-vous donc à un simple mortel ?

JUPITER.

Les mortels ne sont pas si fots que de se plaindre , ils passent ces sortes d'affaires sous silence.

VULCAIN.

Cela est vrai , ils se contentent de faire imprimer des factums.

JUNON.

Monsieur Vulcain , criez , tempêtez , faites le diable à quatre , jusqu'à ce qu'on ait rendu justice. Laissez-moi faire , je vais condamner au carcan tous les époux infidèles.

VULCAIN.

Tous : donnez-vous-en bien de garde. Il n'y auroit personne pour faire exécuter la sentence.

JUNON.

J'enrage quand je vois. . . .

JUPITER

JUPITER à Junon.

Taisez-vous , jalouse ; on voit bien que vous avez de la rancune contre les maris. Si vous vouliez du bien à Vulcain , vous lui conseillerez de ne se point faire juger : car le mieux qui lui puisse arriver dans cette affaire , c'est d'avoir tort.

VULCAIN.

Oui , je commence à comprendre que , *il chante* , il a tort , il a tort , n'a pas tout-à-fait tort. Car pour avoir un arrêt contre ma femme , je n'ai que faire de venir ici , le public en prononcera plus que je ne voudrois. Monsieur Jupiter , puisque vous jugez à propos de ne me point juger , au moins donnez - moi quelque consolation dans mon affliction.

JUPITER.

La plus grande consolation qu'on puisse donner à un mari affligé , c'est l'abondance des biens dans sa maison. J'ordonne donc que chacun vienne faire un présent à Vulcain , & lui donne un conseil convenable au présent qu'il fera. Je vais commencer. *Il lui presente un bœuf & un mouton.*

Mon cher ami Vulcain , pour avoir l'abondance ,

Tu dois joindre dans ta maison ,

Du bœuf laborieux la forte patience ,

Avec la douceur du mouton.

VULCAIN.

Ah , Jupiter pour récompense

322 *Les adieux des Officiers.*

D'un conseil qui chez moi va causer l'abondance
Je te veux donner des souhaits.

Que ton voisin chez toi puisse mettre la paix.

Que ta Junon jamais ne gronde,
Lorsque même à ses yeux tu seras déloyal :

Enfin, quoique tu manques au devoir conjugal,

Qu'elle ne laisse pas d'être toujours féconde.

JUNON à Cibeles.

Allons, ma grand'mère Cibeles,

Tirez donc de votre escarcelle,

Quelque présent

Pour cet enfant

Cibeles tire de grandes lunettes d'un étui.

JUNON.

Bon, ceci lui convient. *A Vulcain.* Vulcain, prends
ces lunettes,

Pour mieux examiner ce que fait ta moitié.

VULCAIN.

Je crains que pour en voir seulement la moitié,
Elles ne soient pas assez nettes.

Mais, morbleu, on se mocque de moi!

Par la fang. . .

MOMUS s'adressant à Jupiter, chante :

De sa Venus la complaisante adresse,

Quand il voudra peut faire son bonheur.

Mais ta Junon; en faisant la diablesse,

Te vend bien cher un chimerique honneur.

VULCAIN.

Et bien souvent une fausse sagesse,

Peut à l'époux causer un vrai malheur.

L'OCEAN veut parler, & touffe toujours.

VULCAIN.

L'Océan est bien flegmatique.

L'OCEAN.

Je te fais présent de ma toux.

Rien n'est plus souverain pour un mari jaloux

Les adieux des Officiers.

323

Qui la rage dans l'ame,
Veut se cacher pour surprendre sa femme.
Je souhaite à tous ceux de ta société
Qu'en pareil cas leur gosier irrité,
Trahisse

Leur sotte curiosité,
Et leur épargne le supplice,
D'être pleinement convaincus
Qu'on les a fait (*il touffe*) cocus.

VULCAIN.

Ce qui t'enrhume de la sorte,
C'est que ton épouse Thetis
Te fait souvent coucher sur le pas de la porte,
Pendant que le soleil dissipe ses ennuis.

MOMUS chante.

Ce dieu brûlant, pendant toute l'année,
Chaufe ton lit, pour te faire plaisir:
Mais un vieux fou qui prend jeune épousee,
C'est une mer qu'on ne sauroit tarir.

VULCAIN.

Lorsqu'un vieillard a la tête chargée,
Il a beau faire, il n'en peut pas guérir.

DIANE *donnant un croissant à Vulcain.*

Je gardois pour un époux
Le plus brillant des bijoux.
Mais, cousin, ton mauvais ménage
M'a dégoûté du mariage,
Et c'est à toi que je ferai présent
De mon croissant.

VULCAIN *à Diane.*

Divinité mélancolique,
Astre bizarre & lunatique,
Déesse des pâles couleurs,
Vous faites bien d'éviter les malheurs
Qu'attire après soi l'hyménée:
Car si vous étiez mariée,
Vous feriez votre époux
Jaloux.

D I A N E.

Il n'appartient qu'à Momus , & qu'à vous ,
De médire d'une déesse ,
Qui fit de cent façons ses preuves de sagesse.
Avez-vous oublié la fable d'Actéon ?
Je le maltraitai fort , dit on ,
Parce qu'il me surprit sans voile & sans cornette ,
Dans le bain. Convenez avec sincérité
Qu'il est peu de femme bien faite
Qui pour un cavalier eut cette cruauté.

M O M U S *chante.*

Je vous apprens qu'une vieille coquette
Eut l'autre jour la même cruauté :
Et pour l'avoir surprise à sa toilette ,
Un cavalier en fut fort maltraité.

V U L C A I N.

Que la pudeur sied bien à la fillette
Lorsqu'elle est jointe avecque la beauté !
PLUTON *donnant un bident à Vulcain.*

Nous sommes destinés tous deux
A commander les malheureux ;
Moi dans l'enfer , toi dans le mariage.
De nos sceptres cornus faisons donc le partage.

V U L C A I N.

Ton lot n'est pas égal au mien :
Car si tous les cocus venoient me rendre hommage ,
Mon empire seroit bien plus grand que le tien.

B A C C H U S *chante en riant.*

Ah , ah , ah , compere Vulcain ,
Ah , ah , ah , le plaisant usage
D'être chagrin du cocuage !
Hé , hé , ce n'est pas être sage ,
De pleurer en secret
Quand on a chez soi le sujet
Qui fait rire , qui fait rire le voisinage.
Il donne un verre à Vulcain , & à tous les autres dieux , & leur verse à boire.

Les adieux des Officiers:

525

MOMUS *chante.*

Que chacun vienne remplir son verre ,
Pour boire à la santé du cousin.
Voici le quinquina salutaire ,
Qui guérit la fièvre de Vulcain ,
Partagez tous cette medecine.
Maudit soit qui ne s'en munira ,
Contre un mal qui prend à la sourdine :
Si vous ne l'avez il vous viendra.

VULCAIN.

Faites-en encor tirer chopine ,
L'on trouvera bien qui le boira.

JUPITER *chante.*

Quand le soin de gouverner le monde
Commence de troubler mon cerveau ,
Je bois quelques santé à la ronde ,
Pour me soulager de ce fardeau.
Mais si les chagrins de ton ménage
Sont beaucoup plus lourds à supporter ,
En buvant quatre coups davantage ,
Tu seras plus fort pour le porter.

VULCAIN.

Quand la tête souffre le dommage ,
C'est la tête qu'il faut conforter.

JUNON *chante.*

Si Bacchus ne peut guérir l'outrage ,
Que Venus vient de faire à Vulcain ,
Au moins il lui donne le courage
D'aller se venger chez son voisin
Mais que peut le vin sur une femme ,
Qui ne veut point trahir son honneur ?
Il ne fait qu'allumer dans son ame
Le feu d'une jalouse fureur.

VULCAIN.

Vous vous plaindriez beaucoup moins, madame,
Si Venus vous prêtoit sa douceur.

MOMUS *présente Venus à Vulcain, & chante.*

Puisque ta Venus est innocente,
 Nous te supplions de l'accepter :
 Elle est aussi sage que charmante :
 Et si tu prétendois en douter,
 Bacchus va jurer qu'elle est jolie,
 Tu fais qu'il dit toujours vérité :
 Et moi, grand dieu de la raillerie,
 Je réponds de sa fidélité.

VULCAIN.

Puisses-tu dans mon ame attendrie
 Faire regner l'incrédulité !

*Bacchus fait embrasser Vulcain & Venus, &
 les fait boire tous deux dans le même verre.*

PLUTON *chante.*

Quoiqu'un gros chien garde toujours ma porte,
 Je ne croi pas ma femme en sûreté,
 Mais quand j'ai bu, j'ai la tête si forte
 Que je suis sûr de sa fidélité.

VULCAIN.

Pour oublier les armes que tu portes,
 Tu boiras donc tout le fleuve Leté.

BACCHUS *chante.*

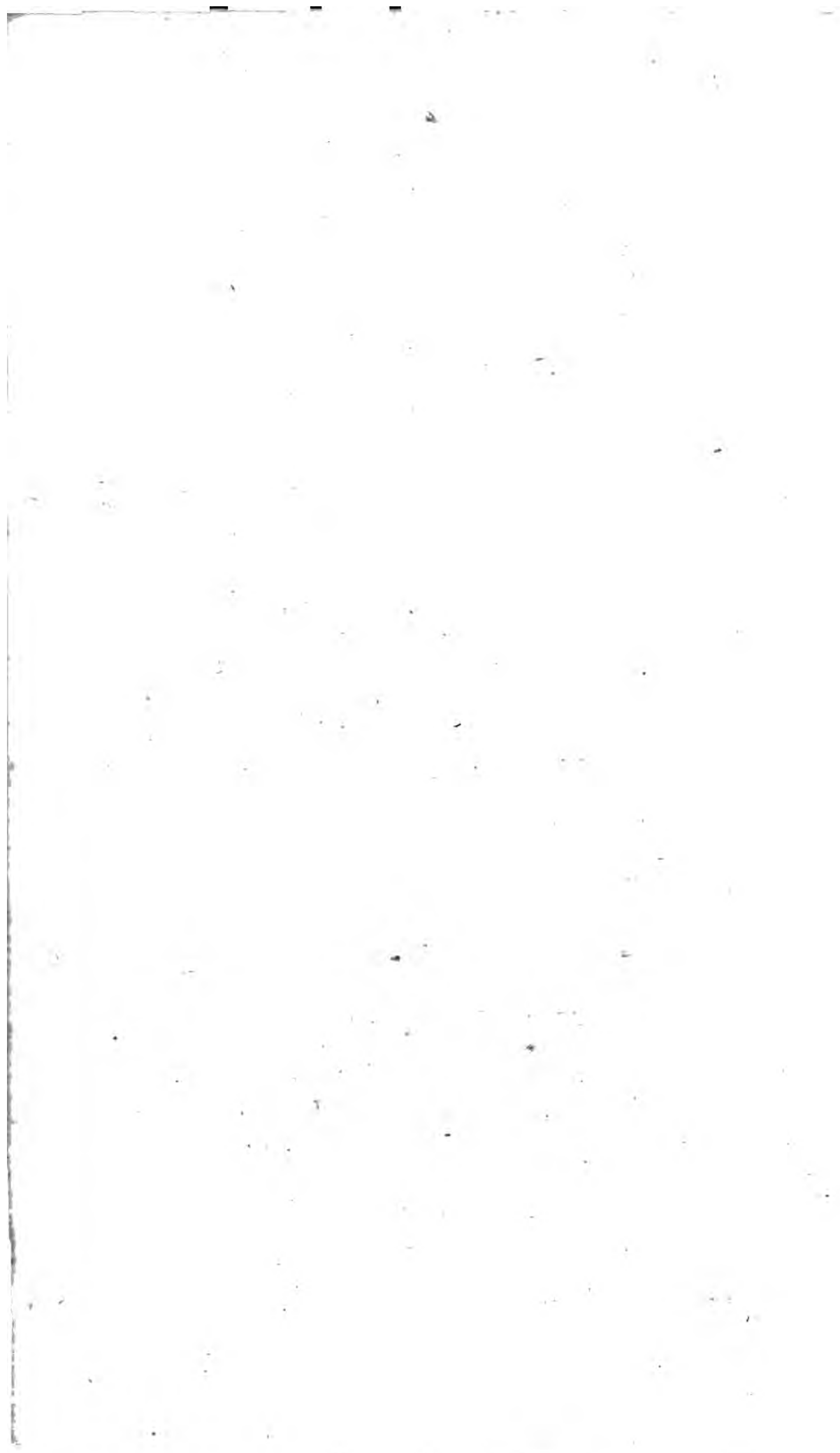
Puisque le vin t'a rendu raisonnable,
 Il faut bannir tous les soupçons jaloux.
 Vos demêlés se vuidront à table :
 Pour les régler, je vais boire avec vous.

VENUS *chante.*

Grace au bon vin, tu crois que je suis sage :
 Maudit celui qui te detrompera.
 S'il te revient quelque fâcheux présage,
 Vas chez Bacchus, il me justifiera.

VULCAIN *chante.*

Te voilà donc, Venus, justifiée,
 Il faut finir, notre titre est entier.
 On blanchiroit l'Epiciere accusée,
 Si l'on pouvoit enyvrer l'Epicier.





LES MAL-ASSORTIS

L E S
MAL-ASSORTIS.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Mise au Théâtre par monsieur du F * * * ,
& représentée pour la première fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne, le trentième de May
1693.

A C T E U R S.

ARLEQUIN gouverneur d'une isle en Espagne.

COLOMBINE Doégne , gouvernante de plusieurs filles.

ISABELLE , MARINETTE , PASQUARIEL , MEZZETIN , Filles sous le gouvernement de Colombine.

PIERROT eunuque , gardien de ces filles.

OCTAVE amant d'Isabelle.

LE DIEU D'HYMEN. *Un chanteur.*

UN CABARETIER & sa femme.

UN PROCUREUR & sa femme.

UN JARDINIER & sa femme.

UN JEUNE HOMME & sa femme fort vieille.

Plusieurs autres acteurs.

La scene est dans une isle en Espagne.



LES
MAL-ASSORTIS.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente une isle en Espagne.

ARLEQUIN gouverneur de l'isle,
COLOMBINE.

ARLEQUIN.

LA sotte coutume, madame, la sotte coutume ! Quoi, quand un gouverneur prend possession de cette isle, il est obligé de se marier ? Ma foi, c'est acheter trop cher un gouvernement.

COLOMBINE.

Je vous dis que vous ne serez point reçu, que vous n'avez choisi une femme.

ARLEQUIN.

Mais, comment voulez-vous que je choisisse ? je n'en connois encore aucune. Est-ce que vous avez ici, comme à Paris, de ces rues marchandes, où l'on trouve des filles en magasin ?

COLOMBINE.

Non, mais la loi ordonne que vous choisissiez entre les filles du dernier gouverneur, quand il y en a. Par bonheur, le gouverneur défunt en a laissé douze, dont je suis l'ainée & la gouvernante. Enfin, ma maison est une pépinière, où vous en trouverez de toutes les espèces.

ARLEQUIN.

Et dans votre pépinière, les filles sont-elles toutes greffées ?

COLOMBINE.

J'ai, entr'autre, une jeune plante nommée Isabelle, où j'ai pris soin de greffer la sagesse la plus à l'épreuve.

ARLEQUIN.

Hon, tous les arbres qu'on greffe ne reprennent pas, & la sagesse d'une fille est semblable à ces petites branches mal nourries qu'on veut enter sur un arbre trop fort, le plus souvent la sève les étouffe. Mais, dites-moi un peu ce qui a donné lieu à la coutume dont il s'agit, & quel intérêt vous avez que les gouverneurs se marient ?

C O L O M B I N E.

En voici la raison. C'est que le plus beau des privileges de nos habitans est fondé sur ce mariage ; c'est en sa faveur qu'ils jouissent du droit des mal-assortis.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que ce droit des mal-assortis ?

C O L O M B I N E.

C'est que tous les époux mal assortis, c'est-à-dire, qui ne sont pas contents l'un de l'autre, auront permission aujourd'hui de se plaindre à vous, & vous aurez le pouvoir de les faire troquer de femmes & de maris, si vous le jugez à propos.

A R L E Q U I N.

Oh, je jugerai toujours à propos de démarier les mal-assortis ; car j'en fais les conséquences. Mais deux choses m'embarassent en ceci. La première, pourquoi en faveur d'un si beau droit votre isle n'est pas plus peuplée ?

C O L O M B I N E.

C'est qu'on n'y reçoit point de François, & surtout de Parisiens, qui deserteroient leur ville pour venir jouir d'un nouveau privilege.

A R L E Q U I N.

La seconde difficulté que je trouve, c'est que tout le temps de mon gouvernement ne suffira pas, si je suis obligé d'écouter tous ceux qui sont mal mariés.

COLOMBINE.

Oh , c'est ce qui vous trompe , car nos peuples sont de si bons sens , que tel qui a une femme jalouse , laide , capricieuse & coquette , ne veut point changer , de peur de trouver pis , & vous n'aurez peut - être aujourd'hui que cinq ou six mal-afortis à juger.

ARLEQUIN.

Mais à propos ; je viens de m'aviser , que sans aller choisir dans votre pepiniere, je me contenterois

COLOMBINE.

Oh , j'ai fait vœu de ne me point marier.

ARLEQUIN.

La temerité de ce vœu-là est écrite dans vos yeux.

COLOMBINE.

Je serois bien folle de me marier , puisque j'ai déjà pardevers moi le plus grand avantage qu'attire après lui le mariage le plus heureux.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous dire par là ? Avez-vous de beaux enfans , bien conditionnés ? c'est un grand avantage.

COLOMBINE.

Vous n'y êtes pas.

ARLEQUIN.

Est-ce un gros douaire ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Ouais ! Quel est donc ce grand avantage que le mariage le plus heureux attire après lui ?

COLOMBINE.

C'est le veuvage.

ARLEQUIN.

Ma foi , vous avez raison. Comment est-ce que je ne l'ai pas deviné !

S C E N E II.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
PIERROT *Eunuque.*

ARLEQUIN.

Qui est cet homme-là ?

COLOMBINE.

C'est le sous-gouverneur de mes sœurs.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Un homme pour sous-gouverneur de vos sœurs ?

COLOMBINE.

Oh, monsieur, ne vous scandalisez point, il a toutes les qualités requises pour

ARLEQUIN.

Oh , je vois bien à sa physionomie , que s'il est capable de gouverner des filles , ce n'est pas tant par les bonnes qualités qu'il a , que par celles qui lui manquent.

P I E R R O T.

Madame Monsieur , dis-je
non , non. Madame : ô , monsieur
ô , madame ! A qui est-ce de vous deux que
j'ai quelque chose à dire ?

A R L E Q U I N.

Ma foi , je n'en fai rien.

P I E R R O T.

N'importe , c'est pour un secret que mes-
demoiselles vos sœurs m'envoyent vous dire
tout bas à l'oreille à quelqu'un de vous deux.
C'est que monsieur le gouverneur n'aille pas
les voir que dans une petite demie heure ,
parce qu'elles ne sont pas encore prêtes. L'u-
ne attend ses cheveux qui sont chez la coef-
feuse ; l'autre , deux ou trois dents qu'on
acheve de limer ; celle-ci , sa couturiere ,
qui lui fait une gorge de satin ; l'autre repete
sa leçon devant un miroir. Tant y a qu'il
leur faut encore quelques temps pour ache-
ver tous leurs exercices.

C O L O M B I N E à *Arlequin.*

Monsieur , il faut donner le temps aux
filles de s'ajuster.

A R L E Q U I N.

Je ne trouve pas cela étrange. Il n'est pas
encore tout-à-fait nuit : & cinq heures du
soir , c'est la plus belle heure de la toilette.

C O L O M B I N E.

Monsieur , allons dans mon appartement ,
je vais achever de vous instruire des ceremo-
nies des mal-afortis.

PIERROT.

Et moi je vais aider à ces pauvres filles à s'atifer ; car elles n'ont point d'autre femme de chambre que moi.

S C E N E I I I.

PIERROT ; ISABELLE.

PIERROT.

AH, je suis bien-aïse que vous soyez plus diligente que vos sœurs ! On ne sauroit les tirer de leur toilette , & je croi que de deux heures d'ici elles ne seront comparonnées.

ISABELLE.

Helas , mon soin est bien différent de celui de mes sœurs ! Elles ont passé toute la nuit à s'ajuster , & moi à pleurer. Elles cherchent dans leur toilette des charmes qu'elles n'ont point , & je voudrois pouvoir cacher ceux que le ciel m'a donnés.

PIERROT.

Oh , les filles n'aiment guères à se cacher : & si elles étoient toutes faites comme vous , elles ameneroient bien-tôt la mode de s'habiller l'été avec du reseau.

ISABELLE.

Mon pauvre eunuque , je tremble de peur que le gouverneur ne me trouve aimable.

Tu fais ma passion pour Leandre , & que la princesse a rompu notre mariage , dans l'esperance que le gouverneur me choisiroit. Que je suis malheureuse , d'être plus jolie que mes sœurs ! Ne fais-tu point quelque secret pour me faire paroître laide ?

PIERROT.

Je n'en ai point encore vu dans les affiches : mais je m'imagine , que si on pouvoit composer quelque pomade douce avec de la poudre à canon , s'en couvrir le visage , & y mettre le feu . . . mais je ne l'ai pas encore éprouvé.

ISABELLE.

Oh , je voudrois bien être laide pour déplaire au gouverneur : mais je serois bien-aïse de redevenir belle , pour plaire à Leandre.

PIERROT.

Oh , cela ne se peut pas. La fleur de la beauté , c'est comme la fleur de la sagesse. Quand elle est une fois fanée , il n'y a plus rien à refaire.

ISABELLE.

Je n'ai donc plus qu'une ressource , & j'espere que ma vertu me guérira de l'amour que j'ai pour Leandre.

PIERROT.

Bon , bon , la vertu ! La vertu est justement tout comme les medecins , qui ne guérissent que des maladies qu'on n'a point.

ISABELLE.

ISABELLE.

Oh , mon pauvre ami , s'il faut absolument que j'épouse le gouverneur , je ne verrai plus Leandre.

PIERROT.

Quoi , ce Leandre , si beau , si bien fait , qui se demène comme un coq , & se campe comme un cheval de manège , vous ne le verrez jamais ? A d'autres.

ISABELLE.

Non , mais je m'enfermerai quelquefois dans ma chambre , & je l'aimerai toute seule sans qu'il y soit.

PIERROT.

Et cette vertu , morbleu , cette vertu ?

ISABELLE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de prendre plaisir à penser à lui , malgré moi ?

PIERROT.

Prendre plaisir malgré vous ! Oh , il n'y a point de concordance à cette phrase-là : prendre plaisir malgré vous ! Cicéron appelle cela ? *La chèvre & les choux.*

ISABELLE.

Je ferai donc tous mes efforts pour oublier Leandre. Quand il me viendra dans l'esprit , je secoueraï la tête , je me rongerai les ongles , je me promènerai à grands pas , je fermerai les yeux & les oreilles.

PIERROT.

Oh , l'Amour est un voleur de nuit , qui

trouve toujours quelque porte ouverte.

ISABELLE.

Hé bien, quand je serai lassé de combattre, je m'endormirai, afin de l'oublier tout-à-fait.

PIERROT.

C'est-là où l'Amour vous guette. Il vous fera voir Leandre plus beau qu'il n'est, vous oublierez que vous dormez, & puis après, que fais-je moi? Les songes sont bien malins.

ISABELLE.

Mais, je ne ferai point coupable, car ce ne sera qu'un songe. *On entend plusieurs voix de filles qui appellent Pierrot.*

PIERROT.

Voilà vos sœurs qui m'appellent, je m'en vais vîtement plier leur toilette, afin que le gouverneur qui va venir, ne voye pas tout cet attelage-là.

ISABELLE *seule.*

Ciel! fais que le gouverneur me haïsse, autant que Leandre m'aime.



S C E N E I V.

On voit toutes les filles de la doégne , qui se disposent à recevoir le gouverneur. L'une est à sa toilette , l'autre se fait lasser un corps ; celle-ci fait des reverences devant un miroir , cette autre repete une danse , &c.

UNE DES FILLES pendant qu'on la lasse.

AH ! ah ! je n'en puis plus,

PIERROT.

Voulez-vous que je la délasse ?

LA FILLE.

Non , non , serrez tant que vous pourrez hai ! je creve . . . ma taille m'est plus chere que ma santé serrez fort . . . je creve.

PIERROT.

Est-ce assez ?

LA FILLE.

Non , serrez. Ah ! ah !

UNE AUTRE FILLE.

Pierrot , Pierrot. Ma couturiere n'a-t-elle point apporté ma gorge ?

PIERROT.

Votre gorge ? Est-ce qu'elle n'est pas sous votre peignoir ?

LA FILLE.

C'est cette gorge à ressort que je lui ai donnée , pour faire couvrir de satin.

PIERROT.

Je ne connois point tous ces brimborions des filles , mais j'ai vu ici deux vessies de cochon : est-ce cela ?

LA FILLE.

Voilà ce que c'est : aides-moi à les mettre. Caches-moi donc. Si mes sœurs me voyoient elles en voudroient avoir de même.

Toutes les filles appellent Pierrot. L'une lui demande une éguiere , l'autre le pot à la pomade : une autre sa robe de chambre , une autre le miroir , une autre du rouge. Pierrot qui veut les servir toutes , s'embarrasse , tombe en courant d'un côté & d'un autre , & s'en va tout en colere.

S C E N E V.

ARLEQUIN, LES FILLES.

ARLEQUIN *à part.*

JE suis venu par l'escalier dérobé , afin de surprendre ces filles dans leur naturel , avant qu'elles ayent le temps de se falsifier : car si-tôt qu'une femme a le loisir de se préparer à recevoir visite , ma foi , les plus connoisseurs ne sauroient juger ni de son tein , ni de sa taille. J'ai toujours oui dire ,

que pour bien juger d'un tableau , il faut le voir sans bordure , & un cheval tout nud par le licol.

UNE DES FILLES à *Mezzetin.*

Ah , quelle trahison , monsieur le gouverneur , quelle trahison !

ARLEQUIN.

Pardonnez ma curiosité.

LA FILLE.

Est - ce qu'on surprend ainsi une fille , avant qu'elle ait le temps de *Elle fait voir son sein.*

ARLEQUIN.

Quelles mamelles ! Où sont donc les petits marcaffins ? *A part.* Ma foi , je ne suis plus curieux.

LA FILLE.

Cela est bien aisé à dire , quand on a vu mille choses. En verité , monsieur , c'est un crime contre la bienfiance.

ARLEQUIN.

Ce crime-là porte sa penitence.

LA FILLE.

Ce n'est pas par ces badineries-là qu'on prétend plaire ; on a mille autres qualités.

ARLEQUIN.

On peut juger des autres par celles-là. Je vous laisse en liberté.

LA FILLE.

Vraiment , il est bien temps quand on a fait la faute.

ARLEQUIN.

Si j'ai fait la faute, je ne la boirai pas.

LA FILLE.

Il y a mille femmes scrupuleuses, qui prendroient mal les choses : mais pour moi qui ai l'intention bonne...

ARLEQUIN.

Allez, allez achever de vous habiller.

LA FILLE.

Puis que vous me l'ordonnez, je serai à vous dans un moment.

ARLEQUIN.

Si toute la famille lui ressemble, le choix m'embarrassera.

UNE AUTRE FILLE *tenant un tambour de basque*, MARINETTE.

De la joye, de la joye, monsieur le gouverneur. *Elle chante cet air italien.*

*Nò, nò, non, che non prendo marito
Amo troppo la mia libertà.
Del disciolto e allegro mio core
Mai signor nissun non sarà;
Voglio rider, cantar, e ballare,
Nò, nò, nò, non mi vo maritare.*

ARLEQUIN.

L'humeur de celle-ci me plairait assez : mais il y a quelque chose à refaire à cette taille-là.

LA FILLE.

C'est que vous ne vous connoissez pas en

tailles fines. Une fille sans embonpoint c'est une chambre sans meubles.

ARLEQUIN.

Oh , vive les tailles fines ! Je me défie de ces filles qui se piquent d'embonpoint , & qui sont toujours en-deshabillé.

LA FILLE.

Croyez-moi , monsieur le gouverneur , vous seriez heureux avec une femme comme moi , qui ne fais ce que c'est que d'engendrer de la mélancolie.

ARLEQUIN.

Non , mais vous savez ce que c'est que d'engendrer de la joye. Franchement , je n'ai point envie de vous prendre.

LA FILLE.

Ma foi , vous faites bien ; car quand vous le voudriez , je ne le voudrois pas. *Elle repete l'air italien , NÒ , NÒ , NON , &c. & s'en va.*

UNE AUTRE FILLE , *avec une cornette qui lui cache le visage.*

PASQUARIEL.

Il aime les tailles fines , il me va choisir. *Elle se promene devant le gouverneur.*

ARLEQUIN *à part.*

Cette taille - là me plaît assez , elle n'est point raboteuse. *Haut.* Madame , pourroit-on vous voir au visage ?

LA FILLE.

Ah ! je suis horrible aujourd'hui , je n'ai point dormi toute la nuit. Yiv

ARLEQUIN à part.

Apparemment qu'elle est jolie , car elle minaude. *Haut.* Hé je vous prie , madame...

LA FILLE.

Le soleil fait ici mille fausses lueurs.

ARLEQUIN.

Une vraie beauté est à l'épreuve du soleil.

LA FILLE.

Je vous dis que je ne suis pas en jour.

ARLEQUIN.

Hé bien , mettez - moi dans le point de vue.

LA FILLE.

Fermez donc les rideaux. *Elle se découvre & fait une grimace qui épouvante Arlequin , & le fait tomber sur un siege comme évanoui.*

LA FILLE.

Ma beauté l'a surpris , il faut lui donner le temps de se reconnoître. *Elle s'en va.*

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN,
ISABELLE qui survient.

COLOMBINE.

HE' bien , monsieur , parmi ces charmantes sœurs , en avez-vous trouvé quelqu'une qui vous convienne ? Votre cœur s'est-il déterminé ?

ARLEQUIN.

Non , mais il s'est soulevé. Ah ! *Il se laisse aller sur son siege.*

COLOMBINE.

Vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Franchement , madame , j'aime mieux renoncer au gouvernement , que de me marier ; votre famille est trop laide.

COLOMBINE *à part.*

Où est donc Isabelle ? Apparemment qu'il ne l'a pas encore vue. *Appercevant Isabelle.* Pourquoi donc vous cacher ainsi ?

ISABELLE.

Ah , ciel !

COLOMBINE *à part.*

Celle-ci lui fera revenir le cœur. *A Arlequin.* Monsieur le gouverneur, tournez-vous ; en voici une qui vous plaira sans doute.

ARLEQUIN *se tournant , & voyant Isabelle.*

Ah ! voici de l'eau de la reine d'Hongrie. *A Colombine.* Madame , je l'épouse , & me tiens trop heureux de l'avoir.

ISABELLE *à Colombine.*

Mais , ma sœur , pourquoi contraindre monsieur à me choisir entre des sœurs qui sont plus aimables que moi ?

COLOMBINE.

Je lui ai donné le temps d'examiner leur mérite.

ARLEQUIN.

Leur mérite , ma foi , n'a pas besoin d'examen , il faut aux yeux d'abord. Madame , je m'en tiens à celle-ci , & je la choisis pour ma femme.

ISABELLE.

Ah , grands dieux , quel malheur !

COLOMBINE *à Isabelle.*

Allons , il faut obéir à la loi.

ISABELLE.

Ah , ma sœur ! faites-le changer de sentiment.

ARLEQUIN.

Oh , ne craignez rien , je ne suis pas changeant.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

ARLEQUIN.

Que dit-elle ?

COLOMBINE.

Qu'elle est heureuse . . .

ISABELLE.

Oui , j'en mourrai.

ARLEQUIN.

Comment ? Elle en mourra ?

COLOMBINE.

Oui , monsieur , de joye.

ARLEQUIN.

Oh , il faut que les femmes moderent leur joye. Hipocrate dit que *summum gaudium mulieres dilatando occidit.*

COLOMBINE.

Je la laisse avec vous , & je vais donner mes ordres pour la ceremonie des mal-assortis.

ISABELLE *à part.*

Il me vient une pensée pour le dégouter de moi ; je vais lui faire accroire . . .

ARLEQUIN.

Hé bien , charmante pouponne , je vais vous rendre heureuse.

ISABELLE.

Monsieur , puisque vous voulez me rendre heureuse , je ne puis sans ingratitude vous rendre malheureux , & je me crois obligée de vous avertir que j'ai mille défauts , que vous ne pourrez jamais supporter.

ARLEQUIN.

Oh , je me suis déjà apperçu de ces défauts-là. Vos yeux sont un peu trop vifs , votre bouche trop vermeille , votre taille trop fine. Mais quand on aime , on passe par dessus ces petits défauts-là.

ISABELLE.

Si vous connoissiez mon humeur ! Je suis bizarre , capricieuse

ARLEQUIN.

Cela me vient le mieux du monde ; car mon medecin m'a ordonné , à cause de ma bile , de donner tous les matins à jeun trois ou quatre soufflets à quelqu'un ; & cette recette nous guérira tous deux , moi de ma bile , & vous de vos caprices.

ISABELLE à part.

Quel brutal ! ô ciel ! *Haut* Monsieur , j'ai une autre maladie bien plus dangereuse. Toutes les nuits je suis sujette à des rêves furieux , qui allument la rage dans mon ame ; j'égratigne , je mords , j'affaffine , & j'é-touffai l'autre jour dans mes bras . . .

ARLEQUIN.

Un amant ?

ISABELLE.

Un petit bichon que ma sœur m'avoit donné.

ARLEQUIN.

Il faudra se précautionner , & je couche-rai avec une armure à toute épreuve.

ISABELLE.

Il n'y a point d'armure à l'épreuve de la rage d'une femme *Bas* qui hait son mari. *Haut*. A propos , monsieur , j'oubliois à vous dire . . . mais je n'ose.

ARLEQUIN.

Dites , dites , je suis tout disposé à vous entendre.

ISABELLE.

C'est que j'ai eu déjà deux accès de folie.

ARLEQUIN.

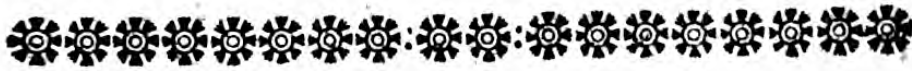
Quoi ! vous n'avez eu que deux accès de folie à votre âge ? Hé , vous êtes la perle des filles.

ISABELLE.

Mais , monsieur , pourquoi vous obsti-

ner à prendre une malheureuse? Si vous connoissiez le merite d'une sœur que j'ai. Il faut que je vous la fasse voir. Ma sœur Toinon...

Ici plusieurs filles accourent, chacune d'elles disant : C'est moi, c'est moi que monsieur le gouverneur a choisi. Elles le prennent par les bras, & le tirent chacune de son côté, de telle force qu'il tombe, & elles aussi : ce qui finit le premier acte.



ACTE II. ET DERNIER.

SCENE I.

Le théâtre represente la salle des Mal-assortis. On voit L'HIMEN au milieu de quantité de maris & de femmes qui se tournent le dos, & qui rechignent l'une contre l'autre. L'Hymen est assis sous un arbre sec, tout plein d'oiseaux de mauvais augure, comme coucous, hiboux, chauve-souris, &c. La symphonie joue un air fort triste.

ARLEQUIN.

O Hymen, protecteur du chagrin domestique,
Divinité climaterique,
Qui fais aux deux époux, par ta rare équité,

Prodiguer tes faveurs avec égalité :

A l'un des maux de tête , à l'autre des coliques :

Patron des animaux froids & mélancoliques ;

Des chauve-souris , des hiboux ,

Des limaçons , & des coucous :

Je ne viens point pour soustraire à ta main mal faisante

Cette troupe dolente

D'époux mal-assortis ,

Puisqu'en brisant leurs nœuds je les assujettis

A prendre d'autres chaînes.

Il est vrai que souvent le changement des peines

Cause quelque plaisir :

Mais ne te fâches point , car selon ton desir ;

Tu les verras demain plus malheureux encore

Qu'ils ne l'étoient hier. Ma bile s'évapore ,

O Hymen ! mais pardonne moi.

Quelque mal qu'on dise de toi ,

Ou tôt ou tard dans tes fers on s'engage :

Et moi tout le premier je viens te rendre hommage ,

Et dire à ta louange avec sincérité ,

Que tu ferois toujours notre félicité ,

Si dans les douceurs du ménage ,

Tu trouvois le secret de séparer l'usage ,

De la propriété.

La symphonie reprend le même air triste.

L'H Y M E N s'avance & chante.

Je fais le malheur extrême

De la plûpart des humains :

Mais leur bonheur suprême

Est aussi dans mes mains.

En ma droite je tiens l'heureuse destinée :

Ma gauche livre le tourment.

Celle-ci , par malheur , s'ouvre facilement ,

Et ma droite est toujours fermée.

S C E N E I I.

*Les Mal-assortis s'avancent , & se rangent en
haye autour d'Arlequin.*

UN CABARETIER , UNE CABARE-
TIERE fort laide , ARLEQUIN

UN CABARETIER.

SEigneur , puisqu'en faveur de votre mariage ,
On peut troquer de femme en dépit de l'usage. . . :

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous , l'ami ?

LE CABARETIER.

Je suis cabaretier

De mon métier.

Mais grace à sa laideur , j'ai bien peu de pratique.

Autrefois les buveurs de clique ,

Les gourmets de profession ,

Et la bachique nation

Des vieux doyens de confrérie ,

Vuidoient mes muids jusqu'à la lie.

Mais depuis que cette guenon

A mis le pied dans ma maison ,

Chacun me chante injure ,

Et me prédit un très-fâcheux hyver.

Celui-ci dit , que ma femme est trop mure ,

Et celui-là , que mon vin est trop verd.

ARLEQUIN.

On a raison. Quand on veut dans l'année

Avoir des officiers la joyeuse assemblée ,

Il faut avoir chez soi , pour se rendre fameux ,

Jeune femme & vin vieux.

*Une coquette vient avec empressement , suivie
d'un procureur qui est son mari.*

LA COQUETTE.

Audience, monsieur, audience, audience ?

ARLEQUIN.

Patience, madame, un peu de patience,
Laissez parler, monsieur.

LA COQUETTE.

Je vais m'évanouir
Si vous ne m'écoutez. Je ne puis plus souffrir
Cette chaîne
Qui me gêne,
En m'arrêtant si près de mon époux.

ARLEQUIN.

C'est un grand supplice entre nous :
Mais vous devez y être accoutumée.

LA COQUETTE.

Depuis que je suis mariée,
Je n'ai jamais été si long-temps qu'aujourd'hui
Tête à tête avec lui.
C'est un insupportable,
Un jaloux incurable :

Il est bourru, fourbe, avare, menteur.

ARLEQUIN.

A ce joli portrait, n'est-il point procureur ?

LE PROCUREUR.

Fiscal, pour vous servir, &....

ARLEQUIN *au procureur.*

Laissez-moi l'entendre.

Vous pourrez vous défendre

Quand elle aura tout dit.

LE PROCUREUR.

J'attendrai donc long-temps.

LA COQUETTE.

Oui, oui, je parlerai, & l'on verra comment

Je

Je suis traitée.

Parce qu'un contrat dit que je suis mariée,

Il prétend me faire la loi,

Et disposer de moi

Comme un amant d'une maîtresse.

Monsieur me parle de tendresse,

Et veut prendre avec moi des familiarités.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est plus la mode, & de ces libertés

Les femmes du bel air ont retranché l'usage.

LA COQUETTE.

Ce n'est pas tout, monsieur. L'autre jour ce visage,

Devant la femme d'un greffier,

D'un notaire, & d'un financier,

Au lieu de m'appeller madame,

Tout court, me fit l'affront de m'appeller sa femme.

ARLEQUIN.

Il a grand tort, & je vois clairement

Que vous vivez tous deux célibatiquement :

Et vous nommer sa femme est une calomnie.

LA COQUETTE.

Hier au soir je voulois en toute liberté,

Regaler mes amis. Le souper apprêté,

Toute la troupe en joye, on voit pour mon malheur

Arriver ce benêt, comme un écornifleur,

Un chercheur de franchelipée :

Et sans être connu d'aucun de l'assemblée,

Se plante effrontément à table avecque nous.

ARLEQUIN.

Cette impudence est sans seconde :

Et ces bourgeois époux

Ne savent point leur monde.

Un mari de qualité

N'auroit jamais commis cette incivilité.

LA COQUETTE.

Cet avare vilain se plaint de ma parure.

Cependant cette chamarure

Ne revient qu'à cinq cens écus :

Et si c'est un argent que j'ai pris sur mon compte.

ARLEQUIN.

Ei ! votre époux devoit mourir de honte,
De vous voir un habit qui ne lui coute rien.

LA COQUETTE.

Les marchands sont contents, je les paye du mien.

ARLEQUIN.

Quand la femme fournit à de telles dépenses,
Ce n'est pas aux marchands qu'elle fait les avances.

LA COQUETTE.

Si vous saviez : . . .

ARLEQUIN.

J'en fais plus qu'il n'en faut.

Au procureur. Et vous maître nigaut,
Qui semblez mépriser l'éguillon qui vous pique,
Ma foi, vous tenez plus du bœuf que du stoïque,
Si vous ne répondez à ces piquans discours.

LE PROCUREUR.

Bon ! je les entens tous les jours,
Et je croi après tout, ma femme raisonnable.
Je l'aime trop pour la donner au diable :
Faites-moi le plaisir de la prendre pour vous.

ARLEQUIN.

Je vais lui donner un époux,
Qui du diable n'a pas tout à-fait la figure,
Mais qui dans peu de jours en aura la coëfure.
C'est vous que je destine . . . *Au cabaretier.*

LA COQUETTE.

A moi, monsieur, à moi,
Un mari de si bas aloi,
A moi, qui d'un sergent suis l'unique héritière !

LE CABARETIER *à la coquette.*

Franchement, je ne connois guere
Ni votre pere ni le mien,
Mais je croi que je vous vauz bien.

LA COQUETTE.

Vraiment, il feroit beau me voir cabaretière,

Et d'un empoisonneur l'épouse gargotière !

ARLEQUIN.

A vos mordans discours mettez un caveçon.

Quoique son vin soit plein de colle de poisson,

Il est moins frelatté qu'une franche coquette :

Car sans parler de sa toilette,

Tous ses regards confits au vinaigre & au miel,

Le desordre artificiel

Des mouvemens de son visage,

Et ce tendre patelinage

Qui remplit son discours d'une fade douceur :

Tout cela franchement, fait plus de mal au cœur ;

Que le vin qu'il apprête

Né fait mal à la tête.

LE CABARETIER à la coquette.

Je fais quelque secret pour éclaircir le vin :

Mais pour éclaircir votre tein,

N'usez-vous point de fourberie ?

LA COQUETTE.

Mes roses & mes lys sont sans supercherie.

LE CABARETIER.

Je croi que vous prenez vos roses & vos lys

Chez le même épicier où je prens mes rubis.

Certein n'est point clair-net.

LA COQUETTE.

Si son effronterie ...

ARLEQUIN.

Ou taisez-vous, ou je vous remarie

Au procureur. C'est ainsi que je veux

Que vous troquiez tous deux.

LE PROCUREUR.

Monsieur ...

ARLEQUIN.

Vous êtes trop heureux

D'avoir une femme qui vous convienne.

LE PROCUREUR.

Je l'aime encor mieux que la mienne,

Toute laide qu'elle est.

ARLEQUIN *au procureur.*

Apprenez aujourd'hui ,
Qu'un procureur ne doit avoir chez lui
Que pain moisi , vin détestable ,
Et femme laide comme un diable ,
Et le tout à cause des clerks.

Au cabaretier.

Vous , dont les berceaux sont déserts ,
Si vous voulez avoir chez vous bonne pratique ,
De ce joli bouchon parez votre pratique.

LE CABARETIER *chante.*

Si l'on troquoit de femme & de mari
Chez Dautel , & chez Fagnany ,
Je leur conseillerois de fermer leurs boutiques ,
Et de louer , pour loger leurs pratiques ,
Toute la pleine Saint Denis.

L'HYMEN *chante.*

O l'heureux ménage ,
D'une coquette , & d'un cabaretier
Qui savent leur métier !
Qu'ils vont mettre tous deux de talens en usage !
L'un par son tripotage
Sait rajeunir le vin ;
Et l'autre , avec le blanc , & le carmin ,
Rajeunit le visage.



S C E N E I I I.

*ARLEQUIN, UN JEUNE HOMME
qui se cure les dents, UNE VIEILLE qui
tient une bourse vuide, UN JARDINIER,
& UNE JARDINIÈRE qui est grosse.*

ARLEQUIN.

UNE vieille, dont la bourse est vuide,
& un jeune homme qui se cure les
dents ! cette scène muette parle toute seule.
Au jeune homme. Vous voulez vous démarier,
parce que vous voyez le fond de sa bourse ?
Vous avez raison. A la vieille. Vous, vous
vous plaignez apparemment qu'il ne vous
a pas donné l'emploi de vos deniers ? Vous
avez tort. Une vieille qui achete la tendresse
d'un jeune homme, doit s'attendre, que
dès le lendemain du marché, il portera
chez sa voisine l'argent & la marchandise.
Voyons, si nous trouverons ici de quoi
vous assortir.

LE JARDINIER *à sa femme.*

Ah ! il y a long-temps que j'attends ce
jour bien-heureux.

ARLEQUIN.

De quelle vacation êtes-vous ?

LE JARDINIER.

Jardinier, pour vous servir.

ARLEQUIN.

Je m'en suis douté , en voyant la rondeur de la jardiniere : car la terre d'un jardinier est toujours plus fertile qu'une autre.

LE JARDINIER.

Vous me faites plus d'honneur qu'il ne m'en est dû. Mais vous voyez ce jeune homme. *Il montre le mari de la vieille.*

ARLEQUIN.

En est-ce à lui l'honneur ?

LE JARDINIER.

Je ne dis pas cela ; mais je suis son jardinier , & il y a quelque temps qu'il vint me trouver , & qu'il me dit : maître Ambroise , en récompense de tes services , je te veux faire un présent Ah , monsieur Oui , maître Ambroise , je te donne en mariage la fille de mon concierge . . . Oh ! comme il n'avoit pas accoutumé de me faire de si grands presens , je me doutai de sa ruse , & je dis en moi-même : je l'attraperai.

ARLEQUIN.

C'est - à - dire que vous ne voulûtes pas l'épouser.

LE JARDINIER.

Oh que si ! je l'épousai , pour mieux découvrir la verité , mais si - tôt que nous fumes mariés , je pris la poste , & je fis un voyage de six mois.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'est - à - dire que vous

Voulûtes voir , si malgré votre absence

LE JARDINIER.

Vous l'avez dit.

LA JARDINIÈRE.

Oh , l'absence ou la présence ne fait rien à la chose , & le mariage va toujours son train.

LE JARDINIER.

Il n'y a que quinze jours que je suis de retour , & vous voyez.

ARLEQUIN.

Cela ne vous doit point surprendre. Vous qui êtes jardinier , vous devez savoir que les fruits semés sur couche , viennent souvent avant la saison.

LE JARDINIER.

Oh , cela n'est pas naturel.

ARLEQUIN.

Oh que si ! votre femme est peut-être une femme précoce.

LA JARDINIÈRE.

Monsieur , il dit qu'il n'y a que quinze jours qu'il est de retour , mais il faut qu'il y ait davantage , car le temps m'a bien duré.

LE JARDINIER.

Oh , tu as beau dire , le juge sera de mon côté , car il est homme comme moi.

LA JARDINIÈRE.

Il a intérêt de me justifier , car il a peut-être une femme comme moi.

ARLEQUIN.

Ecoutez , la faute de votre femme est une faute d'ignorance , car si elle avoit sù calculer , comme vous , les jours & les mois , elle auroit si bien pris ses mesures , que vous ne vous seriez apperçu de rien , & il ne faut pas deshonoré une femme , parce qu'elle ne fait pas l'arithmétique.

LE JARDINIER.

Si vous voulez que je garde ma femme , défendez donc à monsieur de venir chez moi.

LA JARDINIÈRE.

Gardez-vous-en bien , c'est un homme de qualité qui trouveroit fort mauvais qu'on lui fit ce compliment-là.

ARLEQUIN.

Ce seroit manquer de politesse que de vous opposer à l'honneur que monsieur veut bien vous faire.

LE JARDINIER.

Oh , qu'il me laisse l'honneur que j'ai , & je le quitte de celui qu'il me veut faire.

L'H Y M E N *s'avance & chante.*

Heureux qui par son labourage,
Met à profit

L'arbre fourchu du mariage !

La femme a l'avantage

D'être la branche à fruit.

Mais un mari discret & sage

Par son bois se met en crédit.

ARLEQUIN.

D'un arbre roturier dont la tige est jolie ,
On voit souvent sortir un noble rejetton :
Et par hazard aussi sur la branche annoblie
Un jardinier pourroit greffer un sauvageon.

Ce trocq - ci est bien aisé à faire. *Au jeune homme.* Monsieur , vous savez mieux que moi l'hypotèque que vous avez sur cette jeune femme. Je vous l'adjuge , tâchez de regagner avec elle , ce que vous avez dépensé à la vieille. *Au jardinier.* Et vous , mon ami , pour vous punir de la folie que vous avez faite , je vous ordonne d'épouser la bonne femme. C'est aux jardiniers qu'il faut donner les terres en friche , & une vieille ne doit point vous embarrasser. Vous trouverez le secret de la rajeunir , comme un vieux poirier , en lui coupant la tête : aussi bien une vieille sans argent , n'a plus que faire au monde.

SCENE IV.

ISABELLE voilée , ARLEQUIN.

ISABELLE.

Monsieur , en faveur de la fête ,
Je viens presenter ma requête.

ARLEQUIN.

C'est pour troquer d'époux que vous venez ici ;

Mais, madame, pourquoi vous déguiser ainsi ?

ISABELLE.

Vraiment, monsieur, si j'étois refusée,
Et que mon mari sût....

ARLEQUIN.

La petite rusée !

Que j'ai de curiosité

De voir...

ISABELLE.

Oh, n'usez point de votre autorité.

ARLEQUIN.

Découvrez moi votre visage.

ISABELLE.

Ne me pressez pas davantage.

Je ne puis apporter trop de précaution

Pour ne point troubler l'union

Qui regne dans notre ménage ;

Elle est charmante.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant langage !

Ma foi, je crois que vous êtes unis

Comme le loup & la brebis.

Son discours sent un peu le déclin de la lune.

Dites-moi vos raisons.

ISABELLE.

Helas ! je n'en ai qu'une.

En aimant mon mari six mois sont écoulés,

Et je trouve que c'est assez.

ARLEQUIN.

Hon ! ce n'est point cela qui vous rend malheureuse.

Vous ne dites pas tout. Ne soyez point honteuse.

Apprenez-moi le hic de cet aimable époux.

Est-il brutal, est-il jaloux,

A-t-il chez le voisin quelque second ménage ?

ISABELLE.

Non. Mais six mois de mariage.

ARLEQUIN.

D'accord, mais il me faut expliquer mieux le cas.

Dites - le moi tout bas.

Vous a-t-il refusé quelque habit magnifique ?

I S A B E L L E.

Six mois , monsieur , six mois.

A R E Q U I N.

La chose est sans réplique ,

Cependant il faudroit savoir de votre époux ,
S'il est aussi las d'être à vous.

I S A B E L L E.

Ah ! si vous l'écoutez , monsieur , je suis perdue.

Il consentira qu'on le tue ,

Plutôt que de rompre des nœuds

Qui font tout son bonheur.

A R L E Q U I N.

Il est bien malheureux

D'aimer une ingrate.

Madame , votre affaire est un peu délicate ,

J'y veux réver.

S C E N E V.

LEANDRE avec un manteau sur le nez ,

ARLEQUIN.

LEANDRE.

Monsieur.

A R L E Q U I N.

Autre déguisement.

Que voulez-vous de moi ?

LEANDRE.

Je viens secrètement

Vous faire un franc aveu de ma bizarrerie.

Mon épouse est jeune & jolie ,

Et je pourrois faire serment

Quelle m'aime fidelle ment.
 Cependant , puis qu'il faut avouer ma foiblesse ,
 Je ne puis supporter l'excès de sa tendresse ,

Et je viens vous prier

De me démarier.

ARLEQUIN.

Je ne m'attendois pas à ce sujet de plainte.
 Il est nouveau. Mais parlez moi sans feinte,
 N'avez-vous point , pour briser ce lien ,
 Quelque grief plus fort ?

LEANDRE.

Comptez-vous donc pour rien
 D'être obligé par complaisance
 D'adorer une femme au moins en apparence ,
 D'épouser son caprice , & de remplir ses vœux ,
 De suivre pas à pas ses transports amoureux ,
 Enfin d'être auprès d'elle
 Nuit & jour ?

ARLEQUIN.

Je fais bien qu'une épouse fidelle
 Fait voir plus de pays à l'époux complaisant ,
 Qu'une maitresse à son amant.
 Mais après tout , il faut prendre courage.
 Vingt ou trente ans de mariage
 La mettront sur le pié
 D'une bonne amitié.

LEANDRE.

Je n'en croi rien , monsieur; la froideur conjugale
 Ne sera jamais de son goût ,
 Et son ardeur toujours égale
 Depuis six mois a mis ma patience à bout.

ARLEQUIN.

Depuis six mois il est à la torture.
 Depuis six mois aussi . . . *regardant la femme.* La plaisante
 aventure !
 De votre cher époux peut-on savoir le nom ?

ISABELLE.

C'est Leandre , monsieur.

ARLEQUIN à l'homme.

Comment vous nomme-t-on ?

LEANDRE.

Leandre.

ARLEQUIN.

Justement. La chose est averée ,
C'est le mari de la voilée.

Je veux m'en divertir. Ecoutez moi tous deux.

Je vais d'un seul arrêt satisfaire vos vœux.

Vous qui cherchez une femme inconstante ,

Croyez que celle-ci remplira votre attente ;

Jamais son trop d'amour ne vous fatiguera ,

Et du moment qu'elle vous connoîtra ,

Je vous réponds de son indifférence.

Pour vous , à la femme , dont la volage instance ;

A pour but de changer , pour changer seulement ,

Vous consentirez aisément

A l'hymen que je vous propose :

Mais il n'est point de bail sans clause ,

Et je veux absolument

Que sans résister un moment ,

Vous vous preniez tous deux.

ISABELLE.

Quoi donc , sans se connoître ?

ARLEQUIN.

Vous aimez mieux , peut être ,

Garder l'époux que vous avez ?

ISABELLE.

Que vous m'embarrassez !

ARLEQUIN.

Epouser au hazard , c'est la bonne méthode ,

Rien n'est plus à la mode ,

Et tous les jours on unit mille époux ,

Qui se connoissent moins que vous.

Allons , allons , de peur que ce mari ;
dont vous êtes lassé , & que cette femme
qui vous aime si tendrement , ne viennent

s'opposer au troc , il faut vous marier promptement. Allons , donnez - vous la main , je vous dispense d'attendre l'ordre de la ceremonie , & je vous marie dès-à-present.

LEANDRE & ISABELLE s'épousent , puis se découvrent. Le gouverneur qui reconnoît qu'il a été trompé , & que c'est sa femme qu'il vient de marier à Leandre , après les premiers emportemens , consent d'en épouser une autre , ratifie leur mariage , & ordonne la fête qui suit.

ARLEQUIN s'adressant à l'hymen qui est au même poste où il étoit avant la ceremonie.

Hymen , pour aujourd'hui faites cesser les plaintes ,
Fermes bien cette main si pleine de malheurs ;

Rallumez vos flammes éteintes
Et changez vos chaînes en fleurs.

Aux nouveaux mariés.

O troupe moins mal-assortis ,
Pour vous bien réjouir , songez combien d'époux
Vont vous porter envie ,
Et voudroient , comme vous ,
Goûter en un seul jour les charmes du veuvage ,
Et les plaisirs d'un nouveau mariage.

L'H Y M E N chante.

Craignez le premier feu du flambeau de l'hymenée ,
Il brille autant que celui de l'amour :
Mais bien souvent , en moins d'un jour ,
Sa flamme se change en fumée.

Les violons jouent un menuet , & tous les époux moins mal-assortis passent en dansant deux à deux , & l'hymen les marie.

L'H Y M E N chante.

Tu dis qu'en troquant de femme ,

Tu trompes ton compagnon ;
Toi , tu le penses dans l'ame :
Vous avez tous deux raison.
Mais avant que le coq chante ,
Je crains bien que le plus fin
Du marché ne se repente ,
En regrettant sa catin.

ARLEQUIN *repr.*

Car toujours la plus charmante
C'est la femme du voisin.

LE CABARETIER *dont la femme laide
a épousé le procureur.*

Le seul défaut de ta laide ,
C'est qu'elle achete un amant :
Aussi cher que quand tu plaides ,
Tu payes un témoin Normand.

LE PROCUREUR *dont la femme co-
quette a épousé le cabaretier , répond.*

Si jamais la tienne attrape
La clef du coffre au magot ,
Que de plumets par étape
Te grugeront comme un sot !

ARLEQUIN *repr.*

Quand la femme met la nape ,
Le mari paye l'écot.

LA JARDINIÈRE *qui a épousé le jeune
homme.*

Quitter le compere Ambroise
Pour un jeune damoiseau ,
C'est bien troquer en matoise
Sa miche pour du gâteau.

LE JARDINIER *répond.*

Mais la fille de village
Se lasse de pain au lait.
Le chat revient au fromage ,
Et la servante au valet.

Les Mal-assortis.

ARLEQUIN reprend.

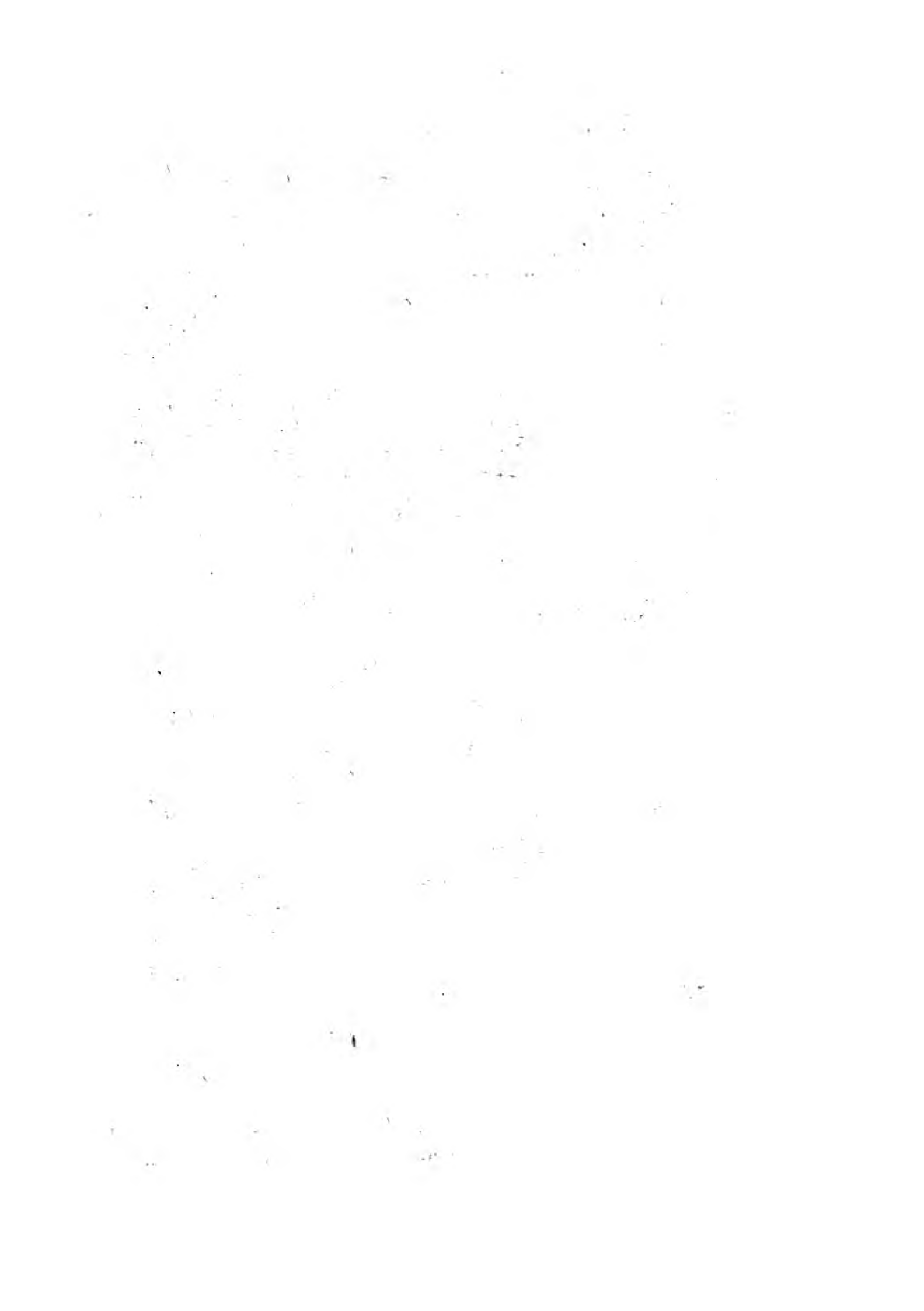
Le pain bis pour le ménage,
Vaut bien mieux que le pain mollet.

On continue à danser.

ARLEQUIN au parterre.

En faveur de notre fête,
Combien d'époux à l'envi,
Sans me présenter requête,
Vont changer de femme aussi !
Mais tel qui sans privilege
Cherche à rire chez autrui,
Retrouve après ce manège
Le voisin qui rit chez lui.







LES
ORIGINAUX
OU
L'ITALIEN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur de D. L. M.
& représentée pour la première fois par
les comédiens Italiens du Roi dans leur
hôtel de Bourgogne, le treizième jour
d'Août 1693.

A C T E U R S
D U P R O L O G U E :

DU RIMET , auteur. *Thalie.*
ARLEQUIN , PIERROT , MEZZETIN ,
CINTHIO , Comediens.

A C T E U R S D E L A P I E C E .

GOGUET , pere de Colombine.
COLOMBINE.
PIERROT , MARINETTE , domesti-
ques de Goguet.
OCTAVE amant de Colombine.
PASQUARIEL , MEZZETIN , ARLE-
QUIN , valets d'Octave.
LE VIDAME de Cotignac , *Arlequin.*
DE LA GAMME , musicien. *Mezzetin.*
DE SENE'CASSE , medecin. *Le Docteur.*

La Scene est à Paris.



LES
 ORIGINAUX
 OU
 L'ITALIEN.

PROLOGUE.

Tous les comédiens sont couchés sur le théâtre, dormans. La symphonie joue un sommeil, dans le goût de celui d'Amadis.

DU RIMET.

QU diable sont donc ces messieurs? Il y a plus d'une heure que je me suis fatigué inutilement à les chercher. Il me semble pourtant qu'à l'heure qu'il est, ce doit être ici leur gîte. Que vois-je? Quel beau spectacle est-ce donc que ceci? Voilà de tout-à-fait plaisantes figures! Hola, ho, messieurs, hola, ho? Est-il temps de dormir? *Debout, debout, promptement de-*

Aa ij

bout : pour ma pièce nouvelle il faut préparer tout. Rien ne remue. Ignorent-ils qu'il n'est pas permis de s'alliter en plein théâtre , & croyent-ils qu'Arlequin en ait plus de droit que Lisifcas ? Hola , ho , debout , debout , promptement , debout , pour ma pièce nouvelle il faut préparer tout. Peste de ronfleurs ! Je déserte le barreau pour les servir de toute l'étendue de mes talens ; & les ingrats me laissent égosiller sans répondre. Hola , hola , debout ? Et mot de tous côtés. Quoi ? pas un ne secouera l'oreille ? Morbleu , j'enrage , & je serai contraint de siffler ces animaux-là. Je croi que le siflet & l'argent sont les seuls éperons qui les hâtent d'aller. De bout. . . . Il va leur siffler aux oreilles , pendant qu'on répète le sommeil.

ARLEQUIN *chante en se réveillant.*

Ah ! j'entends un bruit qui nous presse

De nous rassembler tous.

Le charme cesse ,

Eveillons nous.

T O U S.

Le charme cesse ,

Eveillons-nous.

D U R I M E T.

Qu'est-ce donc, messieurs ? quelle momerie ? Feriez-vous une répétition d'Amadis ?

A R L E Q U I N.

Un mot d'éclaircissement , s'il vous plait, mon cher monsieur du Rimet. Notre som-

meil est de gens qui ne savoient rien de mieux à faire. Suivant le resultat de la dernière diète de l'hôtel de Bourgogne, cet assoupissement devoit tenir en léthargie nos chagrins & nos talens, jusqu'à ce qu'un jour plus favorable eût rempli les vuides de notre théâtre. Car enfin, comme dit excellemment Aristote, *Natura abhorret vacuum*, & encore plus *comedia*. Pour en venir à l'exécution, nous primes chacun à notre gré un remede des plus suporatifs. Le seigneur Cinthio fut le premier endormi, grace à la moitié du prologue d'Astrée, qui en fit l'opération.

P I E R R O T.

Pour moi, monsieur, je n'ai point pris d'autre somnifere que le rôle que vous m'avez donné. D U R I M E T.

En vous remerciant, monsieur Pierrot. Bien de l'honneur pour mon ouvrage.

O C T A V E.

Pour moi, je l'avouerais, il m'a fallu prendre du jus de pavot.

D U R I M E T.

Je n'en doute point, seigneur Octave. C'est l'émétique de l'insomnie; & une tête amoureuse comme la vôtre, ne se tranquillise guères à moins.

M E Z Z E T I N.

Pour moi, plus fin qu'eux tous, je me suis fait bercer par Bacchus. *Il chante.*

C'est à toi

Que je dois

Les plus longs sommeils de ma vie.

ARLEQUIN.

Je me suis servi de la même recette.

DU RIMET.

Alte-là , de grace. Il m'importe peu de quelle maniere vous vous foyez livrés au sommeil , il s'agit maintenant de jouer ma pièce , d'y donner tout l'agrément que j'attens de vous ; de joindre au sel de l'expression , s'il en est , l'eschalotte & la muscade d'un jeu naturel & divertissant. Mais surtout , quelque succès qu'ait la pièce , je m'en lave les mains ; ne vous en prenez qu'à la saison : car , voyez-vous , il en va d'une comédie tout au rebours des autres productions de la nature. En été rien de si morfondu , en hyver rien de si vif & de si chaud ; & souvent telle pièce agonisante dès la première représentation , se remet sur pied & fleurit dans tout le cours d'un hyver , qu'on n'auroit pas souffert quatre jours , si le sort moins favorable à l'auteur eut reculé son exécution jusqu'aux vacances.

CINTHIO.

Vous avez vos raisons pour nous prévenir , monsieur du Rimet. Vous craignez peut-être que quelque desobligeante symphonie ne condamne votre pièce au cabinet. . . .

La saison.

CINTHIO.

Et qu'un vuide fâcheux ne se rempare
demain de notre théâtre.

DU RIMET.

La saison. Car après tout , Moliere lui-même reffuscitât-il avec un chef-d'œuvre nouveau , dites-moi , je vous prie , pourroit il rassembler pour le voir tant de jeunes guerriers qui se hâlent au soleil de Flandres ? Tant de femmes affligées de la perte d'un sous-mari , qui vont passer en recluses , dans une maison de campagne , le fâcheux *interim* qui les éloigne d'un jeune officier ? Vaincroit-il le scrupule de ces femmes délicates , qui croiroient commettre un attentat contre leur santé , de venir à la comedie sans manchon ? Redresseroit-il les travers du goût de ces jeunes gens qui ne viennent ici que pour lorgner les beautés des loges , & qu'on n'y voit jamais quand ils desespèrent de trouver matiere à leurs œillades ? Arracheroit-il enfin des genoux de leurs belles tant de conseillers & de financiers , qui ne songent qu'à profiter du temps qu'ils ont à soupirer avec espoir ?

PIERROT.

Jarniguoï , vous jasez tout comme une comedie !

DU R I M E T.

Mais c'est trop s'amuser à la moutarde , mettez-vous en état d'officier ma pièce. Je me repose de ses interêts sur l'habilité du seigneur Cinthio , le tendre du seigneur Octave , le bouffon de Mezzetin , l'agilité de Pasquariel , le naïf de Pierrot , les bons mots , & la souplesse d'esprit d'Arlequin , la mémoire ingenieuse de Colombine , & l'agrément de Marinette , je vous suis caution que si tout fait son devoir , les siflets n'y mettront point le nez.

C I N T H I O.

Méchante caution , ne vous en déplaîse. Nous avons , nous autres hommes , des sentimens de pere pour nos productions , qui nous fascinent extraordinairement les yeux. Nous n'y voyons qu'or & pierreries , quand les autres n'y voyent que paille & que fumier. Croyez-moi , nous le savons par experience , chaque auteur croit sa pièce un phenix , ne fut-elle pas seulement digne du nom de chauve-souris.

D U R I M E T.

J'en demeure d'accord ; mais c'est à vous à n'en pas être les duppes , & à ne pas deshonorer le théâtre par les heures perdues d'un fat , qui cousant bout à bout cinq ou six méchans dialogues , s' imagine construire une comédie inîffable.

CINTHIO.

Mon dieu ! nous n'avons pas tant de tort
que l'on pense. L'exécution devient souvent
l'écueil d'un ouvrage , qu'à la lecture on au-
roit pris pour quelque chose. Tenez , ce
font de ces tableaux du premier jour de
May , chef-d'œuvre dans la chambre ,
moins qu'apprentissage au parvis.

THALIE descend dans une machine.

Acteurs , reconnoissez Thalie ,
La muse de la comédie.

Ne craignez point des spectateurs lassés
L'harmonieuse colere.

Jouez en paix , ce vous doit être assez
Que du succez je me fasse une affaire.

Des sifflets mon pouvoir saura vous garantir ,
Et je conjure le parterre ,
De ne me point faire mentir.

T O U S.

Nous conjurons tous le parterre
De ne la point faire mentir.





ACTE I.

SCENE I.

OCTAVE, MEZZETIN,
ARLEQUIN.

Octave parle de la difficulté qu'il trouve à obtenir Colombine, avec Arlequin & Mezzetin, qui font les plaisans, en lui donnant des conseils. Octave leur donne de l'argent pour les engager à le servir, & se retire. Au lieu de songer à lui, ils s'enyvrent, & parlent de la guerre à tort & à travers. Octave revient, qui de colere, tire l'épée contr'eux pour les frapper.

SCENE II.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel arrive, qui arrete Octave, & donne lieu à Arlequin & à Mezzetin de s'enfuir. Il apprend d'Octave la cause de son emportement, & lui promet de le servir. Il lui dit que Goguet a destiné Colombine à un italien riche; mais que dans l'incertitude qu'il vienne en Fran-

ee, il lui a laissé la liberté de voir le monde, afin qu'en tout cas elle ne manque point de bons partis : Qu'il jouiroit lui-même de cette liberté, s'il n'avoit pas été surpris dans le jardin avec Colombine à une heure indue, mais que malgré cela il n'a qu'à écrire un billet à Colombine, & qu'il se charge de le faire tenir. Ils sortent.

S C E N E I I I.

Le théâtre représente l'appartement de Colombine.

*COLOMBINE écrivant sur une table,
P I E R R O T assoupi sur une chaise.*

COLOMBINE.

B On ! je m'en suis tirée, ce me semble, assez à mon honneur. La scène est du temps, les caractères en sont copiés sur des originaux encore bien mangeans. Il n'en faut pas davantage, le siècle est en goût de fatyre. Il ne me reste plus qu'à en demander l'avis à Pierrot. La nature doit toujours être la première critique de mon ouvrage. Pierrot ? Pierrot ? Allons donc ? tu te desœuvres à toute heure par des assoupissemens hors de saison.

P I E R R O T bâillant.

J'arniguoï. . . . morguoï. . . . j'enrage.
Voyez que vla qu'est biau de m'éveiller !

j'allois sans vous , achever le plus beau fait d'armes qui se soit jamais vu.

COLOMBINE.

Comment , Pierrot ? Le dieu Morphée te regaloit-il de quelque belle chimere ?

PIERROT.

Tenez , voyez un peu ce que c'est que de lire de beaux livres ! je m'imaginois être à la tête de quatre cens mille hommes. Voyez si j'avois bonne mine ! j'arrangeois mon monde tout comme vous arrangez vos livres ; & puis , je marchois tête baissée contre le grand Turc , qui guidoit une populace comme la mienne. Oh dame , lui , il est bien nommé ; il étoit deux fois haut comme notre maison. J'avois déjà estramaconné la moitié de ses troupes , & j'avois le bras levé sur lui , quand vous avez détourné le coup en m'éveillant.

COLOMBINE.

C'est dommage , Pierrot ; c'étoit de quoi t'éterniser. PIERROT.

Mais , pour parler franchement , j'ai encore plus de regret à mon somme qu'à mon rêve. Je ne repose ici non plus qu'un jaloux. Il faut que Pierrot soit le camarade de vos veilles , & je sai ce qu'il m'en coute ; j'en ai un peu plus d'esprit , mais j'en suis quatre fois plus maigre.

COLOMBINE.

Quoi , Pierrot , te laisserois-tu de te dé-

crasser la conception ; & ne te sens-tu pas tout un autre homme , depuis que tu es avec moi ?

PIERROT.

Il est vrai que quand je vins ici , je disois par fois un mot pour l'autre ; mais je ne prenois pas dix pour vingt ; & à present , j'ai l'esprit embabouiné de tant de vetilles , que je pourrois bien m'y tromper , oui. Au moins je vous en avertis, ne me payez point mes gages quand je travaille à mes remarques sur Vaugelas. Je ne sai non plus ce que je fais dans ce temps-là , que votre pere quand il a ses vapeurs.

COLOMBINE.

Oh ça , Pierrot , écoutes-moi à ton tour. Je te veux demander ton sentiment sur une scene qui vient de m'échapper.

PIERROT *prenant une chaise.*

Attendez donc que je me mette à mon aise : il faut être rassis pour bien juger de quelque chose. Ça , parlez à present , je vous défie de faire perdre contenance à ma censure.

COLOMBINE.

Tiens , Pierrot , imagines-toi un jeune officier déhanché cavalierement , débrailé avec appareil , & surmonté d'une plume blanche , qui fait la moitié de son mérite : entrant d'une langueur riante dans la chambre de sa maitresse. Enfin , ma reine , c'est

à ce coup que la gloire exile ma tendresse sur les frontieres , & qu'il faut laisser flétrir les myrthes , pour aller cueillir les lauriers.

PIERROT.

Je n'aurois pas mieux débüté.

COLOMBINE.

Fais-toi à present l'idée de quelque belle brune , raisonnablement coquette , qui ne permet à son cœur que de ces amours d'amusement , où , pour un grain de raison , il entre d'ordinaire un gros de caprice. C'en est donc fait , chevalier , me voilà veuve jusqu'au quartier d'hyver ? Helas ! les méchans hommes quand j'y pense , qui ont été les premiers assez fous pour s'aller battre en ceremonie , contre des gens qu'ils ne connoissoient pas. En verité , chevalier , je ne regrette jamais tant les utilités de la paix que dans l'instant fâcheux de nos desunions. *L'officier.* J'ai pourtant de terribles secouffes de jalousie , mon aimable. Je m' imagine que vous avez fait provision d'adorateurs pour la campagne , & je ne pars pas bien rassuré contre les visites du prodigue Boiffet , & de l'amoureux Magistrat. *La coquette.* Fi donc , chevalier ! Peux-tu les honorer de tes soupçons ? Le premier n'est bon que dans une conference , & on s'ennuye du second au bout d'un quart-d'heure. Tu fais que je ne m'engage que par des manieres amusantes ; & hors

quelques abbés qui s'en escriment un peu , les seuls gens d'épée ont droit d'y réussir. *L'officier.* C'est à dire , mon aimable , que c'est l'academicien petit collet , qui battra l'allarme pour mon cœur. *La coquette.* A quoi songes-tu , chevalier ? c'est le plus faux merite que je connoisse , & en deux ans il ne m'a été bon qu'à me défaire de quelques accens de ma province. *L'officier.* Et ce jeune homme d'auteur , qui s'est acquis le droit de se veautrer sur le théâtre italien , par une pièce digne d'être piloriée au Parnasse , comme l'opprobre de la republique des lettres , qu'en ferez-vous ? *La coquette.* Il fera toujours notre *la Couture* , par ses extravagances rimées , & ses galanteries du college. Enfin , ma belle , vous me promettez neutralité pour toutes sortes d'objets. . . . En peux-tu douter sans outrage. . . . C'est assez , je pars le plus heureux des hommes. . . . Adieu , chevalier. Ménages bien ton sang , & sur tout ton tein. . . . Adieu , ma belle , ménagez bien vos appas , & sur tout votre argent. Vas , vas , avant que de rien confier au sort , je te réponds de deux lettres de change du même stile que l'année passée. Adieu donc , ma belle , je vous quitte sur la bonne bouche. *A Pierrot.* Hé bien , Pierrot ? *Elle le va reveiller.* L'animal ! Pierrot ?

PIERROT *bâillant.*

Ah, ah ! Il y a là de beaux endroits , sur tout cet officier. . . . que vous piloriez... à cause de la neutralité. Continuez. . . . Il n'y a pas le mot à dire.

COLOMBINE.

Leves-toi , maraut. Je te montrerai à recevoir si mal l'honneur qu'on te fait.

PIERROT.

Dame , mademoiselle , c'est votre faute. Je ne dors pas ici la moitié de ma refection , & le sommeil ne veut rien perdre de ses droits ; quand on lui rabat de sa nuit , il se récompense sur le jour. Ma mere m'a-voit pourtant bien recommandé de ne jamais m'endormir devant les filles.

COLOMBINE.

De tout autre que de ta mere l'avis seroit ridicule , & je ne vois pas qu'aucune de tes postures. . . .

PIERROT.

Hé pargué , pourquoi non ? Je me suis bien sentu. . . . là. . . . comme une revolution d'humeur , en voyant dormir Marinette. Est-ce pas queusi queumi ?

COLOMBINE.

Tais-toi.

PIERROT.

Tenez , voilà votre pere qui vient vous rendre visite.

SCENE

S C E N E I V.

GOGUET, COLOMBINE,
PIERROT.

G O G U E T.

HE' bien , ma fille , toujours dans le bel esprit , sans cesse entêtée d'ouvrages dramatiques , & il n'y a pas moyen de te mettre en goût de mariage ?

P I E R R O T.

Ma foi , monsieur , les filles s'y mettent assez d'elles-mêmes.

C O L O M B I N E.

Je vous avouerai , mon pere , que le seul bel esprit m'enchanté , & que comme le mariage est pour toute la vie , je croi qu'il est bon de se choisir un époux , dont l'agrément soit à l'épreuve des années. Car enfin , ne demeurerez vous pas d'accord que c'est un grand charme de trouver dans un mari même matière à sa tendresse , & de voir sur les débris d'une jeunesse aimable s'élever un mérite encore plus charmant ? Autrement , mon pere , l'aversion vient en poste troubler un naissant ménage , & l'on se veut un mal mortel d'avoir cru ses sens , quand le seul remède est de prendre patience.

PIERROT à Goguet.

Au moins , ce petit bout de fille-là nous
dame le pion à tous deux.

GOGUET.

Hé bien soit , ma fille. L'esprit est agréa-
ble , je ne le conteste pas : mais fait-il for-
tune au siècle où nous sommes ? Vas , vas ,
crois-moi , le Parnasse est à cent mille lieues
du Perou , & cent exemples journaliers ne
prouvent que trop cette geographie. Comp-
tes un peu les pistoles de ce crasseux malgré
lui , qui n'a jamais pu que coudre un cinquié-
me acte aux Freres mal unis. Songes à ce coli-
maçon renfermé , qui des pyramides de
Rome s'est refugié chez Porphirogenete , &
qu'on a fait taire à la fin , pour trop mon-
trer les cornes aux gens.

PIERROT.

C'est un plaisant colimaçon ! il montrait
les cornes sans sortir de sa coquille.

GOGUET.

Vois la catastrophe de ce fameux Phae-
ton , qui s'est élevé si haut dans une pièce ,
pour tomber si bas dans l'autre ? Songes à
ce poupin ingenieux , qui faisant bonne
figure tant qu'il est resté à Paris , s'est allé
faire donner le coup de dague à Venise ?
Vois enfin , cet acteur veteran tant regretté,
dont le second tome n'a jamais pu parvenir
à l'impression ?

PIERROT.

Mais , monsieur , sans aller plus loin ,
fais-je fortune , moi qui regorge de talens ?

COLOMBINE.

Enfin , mon pere. . . .

GOGUET.

Enfin , ma fille , il faut descendre du
haut de ton genie au choix d'un époux. J'at-
tens de jour en jour l'italien que je te desti-
ne. Mais jusqu'à ce que ton devoir fixe ton
inclination , pour qui d'entre tous ceux que
tu vois te sentirois-tu quelque penchant ? Le
vidame de Cotignac ?

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous , mon pere ? Suis-je
fille à me payer de fanfaronade ?

GOGUET.

Que dis-tu donc du musicien , monsieur de
la Gamme ?

COLOMBINE.

Je me paye encore moins de chansons.

GOGUET.

Et du medecin , monsieur de Senécasse ?

COLOMBINE.

C'est mon horreur.

GOGUET.

Horreur tant qu'il vous plaira , ma fille ;
je vois bien que vous révaffectez encore à cet
Octave. Mais trêve d'entêtement. Il n'est
pas assez riche , pour être votre fait ; &
gardez-vous sur les yeux de votre tête. . . .

UN LAQUAIS.

Monfieur , c'est monfieur le vidame de Cotignac.

G O G U E T.

Qu'il entre.

P I E R R O T.

Le plaifant personnage que ce monfieur le vidame !

S C E N E V.

COTIGNAC, GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

COTIGNAC à Colombine , prononçant en Gascon.

B On jour , ma belle. *En frappant sur l'épau*le de Goguet. Serviteur , bon homme. Je viens vous accommoder de mon après-souper. La lune n'est point belle , il foufle un vent de côtes ; vous ferez de ma promenade de ce soir.

G O G U E T.

Je reffens , monfieur , tout le plaifir poffible de l'honneur. . .

C O T I G N A C.

Sans compliment , bon homme. *A Pierrot.* Hola hé , homme blanc , cherches quelqu'un de tes camarades , qu'on aille

dire au premier de mes gens qu'il me vienne donner un siège.

PIERROT.

Dites-moi auparavant , monsieur , de quelle couleur sont vos gens ?

COTIGNAC.

De quelle couleur dis-tu ?

PIERROT.

Oui.

COTIGNAC.

Ils sont , mon ami. . . Hé , morbleu , de quoi te mets-tu en peine ? Sais-tu qu'un valet curieux est mon aversion ? oui , le diable m'emporte , si un domestique s'offrant à moi , osoit s'informer de ses gages , je lui répondrais par un gest de pied ou de main dont il se souviendrait quelques quarts-d'heures.

COLOMBINE.

Vous êtes prompt , monsieur de Cognac.

COTIGNAC.

Comme un éclair.

PIERROT.

Il fait l'entendu , à cause qu'il est entr'eux deux.

COLOMBINE.

Donnes des sièges , Pierrot , sans marmotter.

COTIGNAC.

Un fauteuil pour moi , mon ami. Je n'ai

de l'esprit que quand je m'allonge. *En s'asseyant.* Ah ! je ne suis jamais si fatigué que quand je soupe à l'auberge. J'ai quatre étrangers à ma table, au diable si pas un s'entend, ou peut se faire entendre.

G O G U E T.

Vous êtes bien simple ! Que ne cherchez-vous quelque compagnie où vous ayez plus d'agrément ?

C O T I G N A C.

Bon, c'est bien la peine ! Je n'y soupe qu'une fois par jour.

C O L O M B I N E.

C'est être trop sobre de la moitié, pour un homme de vos cantons.

C O T I G N A C à *Goguet.*

Pour vous, toujours frais & gaillard ? Ma foi, tant vous avez l'air jeune, vous me paraissez retombé dans le plus reculé de votre enfance.

G O G U E T.

Tout le monde me fait le même compliment.

C O T I G N A C à *Colombine.*

Et vous, la belle, depuis notre dernière entrevue, mon mérite a-t-il bien plaidé ma cause, & votre cœur est-il dans la résolution de me faire meilleur visage que de coutume ?

C O L O M B I N E.

Monsieur, mon cœur a toujours été dans

une situation indifférente , que vous n'avez point encore altérée.

COTIGNAC.

Ecoutez , je ne suis pas accoutumé aux longs sièges , & je n'ai point encore attaqué de cœur assez fanfaron , qui ne battît la chamade avant quinzaine.

COLOMBINE.

Je me propose pourtant de me défendre un peu davantage , & je ne vous croi pas assez bien muni pour faire si-tôt brèche à mon cœur.

COTIGNAC.

Bon , pour des novices qui bégayent encore une déclaration , & qui ont besoin d'épeler l'aveu d'une femme pour l'entendre ! Mais moi , cadedis , dont le simple aspect prêche l'amour , vous pretendriez me faire soupirer comme un benêt , sans savoir à quoi m'en tenir ? Nenni , de par tous les diables , nenni. *A Goguet.* Me le conseillerez-vous , bon homme ?

GOGUET.

En effet , monsieur , les privilèges des gens de votre sorte doivent s'étendre un peu loin ; & quand on est de bonne maison comme vous êtes. . . .

COTIGNAC.

Qu'appellez-vous , de bonne maison ? Je suis le doyen de la noblesse de mon pays , moi , & les racines de mon arbre genealo-

gique ont gagné terre si avant dans les siècles passés , qu'il est absolument impossible de les déterre. G O G U E T.

D'ailleurs , la noblesse étant étayée d'un mérite personnel. . . .

C O T I G N A C.

Encore pis. J'y suis grec sur le mérite personnel ; & il n'est point de climat si dépeuplé d'armes & de belles , où je n'aye été chercher la gloire & les bonnes fortunes. Champion de Mars , champion d'amour , tout a succombé sous mes coups.

C O L O M B I N E.

Je trouve , monsieur , dans vos manières de parler beaucoup d'accent du pays.

C O T I G N A C.

Accent du pays ? fort bien ! Vous me voulez rompre en visière ? Tel est le destin de ma vie , que tout y paroît inventé. Mais je vous répons sur ma parole , que je n'outre pas d'un atome.

C O L O M B I N E.

Vous savez qu'on se défie volontiers de l'amour propre d'un Gascon.

C O T I G N A C.

Je n'y donne point , moi. Tenez , voici la gloire. A Vienne je déloge le turc d'un bastion ; à Philisbourg je force un retranchement ; à Mons j'emporte un ouvrage ; & à Fleurus j'enfonce moi seul cinq ou six bataillons.

G O G U E T.

A ce compte , monsieur , malheureux le parti dont vous n'êtes pas.

C O T I G N A C.

Voici l'amour. Je viens à Paris ; une belle me voit & m'aime , l'un fuit de l'autre. Elle se trouve de mon goût , je me rends tous les jours chez elle à certaine heure ; le manège dure quelque temps , elle s'enjalousse , nous rompons. Moi je renvoie généreusement le portrait & les lettres , ne réservant pour moi qu'une écharpe & quatre cens pistoles , seulement pour me souvenir d'elle : N'est-ce pas agir en brave homme , cela ?

C O L O M B I N E.

Tout-à-fait , c'est à vous d'avoir des intrigues.

C O T I G N A C.

Allez , allez , vous en verrez bien d'autres , mes mémoires sont sous la presse.

G O G U E T.

Quoi , monsieur , vous donnez au public un détail de toutes vos aventures ?

C O T I G N A C.

Oui , je fais encore cela pour lui. Ce sera pourtant un meuble d'arrière-boutique ; car il est dans le cours de ma vie des particularités qui importent terriblement aux couronnes.

PIERROT *par dessus le fauteuil.*

Dites donc , monsieur le vidame , vous ne vous mouchez pas du pied , à ce que je vois ?

COTIGNAC *se levant.*

Quoi ? Tu as l'effronterie de m'écouter , maraut ?

PIERROT.

Vraiment , j'écoute bien quelquefois ramager la linotte de notre savetier.

COTIGNAC *tirant son épée.*

Ah , tu jases ! J'en suis bien aise ! il ne t'en coutera qu'un tronçon de nez. Je te montrerai à encanailler ma conversation !

PIERROT.

A moi !

Il court après Pierrot ; & Goguet & Colombine courent pour l'arrêter. La chambre se referme.



SCENE VI.**PASQUARIEL, OCTAVE.**

P *Pasquariel reçoit une lettre d'Octave , & lui promet de la faire tenir à Colombine. Il lui dit qu'il attend un musicien nommé la Gamme , & ses violons , pour donner la serenade.*

SCENE VII.

A *Arlequin d'un côté , Pierrot de l'autre , Pasquariel au milieu , font une scene de nuit. Pierrot rentre dans la maison de Goguet. Pasquariel dit à Arlequin d'éviter la colere d'Octave. Arlequin le prie de faire sa paix , & s'en va.*

SCENE VIII.

LA GAMME *après plusieurs lazzi reconnoit Pasquariel. La serenade se donne , & la Gamme chante ceci.*

H *Autbois , à mes tendres chansons
Joignez la douceur de vos sons :
Portez jusqu'au lit de ma belle
La tendresse & l'amour que je ressens pour elle.
Redoublez vos accords , hautbois , efforcez-vous*

De servir mon amour extrême.

Eveillez la beauté que j'aime,

Et laissez dormir les jaloux.

PASQUARIEL *donne la lettre à Marinette, qui paroît à la fenêtre.*

OCTAVE *veut payer la Gamme, & le remercie de la serenade qu'il a donnée à Colombine. La Gamme, au nom de Colombine, change de ton, & dit qu'elle est sa maitresse. Octave tire l'épée; Goguet paroît à la fenêtre en bonnet de nuit; Pierrot sort avec un mousqueton qu'il tire, & le premier acte finit.*



A C T E I I.

S C E N E I.

Le théâtre représente l'appartement de Colombine.

COLOMBINE *seule.*

O Mon cher Octave, faut-il que je voye si peu de jour à notre bonheur ! faut-il qu'avec le desespoir de n'être jamais à toi, j'aye encore le déplaisir de ne te pas voir ! Au moins m'est-ce une consolation de n'avoir rien à me reprocher. Je feins un entêtement pour l'esprit, afin que si l'italien qu'on me destine n'en est pas bien partagé, comme il y a apparence, j'aye une répu-

gnance toute prête pour opposer à notre mariage. Mais j'entends mon pere. Il faut changer de ton. *Elle prend un Moliere.* O charmant Moliere ! mes plus chers délices ! auteur cent fois inimitable ! ah, qu'un époux comme toi seroit bien l'objet de mes desirs !

S C E N E I I.

G O G U E T , C O L O M B I N E .

G O G U E T.

ENfin le fort est jetté , on ne trouvera jamais Colombine sans un Moliere à la main ; c'est son épée de chevet.

C O L O M B I N E.

Pourriez-vous bien m'en savoir mauvais gré ? Alexandre dormoit moins noblement sur Homere , que je ne veille avec cet aimable auteur. Quel plaisir , en lisant ses charmantes copies , de promener son idée sur mille originaux posthumes , qui sont tous les jours les pièces justificatives de la bonté de ses caracteres !

G O G U E T.

Oui , ma fille , c'est un fort habile homme : mais il est temps pour tout. L'amusement ne doit point marcher devant le nécessaire , & tu devrois me seconder dans le dessein que j'ai de t'établir.

COLOMBINE.

Quel plaisir de voir dans ses œuvres le portrait prophétique d'un tartuffe abusant de la confiance des plus honnêtes gens, qui ne leve le masque qu'au dommage de ses trop crédules bienfaiteurs!

G O G U E T.

Encore un coup, je n'ai que faire de tes applications, & tu me ferois bien plus de plaisir....

COLOMBINE.

Tantôt je m'y remets ce valetudinaire chimérique, qu'on ne trouve jamais qu'avec un bouillon dans le corps, de l'une ou de l'autre espèce : tantôt je m'y remets ce bourgeois entêté de gentilhommerie, qui friponne à toutes jambes, pour acheter en bref une charge de secrétaire du roi, & transporter insolemment son enseigne de sa boutique à son carrosse.

G O G U E T.

En vérité, ma fille, ton bel esprit dégénère en entêtement.

COLOMBINE.

Tenez, il n'a manqué que le portrait de ces partisans, qu'on ne voit manier l'argent qu'avec des mains de gomme, & qui savent distribuer à tous les états de la vie cinq ou six enfans gros seigneurs.

G O G U E T.

Est-ce donc fait, Colombine? Ne parle-

ras-tu jamais que de ce qu'on ne te demande pas ? Quittes ton livre , songes que Goguet ton pere t'interroge , écoutes-moi. Tu me parois d'un grand serieux , pour être si près de ta nôce. Je ne te soupçonne pas de craindre cette sorte d'engagement ; tu serois la premiere fille qui eut peur d'un mari.

COLOMBINE.

Je n'ai peur , mon pere , que de ne le trouver pas assez aimable , & je ne répondrois pas de pouvoir me soumettre à vos ordres , s'il manquoit du côté de l'esprit.

GOGUET.

Bon , si tu le voulois faire remplir quelque place d'académie : mais c'est un mari qu'il te faut , & ce n'est pas de beau genie dont ils ont le plus de besoin.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous , mon pere ? Je fais bien que si j'avois fait des loix , moi , la premiere & la plus valable cause d'un divorce auroit été l'impuissance d'esprit.

GOGUET.

Il est peu de femmes de ton goût , Colombine ; & c'est bien avisé au ciel de ne t'avoir point posté dans le monde en législatrice , tout son sexe auroit fulminé contre. Mais je te laisse. Je n'ai que deux mots à te dire : songes à te faire d'avance quelque penchant pour l'italien , ou tu l'épouseras contre vent & marée. Adieu.

COLOMBINE *seule.*

Cruauté ! qu'il faille être les victimes de l'avarice de nos parens ! Hélas ! puisque souvent pour toute la vie il ne nous est permis d'avoir qu'un homme , il étoit bien juste de nous en laisser le choix.

S C E N E I I I.

LE VIDAME DE COTIGNAC dans une chaise à porteur , COLOMBINE.

COTIGNAC.

ARrêtez donc , porteurs , arrêtez. *Sortant de la chaise.* Pardon , ma belle Parce qu'au louvre les marauts me portent jusques dans la cour d'honneur , ils ont cru qu'ici ce n'étoit pas trop d'entrer dans la salle. *Vers les porteurs.* Hé morbleu , marauts , ne se retranche-t-on pas de ses droits quand on aime ?

UN PORTEUR.

Ma foi , monsieur , c'est bien par votre ordre que nous avons entré jusqu'ici.

COTIGNAC.

Les ânes , mademoiselle , qui ne se connoissent point en ironie ! Ma chaise , allez m'attendre dans la cour , je suis à vous dans un moment. *Les porteurs s'en vont.*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Hé bien , monsieur , depuis hier au soir ,
quelle révolution dans votre petit monde ?

COTIGNAC.

Le croiriez-vous ? on a voulu tenter ma
constance. On me jette à la tête la veuve
d'un des plus gros seigneurs du royaume ,
qui a dix bonnes mille livres de rente.

COLOMBINE.

Comment, monsieur ? La veuve d'un gros
seigneur n'a que dix mille livres de rente ?

COTIGNAC.

Vous n'appellez cela rien , vous ? C'est
un homme qui laisse après lui plus de vingt
veuves à partager sa dépouille : vous voyez
bien qu'il falloit que le monceau fut gros.

COLOMBINE.

Ah , ah , je vous entends. Je ne donnois
pas d'abord dans le vrai de la chose.

COTIGNAC.

D'ailleurs , comme c'est une tout-à-fait
belle personne , je ne comprends pas dans
les dix mille livres le casuel , qui monte en-
core à davantage.

COLOMBINE.

Je croi qu'en effet vous vous appercevriez
de l'ascendant du casuel.

COTIGNAC.

Vous vous jouez des mots , friponne ,
qu'importe , à vous permis , vous vous
jouez bien de nos libertés. Ecoutez pour-

tant. Je vous avertis qu'il n'y a point de temps à perdre ; ma tendresse est en un état violent.

S C E N E I V.

LA GAMME , COLOMBINE , COTIGNAC.

LA GAMME *entre , & chante ce qui suit.*

Que j'entre avec plaisir , dans ce lieu plein d'appas ! Tout m'y plaît , tout m'y va ravir. *Vers Cotignac.* Pardon , monsieur , je ne vous voyois pas.

COTIGNAC.

De quel pays est cet accent-là ?

LA GAMME.

De l'ancienne Thrace , monsieur. Mais audience , s'il vous plaît , pour mon petit compliment. *Vers Colombine.* Mademoiselle , le port de vos beautés impose une tenue à ma flamme , qui me fait sans cesse solfier des de mis soupirs , ou des soupirs complets : & le mode de mon amour , posé sur la clef de vos charmes , m'inspire des roulemens de desirs & de transports qui ne finiront que par la cadence de vos bontés. Oui , mademoiselle , je ne pensois qu'en b. carre , avant que votre aimable presence eut noté mon cœur d'une double croche amoureuse.

Mais depuis que vous m'avez fait détonner de mon indifférence , je ne pense , & je n'agis plus qu'en b mol. La, la, la. *Il fredonne sur le b mol.*

COLOMBINE.

Monsieur de la Gamme , voilà un compliment tout-à-fait bien tourné. Vous aviez raison de demander audience.

LA GAMME.

Bien de l'honneur, mademoiselle. La, la la. *Il continue de fredonner.*

COTIGNAC.

J'ai quelque teinture de chiromancie , moi. *Vers la Gamme.* Donnez-moi la main. Je gagerois ma fortune , que vous savez la musique. Avouez la dette.

LA GAMME.

Oui , monsieur , je suis professeur royal du chant dans toutes ses parties. Je sors presentement de chez une belle , à qui je montre pour ses bonnes graces. Je suis toujours payé d'avance.

COTIGNAC.

Touchez-là , monsieur de la Gamme , vous êtes mon homme , je vous arrête. La premiere leçon à demain. Marché fait , n'est-ce pas ? *Il le baise.* Voilà des arrhes , mon ami. Ma maison , rue dépeuplée. Je loge par le bas, cave , salle, cuisine , tout de plein pied. Je vous attends demain à mon petit lever.

L A G A M M E.

Je vous déclare , monsieur , que vos bonnes graces sont de la fausse monnoye pour moi en comparaison de celle du sexe. *Il fredonne.* La , la , la.

C O T I G N A C.

Cadedis , tant pis pour toi , si tu ne vogues pas quand je te souffle le vent en poupe.

L A G A M M E *fredonnant.*

La , la , la.

C O T I G N A C.

Peste du babillard !

C O L O M B I N E.

A propos , monsieur de la Gamme , dites-nous un peu des nouvelles de nos spectacles. Je m'y interesse fort , & je ne vois qu'à regret que le siècle soit en train d'être en opera comme les Espagnols en habit , toujours les mêmes.

L A G A M M E.

C'est la faute des poëtes. La musique fait toujours de bonne fausse , mais que sert-elle avec de méchant poisson ? La , la , la. *Il fredonne.*

C O T I G N A C.

Monsieur de la fausse , vous ne me paraissez pas un juge competant sur l'article , & je ne vous crois partagé de talens qu'à lèche-doigt.

LA GAMME.

Vous en direz ce qu'il vous plaira , j'ai pourtant fait une autre Astrée.

COLOMBINE.

Oh , oh , voilà de quoi vous donner du relief dans le monde.

COTIGNAC.

Bon , Astrée ? C'est une publique qui m'a couté onze francs , elle m'ennuya pour mon argent.

LA GAMME.

C'est un phenix qui veut renaître de sa cendre ; & le public sera plus le Celadon de la seconde que de la premiere. En voici un air. *Il chante.*

Oui, dans vos fers , je me sens arrêté ,
Je croyois que ce fut un songe :
Mais auprès de votre beauté ,
La verité devient mensonge ,
Et le mensonge verité.

COTIGNAC.

Voilà de fort beaux galimathias.

UN LAQUAIS.

C'est monsieur de Senécaffé.

COLOMBINE

Qu'il entre.



S C E N E V.

SENECASSE. Les acteurs de la scene précédente.

SENECASSE.

Que je ne dérange personne , au moins. Il n'appartient pas à ma présence de remuer les humeurs de qui que ce soit.

COTIGNAC.

C'est donc à votre nom monsieur de Senécasse ; & si on l'article encore deux fois , je me cautionne purgé rubis sur l'ongle.

SENECASSE.

C'est un nom que j'ai fait à plaisir. Mon pere ne m'en a point laissé , il a bien falu m'en trouver un moi-même. N'est-il pas vrai qu'il dénote merveilleusement bien ma profession ?

LA GAMME

Affurément. *A part.* Voilà un medecin de bonne famille.

SENECASSE *va tâter le pous de Colombine , après lui avoir fait une grande reverence.*

LA GAMME.

Que faites-vous-là , monsieur ?

SENECASSE.

Je m'informe de la santé de mademoiselle.

COLOMBINE.

Il est vrai que c'est le compliment qui mene le branle.

COTIGNAC.

Oh, vous n'y êtes pas encore! Un medecin qui fait son métier, quand il s'agit de s'informer de la santé d'une personne, après lui avoir tâté le pous, ne manque jamais de lui tâter le ventre pour savoir si elle ne l'a point dur; & pour faire les choses dans la dernière circonspection, il met après cela le nez dans ses matieres. *A Colombine.* Mademoiselle, faites apporter votre bassin à monsieur. *Senécasse se fâche, la Gamme prend le parti de Cotignac, ils se battent, & s'en vont. Colombine rentre.*

S C E N E V I.

P*ierrot & Pasquariel font une scene de jeu à leur fantaisie.*



S C E N E V I I.

*COLOMBINE , MEZZETIN en noir ,
OCTAVE dans une bibliothèque.*

COLOMBINE.

Vous m'apportez , dites-vous , une bibliothèque , dont vous êtes sûr que je m'accommoderois.

MEZZETIN.

Oui , mademoiselle , je ne m'en assure point à faux , je connois votre goût comme si je l'avois fait , & je vous jure qu'on a rassemblé là-dedans tout ce qui peut vous plaire.

COLOMBINE.

En quelle quantité sont les livres ?

MEZZETIN.

Ils sont , mademoiselle , au nombre d'un.

COLOMBINE.

Vous vous mocquez , un livre ?

MEZZETIN.

Non , de par tous les diables , mais c'est un livre d'or qui touche à vue d'œil. Il ne voit le jour que depuis vingt ans ; mais tout moderne qu'il est , Aristote , Platon , Cicéron , Virgile , tout cela n'est que de lap oufsière au prix de lui.

COLOMBINE.

De quoi traite-t-il ?

MEZZETIN.

D'amour , mademoiselle , & vous n'aurez pas plutôt jetté les yeux dessus , que vous serez docteur de la faculté de Cupidon.

COLOMBINE.

Est-ce en prose ou en vers ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre. C'est un stile anonime.

COLOMBINE.

Oh , voilà qui est extraordinaire , & qui inspire de la curiosité ! Est-ce un manuscrit ou un imprimé ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre encore. C'est un caractere original.

COLOMBINE.

En connois-tu l'auteur ?

MEZZETIN.

Il sont deux , mademoiselle. Un homme en a formé l'idée , & un femme a donné le tour à l'ouvrage.

COLOMBINE.

Et dis-m'en le titre ?

MEZZETIN.

Vous le savez , mademoiselle.

COLOMBINE.

Ne me fais point languir.

MEZZETIN.

Vous le savez , vous dis-je , foi de bibliothécaire d'honneur.

OCTAVE *sort de la bibliothèque.*

COLOMBINE *surprise.*

Ah , Octave !

MEZZETIN.

Ne vous avois-je pas bien dit que vous saviez ce titre-là par cœur ?

OCTAVE.

Hélas , Colombine , peut-être ne suis-je plus que dans votre mémoire ? Parmi tous ceux qui vous voyent , peut-être en est-il quelqu'un qui vous coute une infidélité ?

COLOMBINE.

Que vous êtes cruel , Octave ! Faut-il que vos premières paroles soient des reproches ? Ne pouvez-vous me faire voir votre tendresse que par des soupçons de la mienne ? Hé , croyez - moi , ne donnez point à votre malheur plus d'étendue qu'il n'en a. Plaignez-vous , si vous voulez , de ne me point voir , mais ne pensez pas vous en plaindre tout seul.

OCTAVE.

Que je serois heureux si je pouvois vous croire ! Mais hélas , Colombine ! vous êtes trop belle pour n'être pas contente.

COLOMBINE.

C'est à votre présence que je dois ma satisfaction , & c'est vous assurément qui me fardez.

MEZZETIN.

Parlez donc , monsieur le livre , & vous

madame la lectrice , vous imaginez-vous que je vous aye ménagé cette entrevue à la sueur de mon corps , pour donner carrière à vos fleurettes ? Hé , morbleu , prenez-moi de bonnes mesures pour vous mettre en état de quelque chose de plus réel.

OCTAVE.

Excuses , Mezzetin. Les moindres bagatelles sont serieuses pour les amans. Oui , Colombine , je suis jaloux de tout ce qui vous approche , & vos sentimens pour ceux qui vous voyent m'inquiètent mortellement.

COLOMBINE.

Bon ! je ne vois que des originaux , que mon fort me choisit exprès , je croi , pour m'ôter l'honneur d'une constance plus méritoire. Mais j'entends mon pere. Que deviendrons-nous ?

MÉZZETIN.

J'ai pourvu à tout. *A Octave.* Rentrez dans la bibliothèque , & me laissez faire.

Goguet survient. Mezzetin lui dit qu'il venoit demander l'avis de Colombine sur une machine de sa façon. En même temps la bibliothèque s'ouvre , & se change en un cabaret de village , d'où sort une mariée & plusieurs bergeres , qui forment une danse , & chantent les paroles qui suivent.

LE CHOEUR.

Coline & Lucas , pour prix de leur flamme
Sont femme & mari , sont mari & femme.

LE MARIE' ET LA MARIEE'.

Morgué , chassons loin l'ennui ,
Régaudissons-nous ensemble ,
Et commençons dès aujourd'hui
Un fieux qui nous ressemble.

LE CHOEUR répète.

Colin & Lucas , &c.

UN PASTRE.

Que qui voudra fasse la presse
Près de Perette ou de Margot.
Pour moi j'en dis du mitlirot ,
La tonne est ma seule maitresse.

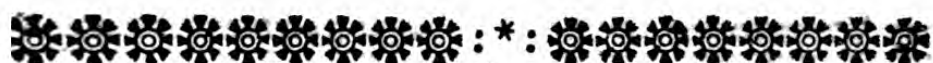
UNE BERGERE.

La bonne chose qu'un amant ,
Quand on aime la compagnie :
Heureuse celle qu'on marie !
Le plaisir lui vient en dormant.

LE CHOEUR.

Suivons l'amour , suivons Bacchus ,
Aimons , buvons , jusqu'à n'en pouvoir plus.





A C T E I I I.

S C E N E I.

P I E R R O T *seul.*

Allons , mon pauvre Pierrot , courage. Crois-moi , c'est assez faire honneur à la vie , mourons. Mourons , dites-vous ? Oui , mon pauvre Pierrot ; qui te retient ? Quel charme trouves-tu dans le monde ? La fortune nous laisse un habit de toile sur le corps , l'amour nous laisse croupir les désirs dans le cœur. Quand nous pleurons , Marinette rit ; elle danse quand nous nous arrachons les cheveux. J'enrage quand j'y pense : je suis devenu chauve depuis que je l'aime. Allons , c'en est fait , mourons , donnons-nous un coup de couteau dans le ventre. Quelque niais ! je perdrais tout mon sang. Et bien , tirons-nous un coup de pistolet dans le front. Encore pis : on diroit après cela que j'ai du plomb dans la tête. Que faire ? Ah , chien d'amour ! Je lisois tantôt l'histoire de Lucrece. S'il y avoit moyen de mourir comme elle , au coup de poignard près.

 S C E N E I I.

A *Arlequin arrive , qui apprend le desespoir de Pierrot , parce qu'il n'est pas aimé de Marinette. Arlequin lui dit qu'apparemment c'est sa faute , & lui demande s'il n'a jamais appris à faire l'amour. Pierrot dit que non. Arlequin se charge de le lui montrer , appelle Marinette , & dit à Pierrot de le regarder faire.*

S C E N E I I I.

*ARLEQUIN, MARINETTE,
PIERROT.*

ARLEQUIN.

E *Nfin , ma chere Marinette , j'ai résolu de te décocher une déclaration d'amour des plus rapides. Je la vise droit à ton cœur. Heureux , & dix millions de fois heureux , si je touche au but que je me propose.*

MARINETTE.

Ecoutes , Arlequin , le but est bien près de l'archer , & tu serois bien mal-adroit , si tu ne donnois juste au milieu.

ARLEQUIN.

Vois-tu , Pierrot ? A toi.

PIERROT.

Fort bien ! Continuez. Peste ! j'aurois bien mieux fait d'apprendre cela , que de lire Quint-Curce.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Oui , ma charmante , vous avez servi d'hameçon pour m'attirer dans les filets de l'amour ; ou , pour mieux dire , votre beauté , comme un fier oiseau de proie , a fondu sur ma foible liberté qu'elle a trouvée sans défense ; & mon cœur enchanté d'être dans vos serres , ne gémit que de n'en être pas ferré assez étroitement. *A Pierrot.* Etudies bien ta leçon , Pierrot.

PIERROT.

Je n'en perds pas un mot.

MARINETTE.

Comment , Arlequin , tu n'en fais pas à deux fois ? Ton premier coup porteroit si je ne mettois ma raison au devant. Mais je n'ai garde d'être ta duppe , je fais trop que tu ne penses pas le quart de ce que tu dis.

PIERROT.

Fi !

ARLEQUIN.

Ah , ma belle ! je suis prêt à subir telle épreuve qu'il vous plaira. *A Pierrot.* Donnes-toi patience. *A Marinette.* Oui , ma charmante , je me sens tout en amour de pied en cap. Mon sang bouillonne , mon cerveau s'échauffe , mes yeux s'allument ,

mon cœur palpite . . . mon . . . Dispensez-moi , s'il vous plaît , d'achever le portrait de ma situation ; il y en auroit trop à dire. *A Pierrot.* Remarques-tu le geste , le ton ?

PIERROT.

Oh , diable , je fais mon profit de tout.

MARINETTE.

Mais , dis-moi , Arlequin , posé le cas que tu m'aimes , ce ne peut être que d'un amour de passage : car vous autres hommes vous êtes en possession de legereté , comme nous d'entêtement : & je t'avoue que je n'y trouve pas mon compte. Car , vois-tu , si j'aimois , je n'aimerois que par compagnie , & je serois au desespoir après cela , s'il me falloit soupirer toute seule.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Remarques comme je vais la rassurer. *A Marinette.* Ah , ma chere Marinette , défabusés-toi. Je te jure de par tous les amours , pourvu que tu veuilles être de moitié de constance avec moi ; je te jure , dis-je , que notre attelage amoureux ne se découplera que par la mort de l'un ou de l'autre. *A Pierrot.* Voilà la bonne méthode.

PIERROT.

Oh , je ne m'étonne pas. Je m'y prenois tout autrement.

ARLEQUIN.

A quoi songes-tu , Marinette ?

MARINETTE.

MARINETTE.

Je me mords les lèvres pour ne te pas croire. On m'a dit il y a déjà du temps, que les amans ressembloient à des almanachs, ils promettent tous les mêmes choses, & ne tiennent pas plus les uns que les autres.

ARLEQUIN.

Fi, que cela est vilain, de croire à la volée comme tu fais! J'ai lu, moi, dans un auteur qu'une fille ressembloit à un *qui pro quo* d'apothicaire: on prend la potion, disoit-il, à titre de salutaire, & l'on est tout étonné qu'on crève. Vois un peu où en feroient nos amours, si je donnois dans le sens de ce cerveau creux d'auteur.

MARINETTE.

Ah, Arlequin, donnes-toi bien de garde de le croire!

PIERROT à Arlequin.

Au fait, au fait. C'est ce que je veux savoir.

ARLEQUIN.

Ah, Marinette! je ne suis pas si sot. *A Pierrot.* J'y viens au fait. *A Marinette.* Mais, dis-moi, vuidons d'affaire. M'aimes-tu?

MARINETTE.

Pourquoi m'obliger à te dire cela? Ce sont des choses qui se font sans le dire.

PIERROT à Arlequin.

C'est à moi que cela s'adresse, au moins?

ARLEQUIN à *Pierrot.*

Hé , oui. *A Marinette.* Vois-tu , c'est qu'il est bon de ne point s'équivoquer. Spécifions le troc , s'il vous plaît. Donnes-moi ton cœur , je te donnerai le mien.

MARINETTE.

Taupe.

PIERROT à *Arlequin.*

Oui , mais cela en est-il ?

ARLEQUIN à *Pierrot.*

C'est l'essentiel. *A Marinette.* Mets la main là-dedans , Marinette , nous nous livrerons les marchandises à la première occasion.

MARINETTE.

Adieu , Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu , Marinette. Comme si tous les notaires y avoient passé , au moins. *Marinette rentre.*

PIERROT.

C'est une chose bien dite , qu'il faut apprendre pour savoir. Je suis sûr que j'ai manqué plus de vingt filles , faute de méthode.

ARLEQUIN.

Sans doute , & il faut vous aimer comme je fais , monsieur Pierrot , pour vous découvrir si franchement le pot aux roses.

PIERROT.

Vas , je t'affure que je n'en serai pas ingrat.

Je veux que nous partagions ensemble le revenant bon de mon amour. Tu auras toutes les envelopes des lettres que Marinette m'écrira, toutes les bourses où elle m'enverra de l'argent : & je te promets le recit mot pour mot, de tout. . . . ce que. . . l'idée m'en chatouille seulement.

ARLEQUIN.

Ah ! c'en est trop, monsieur Pierrot, vous outrez la reconnoissance.

PIERROT.

Je suis comme ça, moi. Mais attens, je m'en vais faire venir Marinette, & mettre en œuvre mon nouveau talent. *Il va heurter, & appelle Marinette.*

MARINETTE *revenant.*

Ah, c'est Pierrot !

PIERROT.

Lui-même.

MARINETTE.

Hé bien, que me veux-tu, grand flandrin ?

PIERROT.

Patience, patience : nous vous allons bien faire changer de ton. J'en ai appris bien long, oui, depuis que je ne vous ai vue. *A Arlequin.* Elle ne s'attend pas à ça.

ARLEQUIN.

C'est le drôle.

MARINETTE.

Veux-tu point encore me parler de ton chiffon d'amour ? Je t'ai déjà dit que c'est

mon aversion , ainsi ne te mets point en frais de fleurettes.

PIERROT.

Hé là , là , ne vous effarouchez pas , nous en avons de marquées au bon coin. Silence seulement. Enfin , ma chere Marinette.

MARINETTE.

Oh , vas te promener avec ta harangue , je ne suis point en goût de t'écouter.

PIERROT.

Comment donc , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Plus haut.

PIERROT.

Enfin , ma chere Marinette.

MARINETTE.

Ah , tu m'étourdis , je quitte la place.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Plus bas.

PIERROT *d'un ton fort bas.*

Enfin , ma chere Marinette.

MARINETTE.

Je ne t'entends , ni ne veux t'entendre. En deux mots , j'aime Arlequin. *Apperçant Arlequin.* Ah , le voilà. . . Viens , mon cher , & laissons-là ce vilain pelé s'entretenir tout seul.

PIERROT.

Oh , oh !

ARLEQUIN.

Allons , ma chere. *A Pierrot.* Nous fe-

rons quelque chose de vous , monsieur Pierrot , cela n'est pas mal pour une premiere leçon.

PIERROT.

Ah , ah , traîtres , vous me jouez ? Mais j'en jure par le Stix , je me vengerai , ou j'y perdrai mon latin.

S C E N E I V.

PASQUARIEL , ARLEQUIN.

Pasquariel cherche Arlequin qui sort de la maison , & qui dit que Pierrot l'a menacé d'aller avertir monsieur Goguet ; qu'il n'a pas eu le temps de parler d'Octave. Pasquariel le concerte , pour s'introduire en homme du monde chez Colombine , & lui donne les tablettes d'Octave pour les lui faire tenir. Arlequin sort.

S C E N E V.

LA GAMME , SENE CASSE.

L'Un & l'autre viennent armés pour chercher monsieur de Cotignac , & ne le trouvant pas , veulent se battre eux-mêmes , parce qu'ils sont rivaux. Pasquariel les separe.

S C E N E V I.

Le théâtre représente l'appartement de Colombine.

ARLEQUIN en cavalier , COLOMBINE.

A R L E Q U I N.

M Ademoiselle , mon visage vous est encore étranger : mais je suis un petit-collet réformé , que vous ne ferez pas fâchée de connoître.

C O L O M B I N E.

Comment , monsieur , un petit - collet réformé ?

A R L E Q U I N.

Oui , mademoiselle , petit-collet cassé ; ou pour parler plus crûment , c'est qu'on a jetté un dévolu sur mon benefice.

C O L O M B I N E.

Il est assez extraordinaire , monsieur , de s'annoncer sous un titre negatif.

A R L E Q U I N.

J'en demeure d'accord. Mais la cause de ma dégradation me doit tenir lieu de mérite auprès des dames.

C O L O M B I N E.

Vous savez , monsieur , qu'en tout pays l'argent sert d'introduction au mérite : & il doit y avoir du déchet à vos agrémens , à

proportion de celui qui se fait à vos revenus.

ARLEQUIN.

De ce côté-là , franchement je n'y perds pas.

COLOMBINE.

Cela m'étonne.

ARLEQUIN.

Je ne suis guères accoutumé à recevoir d'affront de la fortune , qu'il ne s'ensuive pour l'ordinaire une réparation d'honneur. Par exemple , j'étois capitaine d'infanterie, on me cassa sous prétexte que je ne songeois pas assez à ma compagnie. En effet , c'est bien à un homme de ma qualité à s'embarasser de marauts comme le font nos soldats. Eh, bien , je ne restai pas long-temps sans emploi , & je me regularisai moyennant quatre mille livres de rente. Ces quatre mille livres ne m'appartiennent plus : je recherche en mariage une riche veuve , qui me paye mon douaire par avance. Vous voyez que je ne manque point encore de ce mérite qui se couche.

COLOMBINE.

J'entends , j'entends , vous vous retranchez dans la coquetterie.

ARLEQUIN.

C'est où je triomphe. Mais ce que j'y trouve de chagrinant , c'est que Paris n'a plus rien de nouveau pour moi. Car à par-

ter franc , il n'y a guères de femmes avec qui je n'aye eu un amour contradictoire.

COLOMBINE.

C'est pouffer un peu loin l'hyperbole.

ARLEQUIN.

Sans hyperbole , mademoiselle , j'en ai mois cinq ou six à la fois sous des noms differens ; chez l'une , marquis : chez l'autre , comte : chez celle-ci , chevalier : chez celle-là , baron , quelquefois même prince étranger , selon la duppe. Au bout de quinze jours autre demie douzaine. Vous voyez bien que de ce train - là il n'est point de sérail qu'on n'épuise en très-peu de temps ?

COLOMBINE.

A ce compte , monsieur , vous seriez rompu dans la galanterie , & vous connoitriez le fort & le foible d'une femme , comme un notaire celui d'une bourse.

ARLEQUIN.

Aussi ne m'y trompe-je pas. J'en ai trouvé de quatre especes dans le monde. Il y en a qu'on ne rend sensibles que par un épanchement de monnoye.

COLOMBINE.

C'est le caractère general cela : & les poètes , en donnant des fleches d'or à l'Amour , ne nous ont pas voulu faire entendre autre chose.

ARLEQUIN.

Il y en a d'autres qui ne trouvent rien

de si charmant dans un homme , qu'une retention de secret bien continué.

COLOMBINE.

Ces femmes-là me paroissent d'un très-bon sens ; elles veulent avoir le plaisir d'aimer, sans en avoir la honte : mais tout franc, elles ont beau le vouloir, ce seroit un prodige qu'un François mourût avec son secret Il faut que l'aposthume crève tôt ou tard.

ARLEQUIN.

On en voit de certaines qui ne s'attachent qu'à ceux qui ont déjà la réputation d'aimables.

COLOMBINE.

Elles sont donc comme un troupeau de brebis : où l'une se noye , tout le troupeau se perd. ARLEQUIN.

Et enfin , celles de la quatrième espece sont celles qui n'en croient qu'elles mêmes, & qui s'attachent à ce qui leur plaît , indépendamment de toute autre circonstance. C'est se laisser aller au courant sans rames & sans voiles.

COLOMBINE

Voilà une anatomie du cœur humain tout-à-fait merveilleuse.

ARLEQUIN.

N'y auroit-il point trop de curiosité à vous demander de quelle espece vous êtes ?

COLOMBINE.

Pour moi , je n'aime point encore , & je

fais profession d'insensibilité jusqu'à nouvel ordre.

ARLEQUIN.

Certain Octave de par le monde ne fait pourtant pas son compte là-dessus.

COLOMBINE.

Que dites-vous d'Octave ?

ARLEQUIN.

Attendez, ne sommes-nous point écoutés ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Hé, que ne disiez-vous cela plutôt ? je n'aurois pas tant battu la campagne. Comme tout trouve accès ici, hors Octave & ses gens, je m'y suis introduit sous le caractère que je viens de feindre ; mais je ne suis rien plus qu'Arlequin, valet d'Octave. Vous avez eu une de ses lettres tantôt, dont il n'a point reçu de réponse. Il a écrit ses sentimens sur ses tablettes, je m'en suis chargé, & j'ai risqué le paquet comme vous voyez. Lisez.

COLOMBINE *lit.*

„ Enfin, Colombine, il n'y a plus moyen
 „ de vivre sans vous voir. Vous attendez
 „ un Italien qui me donnera la mort, si
 „ vous y consentez, & jusqu'à ce moment
 „ fatal, tout le monde jouit de votre vue
 „ qu'on n'interdit qu'à moi seul. Jugez dans
 „ quel état je suis. Il ne me reste plus de
 „ force pour y résister. Rendez-la moi par

» une résolution favorable. C'est celle de
» quitter votre pere , & de me suivre dans
» un lieu, d'où nous le résoudrons plus aisé-
» ment à nous unir.

G O G U E T *en dedans.*

Colombine ?

C O L O M B I N E.

Voilà mon pere. Entretiens-le pendant
que je vais effacer la lettre d'Octave & y
substituer ma réponse.

G O G U E T *arrive.*

A R L E Q U I N.

Monsieur , vous & mademoiselle votre
fille , rendez la renommée si babillarde ,
que j'ai cru que vous étiez tous deux une
chose à voir.

G O G U E T.

Il est vrai que Colombine a d'une forte
d'esprit qui fait plaisir. Elle ressemble com-
me deux gouttes d'eau à un académicien ,
qui nous affectionnoit fort , ma femme &
moi , dans les premieres années de notre
mariage.

A R L E Q U I N.

Preuve qu'il fait toujours bon hanter les
gens d'esprit. L'air en est contagieux , cela
se gagne comme la galle & la rougeolle.

G O G U E T.

Oh, je n'ai jamais fait société qu'avec des
gens de mérite. Je me flatte que ma famille
n'y a pas perdu.

ARLEQUIN.

Comment diable, perdu ! Au contraire, c'est une éducation prématurée que cela, & l'on ne fauroit travailler à sa posterité sur de trop bons modeles. Adieu, monsieur. Bon jour, mademoiselle. Vous voulez bien que de tems en tems je vienne faire assaut d'esprit avec vous ?

COLOMBINE.

La fin de votre conversation m'a trop plu, monsieur, pour ne pas récidiver. *Faisant semblant de ramasser les tablettes.* Mais n'est-ce pas à vous cela ?

ARLEQUIN *ramassant les tablettes.*

Oui, vraiment, ce sont mes tablettes. Je serois au desespoir de les avoir laissées. Il y a des ouvrages que je ne voudrois pas que vous vissiez pour vingt pistoles. *Materiam superabat opus.* Adieu. *La chambre se referme.*

SCENE VII.

PASQUARIEL, OCTAVE,
ARLEQUIN.

Pasquariel dit à Octave qu'il a donné ses tablettes à Arlequin, qui doit les faire tenir à Colombine. Arlequin vient encore tout déguisé les apporter. Octave lit, & dit que Colombine consent à toutes sortes de stratagèmes, mais que

*sa vertu ne se sauroit résoudre à l'enlèvement.
Il prie Arlequin & Pasquariel de trouver quel-
que invention.*

S C E N E V I I I.

UN VALET. *Les acteurs de la scène précédente.*

UN valet botté, le fouet à la main, cherche monsieur Goguet. Pasquariel l'arrête & l'interroge. Le valet dit qu'il vient de la part de monsieur Cornalini qui vient à Paris pour épouser Colombine, mais qu'il est tombé malade en chemin, & qu'il n'y peut pas venir. Pasquariel lui dit que monsieur Goguet est à la campagne, & retient la lettre. Le valet s'en va, Octave sort après que Pasquariel lui a parlé à l'oreille. Il reste avec Arlequin qu'il concerté pour faire cet Italien, & ils sortent.

S C E N E I X.

Le théâtre représente l'appartement de Goguet.

G O G U E T , P I E R R O T .

G O G U E T .

O Ça, Pierrot, y a-t-il moyen de raisonner avec toi ?

P I E R R O T

Pour qui me prenez-vous donc ? Tenez.

regardez-moi cette tête-là. Elle est bien grosse; & si c'est tout esprit.

G O G U E T.

Je viens de recevoir une lettre de monsieur Cornalini. Il y a quinze jours qu'elle devoit m'avoir été rendue : mais n'importe. Selon le calcul que j'en fais, c'est aujourd'hui précisément qu'il arrive.

P I E R R O T.

Ah, ah, tant mieux. Et quand prendra-t-il possession de mademoiselle votre fille?

G O G U E T.

Les choses traineront le moins que je pourrai. Je ne suis pas de ces peres qui laissent trop long-temps deux amans en presence. Vois-tu, ils s'escarmouchent souvent sur - & - tant moins du combat.

P I E R R O T.

Vous avez raison. Mais, monsieur, quand j'y pense, que ce monsieur Cornalini sera heureux d'épouser Colombine ! Il faut assurément que cet homme-là soit né coëffé.

G O G U E T.

Tu me réjouis, Pierrot, & tu ne me plais jamais davantage que dans tes instans de zele pour Colombine. Je t'embrasserois volontiers. *Il l'embrasse.*

P I E R R O T.

Bien de l'honneur, monsieur. Tenez, elle a un petit esprit qui me vilvouste par fois l'imagination. Oui, sur la vie, j'ai été

tenté , je ne fai combien de fois , d'être vo-
tre gendre.

G O G U E T.

Appelle Colombine.

P I E R R O T.

La voilà. Je trouve tout sous ma patte.

Il s'en va.

S C E N E X.

G O G U E T , C O L O M B I N E.

G O G U E T.

E Nfin, ma fille, il faut faire maison nette,
congedier musique , gascogne , mede-
cine , parnasse , & tout le trio. Ton futur
époux arrive aujourd'hui.

C O L O M B I N E.

Aujourd'hui , mon pere ?

G O G U E T.

Oui , ma fille, aujourd'hui. Je te recom-
mande sur tout de le recevoir comme un
homme, qui desormais doit avoir le pas dans
ton cœur au dessus de moi-même.

C O L O M B I N E.

Aujourd'hui , mon pere ?

G O G U E T.

Oui , vous dis-je , aujourd'hui. Pourquoi
cette surprise ? *A part.* Présage de rebellion.
Haut. Ecoutez , Colombine , je ne force

personne ; mais je prétens qu'on m'obéisse.

COLOMBINE.

Aujourd'hui , mon pere ?

GOGUET.

Oh , qu'est-ce que ceci ? Vous voilà bien en peine de la dante. Oui , aujourd'hui , aujourd'hui , encore aujourd'hui , pour la centième fois aujourd'hui : êtes-vous contente ?

COLOMBINE

Il fait bien de venir , mon pere , je ne l'irois pas querir.

S C E N E X I.

M*Ezzetin déguisé en valet de chambre , dit à monsieur Goguet que monsieur Cornalini est arrivé , & qu'il vient.*

S C E N E X I I.

ARLEQUIN en Italien , GOGUET , COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Serviteur à vosignorie. Si j'en croi les apparences , vous , monsieur , vous êtes le tronc pourri de la famille où je m'incorpore , & vous , mademoiselle , vous en êtes
la

la maitresse branche. Les choses en cet état, j'espere qu'en me entant sur la tige de vos charmes, nous verrons bien-tôt pousser de ces fruits équivoques, dont on ne connoit jamais bien les veritables producteurs.

G O G U E T.

N'est-il pas vrai, monsieur, que ma fille est à votre goût? Oh, vous n'êtes pas le seul, & tout le monde la prise ce qu'elle vaut.

A R L E Q U I N.

Tant pis, tant pis, de par tous les diables! Méchante marchandise qu'une fille prisee par tant de monde: le mari en paye souvent la folle enchere. *A Colombine,* Ça franchement, la belle, ce cœur est-il encore à vous? car en France ils ne font pas meurs qu'on les cueille.

C O L O M B I N E.

Oh, monsieur, vous connoissez mal la France, & vous prenez sa liberté à gauche.

A R L E Q U I N.

Hé, croyez-moi, j'en parle avec connoissance de cause, & après ce que j'ai vu dans mon voyage, j'aimerois autant dire une coquette née native, qu'une Françoisise: ces deux mots sont synonymes.

C O L O M B I N E.

Ne vous seriez-vous point laissé persuader par quelque renegat françois, qui vous auroit peint nos manieres d'une encre un peu maligne?

ARLEQUIN.

Non , non , morbleu , voilà mes deux témoins. *Il touche ses yeux.* Comment diable ? A peine j'entrai sur vos frontières , que je pensai être dans un autre monde. Tout y respire déjà un air de liberté scandaleuse. Les hommes & les femmes se parlent en pleine rue , les fenêtres ne sont qu'à double chassis , & les portes ne ferment qu'à une ferrure. Quelle horrible chose !

GOGUET.

Vous êtes ennemi de la société , à ce que je vois.

COLOMBINE.

Je croi que s'il tenoit à monsieur , il relegueroit toutes les femmes aux antipodes crainte de communication.

ARLEQUIN.

Non pas , non pas , s'il vous plaît : le remede seroit pire que le mal. Mais il y a un temperamment. On peut bien verouiller , bien cadenasser les portes , bien griller les fenêtres , & ne se saluer simplement , comme nous faisons , qu'à portée de mousquet.

GOGUET.

Les femmes ne sont pas chez vous en odeur de fidélité.

ARLEQUIN.

Voyez si j'ai tort. Quand je fus à Lyon , je vis un grand monde assésé devant une porte , je m'informe de ce que c'est , on me

dit qu'il se donne là un beau spectacle ; le prix ? trente sols , je les donne. J'entre. La salle étoit si obscure , que je n'entrevis d'abord les objets que confusément. Mais que je fus surpris , quand on leva la toile , de voir que c'étoient des hommes & des femmes dans des logettes , qui ne rougissoient pas d'avoir été ensemble pendant l'obscurité ! Je voulois croire pour l'honneur de la contrée , que c'étoit des maris. Mais le caquet de la jeunesse qui m'entouroit , ne m'apprit que trop que c'étoit des amans. *O tempora ! O mores !*

G O G U E T.

Je ne vois rien-là d'extraordinaire.

C O L O M B I N E.

Monsieur s'offense d'un divertissement.

A R L E Q U I N.

Le spectacle fini , je fors , & à cent pas de-là autre décoration. Je découvre une grande enfilade de l'un & de l'autre sexe , se promenant deux à deux , bras dessus , bras dessous , ni plus ni moins que des accolades de lapreaux. Oh , ma foi , je vous défie de mettre une bonne emplâtre là-dessus.

C O L O M B I N E.

Ce seroit dommage de vous interrompre , continuez votre voyage , & puis après laissez faire.

G O G U E T.

Que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Je dis que c'est un lieu de galanterie. Jamais je ne me suis senti tant d'étonnement qu'en entrant dans cette ville. Portes & fenêtres ouvertes, les rues pavées d'amans transis, les boutiques bordées de cajeoleurs. Là, je vois deux chevaux, un cocher, quatre laquais, & au milieu de tout cela, monsieur le commandeur & sa commanderesse. Ici même équipage, autre tête à tête; enfin j'en vis tant, que je crus que la devise de Paris étoit : *Unus & una.*

GOGUET.

Vous avez déjà bien fait des découvertes pour un nouveau-venu ?

ARLEQUIN.

Voici bien autre chose ! En passant sur le pont-neuf j'avise deux batteaux couverts d'un drap blanc. Je demande leur usage, on me dit que l'un est le bain des hommes, & l'autre le bain des femmes. Hé, morbleu, m'écriai-je, il n'y a qu'un travers de doigt de l'un à l'autre ! Voyez si je n'ai pas tous les sujets d'indignation contre votre maudite France.

COLOMBINE.

Quelle police gardent donc vos Italiennes, puisque vous souffrez si impatiemment la liberté de nos françoises ?

ARLEQUIN.

Oh, oh, quelle police ! Celle qu'on de-

vroit faire garder à toutes les femmes du monde. Elles n'ont ni livres pour étudier l'amour, ni promenades pour le pratiquer, ni jeux pour y risquer notre honneur, ni visites pour prétexter leurs intrigues, ni argent pour se faire des créatures, ni toute cette parure de coquette, qui semble être un étalage pour attirer les marchands. Enfin, l'amour ne peut entrer chez nous que par la cheminée.

COLOMBINE.

Il n'en faut pas davantage.

GOGUET.

Hé, monsieur, toutes ces précautions sont éprouvées inutiles depuis qu'il y a des jaloux & des coquettes. Une femme n'est jamais bien gardée que par elle-même.

ARLEQUIN.

Par elle-même ? C'est-à-dire qu'il faut confier son bien aux voleurs ? Oh, parbleu, beau-père, je ne prendrai pas de vos almanachs.

COLOMBINE.

Je craindrois fort à la place d'un italien marié, que ma femme ne portât pas sa vengeance plus loin qu'à la première sortie.

ARLEQUIN.

Quand elles sortent, nous leur donnons des gardes du corps, que nous gageons exprès pour cela.

COLOMBINE.

Mais dites-nous, s'il vous plaît, qui garde les gardes ?

Ec ij

G O G U E T.

Oui ; car ils font du bois dont on fait les corruptibles & les corrupteurs.

A R L E Q U I N.

Je vous avoue que c'est une chose à quoi nous n'avons pas encore pourvu.

C O L O M B I N E.

Et à quoi vous ne pourvoirez jamais. Allez , allez , en cas de femmes la confiance est la mer de sûreté , & l'amour tire cent fois plus de tribut sur vos prisons que sur nos cercles & nos ruelles.

A R L E Q U I N.

Morbleu , vous avez beau dire , l'oiseau qu'on tient en cage ne prend point l'essor.

C O L O M B I N E.

L'oiseau apprivoisé le prend encore moins. L'un peut ce qu'il ne veut pas , & l'autre veut ce qu'il trouve occasion de pouvoir tôt ou tard.

A R L E Q U I N.

Comme si les femmes étoient des oiseaux , qu'un mari pût apprivoiser.

C O L O M B I N E.

Plus qu'aucune autre.

G O G U E T.

Oui da , oui da. Sa-maman , par exemple , avoit toute la liberté possible , & si , je puis dire que quelque loin qu'elle allât , elle revenoit toujours à la maison.

Plusieurs femmes masquées , & Octave aussi masqué entre & chante.

L E C H O E U R.

Liberté, liberté.

G O G U E T.

Qu'est-ce que ceci ? Quelle mascarade ?
Qui vous envoie ?

L E C H O E U R.

Liberté, liberté.

G O G U E T.

Parlez donc, repondez, que voulez-vous ?

L E C H O E U R.

Liberté, liberté.

S'il est un plaisir dans la vie,

C'est la liberté.

G O G U E T.

Expliquez-vous donc ? Quelle insolence ?
Est-il permis de venir baladiner ainsi dans
la maison d'un bourgeois.

U N E F E M M E *masquée.*

Quand un bizarre époux nous retient sous la clé,

Punissons sa folie,

Tous les jaloux n'ont que trop mérité,

Le châtiment des maris d'Italie.

L E C H O E U R.

S'il est un plaisir dans la vie,

C'est la liberté.

Liberté, liberté, liberté.

A R L E Q U I N.

Morbleu, c'est trop entendre ce chien
de refrain-là. Maudite région, maudit lo-
gis, où tout s'égoïfle à crier ; liberté !

G O G U E T.

Ma fille, ne seroit-ce point ce jeune fou
d'Octave, qui sachant que je te veux ma-
rier à un autre, me joue cette pièce ? Voyons.

Il va pour découvrir le visage à un masque.

ARLEQUIN *l'arrêtant.*

Attendez. Que marmottez-vous d'Octave? J'ai un fils à Paris de ce nom-là. *Octave se démasque.*

GOGUET *à Arlequin.*

Tenez, monsieur le voilà.

ARLEQUIN.

Justement, c'est lui-même. Ah, mon fils, embrasses-moi. A quels transports de joye ta presence ne me livre-t-elle pas!

OCTAVE.

Ah, mon pere! le plaisir & le chagrin se confondent dans mon cœur. Seroit-il possible que vous fussiez mon rival?

ARLEQUIN.

Non, mon fils, je ne sens déjà que trop de dégoût pour les manieres françoises. Tu viens à propos pour dégager ma parole. *A Goguet.* Oui, monsieur, si vous voulez qu'il me remplace auprès de Colombine, je lui donne tout mon bien.

GOGUET.

Volontiers.

ARLEQUIN.

J'avois fait préparer un divertissement pour moi, il servira pour mon fils.

OCTAVE.

J'en avois aussi premedité un contre la jalousie & les jaloux: mais. . .

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de perdu. Commençons par

le mien , & nous finirons par le tien. *Aux violons.* Allons , messieurs , commencez.

Plusieurs violons sortent & s'arrangent sur le théâtre en jouant une marche ; après quoi la ferme s'ouvre. On voit un grand globe terrestre, qui tourne sur son pivot. Les quatre parties du monde paroissent peintes autour du globe. Marinette dans une posture amoureuse represente l'Asie. Mezzetin ensuite , couvert d'un manteau fourré, represente l'Amerique. Pasquariel en more , represente l'Afrique : & un chanteur en françois , represente l'Europe. Les violons jouent une ritournelle fort tendre : après quoi l'Asie s'avance, & chante ce qui suit.

La poligamie est chez moi
Une loi,
Jeunes époux , gardez-vous de la suivre ,
Ne partagez point votre ardeur.
Contentez-vous du cœur
Que l'hymen aujourd'hui vous livre.

LE CHOEUR.

Vivez , vivez , heureux amans ,
Prenez toujours du bon temps.

QUATRE AMERICAINS *dansent une entrée qui exprime le froid. Après quoi l'Amerique s'avance , & chante.*

Je suis gelé par les frimats.
Je grelotte de froid , je tremble , je frissonne.
Jeunes époux , ne m'imites pas.
Une beauté mal-aisément pardonne
L'outrageante froideur qu'on fait à ses appas.

LE CHOEUR.

Vivez , vivez , &c.

QUATRE AFRICAINS *dansent une entrée de postures, après laquelle l'Afrique s'avance, & chante.*

Le soleil me brûle sans cesse,
J'en ressens l'ardeur chaque jour.
Qu'Octave près de sa maîtresse
Brûle sans cesse aussi d'amour.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

QUATRE FRANÇOIS *dansent une entrée, après quoi le chanteur s'avance, & chante.*
Toute l'Europe sent les cruautés de Mars.

La France sous ses étendarts,
Sait seule ranger la victoire.

Couple heureux, voulez-vous jouir d'un sort charmant :

Aimez-vous aussi constamment,
Que la France aimera la gloire

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

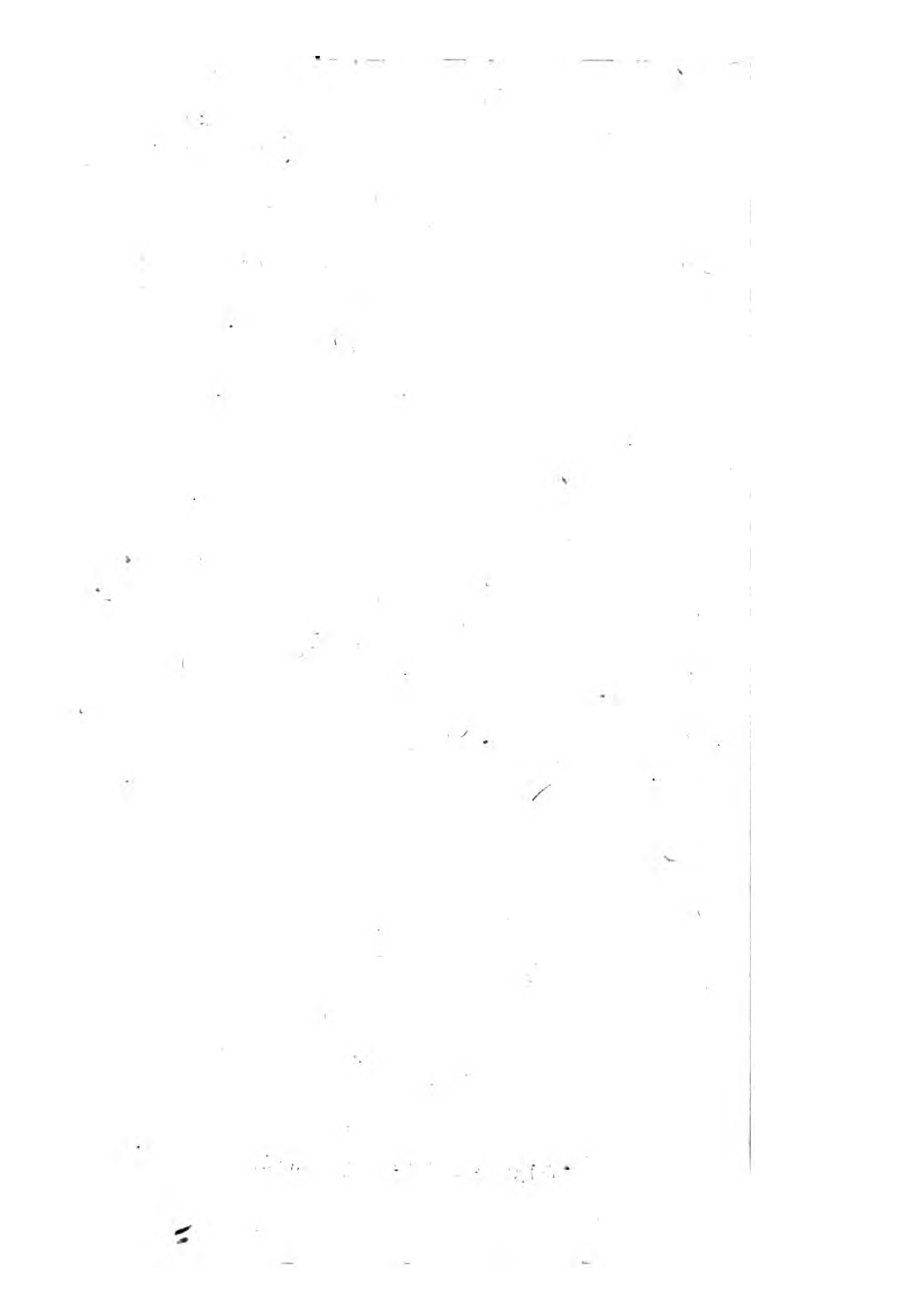
Les violons jouent un petit air gai, après lequel les masques qui étoient entrés avec Octave, chantent l'un après l'autre les couplets suivans.

C'est ouvrir la porte à l'amant,
Que de la fermer à sa femme :
En pensant éteindre sa flamme,
On augmente l'embrasement.

L'amour viendra toujours à bout,
Des jaloux & de leurs mesures :
Il n'est point de bonnes serrures
Dont il n'ait le passe-par tout.

En vain à boucher chaque trou,
Un mari jaloux se tourmente,
Il reste toujours quelque fente,
Et par là l'amour fait son coup.

Maris, ne soyez point jaloux,
Ne renfermez jamais vos belles :
Car souvent les plus infidelles
Seroient sages sans les verroux.

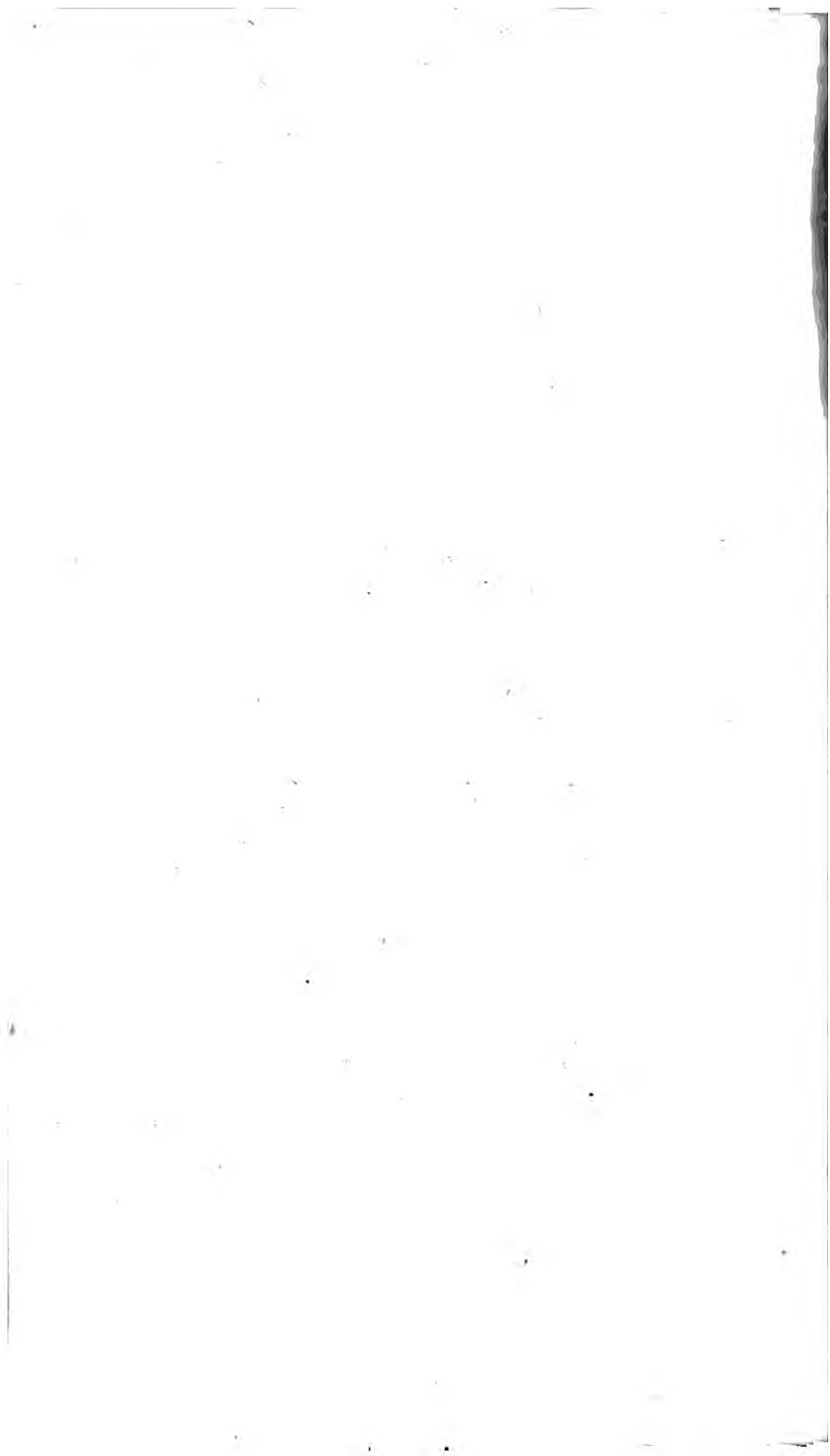




LES
AVANTURES
DES CHAMPS
ELISÉES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur de L.C.D.V.
& représentée pour la première fois par
les comédiens Italiens du Roi dans leur
hôtel de Bourgogne, le vingt-huitième
de Novembre 1693.



ACTEURS.

PLUTON.

PROSERPINE.

RADAMANTE.

CARON.

MERCURE.

MOME.

ORPHE'E.

L'HYMENE'E.

LA DISCORDE.

L'OMBRE DE LUCINDE.

L'OMBRE D'AGENOR *amant de Lucinde.*

ARLEQUIN.

MEZZETIN.

MARINETTE , *sœur de Mezzetin.*

PIERROT *en marquis , puis en arlequin.*

UN PROCUREUR.

UN MEDECIN.

'ARNOFLE.

RAFLE.

NOIRETTE.

UN CHEVALIER , *Gascon.*

L'ABBE'.

CEPHISE.

LEONICE.

BELISE.

ARAMINTHE.

DORANTE.

FELONTE.

MATHURINE , servante de Felonte.

GERONTE plaideur.

LA PROTASE , auteur.

NISON , **ORANTE** , **ORGAN** , **BELON-**
DE , **MELINDE** , **GERANTE** , hom-
mes & femmes mariés.

Plusieurs ames heureuses.

Plusieurs ames affligées.

L'ombre d'un musicien.

L'ombre d'une veuve.

Chœur de maris & de femmes.

Chœur de notaires.

Plusieurs ombres.

La Scene est dans les Enfers.



LES AVANTURES
DES CHAMPS
ELISÉES.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente les Champs Elisées. Pluton paroît avec l'ombre de Lucinde dont il est amoureux. Il est au milieu de plusieurs ombres heureuses, qui dansent, chantent, & jouent de plusieurs instrumens.

RECIT D'UNE AME HEUREUSE.



Out enchante
En nos champs ;
La saison la plus charmante

Y regne en tout temps
Point de souhaits ; jamais dans une vaine attente ;
D'un doux repos l'ame toujours contente ;
Exempts des frayeurs de la mort :
Pour des mortels est-il un plus doux sort ?

RECIT D'UN VIEILLARD.

Ah, Julienne, Julienne,
Qu'on est bien ici !
Etant la haut, qu'il t'en souviene,
Ce n'étoit que chagrins, que soins & que souci :
A peine avions-nous bu, que sans reprendre haleine,
Il falloit de nouveau vider le demistier.
A peine avions-nous fait un poupon, ma Julienne,
Qu'il nous falloit retendre le métier.

JULIENNE.

La vie est à tes yeux une longue misère ;
Boire & manger pour toi sont des tourmens :
Je le croi bien, l'âge a glacé tes sens.
En vain tu fais le sobre & le sincère ;
T'aurois bien d'autres sentimens,
Bon homme Pierre,
Si tu pouvois encore faire
Ce que font tes enfans.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON *aux ombres qui chantent.*

Retirez-vous, ames heureuses ; vos concerts, quoique touchans, bien loin d'adoucir sa douleur, ne font que l'irriter. *A Lucinde.* Serez-vous toujours rêveuse ? Vous verrai-je toujours triste, ombre charmante ? Les soins que je prends pour vous plaire & pour vous divertir, ne pourront-ils point un moment vous faire oublier vos malheurs ?

LUCINDE.

LUCINDE.

Seigneur ; je ne vauX pas la moindre de vos bontés. Plus elles éclatent pour moi , & plus je rougis de m'en voir si peu digne.

S C E N E I I.

RADAMANTE. Les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

Seigneur , qu'avez-vous fait ?

PLUTON.

Que veut dire Radamante ?

RADAMANTE.

Que la paix & le repos sont pour jamais bannis de ces lieux , si promptement vous n'y remédiez.

PLUTON.

Comment ?

RADAMANTE.

Vous ne savez gueres de quoi sont capables les mortels, seigneur , quand pour rendre la joye plus complete en faveur d'une ombre si belle , vous avez permis qu'ils reprissent ici-bas les mêmes vêtemens & les mêmes passions qu'ils avoient là-haut.

PLUTON.

Hé bien , qu'en est-il arrivé ?

pas même encore quittée , depuis l'an cinq cent huit , qu'un clerc & une jeune lingere du palais , par un beau jour d'été s'en allant se promener à Boulogne , s'aviserent chemin faisant , de poser la premiere pierre de notre famille.

ARLEQUIN.

Malepeste ! voilà un homme bien sincere sur le chapitre de sa naissance. Combien y en a-t-il qui ne rendroient pas un compte si exact de leur origine !

LE PROCUREUR.

Depuis ce moment de joyeuse mémoire , nous n'avons pas discontinué de pere en fils de posseder quelque charge dans la robe. Mon ayeul étoit sollicitateur de procès , mon pere sergent , & je suis mort procureur.

ARLEQUIN.

Procureur ? Ah , monsieur ! il y a de la prédestination dans notre aventure. Souffrez que je vous embrasse , & que je vous demande votre amitié. Il y a trop de rapport entre nos professions , pour qu'il n'y en ait pas quelque peu entre nos inclinations.

LE PROCUREUR.

Du rapport entre nos professions : Et en quoi donc , monsieur , s'il vous plaît ?

ARLEQUIN.

En quoi , monsieur ? A la réserve que vous travaillez dans les villes , & nous dans les banlieues , je n'y vois point de difference.

Nous avons toujours fait corps ensemble. Procureur , voleur , c'est comme qui diroit barbier , perruquier. Qui dit l'un , suppose l'autre ; aussi pour éviter à frais , si l'on m'en avoit cru , votre communauté & la nôtre n'auroient qu'un seul syndic.

LE PROCUREUR *riant.*

Ah , ah , ah , la belle épargne !

ARLEQUIN.

Mon dieu , je fais bien que les licences pécuniaires que nous prenons tous les jours vous & nous , nous valent assez pour que nous n'en venions pas à de pareilles lelines : mais . . .

LE PROCUREUR.

Qu'entendez-vous par licences pécuniaires ?

ARLEQUIN.

Hé mais , j'entens ces petits profits hardis que vous faites au palais , & nous dans le plat pays.

LE PROCUREUR.

Ah , ne me parlez point de ces licences-là ; ce sont elles qui font tout mon malheur. Je ne rencontre point d'ombres ici-bas qui ne me les rejettent devant les yeux. Cependant que veulent-elles que fassent de pauvres diables de procureurs , pour soutenir les dépenses excessives de leurs femmes ? C'est une chose étonnante , monsieur , que de voir le nombre d'habits qui compose

leur garderobbe. Ce seroit tous les jours un opera de les habiller, si elles n'avoient trouvé l'invention de coter leurs habits, comme nous faisons nos sacs & nos doffiers.

ARLEQUIN.

Oh, oh, cela doit être drôle, oui, de voir une procureuse à sa toilette demander à sa femme de chambre son habit à la cotte G. Ah, ah, tenez, combien de peuple!

LE PROCUREUR.

Qu'est-ce là ? Le coche d'Auxerre ?

ARLEQUIN.

Bon, le coche d'Auxerre ! C'est la barque à Caron.

LE PROCUREUR.

La barque à Caron ? Que de monde !

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, c'est tous les jours comme cela. Depuis qu'en France les medecins ont des carosses à deux chevaux, la barque à Caron passe toujours mesure comble.

LE PROCUREUR.

En effet, voilà bien des François. Il faut que ce royaume-là soit terriblement peuplé, pour fournir aux amples évacuations que lui font faire ces messieurs de la Faculté.

ARLEQUIN.

Oh dame, c'est que dans ce pays-là tout le monde met la main à la pâte, & les filles y travaillent comme les femmes. Ecoutez, écoutez comme ils se plaignent. Tirons-

nous un peu à l'écart ; rien n'est plus plai-
fant que d'entendre les regrets des choses
qu'ils ont quitté là-haut.

S C E N E I V.

LES OMBRES, CARON.

LES OMBRES *ensemble.*

C'Est fait de nous, Caron, la barque
enfonce.

C A R O N.

Aussi, pourquoi mourez-vous en si grand
nombre à la fois ? Est-ce avoir de la dis-
cretion ? I. O M B R E.

Helas, c'est bien malgré nous !

C A R O N.

Tenez-vous bien, au moins, il y a du
risque pour vous ; la marée est diablement
haute aujourd'hui.

I I. O M B R E.

Caron, nous sommes perdus, ta barque
prend l'eau de tous côtés.

C A R O N.

Comment prendroit-elle l'eau ? Il n'y a
que quatre ou cinq cens ans qu'elle a été
radoubée.

I I I. O M B R E.

Mes charges, mes honneurs, hélas, qu'é-
tes-vous devenus !

I V. O M B R E.

Encore si j'avois pû voir finir, avant que de mourir, seulement quinze ou vingt de mes procès.

I. O M B R E.

Helas ! je n'ai pas joui long-temps du plaisir d'être veuve. A peine suis-je délivrée de mon époux, qu'il me faut le rejoindre. Fatale nécessité ! S'il est vrai, comme on dit, que les champs Elisées soient le séjour des bienheureux, une femme devrait-elle y trouver son mari ?

I I. O M B R E.

Hé, Caron, laisses-moi retourner au monde; je ne te demande que huit jours pour aller & revenir.

C A R O N.

Quelles si grosses affaires y as-tu ?

I I. O M B R E.

J'ai de grands biens, & j'y laisse une jolie femme, que j'aime, sans enfans. Les medecins, pour m'en faire avoir, lui avoient ordonné de se baigner; mais à peine fut-elle sortie du bain pour se mettre au lit, que je mourus tout subitement.

C A R O N.

Ah, si tu l'as fait baigner, ce qui manque à faire n'est pas le plus difficile. Crois-moi, ne te chagrine pas, il ne se trouvera que trop de gens charitables, qui satisferont au reste de l'ordonnance du medecin.

III. O M B R E.

Si j'enrage d'être mort , ce n'est que pour
le plaisir qu'en reçoit ma femme. La per-
fide ne pourra jamais s'empêcher d'épouser
son petit colifichet d'abbé.

L'OMBRE D'UN MUSICIEN.

Bien loin que j'accuse le sort
D'impitoyable tyrannie ,
Je ne fais que benir la mort
De m'avoir ôté la vie.
Elle me délivre à jamais
La bonne dame ,
De mes procès
Et de ma femme.

S C E N E V.

*ARLEQUIN, UN MUSICIEN,
TROIS AUTRES OMBRES.*

ARLEQUIN.

OH , oh , en voici qui se plaignent en
chantant. Sans doute qu'ils aiment la
musique. Demandons leur des nouvelles de
l'autre monde sur le même ton.

Vous qui débarquez fraîchement
D'où nous primes naissance ,
Dires-moi , vit-on maintenant
Comme avant mon absence ?

I. O M B R E.

Qu'est-ce à dire , cela ? L'opera auroit-il
infecté ce pays-ci , ou si c'est la mode d'y

parler en chantant ? Tout coup vaille , je
vais le payer en pareille monnoye.

L'interêt y regne à present ,
De même qu'il regnoit du temps
De Jean de Vert , de Jean de Vert ,
De Jean de Vert en France.

ARLEQUIN.

On se marioit simplement
En vue de l'opulence ;
Aussi l'époux trouvoit souvent
La corne d'abondance.

II. OMBRE.

La noce produit à present
Ce qu'elle produisoit du temps
De Jean de Vert , &c.

ARLEQUIN.

Les banquiers & les partisans
A force de finance ,
Faisoient plus de cocus par an ,
Qu'un Gascon d'abstinence.

I. OMBRE.

Ils en font encore à present ,
Tout comme ils en faisoient du temps
De Jean de Vert , &c.

ARLEQUIN

Leurs femmes se desesperant
De leur indifference ,
Par le secours des jolis gens
En tiroient la vengeance.

II. OMBRE.

Elles se vengent à present ,
Tout comme elles faisoient du temps
De Jean de Vert , &c.

ARLEQUIN.

Les maris , quoique défiants ,
Avoient de la prudence ;
Leurs femmes voyoient leurs galans

Les champs Elisées.

452

Avec pleine assurance.

I. O M B R E.

Il est des maris d'à-present ,
Comme il étoit de ceux du temps
De Jean de Vert , &c.

A R L E Q U I N.

Il s'en voyoit quelqu'un pourtant
Faute d'expérience ,
Qui instruisoit le parlement
De sa mauvaise chance.

III. O M B R E.

On trouve des sots à present ,
Tout comme on en trouvoit du temps
De Jean de Vert , &c.

A R L E Q U I N.

D'une fille en se mariant
Telle étoit la science ,
Que l'hymen n'a point d'argument
Qu'elle ne sût d'avance.

I. O M B R E.

En rien les filles d'à present
Ne cedent aux filles du temps
De Jean de Vert , &c.

A R L E Q U I N.

Des medecins , ces gens savans ,
Les doctes ordonnances ,
Remplissoient tous nos monumens
De cures d'importance.

II. O M B R E.

Ils guérissent encore à present
Nos maux comme ils faisoient du temps
De Jean de Vert , &c.

A R L E Q U I N.

La justice pour des presens
Donnoit ses audiences ;
Jolie femme sollicitant
Emportoit la balance.

I. O M B R E.

Par ma foi l'on fait à present
 Tout ce que l'on faisoit du temps
 De Jean de Vert, &c.

Ils s'en vont tous en chantant :
 De Jean de Vert, &c.

S C E N E V I.

ARNOFLE, RAFLE.

A R N O F L E.

JE n'avois que vingt ans quand les medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente. Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde, car je n'ai jamais aimé le superflu; de mon fond je fais mon revenu, & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

R A F L E.

On ne sauroit prendre des mesures plus justes.

A R N O F L E.

Oui. Mais hélas! de quoi cette sage précaution me sert-elle? On a beau faire: toute la prudence humaine devient bien-tôt inutile, dès qu'il plaît au ciel d'en ordonner autrement.

R A F L E.

Comment donc ?

A R N O F L E.

Les medecins furent pris pour des dupes , mon cher monsieur.

R A F L E.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

A R N O F L E.

Tout au contraire, je vécus encore trente ans par de-là.

R A F L E.

Ouf ! le vilain *qui pro quo*, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans , de ce que je n'ai pas été si œconome que vous : Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ai fait, des amis, du bien , & de la noblesse.

A R N O F L E.

Et que vous en reste-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les medecins m'avoient tenu parole , je m'estimerois plus heureux que vous.

R A F L E.

Plus heureux que moi ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille bourgeoise , de pouvoir arrêter tout à coup le sang roturier qui lui coule dans les veines , pour faire place à un plus pur , de se faire par son bien & par son crédit, une naissance

toute neuve ; & de se voir , pour ainsi dire , le pied d'estal d'une famille noble ! Vous riez ?

A R N O F L E.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repâître de chimères ?

R A F L E.

Fort bien , chimere de noblesse ! Mais , que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ai laissé là-haut ma famille.

A R N O F L E.

Croyez-moi , ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts , d'ignorer la conduite des vivans auxquels ils prennent part.

R A F L E.

Oh , je ne crains rien. Ma pauvre Noirette , que j'ai de joye de te voir !

S C E N E V I I.

NOIRETTE , RAFLE , ARNOFLE.

N O I R E T T E.

ESt-ce bien vous , mon cher maitre ? Hélas ! en vous perdant , ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses fermes n'ont guères fait d'honneur à votre mémoire ,

mon pauvre monsieur Rafle. Deux jours après votre mort mon frere fut révoqué ; & ces huit autres commis qui faisoient pension à cette grosse brune . . . hélas . . . cette si belle femme qui se disoit votre parente , & qui se cachoit tant de madame , toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous . . .

R A F L E.

Dorellie ?

N O I R E T T E.

Justement.

R A F L E.

Quels revers , & où est la confraternité ! Qui auroit cru cela d'une compagnie , où l'on a toujours vu regner le desintereffement , la concorde , & l'union ! Mais de ma famille , tu ne m'en dis rien ? Ma veuve , dis-moi , soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me réponds rien. Tu baisses la vue. Tu soupire. Ah ciel , que leur est-il arrivé !

N O I R E T T E.

Hé mais

R A F L E.

Acheves. Peux-tu me faire si long-tems un secret de mon malheur ?

N O I R E T T E.

Sachez donc , puisque vous le voulez savoir , que votre fils . . .

R A F L E.

Hé bien : mon fils ? Que lui est-il arrivé ? Parles. Auroit-il été tué à l'armée ? Pourvu qu'il soit mort les armes à la main , je m'en tiens à moitié consolé.

N O I R E T T E.

Hé oui , monsieur , il a été tué en combattant.

R A E L E.

Tout de bon ?

N O I R E T T E.

Le pauvre jeune homme est mort en héros.

R A F L E.

Dis-tu vrai ? je n'avois que celui-là ; mais n'importe.

N O I R E T T E.

Il est mort d'un coup de caraffe , dans un des plus fameux cabarets de la ville.

A R N O F L E.

Voilà certes un beau champ de bataille !

R A F L E.

Mon fils tué dans un lieu de débauche ! Ah ciel ! Et ma fille , comment a-t-elle pu supporter ce malheur ? car c'étoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

N O I R E T T E.

Et mais votre fille ne pouvant plus rester dans une maison que la mort de son frere remplissoit de deuil , elle s'est . . .

R A F L E.

Fait religieuse ?

N O I R E T T E.

NOIRETTE.

Oh , bien pis que cela , monsieur.

R A F L E.

Quoi donc , se feroit elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non , monsieur. Elle n'a pas tout-à-fait porté son desespoir jusques-là.

R A F L E.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus , dis-je , rester dans une si triste demeure , pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis , elle s'est fait enlever par son maitre de danse , qui charitablement a bien voulu courre le pays avec elle.

A R N O E L E.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel !

R A F L E.

Ma fille ! Juste ciel ! Perfide , falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme , que je te plains d'avoir été presente au funeste desastre de ma famille !

NOIRETTE.

Helas , la pauvre femme ! Si vous l'aviez vu , elle vous auroit fait pitié.

R A F L E.

Oh , je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle , qu'elle tomba entre mes bras comme morte,

R A F L E.

La pauvre créature!

N O I R E T T E.

Pendant deux heures je l'ai cru sans vie.

R A F L E.

Ce que c'est que l'honneur!

N O I R E T T E.

Le soir, la fièvre la prit avec des redoublemens , & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

R A F L E.

C'est la suite des grandes douleurs.

N O I R E T T E.

Comment ? Si on ne l'avoit liée , elle se seroit jetée par les fenêtres. Elle ne vouloit plus vivre , vous dis-je.

R A F L E.

Le pauvre petit bouchon!

N O I R E T T E.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu ; & le jour suivant la fièvre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde après un tel affront , elle se retira enfin à sa maison de campagne , pour y vivre en femme degoutée de la vie, en la compagnie d'un seul valet de chambre que le desespoir lui a fait épouser.

A R N O F L E.

Fort bien.

R A F L E.

Ma femme ? ô ciel ! ma femme ? ô dieux !

ARNOSLE.

Je vous l'avois bien dit , que dès qu'on étoit mort , on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde. *Arnosle & Rasle s'en vont. Noirette reste.*

SCENE VII.

NOIRETTE, ARLEQUIN.

NOIRETTE.

Que vois-je ? Je croi, dieu me le pardonne , que c'est Arlequin mon mari. Mon cher époux , ah qu'il est doux , mon fils , de se rejoindre après vingt mortelles années de separation !

ARLEQUIN.

Est-ce bien toi , ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur , que j'ai murmuré contre la longue distance que le sort barbare mettoit entre ton trépas & le mien !

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyée ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ai regardé les hommes comme des monstres. Aussi je puis dire que depuis toi , il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu n'es donc pas remariée , mamie ?

NOIRETTE.

Et mais , remariée , pas tout-à-fait. Ce que je fis ne s'appelle pas , pour ainsi dire , prendre un mari.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

NOIRETTE.

Quelque temps après toi , ton oncle le notaire étant mort sans enfans , les nôtres en hériterent des biens fort considérables : mais comme cette succession étoit un peu embrouillée. . . .

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embrouillée ? Mon oncle ne devoit pas un fou.

NOIRETTE.

Hé. . . . je veux dire que je vendis sa charge à des gens qui me firent des chicanes ; & comme je n'entendois pas les affaires , & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de sollicitateurs qui me prenoient mon argent , & qui n'avançoient rien , je jettai la vue sur un jeune écolier en droit , qui étoit , ce dit-on , bon homme de palais. Voulant l'intéresser plus sensiblement dans mon procès , je lui prêtai de l'argent pour s'acheter une charge de conseiller ; & pour sûreté de ma somme , on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent , voyez-vous, on ne sauroit trop prendre ses sûretés.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon , hélas , ne fit pas vieux os. A peine eut-il débrouillé mes affaires , qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infailible qu'il vous servoit bien. Lui mort , vos affaires finies , vous restâtes veuve ?

NOIRETTE.

Oui , bon , je restai veuve ! Quand on a des enfans , le moyen d'être la maitresse de ses actions. Votre aîné voulant prendre le parti de la guerre , de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque capitaine , n'allai-je pas bonnement revêtir d'une commission de colonel un jeune academiste , à condition qu'il lui donneroit une enseigne dans son régiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voilà une mere qui a bien économé le bien de ses enfans. Pour conférer à l'un une charge de notaire , & ménager à l'autre une enseigne , elle se fait un mari conseiller ; & l'autre colonel.

NOIRETTE.

Hé bien, ne voilà pas le grand merci de m'être sacrifiée pour tes enfans ? Vas , tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre , elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel ! qui auroit pû croire qu'une femme qui après la mort de son premier mari , regardoit les hommes comme des monstres , eût eu assez de naturel pour ses enfans , que de se remarier encore deux fois ! *Ils s'en vont.*

S C E N E I X.

LA DISCORDE , PROSERPINE.

LA DISCORDE.

HE' bien , madame , ai-je bien secondé vos desseins ?

PROSERPINE.

Ce n'est que la moindre obligation que j'ai à la Discorde. La diligence qu'elle a fait pour venir m'avertir des desseins que mon perfide époux a de me répudier , est un service que Proserpine n'oubliera jamais.

LA DISCORDE.

Je n'ai fait en cela que suivre mon incli-

nation. Mais vous , grande déesse , pourquoi vouloir vous cacher ? Pourquoi ne pas vouloir vous montrer aux yeux de votre infidèle époux , & faire déchirer en sa présence par les furies l'indigne mortelle qu'il vous préfère ?

P R O S E R P I N E .

Non , la Discorde , non ; & quoique Jupiter vienne de m'accorder une puissance opposée à celle de mon mari pour le pouvoir traverser dans ses desseins , je ne prétens m'en servir que pour mettre obstacle à ses plaisirs , & au divertissement qu'il osera donner à cette chetive mortelle.

L A D I S C O R D E .

Trop de douceur quelquefois. . . .

P R O S E R P I N E .

Ne me replies point , & me donnes seulement une retraite dans ta caverne.

L A D I S C O R D E .

Vous le voulez , c'est à moi d'obéir.



S C E N E X.

UN CHEVALIER GASCON, UN
A B B E'.

LE CHEVALIER.

ET donc , avant que de mourir , la gazette dit que je fis des merveilles ?

L' A B B E'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L' A B B E'.

Elle nè fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes , mon cher , tu n'as pas bien lu , ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt , ils ont oublié le zero.

L' A B B E'.

C'est ce que je ne te dirai pas.

LE CHEVALIER.

Mais toi , abbé , qui t'attendoit si - tôt ici ? Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers ? Tu étois jeune , sain , vigoureux , & d'un pays où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L' A B B E'.

Tu vois. Celui qui prend le plus grand tour n'est pas celui qui y arrive le plus tard. Mon foible , je l'avoue , étoit pour une vie longue , douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroïssoit à la vérité la plus belle & la plus brillante ; mais je la trouvois rude & fatigante , & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte. Etant né gentil-homme , je n'osois paroître à Paris , tandis que mes pareils étoient à l'armée. Pour y rester avec quelque sorte de bienfiance , il n'y avoit de parti à prendre que la robe ou le petit collet. De me faire conseiller , je n'avois point d'étude ; je me fis donc abbé.

L E C H E V A L I E R.

Il me paroît que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L' A B B E'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie , que toute la prudence humaine ne sauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fit , crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sù faire.

L E C H E V A L I E R.

Comment diable , abbé ? Tu as été tué d'un coup d'éventail ? Et mais , mon cher , voilà une mort héroïque ! Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place , ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir.

L' A B B E'.

Je ne t'en dirai point d'autres circonstances , sinon que badinant auprès d'une dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez , je retournai la tête ; elle m'attrapa la tempe , & je tombai roide mort.

L E C H E V A L I E R.

Sur elle ?

L' A B B E'.

A ses pieds.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis , abbé , c'étoit pour te blesser.

L' A B B E' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste !

L E C H E V A L I E R.

Je croi , dieu me pardonne , que le souvenir t'en fait pleurer ? Cadedis , que ces abbés sont âpres à la vie !

L' A B B E'.

Si tu étois à ma place. . . .

L E C H E V A L I E R.

Mon dieu , je sai qu'il est fâcheux , surtout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps , de se voir ôter la vie tout à coup , par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins me consolerois-je d'être mort dans une si belle occasion : car afin que tu saches, abbé, tu es mort en heros, mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle dame ; pour un abbé , c'est mourir au lit d'honneur.

L' A B B E'.

Tais-toi , avec ton abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toi.

LE CHEVALIER.

Fort bien , je t'entens. C'est-à-dire , que tu étois de ces abbés de milice , dont Paris est si fertile ? L' A B B E'.

Et mais , j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille , qui. . . .

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je fais bien que tu n'étois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'abbé. Vois-tu , il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent , comme de celui qu'on donne aux garnitures de cheminée. Verre , fayance , bois doré , tout cela est censé porcelaine.

L' A B B E'.

Toujours satyrique à l'ordinaire ?

LE CHEVALIER.

Et donc , en notre absence , le beau sexe comment le gouvernois-tu ? On disoit à l'armée , que nous autres petits maitres de cour , pouvions , si bon nous semble , prendre nos quartiers d'hyver sur la frontiere , à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne : car pour les premieres places , on assure qu'elles étoient toutes prises par les fameux petits-maitres de l'Université.

L' A B B E'.

Écoutes , ne penfes pas rire.

L E C H E V A L I E R.

Moi rire ? Cadedis je le dis comme je le penfe. Les abbés ce font les dragons noirs de la galanterie. Femme de robbe , femme de cour , femme de finance , tout paffe par leurs mains. Il ne faut point rire , depuis que nous avons la guerre , ce font eux , fi on les en croit , qui font les plus belles affaires de Paris.

L' A B B E'.

Le badin.

L E C H E V A L I E R.

A la verité , l'avarice des maris ne contribue pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs époufes fi peu d'argent pour leurs menus plaisirs , qu'on ne doit pas s'étonner fi depuis quelque temps on les voit fi fort donner dans la babilole.

L' A B B E'.

Changeons de discours , ou je te quitte.

L E C H E V A L I E R.

Le chevalier est la bisque du cœur , il est vrai : mais il est de lourd entretien , il faut des écharpes , des nœuds d'épée , des points , de la dorure. Mais un abbé , vit-on jamais amant à plus juste prix ? il n'y a point de tailleur , quelque fripon qu'il soit , qui dans cinq aulnes de drap ne leve un abbé tout complet. Et donc , tu me fuis ?

L' A B B E'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas , je te suivrai par tout. *Ils sortent.*

S C E N E X I.

PROSERPINE , LA DISCORDE.

P R O S E R P I N E.

N On, la Discorde, non, ne crains point que je veuille me faire connoître. De quoi me serviroit d'avoir emprunté la figure de la Jalouſie ? J'ai trop d'intérêt de cacher qui je ſuis à Pluton , puisſque le pouvoir que Jupiter m'a donné ſur cet infidèle époux , ne doit durer qu'autant que je lui ferai inconnue. Tout mon deſſein n'eſt que de troubler ſous ce déguiſement , par des enchantemens , la fête que ce perfide lui va donner , en faiſant paroître aux yeux de mon indigne rivale l'hymenée dans toute ſon horreur , & tâcher de la dégouter par-là du mariage dont il la flatte. Mais je les entens qui viennent ; retirons-nous dans ce petit boſquet de jafmins , juſqu'à ce qu'il ſoit tems de jouer notre rôle.

SCENE XII.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

Oui, madame, je veux que tous nos momens soient marqués par quelque nouvelle fête galante. Venez, ames heureuses, par vos danses & vos chansons, exciter ce que j'aime à subir le joug charmant d'un heureux hymenée. Dépeignez-lui bien les douceurs d'un mariage fortuné, & lui faites voir, s'il se peut, combien deux époux qui s'aiment ardemment, ont de quoi se rendre heureux. Mais que vois-je? Quelle puissance peut venir ici braver la mienne? Juste ciel! Jamais spectacle fut-il plus contraire aux sentimens que j'ai dessein de lui inspirer.

A peine Proserpine, qui paroît sous la figure de la Jalousie, a-t-elle fait quelques invocations avec sa baguette, que le théâtre se change, & représente le temple de l'hymenée, où l'on voit plusieurs époux enchaînés, se plaignant de leur sort.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

O ciel! cessez nos gênes.

CHOEUR DE NOTAIRES..

Vos clameurs seront vaines.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES

Femmes, maris, enfans, maudits contrats!

CHOEUR DE NOTAIRES.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN MARI ET UNE FEMME.

Que la noce est suivie & de maux & de peines !

UN NOTAIRE.

Vous ne sortirez de vos chaînes

Que par le secours du trépas.

UN MARI.

Est-ce là ce doux mariage ,

Dont l'amour nous avoit flattés ?

UNE FEMME.

Pour finir tous nos maux , il n'est qu'un prompt veuvage.

UN MARI.

Je le souhaite autant que vous le souhaitez.

LE MARI ET LA FEMME.

Est-ce là ce doux mariage ,

Dont l'amour nous avoit flattés ?

LA FEMME.

O mort , que vous êtes lente !

Si vous prenez un de nous ,

Répondez à mon attente ;

Et pour rendre mon sort plus doux

Ah , mort , prenez mon époux.

LE MARI.

Ne flattez pas son ame ,

En secondant ses tristes vœux.

Daignez me rendre heureux ,

O mort , ô mort prenez ma femme.

UN NOTAIRE.

Telle s'empresse d'épouser ,

Qui souhaite le veuvage ,

Et veut se débarasser ,

Un an fait de mariage.

LE MARI.

O mort , secondez mon ame.

Voulez-vous faire un beau coup ?

Délivrez-moi de ma femme.

LA FEMME.

O que mon sort seroit doux ,

Si vous preniez mon époux !

S C E N E X I I I.

Après un grand bruit de plusieurs instrumens ridicules , qui forme une espece de charivari , on voit paroître l'hymenée , avec un bois de cerf sur la tête , & dans un char trainé par deux coucous.

L' H Y M E N E' E.

Entendrais-je toujours quelque plainte importune ?
Meritez-vous de si doux fers ?

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

Contentes-toi des maux que nous avons soufferts,
Hymen cesse notre infortune.

L' H Y M E N E' E.

Vous ne pouvez changer de sort,
Epoux , n'espétez qu'en la mort.
De votre triste destinée,
Maris ne vous prenez qu'à vous.

Ne soyez défians ni jaloux ;
Ne paroissez de toute la journée.

Aux yeux de sa moitié , ne se montrer jamais,
Est le moyen de vivre en paix.

CHOEUR DE MARIS.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

L'HYMENE'E ET LES NOTAIRES.

Vous ne pouvez changer de sort ;
Epoux , n'espérez qu'en la mort.

CORISANDE, FLORESTAN, *mari & femme.*

C O R I S A N D E.

Florestan ?

F L O R E S T A N.

Corisande ?

T O U S D E U X.

Faudra-t-il nous gronder toujours

CORISANDE.

Les champs Elisees.

431

CORISANDE.

Faut-il qu'incessamment brailler je vous entende ?

FLORESTAN.

Pourquoi de tant d'amans, faites-vous les amours ?

CORISANTE.

Ah, que n'en ai-je une legende !

C'est l'unique bonheur qu'en vivant je demande.

FLORESTAN.

Et moi de ne pouvoir en arrêter le cours,

C'est tout ce que j'apprehende.

CORISANDE.

Florestan ?

FLORESTAN.

Corifande ?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours ?

Perfide Hymen, cruel notaire,

Qu'ai-je fait pour me garotter ?

L'HYMENE'E.

Il est inutile de pester ;

Qui l'a fait, ne le peut défaire.

Consolez-vous dans vos tourmens.

Femme n'est pas un mal si cruel qu'il le semble,

Souffrez-lui des amans,

Et vous vivrez fort bien ensemble.

UN NOTAIRE.

Puisque le ciel ne permet point,

Qu'une épouse, d'époux soit jamais satisfaite,

Crois-moi, bats la retraite

Chez quelque autre catin.

Il n'est, pour se venger d'une épouse coquette,

Que la femme de son voisin.

TOUS DEUX.

Il n'est, pour se venger d'une épouse coquette,

Que la femme de son voisin,

FLORESTAN.

Je vais de tes avis profiter sur mon ame,

En courant prendre une autre femme.

CORISANDE.

Garde un dessein si beau

Les champs Elisées.

Jusques dans le tombeau.

T O U S D E U X.

Garde un dessein si beau, &c.

L' H Y M E N E' E.

Fort bien ! c'est en agir en époux raisonnable.

Se haïr tous les deux, aimer séparément,

Savoir se conformer au temps,

Sont choses fort louables.

Qu'entens-je gemir & crier,

Quelqu'un à marier ?

Je vais répondre à votre impatience,

Sexe plaintif, cessez de murmurer.

J'ai des hommes en abondance,

D'épée, de robbe & de finance,

Cessez de vous desespérer.

Je vais répondre à votre impatience,

Veuve plaintive, cessez de murmurer.

U N E F E M M E en habit de veuve, paroissant

sur un lit de repos.

Ah, tu me trahis, Hymenée !

L' H Y M E N E' E.

Ne vous chagrinez point, vous serez mariée.

Soyez gaye, & comptez sur un espoir si doux.

L A V E U V E.

Ah, tu me trahis, Hymenée.

Dès le décès de mon époux,

Tu m'avois flatté que sa place

Seroit remplie incessamment.

Elle est plus froide que la glace.

Serai-je veuve encor long-temps ?

L' H Y M E N E' E.

Ne vous chagrinez point, vous serez satisfaite.

Tenez toujours prêt la toilette.





A C T E I I.

S C E N E I.

L'OMBRE D'AGENOR, CARON.

L'OMBRE D'AGENOR chante les paroles suivantes.

Ces lieux
N'ont rien qui ne plaise à nos yeux.
Pour des âmes heureuses
Fut-il jamais un plus charmant séjour ?
Mais pour un cœur affligé par l'amour,
Est-il demeure plus affreuse ?

C A R O N.

Je suis fort trompé si je n'ai entendu ici
une voix. C'est quelqu'ombre sans doute
qui doit chanter dans les fêtes que Pluton
donne à sa maîtresse, qui vient s'accorder
ici. Mais d'où vient que celle-ci n'a pas
repris ses habits comme les autres ? Oh,
oh, cela sent l'évasion. Qui va la ?

L' O M B R E.

Ah, Caron ; je révois, tu m'as fait peur.

C A R O N.

Où vas-tu : d'où viens-tu : pourquoi ce
voile ?

L' O M B R E.

Pourquoi ce voile ? N'est-ce pas le vête-

Hh ij

ment ordinaire des ames qui habitent ces lieux ?

C A R O N.

Il est vrai; mais Pluton n'a t-il pas ordonné qu'on le quitte pendant trois jours ? D'où forts-tu pour ignorer des ordres si publics ?

L' O M B R E.

De ce bois d'orangers , où je me suis fort soigneusement tenu caché depuis que je suis arrivé ici-bas , & je n'en serois pas encore sorti , sans un grand bruit qui depuis quelques heures s'est élevé tout à coup.

C A R O N.

Et pourquoi se cacher ?

L' O M B R E.

Pour me donner tout entier à ma juste douleur.

C A R O N.

A ta douleur , infame ! Comme s'il étoit permis d'être malheureux dans ces lieux destinés à la félicité des hommes.

L' O M B R E.

Un cœur vraiment touché porte son mal par tout.

C A R O N.

Tu persistes , perfide ? Oh bien , on va te mettre en lieu où tu pleureras tout à ton aise. Vîte , allons , qu'on me suive.

L' O M B R E.

Où vas-tu me mener ?

C A R O N.

A Cerbere , afin qu'il te garde jusqu'à ce

que les fêtes soient finies. Après cela tu verras beau jeu.

L' O M B R E.

Les maux dont tu me menaces, n'égalent jamais celui que je ressens.

C A R O N.

Je croi que tu raisonnes ? Si tu ne marches , je te donnerai de l'aviron sur la tête.
Ils s'en vont.

S C E N E I I.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

M E Z Z E T I N.

DOù vient donc ces blasphêmes contre la puissance qui t'oblige à reprendre cet habit ? Qu'as-tu tant fait là-haut , qui te fasse craindre qu'on te reconnoisse ici-bas ? Y aurois-tu mené une vie libertine ? y serois-tu mort par correction ?

A R L E Q U I N.

Qu'entens-tu , mourir par correction ?

M E Z Z E T I N.

Hé mais , c'est la fin ordinaire de certains hommes que la nature semble n'avoir fait naître, que pour servir d'exemple aux autres. De tout temps , cette sage ouvrière nous a fait des heros de deux façons. Les uns , pour nous donner une haute idée de la vertu,

meurent sur une brèche d'un coup d'épée,
& les autres pour nous faire voir le vice
dans toute son horreur, vont dans une place
publique, mourir d'un coup de ficelle.

ARLEQUIN.

Ouf !

MEZZETIN.

Tu soupires ? Aurois-je, sans y penser,
touché un trait de ton histoire ? Es-tu un de
ces heros de la dernière espèce ? Serois-tu
mort d'un coup de ficelle ?

ARLEQUIN.

Pour qui me prends-tu ?

MEZZETIN.

Pour un de ces heros qui ne sont pas mort
à rez de chauffée.

ARLEQUIN.

Tu en as morbleu menti ; je ne suis pas
mort d'une mort exemplaire ni corrective.
Il y a encore plus de vingt ombres ici, qui
prouveront que je suis mort à l'amiable.

MEZZETIN.

Qui t'oblige donc à te vouloir cacher ?
Aurois-tu trouvé quelqu'un dont tu ne vou-
drois pas être reconnu ?

ARLEQUIN.

Tu l'as dit.

MEZZETIN.

Et de qui donc te caches-tu tant ?

ARLEQUIN.

De l'ombre d'une fille de chambre, qui

a demeuré en même maison que moi.

MEZZETIN.

Etois-tu homme à te brouiller avec les filles de chambre ?

ARLEQUIN.

Et mais , brouiller sans brouiller ; toujours , ce ne fut pas faute d'avoir été de bonne intelligence ensemble.

MEZZETIN

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui fait comme cela arriva ! Tant y a qu'au bout de quelque mois, au lieu de croître de bas en haut , comme les autres , on s'apperçut qu'elle ne croissoit plus que de diamètre.

MEZZETIN.

Ouf !

ARLEQUIN.

La dame du logis émerveillée de ce prodige , envoya querir force medecins , qui après avoir bien consulté en latin , conclurent en françois , que c'étoit que sa croissance avoit pris un autre cours.

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

D'abord on me soupçonna d'être la cause de ce dérèglement , & l'on parla de me faire arrêter prisonnier ; comme si j'étois garant , moi , des caprices de la nature.

MEZZETIN

Quelle injustice !

ARLEQUIN.

Mais que vois-je ? Ah ciel ! caches-moi ;
la voici qui se promène avec deux de ses
compagnes.

MEZZETIN.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Sont-elles passées ?

MEZZETIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

MEZZETIN.

Ne crains rien , te dis-je. Juste ciel !
qu'ai-je vu ?

ARLEQUIN.

Qu'as-tu ? Tu me parois surpris de cette
aventure : en connoitrois-tu quelqu'une ?

MEZZETIN.

Si je les connois ? L'une est ma mere ,
l'autre est ma sœur , & l'autre est ma femme.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ! je me serois bien passé de faire ce
conte-là. *Haut.* Dame ! qui l'auroit cru ,
Mezzetin , qu'on croissoit de diamètre dans
ta famille ?

MEZZETIN

Ne pense pas rire ; il faut que tu m'en
fasses raison.

ARLEQUIN.

Tu extravagues , Mezzetin. Quoi , nous battre parce que j'aurois aimé ta femme , ta mere , ou ta sœur ? Crois-moi , bien loin que ce soit un sujet de nous égorger , c'est une espee d'alliance , qui devrait faire naître l'amitié entre nos deux familles.

MEZZETIN.

Morbleu , point de railleries.

ARLEQUIN.

Et mais , mais , mais , Mezzetin, encore faut-il savoir en quel chef je t'ai offensé. Si c'est ta mere , ton pere est dans l'affront tout du moins pour les trois quarts ; tu ne dois donc entrer tout au plus que pour un quart dans la vengeance. Si c'est ta sœur , tu as des freres qui partagent encore avec toi tout le mauvais de l'avanture ; & si c'est ta femme , que fais-tu si elle n'avoit point d'autres galans que moi , qui entrent aussi pour leur part dans l'infidelité qu'elle t'a faite. Ainsi , de quelque maniere que ce soit , tu auras toujours tort de vouloir tout prendre sur ton compte.

MEZZETIN.

Tu penses rire, mais je vais les chercher ; & quand je saurai celle par qui tu m'as offensé , tu verras beau jeu.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN *seul.*

LE brutal ! comme il prend mal la chose !
Voilà ce que c'est que de n'être que des valets. Entre honnêtes gens on ne s'avise guères de se brouiller pour ces sortes de bagatelles-là. Encore, faut-il aller rêver à quelque moyen , pour me garantir de ses brusqueries ; car c'est un emporté , qui prenant la chose bourgeoisement , ne manquera jamais de me jouer quelque mauvais tour. *Il s'en va.*

S C E N E I V.

CEPHISE , LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux !

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte , ma chere ?

LEONICE.

Tu vois , ma petite : le sort ne m'a guères fait plus de quartier qu'à toi , je ne t'ai

survécu que d'une dizaine d'années.

C E P H I S E.

Tu comptes donc dix années pour rien ,
ma fille ?

L E O N I C E.

Pas pour grand'chose : du moins dix années de plaisir passent bien vite , ma toute bonne.

C E P H I S E.

Je l'avoue. Mais étois-tu si fort en état d'en prendre , toi que je n'ai jamais vu deux heures de suite dans une parfaite santé.

L E O N I C E.

A ce que tu dis.

C E P H I S E.

Avons-nous fait une partie de jeu , de promenade ou de comédie , que tu ne te sois trouvée mal ? J'en ai vu ton époux dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour , que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la vérité ?

L E O N I C E.

Que tu es simple , Cephise , & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendre en sa faveur toute une compagnie !

C E P H I S E.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas , quand par une petite indisposition subite ou affectée , elle apperçoit le trouble & la crainte parmi une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir.

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'étoit donc pas de bonne foi que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelles-tu de bonne foi ? Et où en ferions-nous , nous autres femmes , si nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoi ? ces douleurs de côté , ces maux de tête , ces frissons , ces étourdissements ?

LEONICE.

Pures minauderies.

CEPHISE.

Je croi , dieu me pardonne , qu'elle dit cela tout de bon ! Il y a donc bien du plaisir à se faire jeter de l'eau au visage , & à se faire bruler du papier sous le nez.

LEONICE.

Plus que je ne saurois te dire. Crois-moi , Cephise , il faut qu'une femme soit femme , & ces petites simagrées que tu condamnes , sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais , mon dieu , je ne veux pas

qu'une femme fasse des armes , ni qu'elle joue à la paume : mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une délicatesse ridicule. Qu'une femme mette des mouches , du rouge ou du blanc ; je dis plus : que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau ; qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'aux pieds dans deux parchemins gras , & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye , il n'y a rien à dire à cela ; la nature l'a mise au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette vue-là , lui doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande délicatesse , elle marche dans sa chambre , comme si elle étoit parquetée d'orties ; qu'une bougie éteinte lui cause des vapeurs , & qu'elle reste évanouie pendant une heure sous ombre qu'elle se sera baissée pour ramasser son gand ; c'est ce que je ne saurois lui passer , non plus que de garder le lit quinze jours , après avoir grondé un valet durant une heure. L E O N I C E.

Que tu es peuple , ma pauvre Cephise ! Dans quel monde vivois-tu , pour ignorer. . . . C E P H I S E.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moi , si j'étois homme , une femme qui geindroit toujours , ne seroit pas ma marotte.

L E O N I C E.

C'est-à-dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes , qui affectent d'avoir une santé à l'épreuve de tout , qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud , tout accommode : en un mot de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elle ; qui ne grondent pas une seule fois en un jour , & qui n'ont en leur vie chassé servante ni valet ? Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins ! Et moi , Cephise , si j'étois homme , j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un aussi grossier temperament.

C E P H I S E.

Que veux-tu ? chacun a son goût. Pour moi , je chéris la joye & la santé. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux si j'étois homme , que ma femme jouât du claveffin que de la seringue.

L E O N I C E.

Badines tant que tu voudras : Pour moi , je parle serieusement ; & je soutiendrai toujours qu'il faut de la mignardise & de la délicatesse dans notre sexe ; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point , c'est ce qui donne la pointe au mérite d'une jolie personne , & qui la rend si friande aux yeux des hommes d'aujourd'hui. Nous voyons tous les jours des femmes re-

gulièrement belles , qui pour negliger ces petites reffources , voulant tout devoir à leur beauté , reftent souvent inconnues au milieu même de la cour; tandis qu'une petite camufe, qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunefſe & de minauderie , fera à la mode , & ſe rendra la paſſion des gens du meilleur goût.

C E P H I S E.

Adieu , charmante minaudiere ; tu me gêterois l'eſprit ſi j'étois long-temps avec toi : il n'y a qu'un moment que j'y ſuis : & il me prend déjà envie d'avoir mal à la tête.

L E O N I C E.

Tu ſeras toujours toi-même. Adieu , folle , adieu. *Elles ſortent l'une d'un côté , l'autre de l'autre.*

S C E N E V.

ARLEQUIN , PIERROT en marquis.

A R L E Q U I N.

J' Ai beau courir , j'ai beau rêver , je ne trouve ni retraite , ni raifon qui puiſſe me garantir de la brutalité de Mezzetin.

P I E R R O T.

Je ne fai plus pour moi quelle figure prendre , pour éviter les perſecutions de mes cliens. J'ai troqué mon habit de pro-

cureur contre celui d'un marquis , & je suis tombé de fièvre en chaud mal. A peine fais-je un pas , que je trouve un créancier de l'original dont je suis la copie. Mais fort bien. Voici l'homme de tantôt. Si je pouvois me démarquiser en sa faveur. Voyons : Un chymiste qui se pique d'avoir des secrets merveilleux , m'en a donné un pour changer de ressemblance avec qui je voudrai. Abordons-le , il ne me reconnoît pas. *A Arlequin.* Qu'est-ce , monsieur , vous voilà bien rêveur , pendant que tous les autres se réjouissent ?

A R L E Q U I N.

Bon , me réjouir , parce que Pluton a une maitresse ! Qu'est-ce que cela me fait ? Les plaisirs qu'il prendra avec elle , ne viendront pas jusqu'à moi.

P I E R R O T.

J'en tombe d'accord : mais il y en a qu'il rend publics.

A R L E Q U I N.

Comment publics ?

P I E R R O T.

Oui public. Vous ne savez donc pas qu'il tient table ouverte pendant ces trois jours , & que le nectar & l'ambroisie ne manquent non plus à ces tables-là , que le lait dans nos ruisseaux. **A R L E Q U I N.**

Malepeste ! Vraiment non , je ne savois pas cela. Et où tient-il cette auberge ?

P I E R R O T.

PIERROT.

Dans une des galeries de son palais ; & ce que je trouve de meilleur , c'est qu'on n'y reçoit que des gens de qualité.

ARLEQUIN.

Ouf ! Et moi , c'est ce que j'y trouve de pis.

PIERROT.

Comment ? Est-ce que vous n'êtes pas gentil-homme ?

ARLEQUIN.

Non ; si ma mere a accusé juste touchant mon pere , je suis de la plus roturiere race qui fut jamais.

PIERROT.

Tout le monde ne peut pas être noble : mais quelquefois on possède des charges qui. . . . Qu'étoit votre pere ? Etoit-ce un homme de robbe , ou de finance ?

ARLEQUIN.

Non , c'étoit un homme d'épée.

PIERROT.

Un homme d'épée ? Hé , que ne parlez-vous ? Tout homme d'épée qui est dans le service , est censé gentil-homme. Quel emploi avoit-il dans l'épée ?

ARLEQUIN.

Quel emploi ?

PIERROT.

Oui.

ARLEQUIN.

Il étoit fourbisseur.

PIERROT.

Fourbisseur ?

ARLEQUIN.

Oui da , fourbisseur. Y a-t-il quelqu'un
qui soit plus gens d'épée que ces gens-là ?

PIERROT.

Qui ne seroit pas trompé !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

PIERROT.

Plus je vous regarde , & plus je suis sur-
pris que vous ne soyez pas gentil-homme.

ARLEQUIN.

La raison ?

PIERROT.

La raison est que vous en avez tout l'air ,
tout le parler , & tous les traits même du
visage.

ARLEQUIN.

Tout de bon ? Ah , ah , ah ! que cela est
drôle ! Je ne m'étois pas encore aperçu de
cela.

PIERROT.

N'en voilà-t-il pas encore le rire ?

ARLEQUIN.

Quoi ? vous trouvez , hé , hé , hé , vous
trouvez que j'ai le ris gentil-homme ?

PIERROT.

Gentil-homme , s'il en fut jamais. Si vous
aviez des enfans , & qu'on vous entendît
rire , cracher , ou tousser , il ne faudroit
point d'autres preuves , vous dis-je , pour
les faire chevaliers de Malthe.

A R L E Q U I N.

Mais , c'est-à-dire donc que j'ai toute la petite oye noble ? *Il éternue.*

P I E R R O T.

Et tenez , ne voilà pas encore ? Je défie le plus ancien baron du royaume , d'éternuer autrement que cela.

A R L E Q U I N.

Est-il possible ?

P I E R R O T.

Voilà , peut-être , le plus noble extérieur d'homme que je connoisse.

A R L E Q U I N.

Hé mais , mais. . . .

P I E R R O T.

Par plaisir mettez mon habit , & dans cet équipage allez vous mettre aux tables dont je viens de vous parler , vous verrez si l'on ne vous y prendra pas pour un homme de la première naissance.

A R L E Q U I N.

Votre habit , malepeste ! ce seroit bien le moyen d'aller boire tout mon saoul de l'ambre gris & du nenuphar.

P I E R R O T.

Vous voulez dire de l'ambroisie & du nectar ?

A R L E Q U I N.

Oui , oui , c'est la même chose. Mais si je mets votre habit , que mettrez-vous ?

P I E R R O T.

Le vôtre.

ARLEQUIN.

Hé mais , mais , monsieur , vous n'y pensez pas. PIERROT.

Si fait , j'y pense bien , & je suis bien aise même de voir si je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ai fait de votre personne. Tenez.

ARLEQUIN.

Ça , puisque vous le voulez , emmarquions-nous. Malepeste ! que de dorure ! Pourrons-nous bien porter tout cela ?

PIERROT.

Ceci en est encore.

ARLEQUIN.

Pour soutenir l'élegance de cet habit, nonobstant ce qu'il vient de dire , n'ai-je pas la physionomie un peu trop subalterne ? A tout hazard : combien en voit-on à la cour , & à la ville , dont l'air & la naissance sont toujours en conteste ? Hé bien , ne me voilà pas du gros air ?

PIERROT.

On ne peut mieux.

ARLEQUIN.

Dame , il n'y manque rien à l'heure qu'il est , j'ai toute la surface d'un gentilhomme. On a morbleu beau dire , tout homme est homme , & ce qui met la différence entr'eux n'est bien souvent que le velours ou la tiretaine. Hé bien , par où faut-il prendre pour aller aux abreuvoirs de nectar ?

PIERROT.

Tout droit.

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me noyer dans l'ambrosie.

PIERROT.

Le fou! il me fait rire.

S C E N E V I.

*MEZZETIN, MARINETTE,
PIERROT en Arlequin.*

MEZZETIN.

HE bien, double maraut, c'étoit donc
ma sœur que tu as subornée?

PIERROT.

Comment?

MARINETTE.

Ah, traître, infidele! Ah, fourbe! il
faut que je t'arrache les yeux.

PIERROT.

Qu'est-ce donc?

MARINETTE.

C'étoit-là comme tu devois m'épouser,
perfide.

PIERROT.

Que veut dire cette folle?

MARINETTE.

Ah, traître! tu me traites de folle, après
m'avoir abusée. Tu ne mourras jamais que
de ma main, double ingrat.

PIERROT.

Hai , hai , hai !

MARINETTE *d'un ton radouci.*

T'ai-je fait mal , petit cœur ? Pardonne , mon fils , à la violence de mon amour. Tu ne me dis rien ? Je suis pourtant cette même Marinette que tu as tant aimée autrefois.

PIERROT.

Moi , je vous ai aimée ?

MARINETTE.

Tu t'en défens. Ah , traître ! il faut que je t'étrangle.

PIERROT.

Ah ! je n'en puis plus , elle m'étouffe.

MARINETTE.

Est-il possible , cher petit homme que tu te plaîses à te faire maltraiter ? Dis-moi donc que tu m'aimes , petit bouchon.

PIERROT.

Hé mais , cette femme extravagante.

MARINETTE.

Comment ? Tu me traites d'extravagante pendant que je te fais des caresses ? Ah , perfide ! il faut que je te tue.

PIERROT.

Encore ?

MEZZETIN.

Ne t'avises pas de lui rien faire.

MARINETTE.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse d'être obligée d'en venir à ces extré-

mités avec un homme que j'aime plus que ma vie.

PIERROT.

Je ne saurois plus respirer.

MARINETTE.

Ne voilà-t-il pas : je savois bien , moi , qu'il se feroit bleffer.

MEZZETIN à *Pierrot.*

Aussi , pourquoi n'es-tu pas raisonnable ?

MARINETTE.

Hé , mon frere , ne le faites point parler , laissez-le aller. Il vous répondra encore quelque sottise. Je l'aime , j'y ferois sensible , & je ne pourrois jamais m'empêcher de l'estropier.

MEZZETIN.

Moi , le laisser aller ? Non , non , il faut qu'il répare ton honneur. Je ne saurois souffrir que tu restes plus long-temps dans le quartier des filles quasi femmes , & je prétens qu'il vienne tout de ce pas affirmer devant Radamante , que tu es son épouse.

PIERROT.

Qu'à cela ne tienne que je me délivre de leur persécution. Allons : peut-être en chemin trouverai-je à me débarasser.

MARINETTE.

Que j'ai de joye , petit mari , de te voir faire les choses de bonne grace ! *Ils s'en vont.*



S C E N E V I I.

ARLEQUIN *seul.*

M Augrébleu du fat avec son nectar ! Dans le temps que j'en demandois, un des garçons de la chambre de Pluton, en me versant un urinal sur la tête, m'a dit : Tiens, en voilà du plus frais percé. Le diable emporte l'échanfon, ai-je repris tout en colere. Si c'est là du breuvage des dieux, je ne m'étonne plus, ma foi, s'ils vivent si longtemps; car ce qu'ils boivent est diablement salé. Mais où est notre marquis ? Je l'avois laissé ici : il a beau faire, je veux ravoïr mon habit. Le moyen ? Depuis que j'ai celui-ci sur le corps, je suis accablé de gens qui me demandent de l'argent. Mais, qu'ont ces femmes à me tant regarder ?

S C E N E V I I I.

BELISE, ARAMINTHE, ARLEQUIN.

B E L I S E.

C'Est lui-même, je le reconnois à l'écharpe.

A R A M I N T H E.

Et moi à l'habit. Abordons-le.

ARLEQUIN.

Elles viennent à moi, que me voudroient-elles ?

BELISE.

C'est donc vous, le beau cavalier, qui me juriez mille fois le jour que vous n'adoriez que moi, & qui n'étiez pas plutôt hors de ma maison, que vous en alliez dire autant à madame ? Ça, cette écharpe. Je ne vous l'ai pas donnée pour vous en parer aux yeux d'une autre. *Elle lui ôte l'écharpe.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, voici bien une autre chanson !

ARAMINTHE.

J'étois ce que vous aviez de plus cher au monde, disiez-vous ; votre amour pour moi alloit jusqu'à la fureur, vous me donniez tous vos momens ; cependant si j'en croi ce que madame vient de me dire, elle en partageoit quelques uns avec moi. Vîte ce just'aucorps. *Elle lui ôte le just'aucorps.*

BELISE.

Oh, pour ce just'aucorps, madame, il l'a donc fait payer deux fois ; car je lui ai donné cinquante louis pour cela.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, madame, cela ne se fait point. Une femme deshabiller un homme ! vous allez faire penser quelque sottise.

ARAMINTHE.

Qu'on pense ce qu'on voudra. *A Belise.*

Je ne fai , madame , s'il vous souvient de ce dont nous sommes tantôt convenues ensemble.

BELISE.

Oui , madame , & j'attens que vous ayez disposé les choses pour cela. Etes-vous prête?

ARLEQUIN.

Comment donc ?

BELISE à *Arlequin.*

C'est que nous voulons que vous serviez d'exemple aux jeunes gens , qui abusent de la credulité des femmes.

ARLEQUIN.

Mais cela ne se fait pas. Deux femmes contre un homme , c'est trop.

ARAMINTHE.

Tu n'as pas trouvé que ce fût trop de deux femmes , perfide tant qu'elles t'ont fait du bien. *Elles le battent à coups de verges.*

ARLEQUIN.

Hai , hai , hai ! je me meurs , je n'en puis plus , au meurtre , au voleur ! Hé miséricorde , mes charitables dames. Vous qui avez été jusqu'à présent si humaines , pouvez-vous tout à coup devenir si barbares ?

ARAMINTHE *après l'avoir bien fustigé.*

Allons , madame , il lui faut pardonner.

BELISE.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Oh oui , il est bien temps. Que je plains

ce pauvre marquis ! Voilà un homme de qualité deshonoré , si une fois on vient à savoir qu'il a eu le fouet en effigie.

A R A M I N T H E.

Adieu , monsieur le marquis. Sur tout point de rancune. *A Belise.* Madame , votre servante.

B E L I S E.

Oui , mais madame , ce just'aucorps que vous emportez , il me semble vous avoir dit que je l'avois payé.

A R A M I N T H E.

Vous , madame ? C'est pourtant bien moi qui l'ai fait faire.

B E L I S E.

Fait faire ou non , madame , vous ne l'emporterez pas.

A R A M I N T H E.

Ce ne sera pas vous , madame , qui m'en empêcherez.

B E L I S E.

Oui ? oh , voyons un peu cela. *Elles se battent & se décoeffent.*

A R L E Q U I N.

Hé , mesdames , faut il pour une bagatelle ? Fort bien , profitons de l'occasion.

A R A M I N T H E *à Belise.*

Vous faites bien de fuir. Mais que vois-je ? Elle & moi sommes la duppe de notre querelle. Le fripon de marquis emporte nos commodes, l'écharpe & le just-aucorps. Ah , l'infame ! il faut que je l'attrappe. *Elle s'en va.*

S C E N E I X.

FELONTE, DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas , vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous, chacun a sa folie. Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah ! je ne faurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir , qu'en vous faisant part d'une pasquinade qu'un satyrique de mon temps fit courre après ma mort. La voici.

Blaise épargnoit son revenu ,
Ne vivoit que de pain graillé d'un peu de beurre
Pour se faire bâtir une riche demeure :

Blaise alloit , ce dit on , tout nu.

A force d'épargner , grosse somme s'éleve.

Tout est fini , lambris , bas-reliefs , balcons ;

Quand Blaise extenué par dix ans de lesine ,

Prêt d'habiter sous ses riches plafonds ,

Tombe mourant d'une fièvre assassine ,

Quelle horreur ! se tuer pour nourrir des maçons !

Pour moi qui n'entre point dans les raisons de Blaise ,

Je croi qu'il eut été logé plus à son aise ,

S'il avoit fait bâtir de petites maisons.

FELONTE *riant.*

Ah, ah, ah ! le satirique me paroît homme de bon sens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-même de la bizarrerie de mon fort ? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet , n'en déplaise aux parques , c'est user de surprise ; & si elles en agissent ainsi , on ne trouvera plus dorénavant personne qui veuille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau , ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien savoir qui l'est le plus de vous ou de moi. J'ai fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ? Les parques en ordonnent autrement : est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous , quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquérir , que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moi , je vous prie , si la pensée du satyrique ne vous conviendrait pas mieux qu'à moi ?

FELONTE.

A moi ?

DORANTE.

Oui à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage ; & dont on jouit tous les jours , pour en construire une dont on ne jouira jamais ?

Fort bien. Le tombeau une chose dont on ne jouira jamais , comme si l'on n'étoit pas plus long-temps mort qu'en vie ! Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre après son trépas. Une maison , quelque belle qu'elle soit , change de nom comme de maître : mais un superbe mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la postérité. Par exemple , qui prendroit le soin de publier que j'ai vécu , moi qui ai vu mourir avant moi ma femme , mes enfans , & qui suis resté le dernier de ma famille ? Qui fauroit , dis-je , la haute fortune que j'ai faite, si je n'avois dans le lieu de ma naissance fait graver en lettres d'or , sur le marbre , sur le bronze , sur le porphyre , une épitaphe que je n'oublierai jamais.

Toi qui regardes ce tombeau ,
Ne pense pas que la sculpture ,
L'argent , le marbre , la dorure ,
En soit l'ouvrage le plus beau.

Ce qu'il renferme en soi fait toute sa richesse.

C'étoit un homme tout divin ,
Actif , laborieux , âpre au gain ,

Qui ne devoit qu'à lui son bien & sa noblesse ;
Rends donc à sa vertu l'hommage que tu dois.

Il a fait élever le tombeau que tu vois.

C'est lui qui par ses soins , qui par son savoir faire ,
Par ses profits secrets , & son esprit adroit ,

S'est fait le seigneur de la terre

Qu'en son jeune âge il labouroit.

Hé bien , que dites-vous ? Puis-je crain-

dre après cela que mon nom reste enseveli dans l'oubli ?

DORANTE.

Tout cela est le plus beau du monde : mais moi , nonobstant ce bel épitaphe , si j'avois à retourner au jour , ce seroit encore une maison que je ferois bâtir , & non pas un tombeau.

FELONTE *riant.*

Ah , ah , ah , quel entêtement ! quel entêtement !

S C E N E X.

MATHURINE *entre en chantant. Les acteurs de la scène précédente.*

LA la la la la.

FELONTE.

Cet ombre n'a pas la mine d'avoir été la duppe d'un bâtiment. Ah , ah , ah !

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux état ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé , hé , c'est Mathurine , une fille de ma terre !

MATHURINE.

Hé bon jour , monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien , fort bien. *A Dorante.* Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguenne , la belle chose ! il étoit tout bâti de mabre : puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire des colonnes de porphire.

MATHURINE.

Oui , oui , des colonnes pour frire. Tant y a que c'est bian dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment , on a démoli mon tombeau ?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous embarassé pas , y n'y a rien de perdu. Stila qui a acheté votre charge de seigneur du village , en a pris tous les materiaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon tombeau , juste ciel ! qu'entens-je ! Et de mon effigie qui étoit dessus , qu'en a-t-il fait ?

MATHURINE.

Votre figie ? Quoi cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers , & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes d'iau ?

FELONTE.

FELONTE.

Oui. L'infamé, où l'a-t-il mise?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe!

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous fort tout du biau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus, je creve!

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied bian! il fait appeller cela le bassin d'Action.

DORANTE.

Voilà certes un beau monument! Ah, ah, ah! *Il rit.*

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons & leurs tombeaux! Je croi qu'ils sont foux. Je sons bian pu chanceux, nous. Comme je n'avons rian laissé, je n'avons rian à regretter. Aussi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant ici,

Dieu merci,

Rian trouvé d'étrange,

J'avons vécu là-haut comme on vit ici-bas.

Je n'avons point fralatté nos appas.
 Je n'avions qu'un amant , je l'aimions sans mélange.
 Le collecteur gros Jean , ni le fermier Colin

Pour nous plaire
 N'aviont que faire

De nous bailler un demi-cein.

De ces femmes de villes

Il n'en est pas ainsi ;

Pour simple grand merci ,

On n'a pas leurs coquilles.

S C E N E X I.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

A Vouez , madame , que je suis beaucoup plus sincere que politique. Quel autre amant que moi s'est avisé d'apprendre le premier à ce qu'il aime , qu'elle est encore aimée d'un autre que lui ?

LUCINDE.

Ah , seigneur , se peut-il que des yeux éteints dans leurs larmes , fassent l'effet que vous dites !

PLUTON.

Oui , madame , ces yeux tout tristes & tout accablés de douleur qu'ils font , ont su s'affujettir le maître du ciel & de la terre. Car enfin , madame , quel autre que lui a pu tantôt , au milieu même de mon empire , en votre presence , troubler une fête que

vous confacroit mon amour ? Mais que vois-je ? Mercure ? ah , madame , qu'a-t-il à nous apprendre !

LUCINDE.

Ne craignez rien , seigneur , ce n'est qu'à moi que sa presence peut être funeste. Vous m'aimez , & Mercure est trop bon politique pour dire rien qui soit contraire à votre amour.

PLUTON.

Non , madame , non ; les dieux n'usent point de surprise. Votre cœur est pour moi d'un grand prix. Je donnerois volontiers mon empire pour le meriter ; mais je ne voudrois pas faire une injustice pour l'obtenir. Approches , Mercure , & nous dis fans déguifement tout ce que tu as à nous apprendre.

S C E N E XII.

LUCINDE , PLUTON , MERCURE.

LUCINDE.

HE' non , de grace , seigneur , qu'il ne parle pas. Laissez-moi encore pour quelque temps ignorer mon malheur.

MERCURE.

Votre malheur , madame ? Je n'ai rien à vous apprendre , que vous n'avez souhaitté

qui arrivât. Votre amant est mort quatre jours après vous , bien moins de ses blessures , que de l'excès de son amour.

PLUTON.

Vous voyez , madame , comme on vous sert.

LUCINDE.

Il est mort ? & d'où vient donc , seigneur , que je ne l'ai point vu parmi les ames heureuses ? Vous avez fait des fêtes exprès , afin qu'il s'y trouvât ; vous l'avez fait chercher par tout. Il est mort. Où seroit-il donc ? Vous ne me dites rien , vous détournez les yeux , & Mercure paroît interdit. Ah , seigneur , qu'ai-je à craindre , que dois-je croire ! Habiteroit-il les lieux destinés aux ames infortunées ?

PLUTON.

N'exigez point de moi , madame , une réponse qui ne serviroit qu'à augmenter votre douleur. Tout ce que je puis faire en faveur de votre amant , est de faire élever un superbe mausolée , qui donne à jamais des marques de votre amour , & de l'excès de ses malheurs.



S C E N E X I I I.

Le théâtre change & représente un superbe mausolée , environné d'une infinité de lumieres & de quantité d'ombres affligées , qui par leurs danses & leurs chants , expriment la douleur qu'elles ressentent.

RECIT D'UN HOMME ET D'UNE FEMME

A F F L I G E ' S.

Ouvrons nos cœurs ,
Donnons des pleurs
Aux chagrins d'une ombre fidele.

Par nos accens

Les plus touchans

Partageons sa douleur cruelle.

CHOEUR D'OMBRES AFFLIGE'ES.

Par nos accens

Les plus touchans

Partageons sa douleur cruelle.

RECIT D'UN HOMME AFFLIGE'.

L'amour est plus fort que la mort ,
Ses traits durent autant que notre ame ;

Une amoureuse flamme

Des parques n'attend point son sort :

Exempte de leur tyrannie ,

Ne craint point ce funeste jour.

Le tombeau qui borne la vie ,

Ne sert point de borne à l'amour.

L E C H O E U R.

Le tombeau qui borne la vie ,

Ne sert point de borne à l'amour.

On reprend le premier récit : Ouvrons nos cœurs. Et le chœur reprend : Le tombeau &c.

Proserpine survient , toujours sous la figure

de la Jalouſie , & après avoir fait quelques démonſtrations de ſa baguette , elle fait changer cette pompe funebre en une cave , où l'on voit pluſieurs yvrognes qui chantent autour d'un de leurs camarades qui eſt dans un mauſolée grotesque.

PLUTON.

Encore , juſte ciel ! Oh , pour le coup , c'en eſt trop. Mon empire & moi en duſſions nous perir , je ſaurai me venger de ce qui m'outrage. Pour découvrir qui ce peut être , allons conſulter le deſtin. Quoique cette action ſoit indigne d'un dieu , n'importe ; il n'eſt rien que je ne faſſe pour ſatisfaire à ma vengeance. *Il s'en va.*

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Bacchus , toi qui peux
Corrompre quand tu veux
L'homme le plus integre,
Bacchus , reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus , reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Nos maudits cabaretiers par des ſecrets honteux ,
Réduiſent le vin en vinaigre.

Bacchus , reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus , reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Vois ſous ce tombeau ténébreux ,
Pour avoir trop lampé de cette liqueur aigre ,
Un biberon fameux.

Bacchus , reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus , reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

De cet yvrogne

La pâle trogne,
Ses gros bourgeons n'a plus.
Ce poison detestable
L'a privé de la table.
Son aigreur effroyable

Accable

Le buveur misérable,
Et le rend tout perclus.

Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,

En un mot ne vit plus.

Prions, pleurons, versons des larmes.

Pour bien flechir les dieux, il n'est point d'autres armes:

Sur son tombeau versons ce jus.

Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table
Si redoutable,

En un mot ne vit plus.

Nous te l'offrons comme victime:

Puisse-t-elle calmer le courroux qui t'anime,

Daigne jeter, grand dieu, tes doux regards dessus.

Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,

En un mot ne vit plus.





ACTE III.

SCENE I.

PLUTON, RADAMANTE, CARON.

PLUTON.

Vous voyez, mes amis, un dieu qui vient de consulter le destin.

RADAMANTE.

Hé bien, que vous aura-t-il dit ?

CARON

Que vous auroit appris ce devin, ce sorcier, ce dieu des Bohêmes, & des Egyptiens, en un mot ce diseur de bonne aventure ?

PLUTON.

Ses oracles sont toujours obscurs, vous le savez, & les dieux n'y voyent pas plus clair que les hommes. Aussi, tout ce que j'ai pu comprendre dans ce qu'il m'a dit, est, que la Jalousie étoit la seule cause des affronts que j'ai reçus devant ce que j'aime, au milieu même de mon empire.

RADAMANTE.

La Jalousie, seigneur ! Il n'est que Jupiter qui puisse . . .

PLUTON.

Tu l'as dit, & je ne soupçonne que lui d'être mon rival.

C A R O N.

Oui-da ? voyez un peu le gaillard.

P L U T O N.

Mais qu'il ne prétende pas , tout Jupiter qu'il soit , de me venir ravir ma maitresse jusques dans mon royaume. *A Caron.* Toi, qui est le maitre du passage , ne vas pas te laisser surprendre par ses métamorphoses.

C A R O N.

Oh , qu'il ne s'y joue pas : Mercure m'a dit de ses tours. Le premier taureau que je trouverai sur le rivage , je n'en fais pas à deux fois , je le mene à la boucherie.

P L U T O N.

Adieu , songes à ce que je te recommande. Mais quel bruit est-ce que j'entens ?

R A D A M A N T E.

Ce sont vos sujets , qui , comme je vous ai dit tantôt , continuent à s'outrager les uns les autres. Celui-ci reproche à son pere d'avoir changé tout son bien de nature , pour l'en frustrer en faveur d'une jeune belle mere ; celui-là , que sa femme l'a ruiné pour faire l'équipage de son galant : & cet autre...

P L U T O N.

J'ai toujours eu peine à croire que le desordre dans lequel on tient que les mortels vivent là-haut , fût si grand qu'on le faisoit. Mais ce qui arrive aujourd'hui , ne me le prouve que trop. Il faut que l'interêt , l'amour & l'ambition les ayent bien corrom-

pus, si la connoissance d'un seul moment cause entr'eux des effets si extraordinaires. Va, Caron, où je t'ai dit; & toi, Radamante, reste, & prends connoissance de leurs differens.

S C E N E I I.

*R A D A M A N T E, PLUSIEURS
O M B R E S.*

O I. O M B R E.
N me tue.

II. O M B R E.
On m'étrangle.

III. O M B R E.
On m'affassine.

R A D A M A N T E.
Qu'est-ce à dire cela? Canailles, si vous ne vous quittez

I. O M B R E.
Rendez moi justice, incorruptible Radamante, contre un insigne fripon de procureur, qui occupant pour moi sous le nom d'un autre, occupoit aussi pour ma partie.

R A D A M A N T E.
Hé bien, que veux-tu? Tu aurois gagné ton procès, & des filoux peut-être auroient été t'attendre à ton passage pour te dévaliser. Crois-moi, voler pour voler, il vaut autant

l'être au palais que sur le grand chemin.

I I. O M B R E.

Faites-moi justice , juge infernal , d'un homicide medecin , qui voulant épouser ma femme , m'a expulsé de ma famille.

R A D A M A N T E.

Tu n'as que ce que tu mérites ; il n'est pas permis à un homme sage de faire de son rival son juge ou son medecin.

I I I. O M B R E.

Judicieux magistrat , punissez cette fabriqueuse de noce , qui m'a donné en mariage une coquette pour une prude.

R A D A M A N T E.

Crois - moi , en fait de méchante marchandise , le choix ne fert de guéres. Prude ou coquette , c'est toujours une femme.

L' O M B R E *du procureur.*

Je suis du métier , monsieur ; aussi n'ignore-je pas comme on doit faire les choses. Gardez , je vous prie , cette bourse pour l'amour de moi.

L' O M B R E *du medecin.*

Ne refusez pas cette montre , elle est , je vous jure des meilleures.

L' O M B R E *de la faiseuse de mariages.*

Acceptez , je vous prie , cette tabatiere de ma main.

R A D A M A N T E.

Voilà d'honnêtes personnes. Ces gens-là en usent trop bien , pour que leurs causes

soient mauvaises. Mais quand j'y songe , c'est un bon métier là-haut que d'être juge ? Une bourse de l'un , une montre de l'autre , une tabatiere de celui-là. De ce train-là il n'y a pas de baillif de village , qui avec le temps ne puisse esperer d'en devenir le seigneur. Pour la bourse , elle n'est pas trop à leur usage , eux autres gens de robbe ; le public n'est que trop bien instruit que ce n'est point l'interêt qui les gouverne. Pour la montre , elle leur apprend les heures du palais ; & sans une tabatiere pourroient-ils s'empêcher de dormir à l'audience ? *Il s'en va.*

S C E N E I I I.

UN MEDECIN, ARLEQUIN.

LE MEDECIN.

Oui , je ne fai ce que je ne donnerois point pour pouvoir me rendre inconnu aux gens qui se plaignent que je les ai fait descendre ici-bas vingt-ans plutôt qu'ils n'y fussent venus.

ARLEQUIN.

Je le croi bien.

LE MEDECIN.

Que ne puis-je trouver un endroit propre à me cacher , tant que dureront les fêtes que Pluton donne à sa maitresse !

ARLEQUIN.

Vous me voyez dans le même embarras que vous.

LE MEDECIN.

Vous ?

ARLEQUIN.

Moi-même : il n'y a rien que je ne fisse , pour me dérober à la rencontre d'un nombre infini d'indiscrets , qui viennent m'accuser , l'un d'avoir enfoncé son coffre , l'autre de l'avoir assassiné , & de mille autres petites mievretés de jeunesse. . . . Mais attendez , seriez-vous homme à me seconder dans une entreprise hardie ? Etes-vous homme à tout risquer.

LE MEDECIN.

Belle demande ! Vous ne songez donc pas que je suis medecin ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point à hesiter , il nous faut prendre la fuite.



S C E N E I V.

*CARON, LE MEDECIN, ARLEQUIN.**CARON* *caché.***O** Ui da? oh , je vous en empêcherai bien.*LE MEDECIN.*

La fuite ? Et cette barque , & ce passage qui font gardez par Cerbere , ne comptez-vous cela pour rien ?

ARLEQUIN.

Pas pour grand'chose. Laissez-moi faire , j'ai une invention pour affranchir le marais fans barque , & hors même de la vue de Cerbere.

LE MEDECIN.

Oui ? Mais de quoi vivrons-nous là-haut ? Ayant en mourant disposé de nos effets , nous trouverons inmanquablement nos heritiers en possession de nos biens.

ARLEQUIN.

A la verité , ceci merite quelque reflexion. Attendez , j'ai trouvé votre affaire. En arrivant à Paris , je vous répons de cinquante mille écus à votre part.

LE MEDECIN.

Peut-on savoir sur quoi vous fondez de si belles esperances ?

ARLEQUIN.

Sur une capture qu'il nous faut faire avant que de partir d'ici ; en un mot Cerbere. Si une fois nous pouvons tenir le chien des enfers à la foire S. Germain , notre fortune est faite , tout Paris voudra le voir.

CARON *à part.*

Le fou !

LE MEDECIN.

Ce que vous dites-là est vrai : mais la difficulté est de l'y pouvoir mener.

ARLEQUIN.

Ne vous inquietez de rien ; aidez-moi seulement , & je vous répons du succès.

LE MEDECIN.

Oh , pour vous aider , de grand cœur : il n'y a rien que je ne fasse pour retourner au monde , j'ai la maladie du pays.

ARLEQUIN.

Cela étant , suivez-moi.

CARON *riant.*

Hé , hé , hé ! La plaifante imagination. Les foux ! ils veulent faire voir le chien des enfers aux danseurs de corde : mais allons donner ordre à tout ce qu'il faut pour traverser leurs desseins , & aux moyens de me divertir d'eux.



S C E N E V.

GERONTE, LA PROTASE.

GERONTE.

Oui, tant que j'ai vécu, personne ne fut plus indigent que moi, & cela avec les plus belles dispositions du monde pour faire une haute fortune. Dès ma plus tendre jeunesse je me sentis ému d'une noble inclination pour la procédure. J'étois actif, vigilant, laborieux, & pour comble d'avantage, né Bas-Normand.

LA PROTASE.

Avec cette naissance & ces talens, vous deviez pousser plus loin.

GERONTE.

Toute ma famille le crut comme vous: mon pere même, qui avoit eul'honneur de servir le roi pendant trente ans avec quelque sorte de distinction, en qualité de greffier dans son bailliage de Falaise, ne pouvoit se lasser d'admirer ma prudence dans une petite affaire qui m'arriva.

LA PROTASE.

Comment donc ?

GERONTE.

Une bonne aubaine vraiment, que je me fis tomber, lorsque j'y pensois le moins.

LA

LA PROTASE.

Quelque succession détournée , peut-être , que vous fites revenir ?

GERONTE.

Non , ce n'étoit pas du bien de patrimoine.

LA PROTASE.

Ce fut donc une donation , que des gens charmés de . . .

GERONTE.

Oui , oui , justement , une donation , vous l'avez dit : ce fut un soufflet que je reçus le soir , en m'en retournant chez moi.

LA PROTASE.

Un soufflet ? Est-ce-là cette bonne aubaine ?

GERONTE.

Sans doute. Apprenez , que donner un soufflet à un Bas-Normand , ou lui faire un billet de change de mille écus , c'est la même chose.

LA PROTASE.

Oh , je ne dis plus rien.

GERONTE.

Ah ! si le ciel avoit voulu qu'il m'eût aussi bien donné des coups de bâton , ma fortune étoit faite , mon cher monsieur : mais je n'étois pas né pour être heureux.

LA PROTASE.

Que voulez-vous ? Le sage doit se contenter du peu que le ciel lui envoie. C'est-à-dire que vous fites bien valoir tout votre petit savoir-faire.

GERONTE.

Oh , je vous en répons. Je suis d'un pays où la procédure est dans un trop beau lustre, pour que je ne fusse pas toutes les petites mignardises. Qui dit Bas-normand , dit plaideur-né ; aussi ne nous élève-t-on pas à la fadaïse , comme la noblesse des autres provinces ; dans une académie , à casser les carreaux d'une salle d'armes, ni à faire dans un manège des caracoles sur un cheval fougueux. De bonnes études de procédure, morbleu, sont les académies où la noblesse Bas-normande fait ses exercices ; c'est dans ces lieux , que par des regles infailibles, notre jeunesse apprend à défendre son bien, & à attaquer vigoureusement celui de son allié ou de son voisin.

LA PROTASE.

Oh , oh , vraiment , je ne m'étonne plus de ce qu'on nomme la Normandie le pays de sapience , si pour vous faire un propre du bien d'autrui , vous avez des regles si fures.

GERONTE.

Mais vous , dans quelle juridiction vous êtes-vous signalé ? car à vous voir ainsi vêtu, je gagerois bien que vous êtes un favori de Themis.

LA PROTASE.

Moi plaideur ? Ah ciel ! quel meurtre eusse été qu'un si beau genie se fut trouvé fouillé de la chicanne !

GERONTE.

Et qui étiez-vous donc , s'il vous plaît ?

LA PROTASE.

Les délices de mon temps , le premier homme du monde pour le dramatique ; en un mot , un bel esprit , un auteur du premier ordre.

GERONTE.

Vous étiez bel esprit , monsieur ? Oh , vraiment , je ne m'étonne plus de vous voir si déguenillé. Un habit en lambeaux , est le *just'aucorps* à brevet du Parnasse.

LA PROTASE.

Ce que vous dites là ne sont pas des vers à la louange de la fortune. Néanmoins il n'est que trop vrai que c'est assez d'être bel esprit pour être mal avec elle.

GERONTE.

Sur ce pied-là , il falloit que vous fussiez plus bel esprit qu'un autre ; car il paroît qu'elle vous traitoit plus mal que pas un. J'ai bien vu des auteurs ; mais tout franc , je n'en ai point encore vu de si mal reliés que vous.

LA PROTASE.

Qu'y faire ?

GERONTE.

Et si , à le bien prendre , il vous en devoit moins couter qu'à qui que ce soit ; car votre taille ne peut tout au plus passer que pour un in-douze.

LA PROTASE.

Que voulez-vous ? Si j'avois pu parvenir à mettre mes pièces sur le théâtre, sans qu'elles fussent sifflées, on m'auroit vu aussi-bien étoffé qu'un autre.

GERONTE.

Comment sifflées ?

LA PROTASE.

J'avois ce malheur-là : je faisois les meilleures pièces du monde, elles charmoient tous ceux à qui je les lisois, mais à peine passaient-elles dans la bouche des comédiens, qu'on les sifflait à faux-bourdon.

GERONTE.

Il y a de certaines pièces comme cela, que les représentations gâtent. Si j'avois été de vous, puisqu'elles réussissoient si bien sur le papier, je me serois fait apporter un fauteuil, & je les aurois lues moi-même en plein théâtre.

LA PROTASE.

Si je n'étois pas mort, j'avois un bien meilleur expédient que cela.

GERONTE.

Qui étoit ?

LA PROTASE.

D'aller directement à Apollon.

GERONTE.

A Apollon ?

LA PROTASE.

Oui-da, à Apollon. Ce n'est point son

intention qu'on sifle personne. Si je lui avois fait voir ce placet , j'ose bien me flatter . . .

GERONTE.

Un placet : Peut-on le voir ?

LA PROTASE.

Pourquoi non : il n'est fait que pour cela. Nous l'eussions vu, nous l'eussions vu , monsieur du parterre , si vous auriez siflé à l'avenir les auteurs & les comédiens , comme on sifle les linottes & les perroquets. PLACET A APOLLON. Comme je ne pouvois faire pour moi , que je ne fisse en même temps pour tous les autres poètes mes confrères ; je trouvai qu'il étoit à propos de dresser mon placet au nom de toute la communauté des auteurs , de Paris s'entend.

GERONTE.

C'est le bien prendre.

LA PROTASE *lit.*

A APOLLON.

SIRE , monseigneur , ou monsieur ; tout coup vaille.

Les auteurs modernes en dramatique , tant en vers qu'en prose , de la bonne ville & faubourgs de Paris , remontent très-humblement à votre majesté , qu'après avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles au plaisir du public , leur zele seroit tous les jours mal reconnu par certains quidams indiscrets , qui de dessein prémédité , se transportent journellement es lieux où lesdits auteurs font presenter leurs ouvrages , avec des cor-

nets, des fiflets de chaudronniers, & autres armes offensives, desquels ils chargent sans miséricorde tout ce qui ose paroître d'acteurs sur le théâtre, avec tant de fureur, que le comédien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher le pied, & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de fiflets.

GERONTE.

Malepeste, voilà un stile bien rablé !

LA PROTASE.

Toutes mes pièces étoient écrites de cette force-là.

GERONTE.

Et on les sifloit ?

LA PROTASE.

Ecoutez, écoutez. Ah, sire, souffrirez-vous que le théâtre, qui est le symbole de la joye, devienne celui de la douleur ? Je ne doute point, sire, que les ennemis de la scene ne représentent à votre majesté que nous exigeons d'elle une chose impossible ; qu'il est naturel au parterre de sifler, comme à nous de parler : je n'ignore pas non plus qu'eux, sire, que Pline le naturaliste, dans son traité des animaux, au chapitre du mouvement vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, que le lion rugit, que le taureau meugle, que le cheval hennit, que l'âne braie, & que le parterre sifle. Je sai, dis-je, tout cela comme eux : mais vous faites, sire, tous les jours des choses..... &c. Qu'en dites-vous ?

GERONTE.

Ah, pour le coup, les sifleurs étoient pris

pour duppes , & les marchands de fiflets ruinés.

LA PROTASE.

Je le crois comme vous.

GERONTE

Adieu , je suis ravi d'avoir fait connoissance avec vous ; je trouve beaucoup de ressemblance entre nos deux fortunes : mon bien étoit en fond de procès , & le vôtre en fond d'esprit ; & je ne vois pas que nous ayons été des riches plus aisés l'un que l'autre. Serviteur.

LA PROTASE.

Jusqu'au revoir. *Ils sortent.*



 S C E N E V I I .

PLUTON, PROSERPINE toujours déguisée.

PLUTON.

SI je ne puis être heureux , voyons du moins celui qui m'empêche de l'être. Descendons aux enfers, & voyons, s'il se peut, le fortuné mortel qu'on me préfère. Mais quoi ? la terre résiste à mes coups. Quelle puissance peut encore. . . . Mais que signifie tous les signes que la Jalousie fait derrière moi ? Non , non , tu ne m'échapperas pas. *Elle se change en belier.* Ciel ! elle change de forme ! Ceci passe de beaucoup son pouvoir. *Elle se change en sagittaire.* Tu as beau prendre de nouvelles figures , tu ne saurois m'échapper. *Elle se change en taureau.* Toutes tes métamorphoses ne me rebute-ront point : je saurai. . . . *Elle paroît dans sa première figure.* Hé bien , ne l'avois-je pas bien dit que je t'attraperois ? Juste ciel ! c'est ma femme !

PROSERPINE.

Oui , perfide , c'est elle qui sous cette figure , a voulu traverser tes criminelles amours ; trop heureuse si je pouvois arracher de ton cœur une passion qui m'est si funeste !

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE MEDECIN chargé de souricières, de filets, de cages, & de trébuchets.

ARLEQUIN.

AVons-nous là toutes nos machines ?

LE MEDECIN.

Voilà au moins toutes celles que tu m'as données.

ARLEQUIN.

Fort bien. Parbleu, monsieur Cerbere mon ami, voilà des embuscades. Si vous les évitez toutes, vous ne serez pas un mal-habile chien.

LE MEDECIN.

Oui ; mais comment veux-tu que Cerbere qui est un gros animal, puisse se prendre, dans une souricière, par exemple ?

ARLEQUIN.

Hé, vas, vas, laisses faire ; la peur amincit bien les gens. En tout cas, j'ai à deux pas d'ici une certaine machine que j'ai faite avec des branches d'arbres, que nous n'aurons qu'à lui jeter sur le corps. Donnons-nous

seulement de garde de nous laisser mouiller de son écume , car on tient que c'est du vrai poison.

LE MEDECIN.

En ce cas ne crains rien , j'ai de l'orviétan.
Mais qu'entens-je ? Je croi qu'il tonne.

ARLEQUIN.

Bon , tonner ! Ne vois-tu pas que c'est Cerbere qui jappe ?

LE MEDECIN.

Tu appelles cela japper ? Oh , il n'y auroit rien de trop quand tu dirois qu'il abboye. Mais que vois-je ? O ciel ! le voilà.
L'horrible monstre !



S C E N E V I I I.

CARON, CERBERE, LE MEDECIN,
ARLEQUIN.

CARON *sans être vu.*

Nous allons voir beau jeu.

LE MEDECIN.

Ne me quittes pas.

ARLEQUIN.

Oh, bon bon, il ne nous voit pas. Tendons vite un de ces filets.

LE MEDECIN.

Et où l'attacher ?

ARLEQUIN.

Tiens, tiens-en un bout, & moi l'autre. Fort bien. Hé là là, le voilà qui approche. Petit, petit, petit ? Il vient tout droit donner dedans. Petit, petit, petit ? *Au medecin.* Point de peur au moins.

LE MEDECIN.

Oh, que non.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien, fort bien. *Cerbere se jette sur lui.* Ah, fort mal ! je suis perdu. Hé pardon, mon cher monsieur, nous ne l'avons pas fait exprès ; demandez, demandez-lui plutôt si c'est à vous que nous en vou-

lons. Cerbere quitte Arlequin , & se jette sur le medecin.

LE MEDECIN à *Cerbere.*

Oh , pour cela , monsieur , aussi vrai que vous êtes honnête chien , nous n'en voulions qu'à des lapins. Misericorde ! je n'en puis plus , je suis mort. Ah , ah , ah ! Oh , oh , monsieur Citron , ayez pitié d'un homme , qui tant qu'il a été au monde , a eu beaucoup de soin de vos semblables : mon logis étoit une vraie auberge à chien , & tous ceux du quartier ont toujours été à pot & à rôti dans ma cuisine. *Cerbere revient vers Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ah , ah ! c'est fait de moi , au secours , à l'aide , je suis mort.

LE MEDECIN.

Je n'aurois jamais cru trouver dans un chien tant de reconnoissance.

ARLEQUIN.

Mignon , mignon ? Hé là là , monseigneur , mon prince , mon roi. Ah , le joli petit épagneul ! En verité , monseigneur , il faut que vous soyez bien ennemi des bons morceaux , pour avoir quitté mon camarade pour moi. Je suis sec comme un ais , & lui il est plus gras qu'un ortolan. En conscience , si vous en aviez tâté , vous avoueriez bien-tôt , monseigneur , que c'est un morceau digne de son altesse madame votre gueule.

LE MEDECIN.

C'est ce qui te trompe : nosseigneurs les chiens aiment les os.

ARLEQUIN.

Qu'il est joli , qu'il est mignon ! marquis , marquis , là , là , là , là. *Au medecin.* Jettes , jettes , jettes-toi sur lui. *A Cerbere.* Hé , non , monseigneur , ce n'est pas de ce que vous pensez que je parle. *Au medecin.* Peste du mal-adroit.

LE MEDECIN.

Dame , est-ce ma faute , si . . . *A Cerbere qui revient sur lui.* Hé , mon prince , je ne suis pas dans lui. *A Arlequin.* Ah , traître , tu m'abandonnes ?

ARLEQUIN.

Laiſſes faire , je reviens sur mes pas , amuses-le toujours bien.

LE MEDECIN.

Ah , fort bien. Là , là , là. *Cerbere se retire.*

ARLEQUIN.

Hé bien , où est-il ?

LE MEDECIN.

Parles bas , le voilà.

ARLEQUIN.

Attens , aides-moi seulement ; voilà bien le moyen de l'attraper. Tiens cette autre , il faut vous mettre tout dessous. Encore , encore. Fort bien.

LE MEDECIN

Hé bien , après ?

ARLEQUIN.

Laissez faire , il va venir droit à nous ; puis quand il sera tout-à-fait sous la machine , il faudra nous retirer au plus vite , & la lui lâcher sur le corps.

LE MEDECIN.

C'est morbleu bien dit. Le voici qui vient. Petit , petit , petit ?

ARLEQUIN.

Mon fils , mon fils : mignon , mignon ? Bon , le voilà qui s'avance.

CARON *bas.*

Fort bien , voilà où je les attends.

LE MEDECIN.

Laisserai-je tomber ?

ARLEQUIN.

Pas encore.

LE MEDECIN.

Le voilà bien près.

ARLEQUIN.

Allons , ferme. Misericorde ! *Ils s'attrapent eux-mêmes dans la machine.*

CARON.

Ah , ah , messieurs les marauts , c'est donc vous qui vouliez faire voir Cerbere à la foire S. Germain ? Ce sera bien plutôt vous , canailles , qu'on y verra. *Caron leve la machine , & ils paroissent l'un changé en oiseau de proie , & l'autre en capricorne.*

S C E N E I X.

PLUTON , L'OMBRE DE LUCINDE.

LUCINDE.

ET bien , seigneur , & bien , puisque je ne faurois voir mon amant dans les champs Elifées : souffrez que j'aïlle habiter le funeste séjour où il respire.

PLUTON.

Ah , madame , songez-vous à l'horreur de ces lieux ? Pourriez-vous supporter le moindre des tourmens qu'il endure ?

LUCINDE.

Ah , seigneur , que vous m'êtes cruel ! Pourquoi exagerer les maux dont mon amant est accablé , si vous ne voulez pas que je les partage avec lui ?

PLUTON.

Ah , madame , si jamais. . . . Qu'est-ce à dire ? Hors de-là , canaille : d'où vient que Caron est aux prises avec cette ombre ? Mais que vois-je ? Pourquoi celle-ci n'est-elle pas vêtue comme les autres ?

S C E N E X.

*L'OMBRE D'AGENOR, CARON, les
acteurs de la scène précédente.*

C A R O N.

C'Est le sujet, seigneur, de notre différend : c'est pour la seconde fois que je le surprends en cet équipage ; & il ne cherche à m'échapper, que pour éviter d'obéir à tes commandemens.

P L U T O N.

Quel est donc cet indigne mortel qui se roidit si fort contre mes ordres ?

A G E N O R.

L'ombre d'un malheureux amant, seigneur, qui voyant tout ton empire en joye, cherche un endroit écarté, pour se donner tout entier à sa juste douleur.

L U C I N D E.

Quelle voix a frappé mes oreilles ? *Reconnoissant Agenor.* Ah, ciel !

A G E N O R.

Lucinde ?

L U C I N D E.

Agenor ?

A G E N O R.

Ma chere Lucinde...

LUCINDE,

LUCINDE.

Mon cher Agenor....

AGENOR.

Heureuse surprise !

LUCINDE.

Douce rencontre !

PLUTON.

Seroit-ce là ce mortel tant aimé ?

LUCINDE.

Oui , seigneur , c'est lui-même. Pardonnez à l'indiscrétion de mes emportemens.

PLUTON.

Il me fera plus aisé de vous les pardonner, que d'accoutumer mon cœur à les voir.

LUCINDE.

Seigneur , que dites-vous ?

PLUTON.

Ne craignez rien. Je vous aime , je vous perds à regret ; à regret , je vous vois entre les bras d'un rival ; mais je vous crois trop faits l'un pour l'autre pour souffrir que ma passion traverse votre bonheur. Vivez heureux ; dès à present donnez-vous la main. Et pour rendre votre félicité plus parfaite , retournez au monde. Allez , je vous rends à la lumière , & veux qu'un doux mariage vous unisse , & couronne à jamais votre constance & votre fidélité.

AGENOR.

Qui l'eut pu penser ?

LUCINDE.

Qui l'eut cru , feigneur , que . . .

PLUTON.

Ne me dites rien. Par la grandeur du plaisir que je vous fais , je juge de celle de votre reconnoiffance. Au lieu de consumer le tems en des paroles , en attendant que tout fe difpofe pour votre heureux départ , je veux rendre votre joye publique par une fête galante qui réponde à ma magnificence. Qu'on me cherche Mome & Orphée : l'un nous réjouira par fes plaifanteries , & l'autre nous charmera par la douceur de fes chants. Fort bien , les voici fort à propos. Vîte , que ce lieu fe change en l'endroit le plus magnifique de mon palais. Mais quel bruit entends-je , & que veut Radamante ?



S C E N E X I.

ADAMANTE, MOME, ORPHE'E,
& les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

JE vous l'avois bien dit, feigneur, que
cette journée auroit une fin tragique &
malheureuse.

PLUTON.

Comment ? Que viens-tu me dire ?

RADAMANTE.

Que la guerre s'allume de plus en plus
dans votre empire. Tous vos fujets font aux
mains, & sur-tout au quartier des gens ma-
riés. Il ne resteroit pas à l'heure que je vous
parle une seule ombre, s'il étoit en leur
puissance de se donner la mort.

PLUTON.

Fais-nous venir ceux-là, Radamante ;
je veux que leurs disputes nous servent de
divertissement. Les differends des époux ne
font pas des moins comiques. Mome avec
son esprit enjoué les interrogera, & Orphée
par la douceur de sa voix tâchera d'adoucir
leurs esprits irrités. Vas, cours vite, & les
fais venir. *On entend un grand bruit, & quan-
tité d'ombres entrent deux à deux.*

SCENE DERNIERE.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, AGENOR, LUCINDE. Plusieurs ombres.

M O M E.

Que l'homme est inconstant !
 Tel aujourd'hui par un doux hymenéc,
 Avec Iris unit sa destinée,
 Qui le lendemain s'en repent.
 Pour pénétrer d'où vient cette disgrâce,
 Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,
 Questionnons les chacun selon leur classe.
 ça, voyons par qui débiter ;
 Est-ce par vous, brune au tein blême ?
 Qu'est-ce : d'où vient cette pâle couleur :
 Votre mari d'un long carême
 Vous auroit-il fait sentir la rigueur :
 Chez l'épouse d'autrui, va-t-il chercher fortune ;
 D'une autre, quel besoin d'aller faire l'emploi ?
 Est-on sans besogne chez soi,
 Quand on est l'époux d'une brune ?
 Cependant il est des maris,
 Comme de certains beaux esprits,
 Qui de livres chez eux gardent plus d'un volume,
 Sans se trouver tentés d'en lire un seul feuillet.
 A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
 Mettez les dans un cabinet,
 Qui d'un voisin, ou d'un compere
 Fasse la demeure ordinaire :
 Leur tombe-t-il un livre sous la main ;
 Fut-il d'un auteur misérable,
 L'infortuné bouquin,
 Ils en lisent jusqu'à la table.

Cette comparaison peut servir au besoin.

La femme, à le bien prendre, est ce livre ordinaire,

Que les maris ne lisent point,
Ou du moins qu'ils ne lisent guère.

N I S O N.

Ah, juste ciel, qu'il s'en faut bien,

Que tous mes noirs chagrins soient de cette nature !

C'est ce qui met mon cœur à la torture.

Mon époux n'a pour moi que trop d'empressement.

Tout ce qu'il fait sent moins le mari que l'amant.

Il est joli, plein de tendresse,

Amoureux, sans être jaloux :

Je l'aimerois, je le confesse,

Si d'une autre il étoit l'époux.

M O M E.

Vit-on jamais pareil caprice !

Qu'est-ce à dire : Votre mari

Comme un livre étranger vous lit,

Et vous lui faite l'injustice

De ne faire que l'estimer ?

N I S O N.

Est-ce ma faute à moi, si je ne puis l'aimer ?

Un époux, fût-il fait comme les anges même,

Son mérite fût-il extrême ;

Il ne valut jamais le moindre favori.

Fût-il tourné d'un air à donner du martyre,

Ce n'est toujours, quoiqu'on en puisse dire,

A le bien prendre qu'un mari.

M O M E.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne sont pas fariboles,

Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.

Chante Orphée Il fait des paroles,

Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E chante sur l'air des TREMBLEURS.

Qu'un homme entre en mariage,

Qu'il prenne une fille sage,

Qui passe en son voisinage

Pour exemple de vertu :

Fût-il rusé comme un braque,

Et sage comme un Pibraque,
 Un jeune fou survient : craque.
 Voilà le sage cocu.

M O M E.

A d'autres. Approchez bon homme.
 Vous faite honte à nos adolescents.

Pour être du vieux temps,
 Vous n'en valez pas moindre somme.
 Mais revenons à nos moutons,
 Et laissons-là la parenthèse,
 Dites-nous, ne vous en déplaise,
 Pour plus d'une raison ;

Êtes-vous oncle, ou bien en ligne maternelle

Auriez-vous le germain
 Sur cette gentille pucelle,

A qui vous présentez la main ?

G E R O N T E.

Qui, cette bonne lame,
 Dont les yeux paroissent si doux ?
 Depuis deux ans elle est ma femme.
 Vous jugez bien par là que je suis son époux.

M O M E.

Toi son époux ? Pour un sexagenaire
 Prendre femme de quatorze ans,
 C'est à mon sens,
 Un coup bien téméraire.

Quand je vois cette air vif, cette blancheur de tein :
 Que je te vois ridé, tout franc, pour toi je tremble.
 Vas, bon-homme, crois-moi ; ton visage & le sien
 Ne nuancent pas bien ensemble.

G E R O N T E.

De me railler vous avez tort.

M O M E.

N'aurois-tu point le même sort
 De certain fameux personnage,
 Fameux par son ancienneté s'entend,
 Car l'histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
 Cet homme à peu près de ton âge,
 Etoit entéré de chevaux.

Il en avoit tout des plus beaux ,
Bien sellés , bien bridés , ce n'étoit que doruré.
Ses voisins les montoient , & n'en rioient pas peu ,
Quand du bon homme la monture
Etoit un siège auprès du feu.

G E R O N T E.

Il est vrai , j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle,
Mais je l'ai bien payé par mes ducats.

M O M E.

Ecoutes le. Cette chanson nouvelle
Semble être faite pour ce cas.

O R P H E' E *chante.*

Quand un vieillard sans cervelle ,
Epris de jeune femelle ,
Veut partager avec elle
Ses louis à doubles carats :
Il arrive que la belle ,
Au jeune prête l'oreille ,
Et chez l'Ami & Forelle ,
Mange avec lui ses ducats.

M O M E *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche.
Qu'est-ce : de quoi vous plaignez-vous ;
Là dites , quel reproche

Avez-vous à lui faire en qualité d'époux ?

O R A N T E.

Je ne me plains que de moi-même.

Pour éviter le triste sort

Des maris malheureux , j'ai pris un soin extrême ,
Et je n'ai fait qu'un inutile effort.

Croyant trouver dans l'innocence

Le repos , l'amour , la douceur ,

Je prends femme dès son enfance

Dans une famille d'honneur ,

Où par douzaine on compte les lucreces.

J'éleve avecque soin ce petit rejetton ,

Et lui cache d'amour les trompeuses caresses ,

Pour ne la pas gâter par ma leçon :

Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre ,

Mm iv

Un jour elle me vint chercher,
 Et dans un moment fut m'apprendre
 Ce que pendant dix ans j'avois sù lui cacher.
 Après avoir un si long-temps sù feindre,
 Jugez si de mon sort, j'ai sujet de me plaindre.

M O M E.

Pour des maris trompés éviter le destin,
 Par une humeur prévoyante,
 Choisir femme innocente,
 Ce n'est pas l'action de l'homme le plus fin.
 L'amour est un don de nature,
 Où la science a peu de part.
 Les animaux seuls & sans art,
 Ne vont-ils pas chercher leur nourriture.
 De l'instinct de ta femme au lieu d'être surpris,
 Je soutiens que pour satisfaire
 A l'amoureux mystere,
 Il faut plus de corps que d'esprit.

O R A N T E.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel.
 Si de la sottise on craint l'esprit trop hebéte.
 La savante nous traite-t-elle
 Avecque plus d'humanité.

M O M E.

Non. Mais la chose est différente.
 Cette dernière fait déguiser le poison.
 Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
 Un petit couplet de chanson.

O R P H E E *chante.*

L'ignorante ridicule,
 Plus naïve que la mulle,
 Vous fait prendre la pillule,
 Sans en déguiser le goût.
 La savante dissimule,
 Guerit du moindre scrupule,
 Et fait que de la ferule
 On ne ressent pas le coup.

M O M E *à un autre.*

omme dans cette serge elle est anéantie!

Les champs Elisées.

553

A vous la belle, au linge uni.
Quelle simplicité, quel air de modestie !
De combien de vertu ce cœur paroît fourni !

A voir son austère sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps.
Que les époux vivoient contents !

Toute femme étoit sage.
Ce nom de favori
N'étoit point encore en usage :
Chaque femme aimoit son mari,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siècle passé :
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modèle ;
Le moule en est cassé.

A Organ. Toi qui par un doux hymenée,
Jouis à pleine main d'un si rare trésor,
Tout franc, c'est bien à tort
Si tu n'es pas content de cette destinée.

O R G A N.

Oui, content : Nuit & jour entendre quereller.

B E L O N D E.

Par la jernie, je croi que je t'entens parler.
Dis-moi, nigaud, qui mene poule pondre,
Parles. Trouves-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une coureuse, une infame :
Tous nos enfans ne sont-ils pas de toi ?
Je connois, & plus d'une femme,
Qui n'en diroit pas tant que moi.
Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais vu sortir qu'une coquette :
Encore le fut-elle à son dam ;
Car on lui fit tout net habiter le couvent :
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

M O M E.

La ronsure est austere au dernier point.

B E L O N D E à *Mome.*

Vous pouvez bien juger....

M O M E.

Ah ! ne m'approchez point,
 Je retranche le tout de mon panegyrique.
 Je ne suis point admirateur
 D'une vertu diabolique.
 La malepeste, quelle fureur !
 Celui-là n'étoit point un sot, né sans étude,
 Qui voulant définir la prude,
 A fait voir par bonne raison,
 Que quelque bon vent qui la pousse,
 Une prude dans sa maison
 Etoit un diable en taille-douce.

B E L O N D E.

Les hommes en tout tems pour les hommes seront.

M O M E.

Toujours en bouche quelques gammes?

B E L O N D E.

Si l'on faisoit des juges femmes,
 Quelquefois aurions-nous d'assés bonnes raisons.

O R G A N à *Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours prête.

M O M E.

Aussi pourquoi la prenois-tu.

O R G A N.

C'est la crainte d'être cocu,
 Qui m'a fait faire une si belle emplette.

Les champs Elisées.

555

M O M E.

Bon , voilà de nos entêtés.
Ecoutez bien cette maxime.

Pour être en rime ,
Elle n'en est pas moins pleine de verités.

O R P H E' E *chante.*

Quand d'une prude cruelle
Tu fais ta moitié fidelle ,
Comptes-tu que ta cervelle
Resiste à ses airs grondans ?
D'un autre tu crains la crête.
Mais qu'importe pour la bête ,
Quand le mal est à la tête ,
Qu'il soit dessus ou dedans.

M E L I N D E *à Gerante.*

Mon cher petit mari , que ma joye est extrême ,
Quand je te possède un moment !

M O M E.

Oh , voici bien un autre compliment.

M E L I N D E *à Gerante.*

Tu ne me répons rien , tu me parois tout blême :
Es-tu malade ? Ah ciel , conservez mon époux !

G E R A N T E *à Melinde.*

Laissez-moi là , retirez-vous.

M O M E *à Gerante.*

Voilà répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

G E R A N T E *à Mome.*

Si vous connoissiez sa finesse ,
Vous avoueriez bien-tôt que j'ai raison.

Cette roquette fieffée

Ne m'appelle jamais son cœur , ni son amour ,
Qu'elle n'ait en pensée

De me jouer un mauvais tour.

M E L I N D E.

Comme il traite ma flamme ;
 Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foi :
 Cependant est-il une femme
 Aussi raisonnable que moi ?
 A le bien contenter je fais ma seule étude.
 Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
 De m'accuser d'avoir une habitude,
 Je change d'amis tous les mois.
 Au reste, bonne ménagère :
 Je ne vous le dis qu'à regret,
 Pour épargner son ordinaire
 Je ne mange qu'au cabaret.
 Et comme il est des hypocrites
 Qui tâchent de noircir la plus chaste action,
 Je prends la nuit pour faire mes visites,
 Afin de ménager sa réputation.
 Je vous fait voir ici mon ame toute nue,
 Vous liriez dans mon cœur tout ce que je vous dis
 Vit-on jamais femme à Paris
 Vivre avec plus de retenue.

M O M E à Gerante.

Tout franc vous avez tort : & soit dit entre nous,
 Elle a de grands égards pour vous.

G E R A N T E à Mome.

De cette aimable prude
 Que ne suis-je l'époux.
 Mon sort seroit bien rude
 Si je venois m'en plaindre à vous.
 La coquette, il est vrai, dans l'amoureux mistere,
 Sait le plaisir assaisonner.
 Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire
 Gâte bien le plaisir qu'elle fait nous donner.

M O M E.

Vous avez beau pour la seve
 Vanter votre inclination,
 Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire,
 Mais quand à moi, je suis pour la chanson.

Les champs Elisees.

357

O R P H E' E *chante.*

La coquette tout aimable,
De caresses vous accable :
Et quoi qu'un mari traitable
Soit coëffé comme un taureau,
N'importe, c'est la méthode,
Tout époux s'en accommode :
Et quand on est à la mode,
Qu'importe corne ou chapeau.

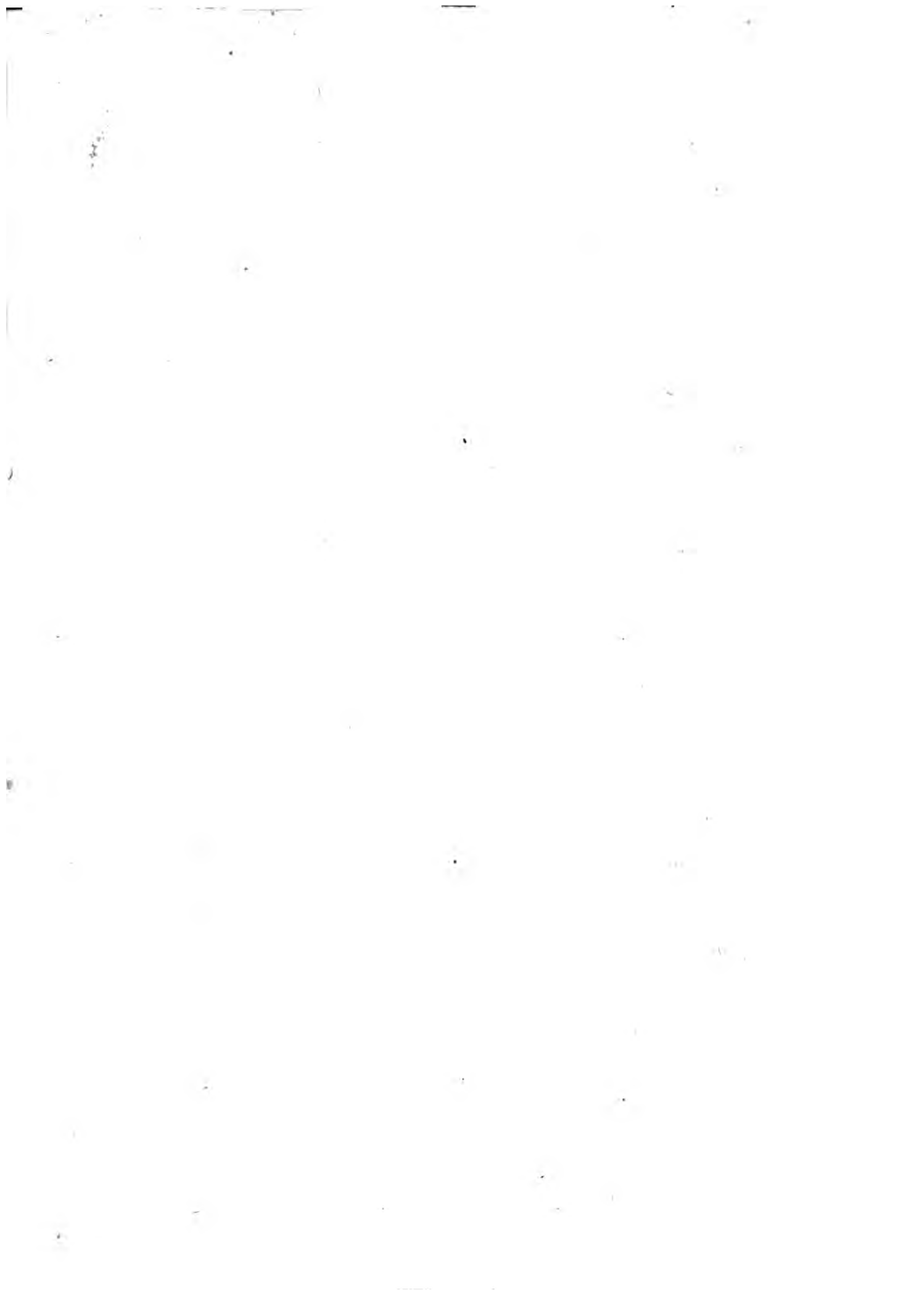
G E R A N T E *à Meme.*

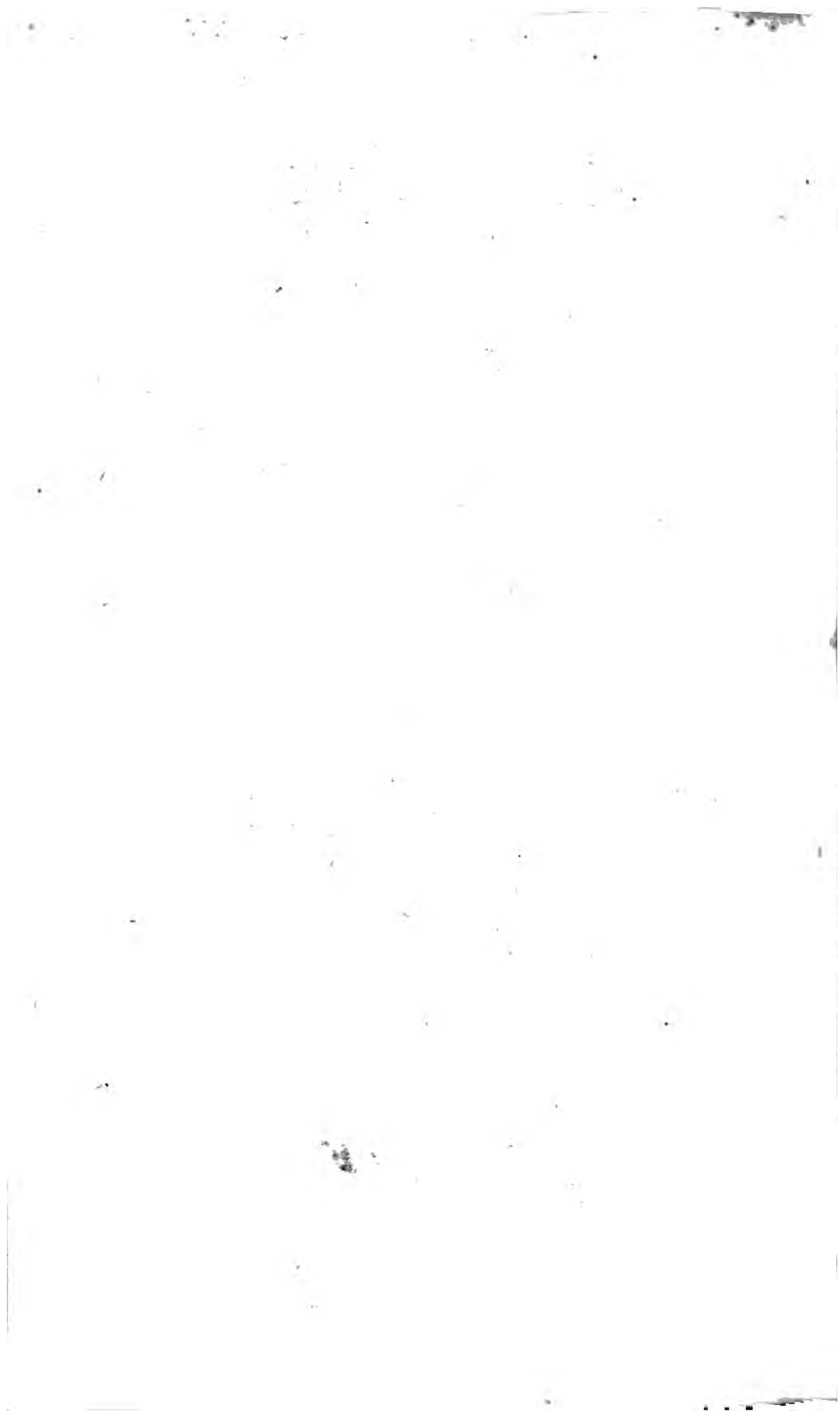
En refusant de briser notre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelque adoucissement,
Et du lien qui fait notre cruelle peine,
Brise le nœud du moins pour un moment.

O R P H E' E *chante.*

Si dans l'amoureux mystere
Chacun étoit volontaire,
On s'aimeroit comme freres,
Et sans ce maudit contrat
Verroit-on tant de misere.
On a beau dire & beau faire,
C'est ce diable de notaire
Qui barbouille tout cela.

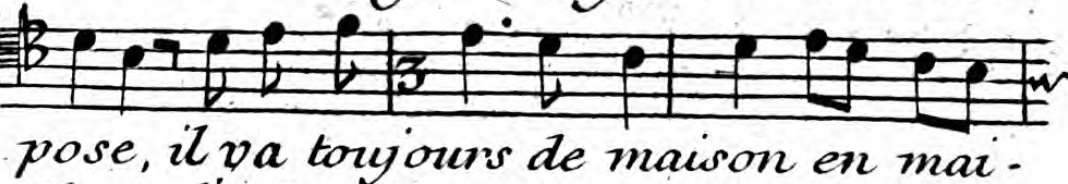
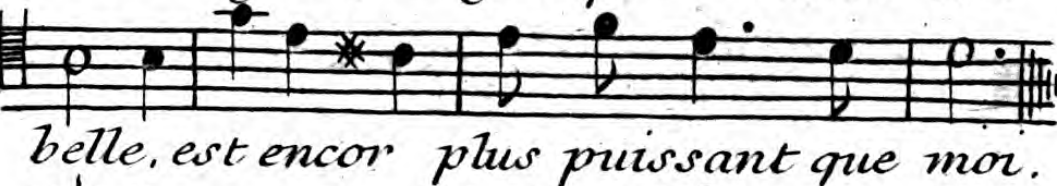
Fin du quatrième Volume.



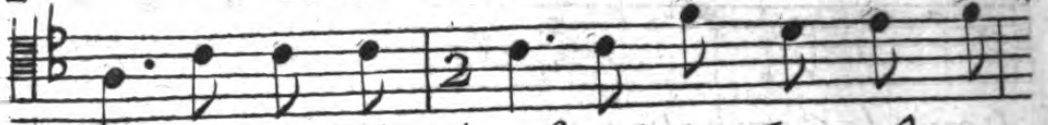


Airs des Chinois.

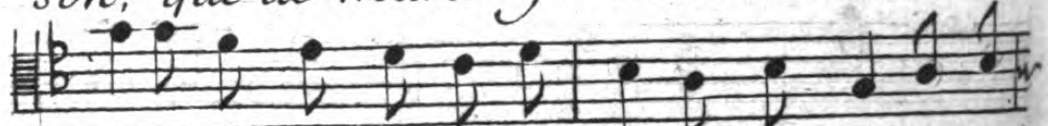
1



Les Chunous .



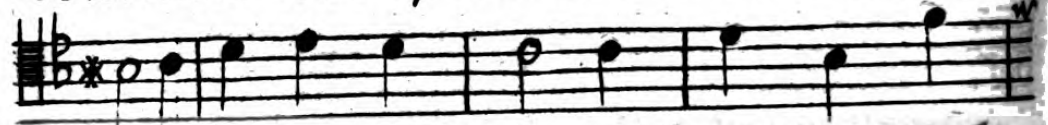
son; que de maris feroient la même



chose, sil leur etoit permis de changer de pri-



son. mais d'un Epoux la demeure est cer-



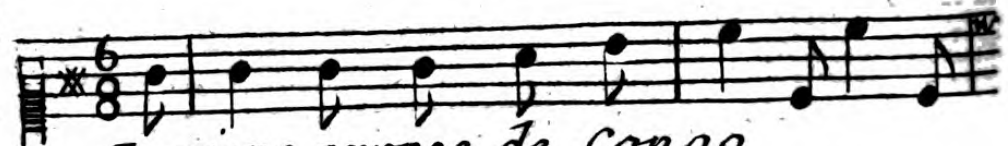
taine, quelque chemin quil prenne, quil



quille, quil vienne, son ascendant tou-



jours l'entraîne loger au croissant.



Je viens expres de Congo



pour boire en tire la-ri-go du



vin de Normandie, car dans ce temps



ci Rouen vaut bien Tussy

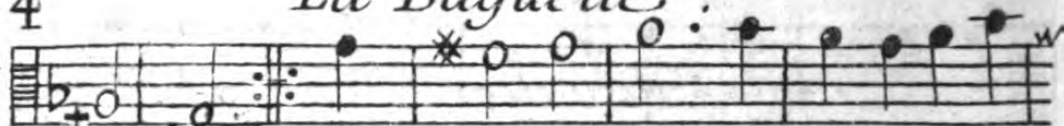
Les Chinois.

Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de
guerre est la fureur, mais chez un hôte un
peu traitable je suis, par ma bonté
surnommé la Douceur, Pour
vu qu'il me laisse égorger sa volaille, vu
der sa futaille emporter son manteau
je suis doux comme un agneau.

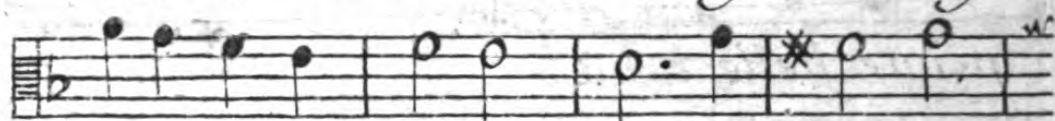
La Baguette.

Puis qu'il le faut que dans le mariage
l'un après l'autre s'engage, et fasse
Gherardi. Tome IV. A. 2.

La Baguette :



le saut; On doit exprès en faisant la fo-



-lie qui dure a jamais, On doit ex....



près prendre femme jo-li-e p^r. sauver les frais.



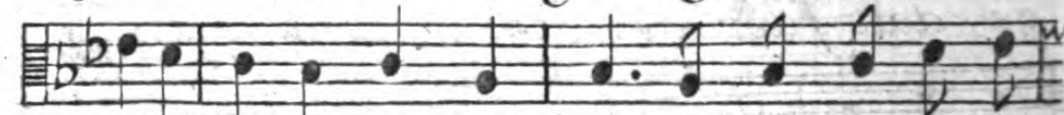
Tout rencherit et de dans le mena-



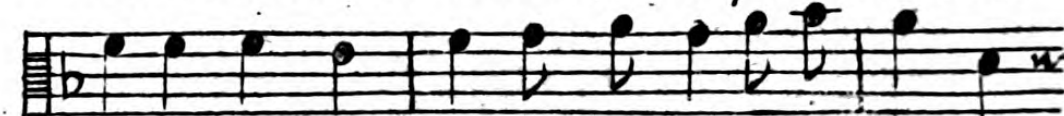
ge qui veut passer pour sage doit metre



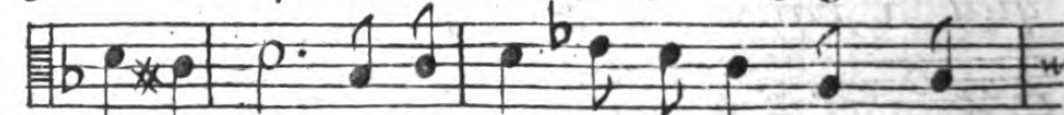
aujourd'hui tout à profit; je conseille



a tout homme de bon sens de prendre belle



femme de quinze ans et qui puisse gagner bien



ses depens; Une laide souvent a-chet..



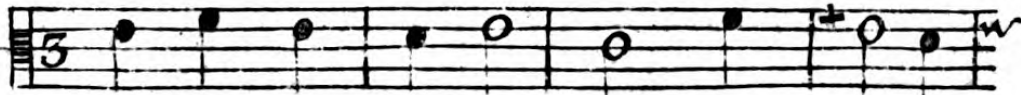
te d'un Amant les faveurs, les faveurs,

La Baquette .

5.



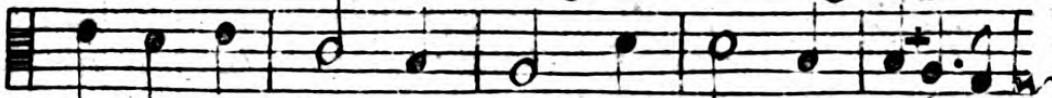
qu'une belle vend.



Une femme est encor trop sage.



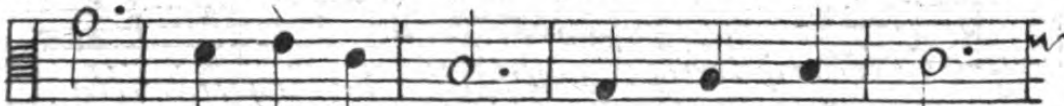
lors qu'après avoir fait naufrage



elle veut bien cacher l'écueil de son E-



poux. mais un mari qui connoit son domma-



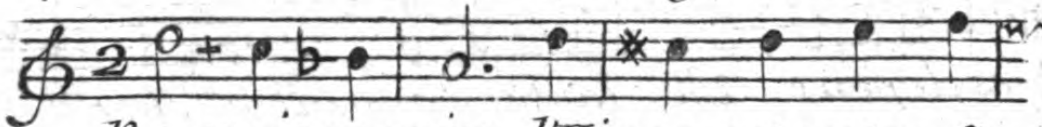
ge doit filer doux de peur d'apprendre



au voisinage qu'il a raison,



qu'il a raison d'être jaloux.



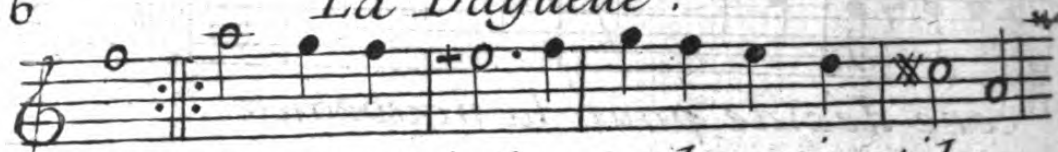
Ne craignez rien, l'Himen est votre a-



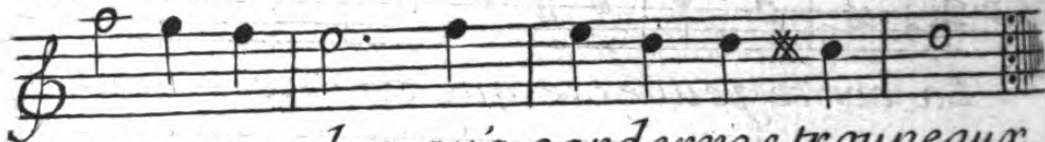
zile, le nom d'Epoux ec-carte les Ri-
Gherardi. Tome IV. A 3

6

La Baguette.



vauv; de votre Iris la garde est inutile,



ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.



mere qui gronde qui tempete et qui



fronde fait son emploi dans le monde



lorsqu'elle est sur son retour. fille qui la



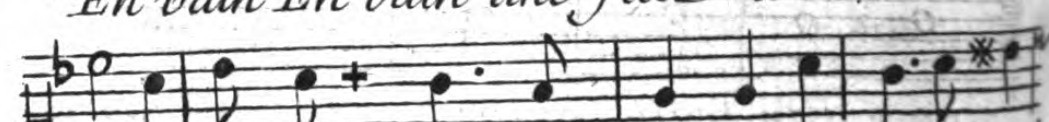
laisse dire et qui n'en fait que rire



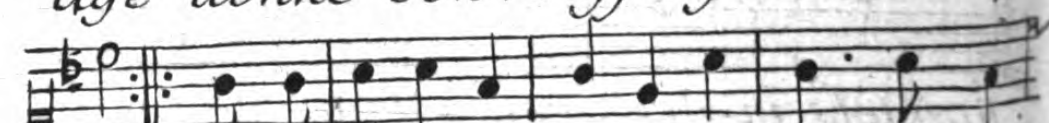
fait sa charge à son tour.



En vain En vain une fille a votre



age donne son suffrage à l'antiq-



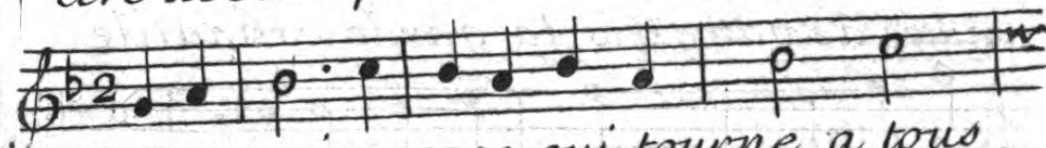
te, son esprit a beau faire son cœur plus sui-

La Baguette.

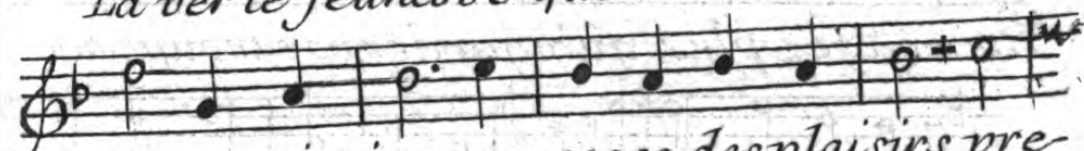
7



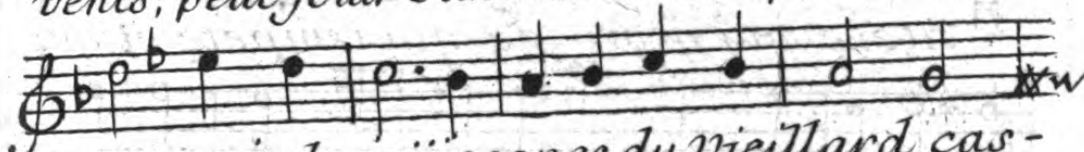
cere décide pour la nouveauté.



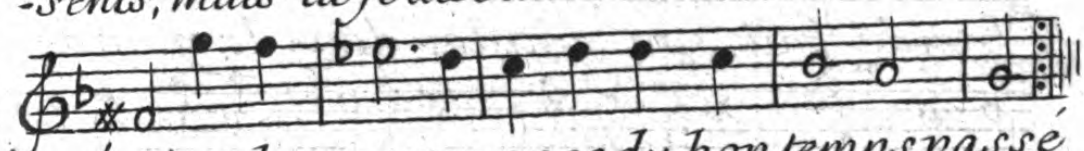
La verte jeunesse qui tourne a tous



vents, peut jouir sans cesse des plaisirs pre-



-sents, mais la jouissance du vieillard cas-

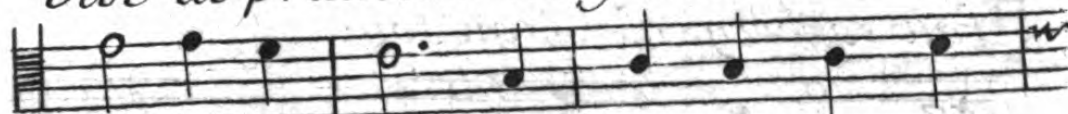


se, c'est la souvenance du bon temps passé

Les Adieux des Officiers.



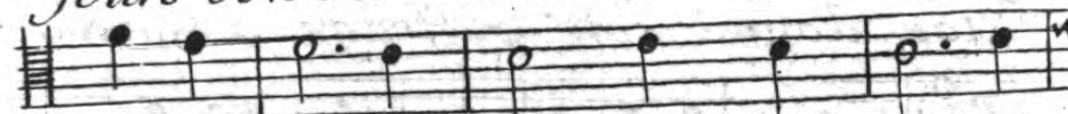
Vive la prudence du grand Dieu Vul-



cain, il voit qu'on l'offence et va tou-



jours son train. suivez cet u-sage



Mortels in-dis-crets, dans votre me-

Gherardi Tome IV.

A. 4.

8 *Les adieux des Officiers.*



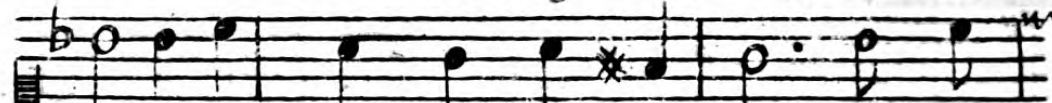
nage, vous aurez la paix.



Si ma femme a la rage de



le dire, tout haut, je repousse l'ou-



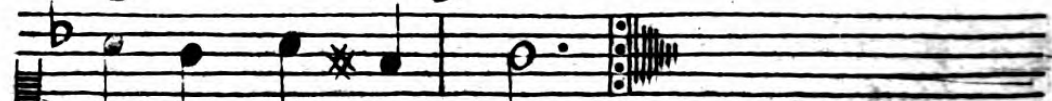
trage a grands coups de marteau, je fra-



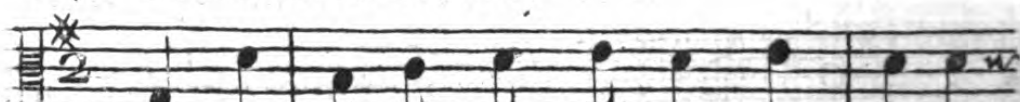
perai tant, je frapperai tant sur mon ou-



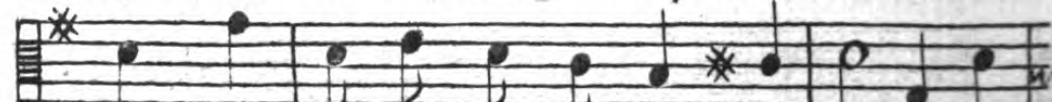
vrage, tant que je n'entendrai rien de



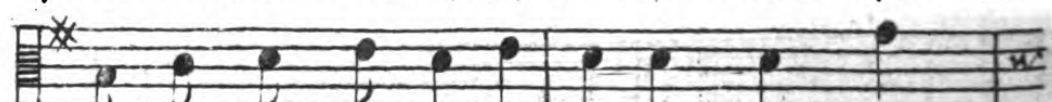
tout votre entretien.



Que chacun vienne remplir son verre



pour boire a la Sante du Cousin, Voici



le Quinquina Salulaire qui que -

Les adieux des Officiers.

9



rit la fièvre de Vulcain. . parta -



gez tous cette me de cine, maudit



soit qui ne s'en munira contre un



mal qui prend a la sourdine si vous

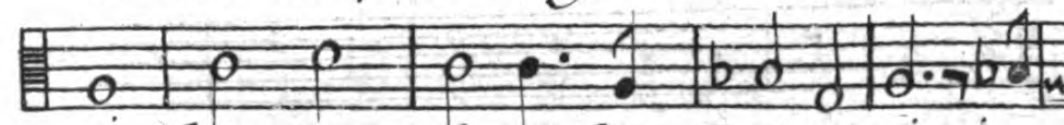


ne l'avez, il vous viendra.

Les Mal Assortis



Si l'on troquoit de femme et de ma -



ri, chez D autel et chez Fagnani, je



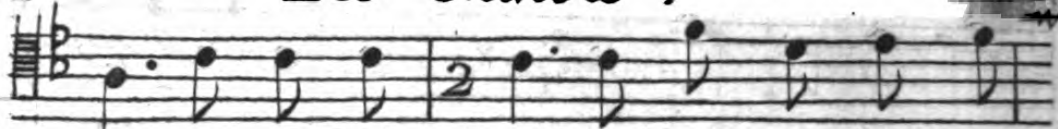
leur conseillerois de fermer leurs bouti -



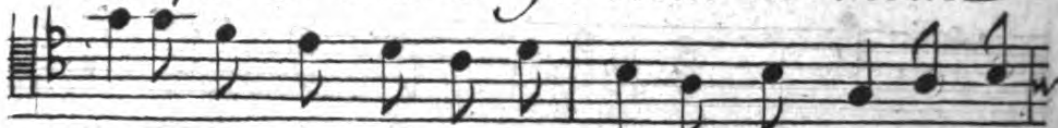
ques et de louer pour loger leurs pra -

Gherardi. Tome IV.

Les Chinois .



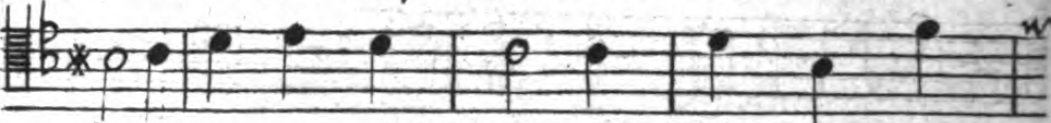
son; que de maris feroient la même



chose, sil leur etoit permis de changer de pri-



son. mais d'un Epoux la demeure est cer-



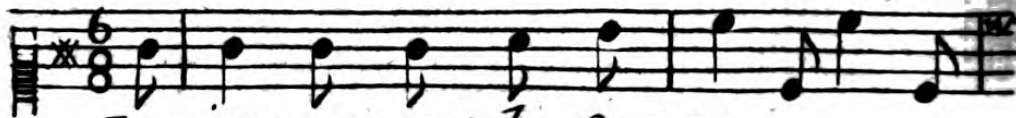
taine, quelque chemin quil prenne, quil



quille, quil vienne, son ascendant tou-



jours l'entraîne loger au croissant.



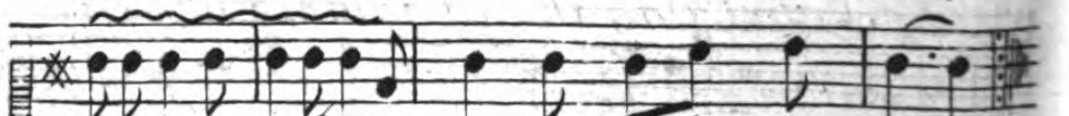
Je viens expres de Congo



pour boire en tire la-ri-go du



vin de Normandie, car dans ce temps i-



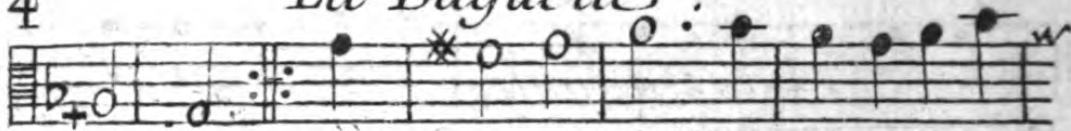
ci Rouen vaut bien Tussy

Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de
guerre est la fureur, mais chez un hôte un
peu traitable je suis, par ma bonté
surnommé la Douceur. Pour
vu qu'il me laisse égorger sa volaille, vui
der sa futaille emporter son manteau
je suis doux comme un agneau.

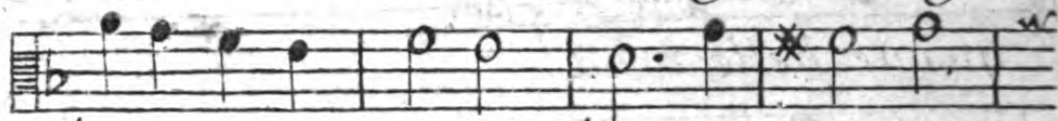
La Baguette.

Puis qu'il le faut que dans le mariage
l'un après l'autre s'engage, et fasse
Gherardi. Tome IV. A. 2.

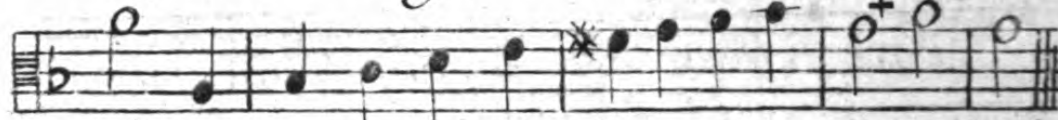
La Baguette.



le saut; On doit exprés en faisant la fo-



-lie qui dure a jamais, On doit ex....



prés prendre femme jo-li-e p^r. sauver les frais.



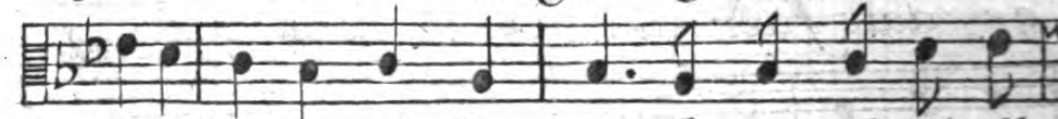
Tout rencherit et de dans le mena-



ge qui veut passer pour sage doit metre



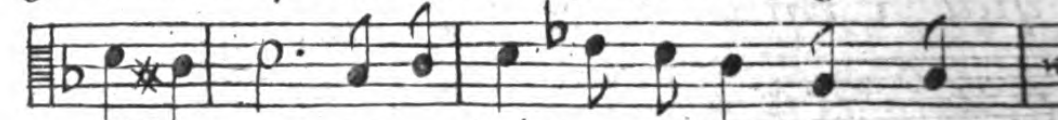
aujourd'hui tout à proffit; je conseille



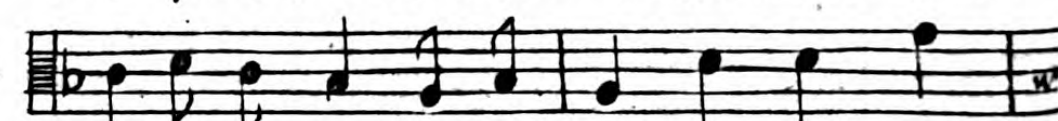
a tout homme de bon sens de prendre belle



femme de quinze ans et qui puisse gagner bien



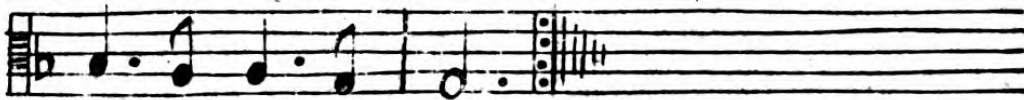
ses depens; Une laide souvent a-chet..



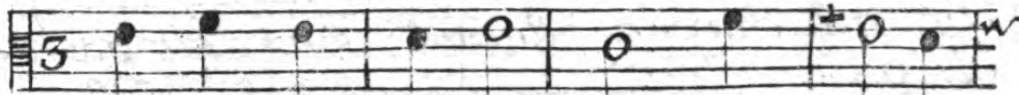
te d'un Amant les faveurs, les faveurs,

La Baquette .

5.



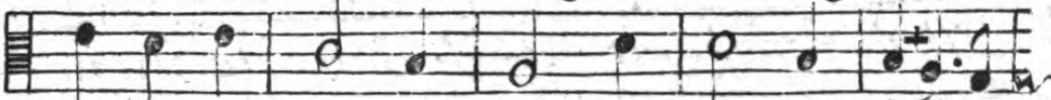
qu'une belle vend.



Une femme est encor trop Sage.



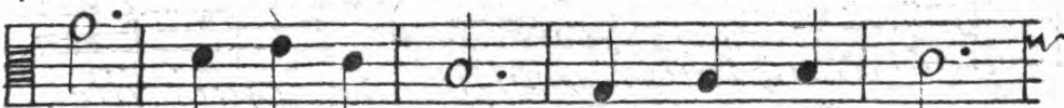
lors qu'après avoir fait naufrage



elle veut bien cacher l'écueil de son E-



poux. mais un mari qui connoit son domma-



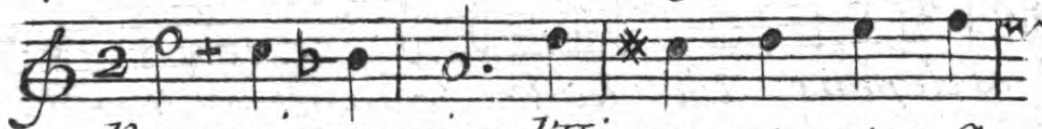
ge doit filer doux de peur d'apprendre



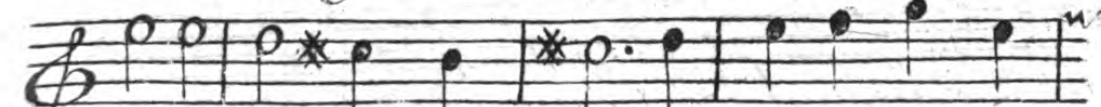
au voisinage qu'il a raison,



qu'il a raison d'être jaloux .



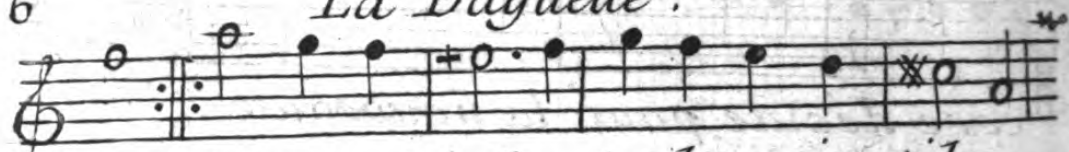
Ne craignez rien, l'Himen est votre a



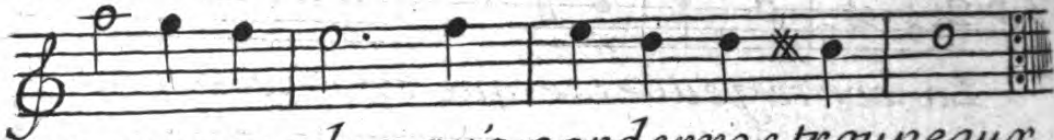
zile, le nom d'Epoux ec-carte les Ri-
Gherardi. Tome IV. A 3

6

La Baguette.



vauv: de votre Iris la garde est inutile,



ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.



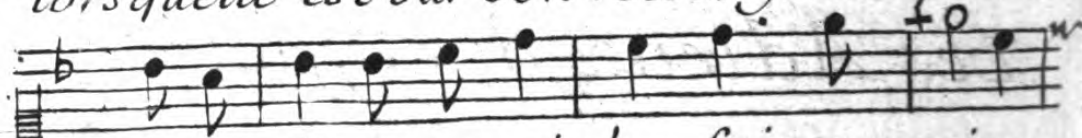
mere qui gronde qui tempete et qui



fronde fait son emploi dans le monde



lorsqu'elle est sur son retour. fille qui la



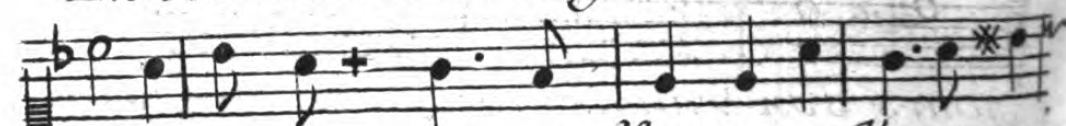
laisse dire et qui n'en fait que rire



fait sa charge à son tour.



En vain En vain une fille à votre



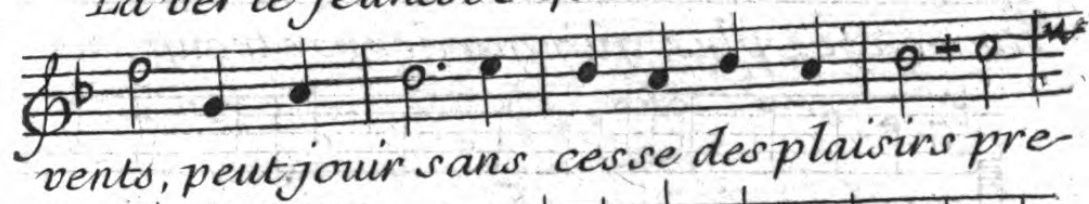
age donne son suffrage à l'antiqui-



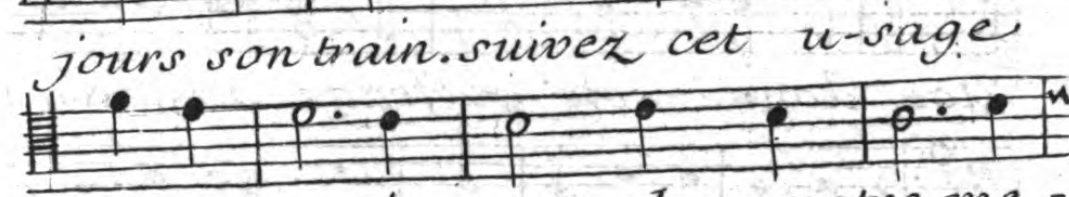
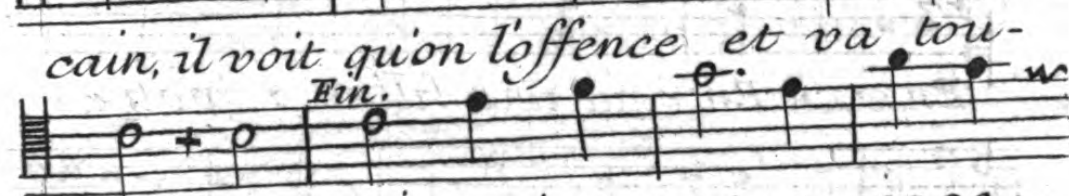
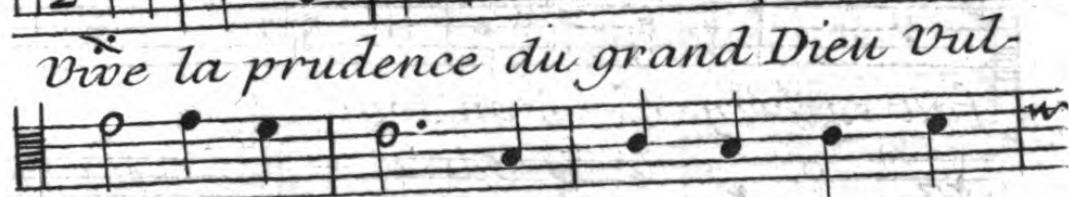
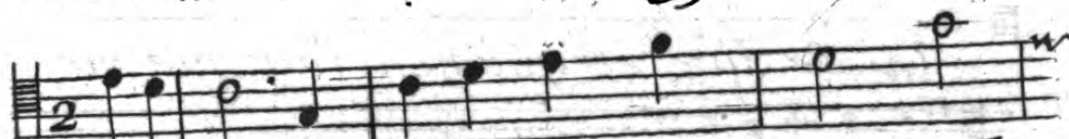
-té, son esprit a beau faire son cœur plus sui-

La Baguette.

7.



Les Adieux des Officiers.



Gherardi Tome IV. A. 4.

8 *Les adieux des Officiers.*



nage, vous aurez la paix.



Si ma femme a la rage de



le dire, tout haut, je repousse l'ou-



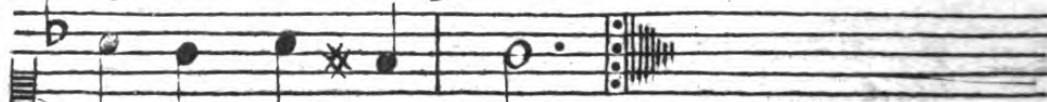
trage a grands coups de marteau, je fra-



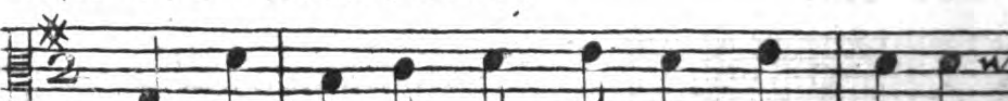
perai tant, je frapperai tant sur mon ou-



vrage, tant que je n'entendrai rien de



tout votre entretien.



Que chacun vienne remplir son verre



pour boire a la Sante du Cousin, Voici



le Quinquina Salulaire qui gue -

Les adieux des Officiers.

9



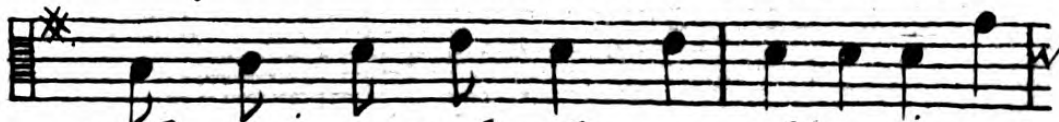
rit la fièvre de Vulcain. . parta -



gez tous cette me de cine, maudit



soit qui ne s'en munira contre un

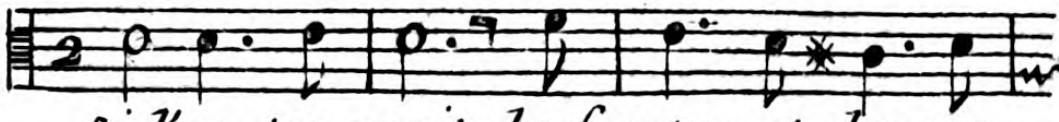


mal qui prend a la sourdine si vous



ne l'avez, il vous viendra.

Les Mal Assortis



si l'on troquoit de femme et de ma -



ri, chez D autel et chez Fagnani, je

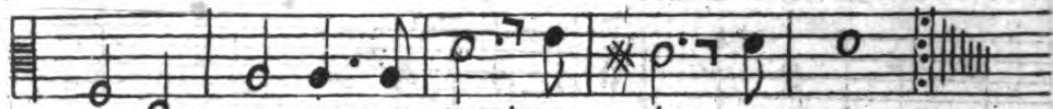


leur conseillerois de fermer leurs bouti -

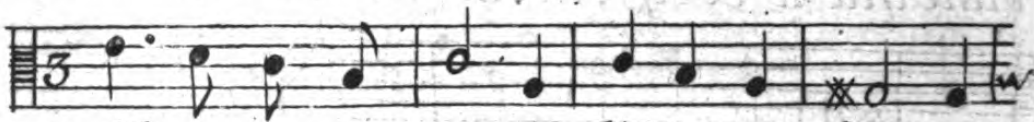


ques et de louer pour loger leurs pra -

Gherardi. Tome IV.



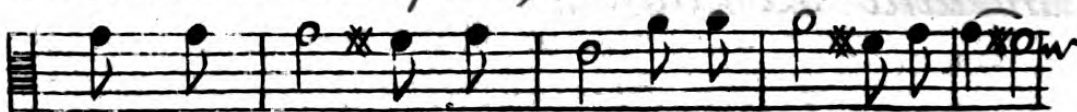
tiques toute la plaine Saint Denis .



O l'heureux menage d'une Coquette et



d'un Cabaretier qui sçavent leur metier!



qu'ils vont mettre tous deux de talents en u- sa-



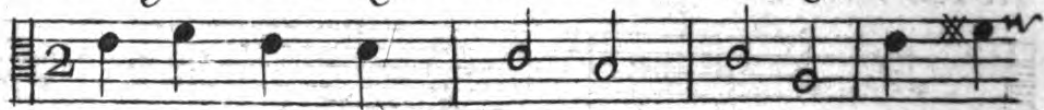
ge, l'un par son tripotage sçait rajeu-



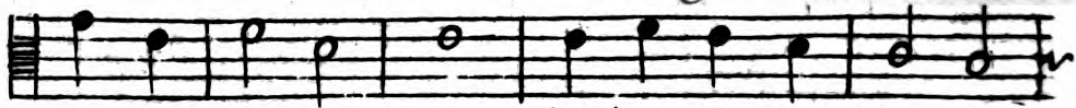
nir le vin, et l'autre avec le blanc et le Car-



min rajeunit, rajeunit le Vi sa ge.



Tu dis qu'en troquant de femme, tu trom-



pes ton Compagnon; Toi tu le penses dans



l'ame: Vous avez tous deux raison, mais a-

Les Mal assortis.

II

vant que le cocq chante, jecrains bien que le
plus fin du marché ne se repente en re
gretant sa Catin.

The musical notation consists of three staves. The first staff begins with a treble clef and a key signature of one flat. The melody is written in a simple, rhythmic style with various note values and rests. There are some markings like a plus sign and an asterisk on the notes. The second and third staves continue the melody, with the third staff ending with a double bar line and repeat dots.

Les Originaux.

Haut bois, ames tendres chansons joi-
gnés la douceur de vos sons portez jusqu'^{au}
lit de ma belle la tendresse et l'a-
mour que je ressens p.^rel... le portez
jusqu'au lit de ma belle, la ten-
dresse et l'amour que je ressens p.^rel...

The musical notation consists of seven staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat, and a 3/4 time signature. The melody is more complex than the first piece, featuring eighth and sixteenth notes. There are asterisks and other markings on the notes. The second and third staves continue the melody, with the third staff ending with a double bar line and repeat dots. The fourth and fifth staves continue the melody, with the fifth staff ending with a double bar line and repeat dots. The sixth and seventh staves continue the melody, with the seventh staff ending with a double bar line and repeat dots.

le. Redoublez redoublez vos ac -
 cords, Haut bois, efforcez vous de ser -
 vir mon amour extreme, éveillez, éveillez
 la beauté que j'aime et laissez dor -
 mir les jaloux. éveillez éveillez
 la beauté que j'aime, et laissez dor -
 mir les jaloux.

La bonne chose qu'un Amant quand on
 aime la compagnie ; la bonne chose
 qu'un Amant quand on aime la compa -

Fin

gnie: heureuse celle qu'on marie

le plaisir lui vient en dormant heureuse

celle qu'on marie, le plaisir lui vient

en dormant.

Je suis gelé par les frimats, je gre-

lotte de froid, je trem.....ble,

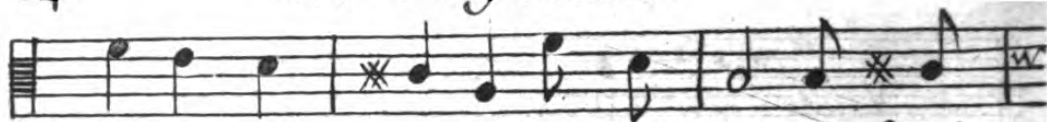
je frissonne; je une Epoux ne m'imites

pas, Une beauté mal ai-sément par-

donne l'outra geante froideur qu'on a

pour ses appas. Une beauté mal ai-

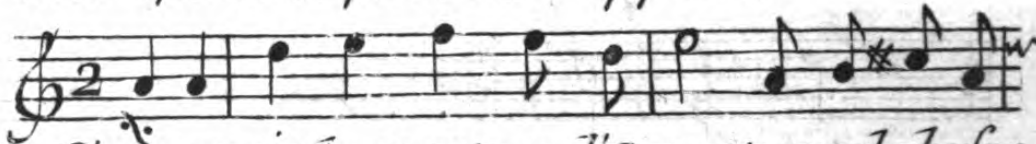
Les Uriginaux.



sément pardonne l'outrageante froi -



deur qu'on a pour ses appas.



C'est ouvrir la porte à l'amant que de la fer-



mer à sa femme; En pensant éteindre sa



flamme on augmente l'embrasement.

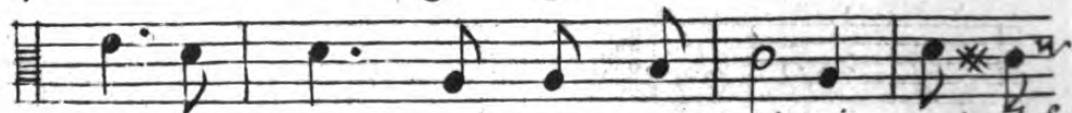
Les Champs Elisées.



Tout enchané en nos champs, la saison la



plus charmante y regne.....



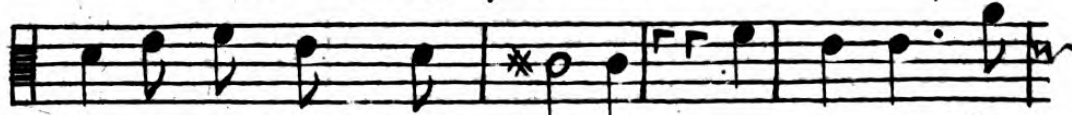
en tout temps. point de souhaits jamais dan.



une vaine attente d'un doux repos.

Les Champs-Élysées.

15



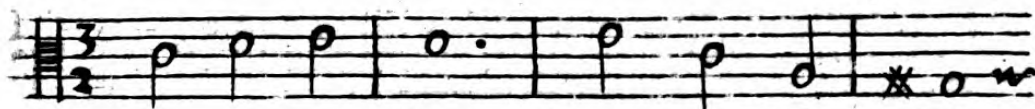
l'ame toujours contente, Exempt des fray-



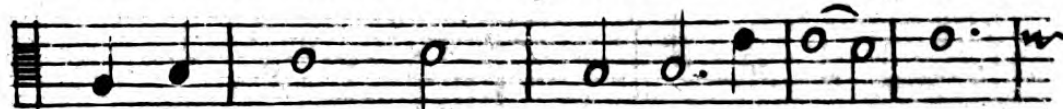
eurs de la mort; pour des mortels est il



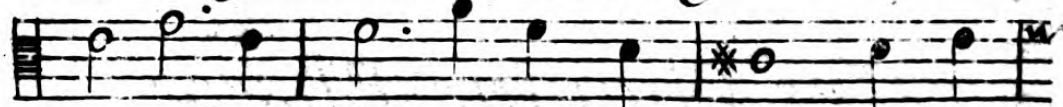
un plus doux sort.



• Ouvrons nos Cœurs, donnons des pleurs



aux chagrins d'une ombre si-de-te



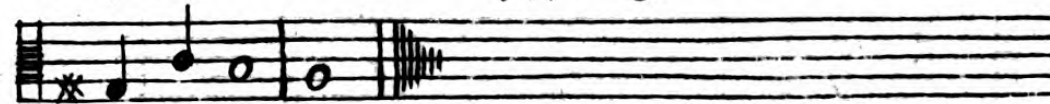
par nos accents les plus touchans parta-



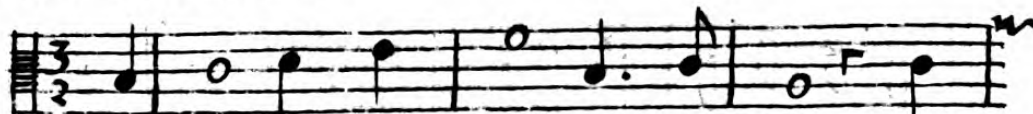
geons sa douleur cruelle par nos accents



les plus touchants partageons sa dou-



leur cruelle.



L'Amour est plus fort que la mort son
Gherardi Tome IV.



feu dure autant que notre ame. une amou-



reu-se flamme des Parques n'attend pas son



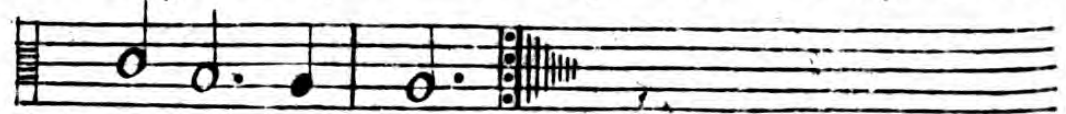
sort; e xente de leur tyrannie ne



s'éteint point dans le sombre séjour le tom-



beau qui borne la vie, ne sert pas de



borne a l'Amour.

*FIN de la Musique
du Tome IV.*

1911 1911 1911 1911





